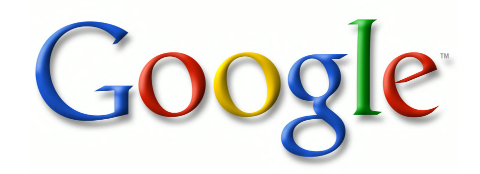
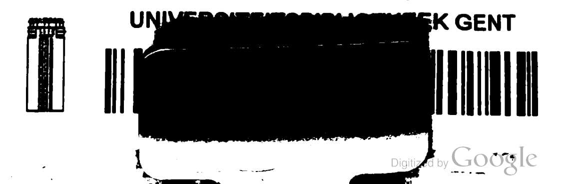

Google


UN[redacted]EK GENT
Digiti[redacted]d by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

JANVIER 1777.

TOME XLVII.



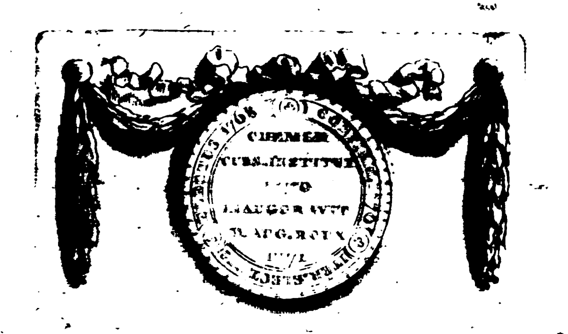
A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.







ÉLOGE
DE
M. ROUX.

AUGUSTIN ROUX nâquit au mois de Janvier 1726, à Bordeaux. Ses pere & mere étoient originaires du Périgord. Ils sortoient de familles recommandables dans la bourgeoisie, mais très-peu favorisées de la fortune.

M. *Roux* étoit l'aîné de quatre garçons ; ses parens, en conséquence, le destinerent à la Prêtrise. Cet état saint, auquel des vues temporelles devroient si peu conduire, est ordinairement regardé comme une source de richesse & d'illustration pour les puînés des Maisons nobles & puissantes. En Guienne, des motifs analogues déterminent communément les personnes peu riches à vouer à l'Etat Ecclésiastique leurs premiers-nés, qui deviennent alors des seconds peres, l'appui & le soutien de toute la famille. M. *Roux* fut donc envoyé au College, & fit ses études aux Jésuites.

Bientôt il se dégoûta de la Philosophie scholastique. Son esprit le portoit à cultiver les sciences exactes : il cherchoit des connoissances solides, & à s'acquérir une saine érudition. Il employoit tous les momens dont il pouvoit disposer à la lecture de *Mallebranche*, de *Locke* & à l'étude des Mathématiques, dont il apprit les premiers élémens sous M. *Thésis*, Professeur au College de Guienne.

Les progrès rapides que fit M. *Roux* dans cette science, & la justesse de son esprit le distinguerent aisément de la foule ; M. *Thésis* l'accueillit avec amitié, & le disciple en conserva toujours une

reconnoissance tendre & rare, également honorable pour l'un & pour l'autre. M. *Roux* vantoit sans cesse la clarté des principes & la précision de la méthode de M. *Théssis*, dont il avouoit avoir retiré les plus grands avantages.

Après sa Philosophie, il annonça le dessein où il étoit d'embrasser la Médecine, & trouva tous ses parens opposés à cette résolution. Il éprouva, de la part de son pere sur-tout, la plus grande résistance : il fallut tout son courage pour le soutenir dans cette occasion. Il fut abandonné à ses propres ressources, & n'obtint de sa famille, dont il trompoit les plus cheres espérances, que les secours absolument nécessaires aux besoins de la vie : mais l'amour d'une science qui embrasse la nature entiere, où chaque nouvelle connoissance, en satisfaisant l'esprit, promet au cœur tous les plaisirs de la bienfaisance, lui tint lieu de tout le reste. M. *Roux* commença ses études en Médecine à Bordeaux.

Cette Faculté n'a que deux Professeurs : l'un des deux étoit alors M. *Grégoire*, pere, homme rare, qui joignoit à une diction vraiment cicéronienne, une connoissance parfaite des Auteurs Grecs & Latins, sur-tout des Ouvrages d'*Hippo*-

crate, de *Sydenham*, de *Baillou*, & des grands hommes qui se sont le plus illustrés dans la pratique. Ce fut à lui que M. *Roux* s'attacha. Pendant le cours de ses études, il eut le bonheur de plaire & d'être utile au célebre Président *Barbot*. Ce Magistrat, Membre de la Cour des Aides, jouissoit à Bordeaux d'une très-grande réputation : il étoit intimement lié avec le Président *de Montesquieu* ; c'étoit un homme de beaucoup d'esprit & d'une vaste érudition. Il avoit reconnu dans M. *Roux* des talens qu'il voulut seconder, & pour soutenir l'émulation du jeune homme, il le mit en état de fournir à la dépense de ses grades.

M. *Roux* prit le bonnet de Docteur au commencement de l'année 1750 : il suivit ensuite quelque temps M. *Grégoire* dans sa pratique, tant à l'Hôtel-Dieu que dans la Ville. Le talent marqué de ce Médecin pour l'exercice de son art, en étonnant M. *Roux*, lui apprit en même temps combien le titre de Docteur est un avantage stérile & souvent même dangereux dans un jeune homme : il vit tout ce qui lui manquoit de connoissances, de lumieres, d'expérience sur-tout, & forma le projet de venir à Paris continuer à étudier, & forcer, par son travail, la

fortune à lui être moins défavorable.

Il s'étoit attendu que cette résolution ne seroit pas mieux accueillie de ses parens que ne l'avoit été celle de se faire Médecin, & partit de Bordeaux sans autre ressource que quelques secours qu'il obtint de ses amis, & la fermeté de son ame. Il fut reçu, à son arrivée à Paris, par plusieurs de ses anciens condisciples; il trouva, dans leur liaison, les moyens d'éviter la solitude, l'ennui & les dégoûts qu'éprouve un jeune homme isolé au milieu d'une Ville immense. Il sut cultiver ces jeunes gens & s'en faire aimer, sans se livrer à leur dissipation.

Quelques Gens de Lettres, à qui M. *Roux* avoit été recommandé, lui conseillerent d'apprendre l'Anglois. Ils lui firent envisager différens avantages dans l'étude de cette langue: il s'y livra sans relâche, & participa six mois après à la traduction des *Transactions Philosophiques.* Il entreprit ensuite celle de l'Ouvrage du Docteur *Robert Whytt*, intitulée: *Essai sur les vertus de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre.*

A la tête de cet Ouvrage on trouve des recherches chymiques sur l'eau de chaux: ce morceau est tout entier de M. *Roux*. Il est le premier qui ait bien connu ce que c'est que cette croute qui se

forme spontanément sur l'eau de chaux qu'on expose à l'air libre : il a démontré que ce n'est qu'une portion de la terre de la chaux qui cesse d'être soluble dans l'eau ; qu'elle n'est point un sel séléniteux, comme M. *Malouin* l'avoit pensé, & que l'eau de chaux, précipitée par le sel de tartre bien pur & évaporé, ne donnoit jamais qu'un alkali fixe plus caustique encore qu'il ne l'étoit avant cette précipitation ; qu'on n'y retrouvoit rien de ce tartre vitriolé, que M. *Malouin* croyoit devoir résulter de la décomposition de son sel séleniteux.

A ces recherches M. *Roux* a joint des expériences sur la maniere dont le calcul humain peut être attaqué par l'eau de chaux. Il croyoit que la vertu dissolvante qu'on lui attribue, n'étoit dûe qu'à la décomposition que l'eau de chaux opéroit du sel ammoniacal contenu dans la pierre, & à son action sur l'huile de cette même pierre. Il indique des moyens de perfectionner l'instrument de l'Auteur pour injecter cette eau dans la vessie.

Quoiqu'on ne puisse pas dire que ces recherches soient une analyse complette de la chaux, on dût cependant les regarder comme l'annonce de ce que seroit un jour M. *Roux*, & la preuve des fruits qu'il avoit su tirer des leçons de M.

Rouelle, qu'il ſuivoit depuis pluſieurs années, & dont il étoit devenu un des premiers diſciples. Ce début fut bientôt ſuivi de ſes *recherches hiſtoriques & critiques ſur les différens moyens employés pour refroidir les liqueurs, &c.* C'eſt un tableau raccourci, mais très-fidele, de tout ce qui a été écrit ſur cette matiere. Ce petit Ouvrage eſt précieux, & peut-être le plus travaillé qui ſoit ſorti de la plume de M. *Roux*. Il l'a terminé par un parallele entre les expériences de M. *Cullen*, Profeſſeur de Médecine à Glaſcow, ſur la cauſe de ces refroidiſſemens, & les expériences que M. *Baumé* publia dix-huit mois après ſur la même matiere.

En 1760 M. *Roux* ſe préſenta pour obtenir des grades dans la Faculté de Paris (*a*). Il commença le Cours de ſa Licence, la fit d'une maniere diſtinguée, & obtint le premier lieu, qui lui fut accordé de l'aveu même de ſes confreres.

A peine avoit-il le bonnet de Docteur à Paris, que la mort prématurée de M. *Vandermonde* fit paſſer le *Journal de Médecine* entre ſes mains. Perſonne n'étoit

(*a*) Ce fut encore des mains de l'amitié qu'il reçut les 6000 liv. néceſſaires pour cette dépenſe. M. *Dumarel* le força de les accepter, & M. *Roux* a eu la plus grande peine à acquitter cette dette, par les difficultés qu'oppoſoit ſans ceſſe la généroſité de ſon ami.

plus en état de porter cet Ouvrage à sa perfection, puisque personne n'avoit plus que M. *Roux* l'esprit d'observation & de critique. Les siennes furent toujours judicieuses. L'esprit de parti ne pouvoit l'entraîner, & il savoit avec quel dédain le public regarde la mésintelligence des Gens de Lettres, dont le seul intérêt devroit être l'avancement des Sciences. Il n'a pu éviter cependant d'y avoir un démêlé personnel : il lui fut suscité par M. *Raulin*, Auteur d'un Traité des eaux minérales. M. *Roux* avoit fait de cet Ouvrage une critique sévere, mais exacte & nécessaire (*a*) : on ne pouvoit opposer rien de raisonnable à cette censure : aussi l'Auteur répondit seulement en homme vivement offensé, ce qui lui attira une réplique, dans laquelle M. *Roux* s'est servi de tous ses avantages (*b*). Le premier Journal qui parut sous son nom, est celui du mois de Juillet 1776 : il y a travaillé jusqu'à sa mort. Tout ce qu'il a mis de lui dans cette collection fait regretter qu'il n'en ait été que le rédacteur. L'intérêt & les vues particulieres du Libraire ont souvent nui à la bonté de l'Ouvrage.

(*a*) *V.* Journal de Médecine, du mois de Novembre 1774, page 388.

(*b*) *V.* Journal d'Avril 1775, page 335.

M. *Roux* avoit entrepris une *Encyclopédie portative*, Ouvrage considérable, dont les deux premieres parties parurent en 1766. Malgré l'accueil que fit le public à cette production, M. *Roux* a toujours eu la modestie de ne se point nommer, & beaucoup de personnes ignorent encore quel en est l'Auteur. Il avoit rassemblé tous les matériaux de la troisieme partie qui manque, & qui alloit paroître. Cet Ouvrage, qui suppose un travail immense, au-dessus des forces de la plûpart des hommes qui n'auroient pas même l'idée de l'entreprendre, est le fruit des études particulieres auxquelles il se livra pour l'éducation du jeune M. *d'Hericourt*, aujourd'hui Conseiller au Parlement. Cette éducation lui avoit été confiée peu de mois après son arrivée à Paris, sur la recommandation du Président *de Montesquieu*, & l'on peut dire que M. *Roux* réussit trop. L'amour du jeune éleve pour les Sciences, généralement comprises sous le nom de Philosophie, devint une passion : son intelligence extraordinaire & son extrême facilité à saisir les matieres les plus abstraites, lui rendirent l'étude trop chere ; le feu de son esprit usoit les forces de son corps ; sa santé s'altéra, & ne s'est point rétablie. Il est cruel qu'on ait à regretter ce premier essor de sa jeunesse.

Peu de temps après sa réception à la Faculté de Paris, M. *Roux* fut présenté par M. le Baron d'*Olback*, à l'administration de la Manufacture des Glaces de Saint-Gobin. Cet établissement tout grand, tout magnifique, tout admirable qu'il est, souffroit des pertes considérables : les Administrateurs sentoient qu'il étoit susceptible d'amélioration. M. le Baron d'*Olback* fut consulté, & détermina leur choix en faveur de M. *Roux*, qu'il aimoit & estimoit infiniment.

C'est alors que M. *Roux* renonça totalement à la Médecine clinique, pour se donner entiérement à la chymie, & à l'étude de la physique, vers laquelle il étoit entraîné par un penchant irrésistible : le bien-être modeste que lui assuroient ses nouveaux engagemens, suffit à son ambition. Modération bien louable dans un homme qui avoit tout ce qui peut faire espérer les succès les plus brillans & les plus soutenus dans la carriere épineuse de la pratique.

M. *Roux* monrra bientôt combien il étoit digne du choix qu'on avoit fait de lui, en rectifiant plusieurs des procédés usités : il enseigna d'abord aux Ouvriers à purifier le salin, beaucoup mieux qu'on ne le faisoit, avec moins de perte & de dépense. Ensuite il s'occupa de la confec-

tion même du verre. Il a fait ſur cet objet des expériences nombreuſes; mais il n'a pu les exécuter que dans un petit fourneau qu'il conſtruiſit dans les attéliers du Fauxbourg Saint-Antoine. Il avoit fortement deſiré de les tenter en grand dans les fourneaux même de Saint-Gobin ; ce n'étoit en effet que d'après l'épreuve qui en auroit été faite à ce feu, qu'on auroit pu prononcer ſur ces procédés, les admettre ou les rejetter; mais des intérêts particuliers arrêterent ici la réforme, comme il arrive preſque toujours. M. *Roux*, dès-lors, n'a plus été à Saint-Gobin, & n'a pu en conſéquence y rien expérimenter.

Cependant l'adminiſtration ayant eu beſoin de connoître quelques procédés des Anglois, pria M. *Roux* de faire le voyage de Londres. Il y fut en homme qui ſait voir, revint avec la plûpart des éclairciſſemens demandés, & rapporta l'art de faire la feuille d'étain.

Pendant ſon abſence, on lui tendoit un piége, à l'inſçu même de la Compagnie. Depuis long-temps on jettoit dans un coin toutes ces bavures d'amalgame d'étain, qui excedent les bordures des glaces, après qu'on les a miſes au tain. Cet objet faiſoit une perte conſidérable; il y avoit pluſieurs milliers de mercure

& d'étain amassés & inutiles, faute de connoître les procédés à suivre pour les séparer & revivifier l'étain. Un de ces hommes prêts à tout faire, qui s'introduisent par-tout, se mêlent de tout, & gâtent tout, s'offrit pour ce travail, au fond de la plus simple & de la plus facile exécution : on le laissa faire, il se mit à l'œuvre, brisa une grande quantité de vaisseaux appartenans à la Compagnie, & fut enfin forcé de renoncer à son entreprise.

Sans parler à M. *Roux* des mauvais succès de son antagoniste, on lui proposa le même travail à son retour de Londres; il s'en chargea, & bientôt le manœuvre qui l'aidoit en sut assez pour suivre lui seul cette opération : ce fut cet homme qui avoit aussi aidé le rival anonyme, qui instruisit à fond & à cœur ouvert M. *Roux* de tout ce qui s'étoit passé. L'enthousiasme & le plaisir que lui causoit un procédé qu'il pouvoit suivre seul, le rendirent indiscret. M. *Roux* l'a raconté à des amis; c'est la seule vengeance qu'il ait daigné en prendre.

M. *Roux* a composé un Mémoire sur la verrerie & la matiere des glaces de Saint-Gobin; mais fidele à ses engagemens, il ne l'a confié qu'à la Compagnie pour laquelle il étoit destiné, &

vraiſemblablement il ne verra jamais le jour.

Outre les Ouvrages dont on a déja parlé, M. *Roux* a dirigé les éditions Françoiſes que nous avons des *Œuvres de Henckel*, des *Traités du ſoufre, & des ſels du célebre Staahl*, & d'une collection en deux volumes des meilleurs *Mémoires de chymie de l'Académie d'Upſal*. La traduction de ces Ouvrages eſt dûe au zèle infatigable de M. le Baron d'*Olback*, & c'eſt de lui que nous tenons, ſans contredit, une grande partie des connoiſſances de chymie, de phyſique, & d'hiſtoire naturelle, qui rendent aujourd'hui la France au moins la rivale de l'Allemagne, puiſque cet excélent citoyen nous a fait connoître tout ce qu'elle a produit de plus parfait dans ces trois genres.

La Faculté de Paris avoit toujours regretté de ne pouvoir joindre à l'enſeignement général & public de la Médecine, des leçons de chymie; ſcience importante, & qui répand tant de lumieres, ſur toutes les parties de la phyſique: en 1770, elle s'en occupoit encore. Mais ſes revenus, preſque tous éventuels, ſont ſi bornés, qu'en fourniſſant à peine aux frais du Cours, il lui étoit impoſſible d'aſſigner des honoraires au Profeſſeur. M. *Roux* n'écouta que ſon zèle, & s'of-

frit généreusement. Il fut élu par acclamation : la Faculté témoigna sa reconnoissance, en faisant frapper un jeton à cette occasion, & par plusieurs décrets honorables, qui furent la récompense de M. *Roux*. Enfin, dans l'espace d'un mois; il fut en état de commencer ses leçons; il les a continuées six ans, jusqu'à sa mort, avec un concours prodigieux d'Auditeurs, & vec un succès qui alloit croissant de jour en jour, & dont personne que lui seul ne fut jamais étonné. En effet, l'essor, qu'il avoit pris, donnoit une telle réputation à son Cours, qu'il commençoit à attirer les Etrangers; & l'enseignement de nos Ecoles, dans cette partie, ne l'auroit pas cédé, sous peu d'années, à celui de Leyde, pendant que le célebre Boerhaave portoit dans toute l'Europe la gloire & le nom de cette Université.

C'est presque à l'entrée de cette carriere glorieuse, que la mort nous a ravi M. *Roux*. Il est décédé le 28 Juin 1776, dans la cinquante-uniéme année de son âge, après douze jours d'une maladie peu vive en apparence; mais qui, par des progrès constans, l'a conduit au tombeau de la même maniere à-peu-près que finit un homme arrivé à l'extrême vieillesse.

M. *Roux* étoit naturellement grave & réfléchi,

réfléchi, il avoit une ame ferme & courageuse; mais l'austérité de son caractere s'adoucissoit facilement avec ses amis, & même il portoit de la gaieté dans la bonne compagnie où il aimoit à se trouver, où il paroissoit toujours avec avantage. Dans la conversation, il étoit vif & animé; il y prenoit toujours un parti, & le soutenoit avec chaleur. Comme il étoit né avec un goût décidé pour la métaphysique & les matieres de morale & de philosophie, que ses idées étoient nettes, & sa tête très-méthodique, toutes ses connoissances s'étoient, pour ainsi dire, cassées dans un ordre tel, qu'il les trouvoit toujours au besoin; & sa mémoire étoit si fidele, qu'il avoit, en parlant, la même érudition qu'un autre auroit pu mettre dans un Ouvrage préparé.

Il avoit ce défaut, si c'en est un, qu'on ne peut reprocher qu'aux belles ames, de défendre avec feu toute opinion qui avoit un rapport immédiat ou éloigné avec la conservation & le bonheur des hommes, & de montrer qu'il méprisoit souverainement les intrigans, autant qu'il détestoit l'intrigue. Ennemi des abus, il s'élevoit contre eux avec une sorte d'intrépidité, & jamais alors aucun respect humain, aucun motif de crainte, ne l'ont forcé à la dissimulation ni au

ſilence. Capable, en même temps autant qu'aucun homme, de tous les ſentimens tendres, il s'eſt montré fils excélent, ami conſtant & fidele.

Quoiqu'il eût été extrêmement ſenſible à l'abandon où ſes parens l'avoient laiſſé, il n'oublia jamais des devoirs, dont il trouvoit la récompenſe dans le fond de ſon cœur. Il appela près de lui deux de ſes freres. Le premier, pour lequel il avoit une tendreſſe particuliere, mourut jeune. Il s'étoit adonné à la Géométrie : l'excès du travail lui occaſionna une maladie convulſive, à laquelle il a ſuccombé (*a*). L'autre embraſſa la Chirurgie, & paſſa enſuite aux Iſles, où il a exercé cet art en homme inſtruit ; mais ces terres nouvelles, où tant d'Européens vont chercher la fortune, & ne trouvent ſouvent que leur tombeau, détruiſirent ſa ſanté : il eſt mort depuis deux ans. Enfin, M. *Roux* trouva dans le bon ordre & l'arrangement qu'il avoit mis dans ſes affaires, le moyen de procurer à ſon pere, qui vit encore, & qui eſt plus qu'octogénaire & infirme, des ſecours qu'il a toujours augmentés à proportion

(*a*) On trouve dans le Journal de Médecine, tome XXX, page 20, la deſcription de cette maladie.

de ses facultés. A sa mort, la pension qu'il lui faisoit étoit de huit cents livres. La même économie avoit mis M. *Roux* en état de former un laboratoire très-bien fourni, & une bibliothéque qui étoit déja très-nombreuse, bien choisie en tout genre de sciences, de littérature, & particuliérement de Médecine.

Dire que MM. d'*Arcet* & *Jeanroy*, tous deux Docteurs Régens de la Faculté de Paris, furent les amis intimes de M. *Roux*, c'est faire sur cet objet complettement son éloge. La candeur & l'affabilité, jointes aux mœurs les plus douces & les plus honnêtes, les distinguent l'un & l'autre. Le premier d'ailleurs est célebre par ses connoissances profondes en chymie; & le second jouit, sans ambition, du bonheur que fait renaître, par-tout où il est appellé, sa pratique éclairée, simple & heureuse.

M. *Roux* étoit d'une taille ordinaire. Il avoit le tein basané, le visage plein & fort en chair; sa santé étoit ferme, jamais il n'a essuyé ce qu'on peut appeller une maladie; mais depuis quelque temps, il étoit devenu sujet à des fluxions & des douleurs de rhumatisme. Il étoit dur au travail, & supportoit aisément la fatigue. L'étude étoit sa passion dominante. Il s'y étoit même livré avec excès plu-

ſieurs années de ſa vie ; comme ſa ſanté & ſon eſtomac ſur-tout en ſouffroient, il y avoit apporté beaucoup de modération ; & depuis long-temps il donnoit tous les jours quelques heures à la ſociété & à la diſſipation. M. *Roux* ne s'eſt point marié.

On a trouvé parmi ſes papiers un Ouvrage conſidérable, dont il y a déja quarante feuilles d'imprimées chez *Cavellier* : l'ordre & la méthode le caractériſent. C'eſt une traduction Françoiſe, & en même temps une rédaction des *leçons de Chymie Médicinale & Pharmaceutiques de* Lewis, *faites d'après celles de* Newmann. M. *Roux* y a beaucoup ajouté. La partie du règne minéral, qui eſt imprimée, ſuffit pour faire ſentir le mérite qu'auroit eu l'Ouvrage entier. M. *Roux* en avoit écarté ſoigneuſement toute eſpece de ſyſtême, & de vaine théorie ; il ſavoit que cette démangeaiſon de faire part au Public de ſes opinions particulieres, & de l'entraîner de force dans les écarts de ſon imagination, eſt un des plus grands obſtacles au progrès de toutes les Sciences Phyſiques, & qu'elle eſt ſur-tout très-dangereuſe en Médecine.

EXTRAIT.

Le ſeul préſervatif de la Petite-Vérole, ou nouveaux faits & obſervations, qui confirment qu'un Particulier, un Village, une Ville, une Province, un Royaume, peuvent également ſe préſerver de cette maladie en Europe. TROISIEME MÉMOIRE, dans lequel on répond à toutes les objections faites à ce ſujet; par M. PAULET, Docteur en Médecine de la Faculté de Médecine de Paris & de Montpellier.

Ruſticus expectat dùm defluat Amnis, at ille
Labitur & labetur in omne volubilis ævum. *Horat.*

A Amſterdam; & ſe trouve à Paris chez Ruault, *L. rue de la Harpe*, 1776, in-12. 139 pag.

M. *Paulet* annonce ſon deſſein dans ce Mémoire, en ces termes; « ſi la Petite-Vérole avoit exiſté de tout temps, & chez tous les Peuples; ſi tous les hommes en portoient le germe dans leur ſang, & qu'il fût néceſſaire de lui payer un tribut; ſi ſon principe encore mêlé au fluide que nous reſpirons, la rendoit inévitable; enfin, ſi ces différentes ſources indiquées n'étoient imaginaires & contradictoires, qu'il y en eût une ſeule de

bien prouvée,... il seroit absurde de proposer aux hommes de se délivrer de la Petite-Vérole. »

« Mais, si au-lieu d'un germe inné, il n'y a que des levains étrangers qui donnent seuls la maladie; si l'air ne l'a jamais transmise; si elle n'attaque un individu que lorsqu'il se trouve exposé à l'impression de ces levains; si elle ne pénètre jamais dans les villes & les campagnes que par quelque cas fortuit; si elle n'y devient épidémique que par la négligence des habitans, ou par un défaut de police à cet égard; si toutes les fois qu'on s'est précautionné contr'elle, on s'en est toujours garanti; si toutes ces propositions sont vraies, si elles peuvent être prouvées & démontrées, on sera forcé de convenir qu'il est étonnant qu'un fléau de cette nature exerce encore ses ravages parmi nous....... C'est pour achever de convaincre que l'air ne communique point la Petite-Vérole, & dissiper tous les doutes à cet égard, c'est pour montrer que les précautions, pour se défendre de cette maladie, sont simples & faciles» ... que M. *P.* nous donne ce nouveau Mémoire. Il met d'abord sous nos yeux, comme faits principaux, qu'il a prouvés dans son *Histoire de la*

Petite-Vérole, publiée en 1768 (*a*), que tous les Ecrivains de l'antiquité gardent le plus profond ſilence ſur cette maladie; que ſa première apparition eſt à l'époque de la naiſſance de Mahomet; qu'un grand nombre de Peuples en eſt encore à l'abri, & que d'autres s'en ſont entièrement délivrés: il a fait ſentir dans le même Ouvrage, l'impôſſibilité d'accorder l'idée d'un germe inné, avec celle d'une maladie nouvelle.

Ce Mémoire eſt diviſé en *cinq Sections*; la première eſt employée à établir cette propoſition, *l'air ne ſe charge point des levains de la Petite-Vérole*. L'analogie qui eſt entr'elle & les autres maux contagieux, tels que la gale, la lépre, les maux vénériens, dont aucun ne ſe communique par la voie de l'air, fournit d'abord un préjugé favorable au ſentiment de M. *P*. » Dans la ſuppoſition contraire, tout ce qui vit dans cet élément, recevroit environ vingt-cinq-mille fois par jour, dans ſes poumons, des ſemences peſtiférées, ſans en éprouver la moindre incommodité, les barrieres ſeroient inutiles, les précau-

(*a*) Cet Ouvrage ſe trouve chez *Didot* le jeune, Quai des Auguſtins, & chez *Ruault*, rue de la Harpe.

tions vaines, les quarantaines ridicules; les fléaux contagieux déconcerteroient toute la ſagacité des hommes, qui ſeroient bientôt exterminés. Heureuſement, malgré le ſyſtême, par lequel, ſans fondement, on inculpe toujours l'air d'une manière à déſeſpérer le genre humain, les Souverains & les Magiſtrats, ſauvent, *malgré eux*, par une bonne police, & celui qui admet les miaſmes aëriens, & celui qui reconnoît la force du frein, qui les arrête à la barrière.»

«Quelle preuve (c'eſt toujours M. *P.* qui parle) quels faits ont pour eux les partiſans de l'air variolé? Au lieu d'en citer, ils ſe fondent ſur l'expanſibilité, la fétidité, la malignité de certaines vapeurs. Mais on ne peut juger des qualités d'une vapeur qu'on ſoupçonne être dangereuſe, que par ſes effets ou par ſa nature; qu'on interroge, à cet égard, l'expérience, elle apprendra que les effets des vapeurs expanſibles ou moffetes, dégagées de la fermentation vineuſe ou putride, émanées des minéraux & des matières embrâſées, ſont les mêmes. Toutes cauſent l'aſphyxie & la mort à ceux qui les reſpirent imprudemment. Celles qui ſe dégagent d'un cadavre, ſont en cela exactement ſemblables aux autres, elles ne retiennent rien des principes de

la maladie qui a occaſionné la mort. Reſte à ſavoir ſi les émanations *fétides* du corps des malades, peuvent être de vrais levains de maladies contagieuſes. La *fétidité* ne prouve rien. Il en réſulteroit que l'odeur détestable d'un cadavre en pourriture à l'air libre, celle des égoûts, ſeroient plus à craindre, par exemple, que la bave d'un chien enragé, la ſalive de la vipere, une Vénus ſuſpecte, & la boëte d'un Inoculateur. L'expérience montre, cependant, combien ces corps inodores ſont dangereux». Enſuite *M. P.* ſe fait cette queſtion : La nature de ces mêmes *odeurs* peut-elle autoriſer à tirer d'autres conſéquences ? Voici ſa réponſe.

« Il eſt reçu parmi les Chymiſtes & les Phyſiciens, que l'odeur fétide des corps ne dépend que des huiles exaltées par l'alkali volatil qui ſe dégage, & avec lequel elles ſe combinent pour former des produits ſavoneux très-volatils eux-mêmes, ou bien d'un foie de ſouffre, formé dans ces mêmes corps qui ſe perd *enfin* dans l'atmoſphère ou s'y combine au point de n'avoir plus d'effet *en très-peu de temps*. » La Chymie & l'expérience annoncent donc leur innocence à l'air libre. Si elles ſont renfermées, elles deviennent autant de moffetes, leur eſſence eſt

changée, & elle ne retient rien de la la nature de la maladie qui les a produites. En vain objecteroit-on, continue M. *P.*, qu'une personne étant entrée dans la chambre d'un malade, fut saisie tout-à-coup, se trouva mal, & fut attaquée subitement de la Petite-Vérole. Il soutient que l'affection subite n'avoit rien de commun avec cette maladie, parce que jamais elle ne s'est déclarée le même instant, le même jour, ni même le lendemain de celui où l'on en avoit reçu la première impression; parce que les levains contagieux ne produisent leur effet qu'autant qu'ils sont dissous par nos humeurs, & que cette dissolution, à l'égard de la Petite-Vérole, n'est pas l'affaire d'une minute. Si le fait est arrivé, cela vient de ce que le virus avoit été reçu depuis quelques jours; & la circonstance particulière en a imposé. M. *P.* reprend l'argument tiré de l'état des poumons qui seroient toujours les premiers affectés, & la maladie mortelle, puisque la partie attaquée la première, est toujours le siége du mal le plus violent; enfin, la preuve que l'on tireroit de l'inoculation olfactive, dit M. *P.*, n'est pas plus concluante que les autres, car en ce cas, la poudre enfermée dans le coton, est bien-tôt ap-

pliquée immédiatement à la membrane pituitaire, & le ravage principal qui s'y exerce, rend cette inoculation très-meurtrière ».

De tous ces raisonnements & des réponses aux objections qu'il s'est proposées, M. *P.* conclud, » qu'aucuns faits, aucune expérience, aucune analogie, aucune raison, rien n'invite à penser que les levains de la Petite-Vérole puissent se volatiliser, ni que la maladie puisse se communiquer par la voie de l'air ».

Il paroît que cette conclusion est prématurée : 1°. l'analogie n'est pas exacte entre des maladies chroniques & contagieuses, telles que la galle, la lèpre, &c. & une fievre aiguë, éruptive, contagieuse, telle que la Petite-Vérole. Si M. *P.* eût comparé cette derniere maladie avec la peste, on n'auroit rien à objecter; mais l'air sert-il, ou non, de véhicule aux levains pestiférés? le problême n'est pas résolu. 2°. Les objections, ainsi que les réponses, sont étrangeres à la difficulté.

Il ne s'agit pas de savoir si le levain varioleux se volatilise, ni comment il se volatiliseroit? quelle seroit sa nature en cet état? s'il prendroit, par le défaut de communication avec l'air extérieur, la nature des moffetes? Cette recherche

est inutile & vaine. Mais si M. *P.*, lorsqu'il considéroit les émanations du corps d'un variolé, au lieu de détourner la difficulté en s'occupant de leur *fétidité* & de la *nature des odeurs*, eût examiné leurs effets, dans une atmosphère plus ou moins rapprochée du malade, il nous auroit instruits probablement sur ce point très-important.

Lorsque M. *P.* publioit en 1768, son *Histoire de la Petite-Vérole*, (Ouvrage bien fait à tous égards, dont celui-ci est en grande partie le résumé;) il avoit observé que les croûtes varioleuses conservées, perdent, au bout d'une année leur vertu, si elles restent à l'air; qu'elles la perdent plus tard si elles sont renfermées : cette vertu n'est donc pas absolument fixe. Pourquoi d'ailleurs ne douteroit-on pas si cette transpiration humide & chaude, si ces émanations chargées de l'odeur propre à la Petite-Vérole, poussées à travers les pores de la peau par la chaleur interne, rassemblées & suspendues dans l'air d'une chambre, conservent, ou non, les qualités du pus que renferment les pustules? M. *Hecquet*, dans son Traité de la peste, imprimé à Paris en 1722, recherchant la nature de cette maladie contagieuse, s'exprime ainsi page 12: « mais

» pour parler physique sans parler sys-
» tême, est-il douteux que tous les
» corps, de quelque nature qu'ils soient,
» transpirent ou exhalent quelque chose
» de très-subtil ? Refusons-lui un nom,
» pour ne rien emprunter des systêmes...
» Dans cet état, quoi de plus naturel &
» de plus sensible que l'approche des
» matieres, qui transpirent de certains
» corps, fera quelque changement dans
» les parties des corps qui en recevront
» les impressions ; impressions d'autant
» plus actives, que ce sont des *contacts*
» de molécules lancées d'un corps dans
» un autre » D'ailleurs les pustules dessé-
chées, réduites en poussière, par une infinité de causes concourantes, ne peuvent-elles pas rester un temps assez considérable, suspendues de même ? Aussi M. *P.* proposoit alors une épreuve, que les maisons d'inoculation rendent très-aisée. C'étoit de distribuer tellement un appartement, que des enfans destinés à être inoculés, respirassent jour & nuit, pendant un temps donné, l'air venant du lieu où l'on tiendroit ceux qui auroient actuellement la Petite-Vérole. Il vouloit qu'ils ne fussent séparés que par une cloison solide, à hauteur d'appui, & fermée du reste seulement par des gazes ou des cannevas. Il exigeoit encore la plus

ſcrupuleuſe attention, à empêcher les perſonnes deſtinées au ſervice de ces deux parties de la maiſon, d'avoir aucune communication entr'elles. L'événement de cette expérience infiniment intéreſſante, n'eſt pas rapporté dans le Mémoire que M. *P.* nous donne aujourd'hui; mais les faits authentiques que contient *la deuxieme Section*, n'en ſont pas moins la preuve pour qui ſera impartial, qu'en regardant la Petite-Vérole comme une peſte, & prenant les précautions ordinaires en ce cas, & telles qu'il les indique, on peut ſe préſerver de cette affreuſe maladie, en arrêter les progrès, & l'anéantir.

Parmi ces faits, il en eſt un bien remarquable. M. *P.* fut appellé pour donner ſes ſoins à deux enfans attaqués de la Petite-Vérole, chez un pere de famille, auquel il reſtoit encore ſix enfans ſains. Cet homme étoit logé ſi à l'étroit que tout ſon monde habitoit une ſeule chambre : cependant les ſix enfans ſains furent préſervés, par la ſeule attention que l'on eut de les ſéparer des malades avec une barriere de bois, la mere n'ayant pas manqué de ſe laver les mains avec de l'eau & du vinaigre, & de changer ſon vêtement extérieur toutes les fois qu'elle paſſoit de leur côté. L'Auteur rapporte une

autre expérience d'une grande simplicité : il reçut dans un ballon, purgé d'air, l'haleine d'un malade presque agonisant de la Petite-Vérole, & fit ensuite respirer cet air à des enfans destinés à l'inoculation, sans que pendant plusieurs mois ensuite il en ait résulté le moindre effet (*a*). » L'air ne s'imprégne donc point, répete-t-il encore, du levain varioleux. On a trouvé le moyen de faire germer la maladie à volonté, on a donc trouvé le véritable germe qui la produit, & une suite naturelle de ce principe est qu'on a pareillement le moyen d'empêcher sa réproduction. »

Pour établir cette proposition, M. *P.* développe quelle est la marche constante

---

(*a*) L'originalité de cette expérience est la seule chose qui puisse y arrêter un moment ; car elle ne prouve absolument rien : 1°. dans un malade agonisant, les forces sont abbatues, la chaleur & l'humidité de la transpiration & de la respiration sont infiniment diminuées : elles entrainent donc très-peu de miasmes avec elles : 2°. le peu dont elles peuvent être chargées, passé comme à la filiere, & rapidement porté dans un balon purgé d'air, doit se coller à la surface intérieure du vaisseau, & le refroidissement qu'elle éprouve hâte nécessairement cet effet : 3°. cet air une fois admis dans le balon, n'en peut être déplacé que par une succion considérable, & M. *P.* dit simplement qu'il le fit respirer. Cela n'est pas facile à concevoir.

de la Petite-Vérole dans les Provinces, quels ſont ſes véhicules ordinaires & les cauſes de ſon irruption. » Paris, nous dit-il, eſt ſi grand, que cette maladie eſt toujours dans quelque quartier. En Province au contraire on voit des milliers d'endroits, on traverſe des pays conſidérables, ſans en entendre parler. Il ſe paſſe ſix, huit, vingt années, avant qu'elle reparoiſſe dans un même lieu. Il n'eſt pas néceſſaire d'agir par-tout à la fois pour s'oppoſer à ce fléau; c'eſt toujours dans une ſeule maiſon, ſur un ou deux individus, qu'il ſe montre d'abord dans les villes & les villages: la maladie gagne de proche en proche, devient bientôt générale, ravage tout; telle eſt ſa marche journaliere. Comment une pareille obſervation, connue de tous les hommes, d'une vérité démontrée, & qu'on peut porter à l'évidence, n'a-t-elle pas frappé? Cependant aucun mouvement d'humanité, aucun Réglement de Police ne montrent qu'on ſe ſoit occupé des moyens d'arrêter les progrès de l'incendie: on raiſonne à perte de vue; on ſe perd dans les idées vagues & abſurdes de germe inné, de tribut, d'arrêts irrévocables, de mauvais air, & pendant ce temps une affreuſe contagion enleve rapidement hommes, femmes, enfans, ou les

les défigure & ne leur laisse que *le désespoir pour consolation.* » M. *P.* marque en cet endroit de son Mémoire, de l'émotion de ce que de prétendus amis de l'humanité paroissent dédaigner les vérités utiles qu'il annonce ; mais il s'est flatté qu'un jour viendroit où sa doctrine seroit plus généralement adoptée. L'approbation qu'il vient d'obtenir de la Société Royale pour les Epidémies, en est la preuve, & les traverses qu'il a essuiées lui sont communes avec tous ceux qui ont éclairé les hommes.

Tous les faits qui établissent cette doctrine sont appuyés de certificats irréprochables. Il faut les lire dans l'Ouvrage même. Il en résulte que la Petite-Vérole reparoît plus rarement dans les climats tempérés que dans ceux qui sont plus chauds : il en résulte encore qu'à chaque invasion elle doit être regardée comme une contagion toujours nouvelle, & qui exige de la part du Magistrat les mêmes attentions répetées.

On arrête la peste ; on a détruit la lepre par de sages Ordonnances ; les précautions que demande la Petite-Vérole, sont incomparablement plus faciles à observer. On est surpris, continue M. *P.*, qu'on propose aujourd'hui des moyens de s'en délivrer ! On devroit être étonné qu'on

ne les ait pas employés plutôt. En effet cette maladie n'est ni permanente, ni chronique, ni secrete; aucun attrait n'invite à s'y livrer; on ne peut la cacher, ni la déguiser; elle laisse le temps de se précautionner; elle n'a qu'une maniere de se communiquer qui est connue; les sujets qu'elle *choisit* sont aisés à gouverner: que de facilités! cependant on reste à son égard tranquille, insouciant; au milieu des villes les mieux policées, une mere promene son enfant couvert encore des croutes de la Petite-Vérole: elle le porte à l'Eglise, dans les places publiques, aux promenades: un autre enfant seme la maladie dans un College: un troisieme est inoculé aux portes d'une ville, dans son enceinte, &c.... Voilà les abus par lesquels se propage la Petite-Vérole.

La *troisieme Section* est employée à constater la maniere dont cette maladie pénetre dans les lieux qui en étoient exempts; c'est une suite de la Section précédente; ce sont des faits, des autorités dont M. *P.* tire toujours cette conséquence, que la Petite-Vérole est contagieuse, & qu'elle l'est par le seul contact. Il y fait voir pourquoi les Maisons Religieuses en sont presque toujours préservées; c'est le fruit des précautions,

ſur leſquelles on eſt très-exact. Les deux Maiſons de l'Hôpital-Général ſont dans ce genre un exemple frappant. Il y a conſtamment à la Salpétriere plus de deux mille filles, depuis trois juſqu'à quatorze & quinze ans : à la Pitié, quinze ou ſeize cents garçons du même âge. La loi de ces maiſons eſt qu'auſſi-tôt qu'un enfant paroît attaqué de la Petite-Vérole, il ſoit tranſporté à l'Hôtel-Dieu : de cette maniere jamais elle n'y devient épidémique, & preſque tous les enfans, depuis plus d'un ſiecle, en ſortent ſans avoir eu la Petite-Vérole.

La poſſibilité de ſe garantir, même au ſein des villes, eſt démontrée par ce qui arriva dans celle de Saint-Quentin en 1770. Il y avoit quatre ans qu'on n'y avoit point vu de Petite-Vérole ; une femme d'un des fauxbourg va s'expoſer à la contagion dans un village à une lieue de la ville, ſa fille, qui l'accompagnoit, en eſt atteinte, & bientôt ſes freres le ſont auſſi. Le froid ſurvient, la maladie eſt ſuſpendue. Au printemps ſuivant elle renaît dans le même fauxbourg, ſe multiplie rapidement. La ville preſque entiere en eſt infectée, & ce qui ſauve une extrémité, ſéparée du reſte par une large rue, eſt la réſolution unanime des habitans de cette partie, de retenir leurs enfans, &

d'être très-attentifs eux-mêmes à ne point communiquer, ſans les précautions qu'ils avoient vues recommandées dans l'Hiſtoire de la Petite-Vérole.

Il ſeroit inutile & fatiguant de multiplier les citations pour ramener à des principes auſſi naturels que ceux de l'Auteur, à des vérités auſſi ſimples, & dont on eſt tous les jours témoin. Tout nous prouve que la Petite-Vérole eſt toujours l'effet d'une inoculation naturelle ou factice. Cette aſſertion une fois démontrée, que faut-il de plus ? On fait germer cette maladie à volonté : on connoît donc, on a donc la ſemence qui la produit ; qu'on défende le terrein ; qu'on étouffe cette ſemence, il n'y aura plus de reproduction.

On a vu par quels abus la Petite-Vérole ſe multiplie ſi facilement en Province. M. *P.* loue, dans *la quatrieme Section*, l'habitude où l'on eſt généralement à Paris, de ne communiquer que très-peu avec ſes voiſins, & l'opinion bien établie qu'il faut fuir & éviter la Petite-Vérole. Il remarque que les maladies contagieuſes, & notamment la Petite-Vérole, ont une maniere particuliere de ſe répandre dans cette Capitale ; qu'elles ſautent de quartier en quartier, & ſuivent plutôt les liaiſons, & les

familles, que les rues & les maisons. Aussi, dit-il dans une Note, « on pourroit parier hardiment pour *un tiers & demi* (*a*) des natifs de Paris, *qui* n'ont pas eu cette maladie » ; les précautions qu'il recommande y seroient donc plus faciles à établir qu'ailleurs.

Enfin l'Auteur termine son Mémoire en exposant dans la *cinquieme Section* les différentes manieres dont se prend la Petite-Vérole. Toutes se rapportent à un contact immédiat, & c'est de-là qu'il part comme d'un principe, pour renfermer toutes les précautions dans ces deux points ; intercepter toute communication, & désinfecter les surfaces impregnées de virus variolique. Sur le premier conseil, l'occasion & les circonstances particulieres dicteront à des personnes prudentes les moyens à employer. Quant au second, un simple lavage à l'eau chaude & mêlangée de vinaigre, la vapeur du genievre, sont indiqués comme moyens principaux. Il faut les voir en détail dans son *Histoire de la Petite-Vérole* : la facilité de les employer doit engager à les mettre en usage.

(*a*) L'Auteur a probablement voulu dire les cinq douziemes, la construction de ses phrases n'est pas toujours exacte.

M. *P.* vient d'ajouter à la tête de son Mémoire le rapport fait à la Société & Correspondance Royale pour les Epidémies, par MM. *Bouvard* & *Vicq d'Azir*. Ce rapport, inséré dans ses registres, porte de l'Ouvrage un jugement favorable. On s'abstient cependant de prononcer sur la premiere discussion, savoir, si l'air communique la contagion; question que l'on qualifie de difficile & d'abstruse. Peut-être une expérience que M. *P.* a intérêt de tenter fourniroit-elle un moyen de parvenir à la résoudre; ce seroit de tenir des linges impregnés de virus varioleux, & même les croutes desséchées des boutons dans de l'eau assez chaude pour commencer à s'élever en vapeurs, & de suivre les effets de ces vapeurs sur des Sujets choisis convenablement, & qui y seroient exposés.

Sur le surplus des principes que M. *P.* développe, & les conséquences qu'il en a tirées, voici le jugement adopté par la Société.

« Nous pensons donc avec M. *P.* » qu'on ne sauroit se donner trop de soins » pour empêcher que ceux qui ont la Petite-Vérole, & sur-tout ceux qui sont » encore convalescens, ne communiquent librement avec les autres hommes, & pour purifier tout ce qui peut

» avoir été infecté par leur contact. Nous
» pensons même que l'on devroit user des
» mêmes moyens pour toutes les mala-
» dies contagieuses, sur-tout lorsqu'elles
» sont épidémiques ; & si l'épizootie, qui
» a regné dernierement, a cédé à une dé-
» sinfection exacte, à combien plus forte
» raison est-il à souhaiter que le Gouver-
» nement favorise & ordonne même des
» opérations qui concernent la santé des
» hommes. Ainsi après avoir applaudi à
» la partie théorique de l'Ouvrage de M.
» *P.*, que nous trouvons bien fondée,
» nous croyons que la Société doit en
» adopter avec empressement les *résul-*
» *tats*, & leur donner toute son approba-
» tion *Signé*, BOUVART & VICQ D'A-
» ZIR ».

L'approbation que M. *P.* reçoit dans une Société, qui compte au nombre de ses Membres les Praticiens les plus célebres de Paris, est un ample dédommagement des sujets de plaintes dont il fait part au Public dans son Ouvrage : elle applaudit à sa théorie, & en adopte les résultats ; c'est l'inviter, d'une maniere bien honorable, de continuer ses recherches sur un objet, d'autant plus essentiel à développer en entier, qu'il s'étend sur toutes les fievres contagieuses. Avant M. *P.* plusieurs Auteurs avoient

entrevu, & même avancé que la communication des levains contagieux n'avoit lieu que d'une maniere très-indirecte, & heureusement peu certaine par la voie de l'atmosphere. Peut-être M. *P*, en s'appropriant cette idée, l'a-t-il portée à l'extrême. Ses conseils cependant n'en seroient pas moins avantageux, & on lui devra toujours de la reconnoissance d'avoir mis le Public à portée de se persuader que le projet d'anéantir la Petite-Vérole n'est point chimérique. La démonstration de cette vérité tient au succès des expériences à tenter pour établir & confirmer des faits sur lesquels on ne peut encore prononcer. En attendant il est sans doute permis aux Dissertateurs de se perdre dans le vuide des théories, & aux Médecins qui ne se décident que d'après des observations fideles, de demander de nouveaux éclaircissemens. Nous ferons donc les questions suivantes : 1°. l'air se charge-t-il de levains contagieux ? 2°. A quelle distance d'un malade les peut-il transmettre sans les dénaturer ? 3°. Au moyen de quelles conditions les levains contagieux peuvent-ils être portés au plus grand éloignement, ou être conservés le plus longtemps avec leurs propriétés ? 4°. Dans la Petite-Vérole inoculée, le lieu de l'inser-

tion étant le siege du mal principal, le raisonnement analogique sur l'état où devroient être les poumons, dans la Petite-Vérole naturelle, est-il bien concluant? Comme ce ne sont pas les raisonnemens, mais les faits, qui donneront à la solution de ces problêmes une force telle qu'elle entraîne l'uniformité des avis, l'espérance de les voir traités d'une maniere satisfaisante est encore fort éloignée. Reste donc, dans l'état actuel des choses, une question provisoire à faire: deux principes étant posés, le premier, qu'*une seconde Petite-Vérole est un phénomene très-rare, soit qu'elle ait été communiquée d'une maniere accidentelle ou artificielle*, & le second principe, qu'*avec des précautions, on est certain de préserver de la Petite-Vérole les personnes voisines du malade*, n'en résulte-t-il pas que l'inoculation est un parti sage à prendre, en attendant que, par les succès les plus desirables, on soit parvenu à anéantir la Petite-Vérole?



LETTRE

Aux Auteurs du Journal de Médecine, contenant quelques Obſervations de pratique, par M. BEAUVAIS DE PRÉAU, *Docteur en Médecine, Aggrégé au College des Médecins d'Orléans, & Médecin en ſurvivance de l'Hôtel-Dieu de la même Ville.*

D'Orléans, ce 20 Novembre 1776.

MESSIEURS,

La nature, indépendante de nos opinions & de nos ſyſtêmes, ſait ſe frayer des routes que nous ne parviendrons jamais à bien connoître que par l'obſervation la plus attentive des phénomenes qu'elle nous préſente. Variée en apparence, mais ſimple & uniforme en effet dans ſa marche, elle ſemble ſe jouer des tentatives que nous faiſons pour expliquer ſes procédés. Combien d'opinions différentes ſur des faits abſolu-

ment semblables, la fureur de tout rapporter à des idées purement hypothétiques, n'a-t-elle pas enfantées ?

Ces réflexions m'ont été suggérées par les observations suivantes, que je crois importantes pour la pratique. Je ne chercherai point à en développer la théorie : elles semblent, au premier coup-d'œil, confirmer celle du tissu cellulaire qu'a établie M. *de Bordeu* dans son excellent Ouvrage sur cette partie organique du corps humain ; & cependant quelques-unes d'entre elles, extraites d'un manuscrit latin de feu M. *Polluche*, célebre Docteur en Médecine d'Orléans, mon oncle, mort depuis peu d'années avec la réputation d'un très-grand praticien, étoient, selon lui, le résultat d'une théorie bien éloignée de celle de l'Auteur des recherches sur le pouls.

Quoiqu'il en soit, voici les observations que je me flatte que vous voudrez bien insérer, ainsi que ma lettre, dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Premiere Obſervation.

Une fille domeſtique ſe plaignit tout à coup que ſes yeux étoient couverts de ténebres, & qu'elle n'appercevoit plus. Deux ou trois minutes après, ſa voix devint rauque, accident qui fut accompagné d'étranglement à la gorge; alors la vue lui revint. Il s'étoit à peine écoulé un demi quart-d'heure, que la *raucité* de la voix & l'étranglement diſparurent, pour faire place à une grande difficulté de reſpirer, & à une toux ſeche aſſez forte, auxquelles ſuccéda une ſtrangurie, qui fut ſuivie de douleurs vagues dans les cuiſſes & les parties adjacentes. Cette ſucceſſion biſarre d'accidens ſinguliers ſe termina par une loupe au poignet, laquelle diſparut au bout de deux ou trois jours, ſans en laiſſer aucun veſtige.

Deuxieme Obſervation.

Un homme extrêmement maigre, dont le teint étoit fort jaune, appella M. *Polluche.* Il avoit le bas-ventre gonflé comme dans l'hydropiſie aſcite, & d'une dureté conſidérable. Il étoit muet. Son hôte, qui fit l'hiſtoire de ſa maladie, rapporta que dans ſa jeuneſſe il avoit éprouvé des accidens occaſionnés par

une humeur qui infectoit la masse du sang; que pour donner une issue à cette humeur & l'évacuer, on avoit ouvert à la jambe un cautere, qui s'étoit bouché au bout de quelque temps par la négligence du malade; qu'alors il étoit survenu, sur toute l'étendue des jambes, des croutes dartreuses, accompagnées d'une si grande démangeaison, qu'il ne pouvoit dormir ni le jour ni la nuit. Désespéré de se trouver dans une aussi fâcheuse position, il s'appliqua, par le conseil d'un Charlatan, je ne sais quel topique, qui fit disparoître très-promptement les croutes : mais bientôt le ventre se gonfla, & parvint, par degrés, à cet état de grosseur où on le voyoit alors. M. *P.* fit appliquer un vesicatoire à chaque jambe. L'effet en fut très-heureux ; le ventre désenfla, & reprit sa premiere mollesse dans l'espace de vingt-quatre heures; les croutes dartreuses reparurent: on r'ouvrit le cautere, qui emporta peu à peu le reste du mal.

Troisieme Observation.

Le même Médecin fut appellé en consultation avec deux de ses confreres pour un de ses compatriotes. Il trouva le malade privé de mouvement & de sentiment; une sueur froide lui couvroit

tout le corps. On n'appercevoit ni respiration ni pouls ; tous les membres destinés aux mouvemens volontaires étoient contractés avec violence. Le Médecin ordinaire de la maison rapporta que la maladie avoit commencé par une chaleur de poitrine, accompagnée d'une toux seche & d'une fievre qui avoit résisté pendant quinze jours à la saignée & aux remedes pectoraux, mais qui s'étoit dissipé tout à coup sans aucune cause apparente, c'est-à-dire, sans aucune évacuation sensible ; qu'elle avoit été suivie d'une suppression d'urine avec des douleurs énormes ; qu'alors on avoit prescrit le bain, dans lequel le malade ne fut pas plutôt entré, que les douleurs avoient cessé, & que l'urine étoit sortie abondamment ; qu'enfin, après cette excrétion, en apparence, si avantageuse, le malade étoit tombé dans la dangereuse situation où on le voyoit. M. *Polluche* fut d'avis que l'on appliquât incessamment aux épaules du malade de larges ventouses, que l'on scarifieroit ensuite, & sur lesquelles on placeroit des vésicatoires très-actifs, ce qui fut exécuté. Environ une demie heure après l'application de ces différens remedes, le malade parut se réveiller comme d'un profond sommeil. Interrogé quelles sensa-

tions il avoit éprouvé pendant qu'on le tourmentoit : il répondit qu'il avoit rêvé qu'il se promenoit dans un jardin agréable situé sur les Alpes. Deux ou trois jours après des douleurs de ventre très-vives annoncerent que la maladie n'étoit pas terminée. Le Médecin ordinaire ne jugea pas à propos de les combattre par les bains, effrayé de la métastase que ceux-ci avoient produits. Il survint une inflammation du bas-ventre, & le malade mourut au bout de quinze jours.

Quatrieme Observation.

Un homme fut attaqué d'une fievre maligne. Outre les symptômes qui ont coutume d'accompagner cette maladie, il éprouvoit une diarrhée crue & séreuse très-abondante. On employa, mais en vain, tous les remedes d'usage dans ce cas. Le Médecin, étonné de voir cette diarrhée persévérer constamment, s'informa si le malade n'avoit jamais eu aucune maladie cutanée. Le Chirurgien dit que depuis plusieurs années le malade avoit, à chaque cuisse, des croutes dartreuses, qui avoient disparu peu de temps avant qu'il fût pris de cette fievre maligne. On appliqua sur chaque cuisse un vésicatoire, qui rétablit le malade en rappellant les dartres.

Cinquieme Observation.

Une Dame d'Orléans ressentoit une douleur d'estomac excessive : elle avoit éprouvé auparavant des symptômes qui annonçoient une humeur rhumatismale qui circuloit avec le sang. La saignée du bras fut répétée sans succès ; on fut obligé de recourir à celle du pied. Il étoit à peine sorti deux onces de sang, que la malade s'écria en s'adressant au Chirurgien, *vous m'arrachez le gras de jambe.* Le Chirurgien se défend ; mais le Médecin, qui étoit présent, demande à la malade si la douleur d'estomac persévere encore ? Elle avoit totalement cessé.

OBSERVATION.

Sur une épine venteuse au genou de la jambe droite, d'une grosseur extraordinaire, guérie sans amputation ; par M. LÉAUTAUD, Maître en Chirurgie à Arles, Prévôt de sa Compagnie, ci-devant ancien Chirurgien Major de l'Hôpital général du Saint-Esprit de la même Ville, & Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c.

CONNOÎTRE les maladies, & en approfondir les causes, savoir en appliquer les

les remedes & travailler à leur guérison; voilà ce que le grand *Hippocrate* nous a tracé dans ses aphorismes commentés par de savans & habiles Médecins. L'objet constant de leurs travaux a été de diriger notre pratique, en éclairant notre esprit : ils sentoient qu'en faisant de nouvelles découvertes dans cette science, ils préparoient à l'Etat des hommes utiles & nécessaires au bien de l'humanité : mais de combien de maladies l'homme n'est-il pas affligé ? Je n'en trouve point de plus difficile ni de plus opiniâtre à guérir que la *spina ventosa*, que les Auteurs célebres, anciens & modernes, ont toujours envisagée comme souvent incurable, & qui exige l'amputation de la partie affectée. L'humeur maligne & occulte, qui produit le mal, corrode premiérement les os, sans offenser le périoste en aucune maniere ni exciter la moindre douleur, & cause enfin un œdême qui ulcere la partie au bout de quelques mois, par une carie déja formée dans la substance de l'os.

Un jeune homme de cette Ville, (d'Arles) âgé d'environ vingt ans, d'un tempérament robuste & bien constitué, fut attaqué, au genou de la jambe droite, d'un œdême d'une grosseur extraordinaire, qui ne diminua jamais, nonob-

ſtant l'application des topiques les plus ſpécifiques, quoiqu'on eût fait précéder les remedes généraux. Les parens inquiets, déterminés d'ailleurs par les conſeils de quelques perſonnes de conſidération & par Meſſieurs les Recteurs du Bureau, le firent tranſporter à l'Hôpital, & demanderent inſtamment une conſultation. Je convoquai donc, par billets, les quatre Médecins ordinaires de cette Maiſon avec trois de mes confreres, tous habiles dans l'art de guérir : après un examen attentif du genou de cet infortuné, on convint unanimement que ſa maladie étoit une *ſpina ventoſa* décidée & confirmée, & que par conſéquent le prognoſtic ne pouvoit en être que très-fâcheux.

Les avis ſur les moyens de curation furent partagés : les plus jeunes opinerent pour l'amputation, qui fut rejettée par les autres : alors le plus ancien Médecin, Conſeiller du Roi, homme vénérable & d'un mérite diſtingué, qui parla le dernier, le fit en ces termes : « Une longue » expérience nous ayant appris qu'on de» voit regarder, comme incurable, cette » maladie, dans laquelle l'amputation » même de la cuiſſe a été conſtamment » infructueuſe, nous avons décidé de ne » plus tenter ce moyen à l'avenir. Mais » quoique cette maladie doive être regar-

» dée comme incurable, nous avons vu,
» très-rarement, à la vérité, des guérisons,
» lors principalement que le mal étoit ré-
» cent, & que le Sujet étoit jeune & bien
» disposé ; ainsi les remedes que l'on doit
» employer, en pareil cas, sont les pur-
» gatifs répétés au moins tous les mois,
» les laiteux & les adoucissans, les narco-
» tiques donnés tous les soirs, selon que
» la douleur & l'insomnie le demandent,
» les fomentations faites sur la partie
» avec la décoction d'une fraise d'agneau
» & les herbes & fleurs aromatiques,
» l'application sur la partie, de la boue
» de Balaruc dans la saison, & l'ouver-
» ture d'un cautere à chaque jambe, sur-
» tout à celle du côté malade. » Son avis fut adopté, & le traitement dirigé d'après ce plan. Il fallut le continuer très-long-temps ; mais il eut le plus grand succès. Le malade est entierement guéri, il marche librement, avec aisance, & sans aucune incommodité : il jouit à présent d'un embonpoint & d'une santé parfaite.



NOUVELLE MÉTHODE DE TAILLER (a),

Inventée & proposée par M. C. A. Goubelly, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & pratiquée publiquement par l'Auteur le 9 Mai 1776, dans le Cours François de Chirurgie de Mr. Lafisse, *Docteur-Régent & Professeur des Écoles de la même Faculté.*

La Lithotomie, ou la Taille, est une Opération assez grave & assez importante pour s'occuper des soins de la rendre aussi sûre que simple. C'est dans cette vue que j'ai examiné & étudié scrupuleusement les Méthodes d'opérer, telles que celles de M. *Moreau*, de Frere *Cosme*, de MM. *le Dran*, *Foubert*, *Hawkins*, & toutes celles qui sont des modifications de ces Méthodes. J'ai remarqué constamment dans toutes ces ef-

(a) En annonçant la méthode proposée, nous devons nous abstenir de l'apprécier : elle ne peut l'être que par ceux qui exercent fréquemment l'opération de la taille.

peces de Tailles fort nombreuſes, que j'ai pratiquées ſur beaucoup de cadavres depuis dix ans, que quelques-unes étoient compliquées, incertaines & dangereuſes; que les autres étoient un peu compoſées, quoiqu'avec certains avantages. C'eſt pourquoi ayant pris, de telle ou telle Méthode, ce qu'elle pouvoit avoir d'utile, ayant ajouté les choſes néceſſaires qui leur manquoient à toutes, je me ſuis fait la Méthode ſuivante, après beaucoup de recherches. Pour en faciliter l'intelligence nous traiterons en particulier, de la ſituation qui nous paroît la plus commode, des inſtrumens que nous employons, de la maniere dont nous nous en ſervons, des parties que nous coupons dans cette Méthode, de celles que nous ménageons, & des avantages qu'elle a ſur toutes celles qui ſont les plus accréditées, après avoir poſé quelques conditions, d'où dépendent eſſentiellement tous les ſuccès de la Taille.

Des conditions.

Les conditions, ſans leſquelles la Taille ne ſauroit avoir les ſuccès déſirés, ſont 1°. l'inciſion de toute la proſtate, 2°. l'inclinaiſon rectiligne de cette inciſion depuis la veſſie juſqu'à l'anus, 3°. le peu

de distance de la commissure supérieure de la plaie cutanée au raphé.

De la situation du Malade.

La situation d'une femme en travail d'enfant qui a besoin de la main d'un Accoucheur, me paroît assez sûre pour un homme que l'on doit tailler. C'est pourquoi nous rejettons les liens & la table employés dans cette opération, qui affectent plus les Malades que l'incision & l'extraction de la pierre. D'ailleurs, ou on adoptera cette situation, ou on observera l'ancien usage : qu'importe, la pratique de cette nouvelle Méthode n'en sera ni moins simple, ni moins sûre.

Des instrumens.

Dans cette Méthode, nous n'employons que trois instrumens ; savoir, le Cathétèr, le Cystotome & les Tenettes. Nous regardons comme inutile le Gorgeret, sans lequel les Tenettes peuvent entrer dans la Vessie. Comme les Tenettes dont nous nous servons, sont les mêmes que celles des autres Méthodes, nous nous bornerons à la description du Cathétèr & du Cystotome, dont nous allons exposer la forme & les dimensions relatives à la Taille qui

seroit à faire sur un adulte. Ainsi on aura des Cathétèrs & des Cystotomes de grandeurs différentes, au-dessous de celles que nous allons exposer, à raison de l'âge du sujet que l'on aura à opérer.

Du Cathétèr.

Le bec de mon Cathétèr est long de trois pouces, trois lignes, & ce bec fait un angle un peu aigu & arrondi avec la branche. Par cette longueur il déborde dans la vessie, les cornes de la prostate, de neuf lignes; & par cette longueur, que n'a pas le bec du Cathétèr ordinaire, il favorise la division complette de la prostate, qui, quoiqu'essentielle, ne peut être obtenue dans la plupart de ces Méthodes. Par son angle aigu, il s'applique plus exactement sous l'arcade des pubis & éloigne davantage l'instrument tranchant du rectum & des vaisseaux.

Du Cystotome.

Toute la longueur du Cystotome est de neuf pouces. On peut le diviser en corps & en manche. Cette partie-ci a quatre pouces, deux lignes. Le corps est une lame d'acier dont la soie est engagée dans le manche, qui est assez volumineux pour être ferme dans la main

Le corps de cette lame est de quatre pouces, dix lignes. Son extrémité tranchante représente un vrai croissant, dont la convexité, qui a trois pouces deux lignes, à partir de la pointe; ne coupe que dans une étendue de deux pouces & demi; le bord opposé est un peu concave & a deux pouces dix lignes; son sinus-verse, ou la plus grande distance du bord convexe, est de neuf ou dix lignes. L'autre partie du corps a une ligne & demie d'épaisseur, deux pouces de long & sept lignes de large.

Les dimensions de cet instrument considéré en tout ou en partie sur plusieurs cadavres, sont essentielles pour la division des parties de la vessie, qu'il est intéressant de couper.

Maniere d'employer les instrumens.

Le Malade étant préparé & situé, comme nous l'avons indiqué, le Cathétèr étant dans la vessie, ses jambes & ses cuisses étant fléchies & écartées l'une de l'autre par deux personnes fortes, les mains assujetties par deux autres, le scrotum sera soulevé directement. Le podex sera tendu également en tout sens, pour ne pas changer la direction, ni la situation naturelle du raphé. L'Opérateur tiendra de la main gauche le pavil-

lon du Cathétèr médiocrement incliné ſur l'aîne droite du Malade & perpendiculaire à l'axe de ſon corps : ſa concavité ſera appliquée devant & deſſous la ſymphyſe des pubis. Il faut avoir ſoin ſur-tout que le bec du Cathétèr ſoit direct ou parallele au diametre du baſſin qui s'étendroit du ſacrum aux pubis. Le Cathétèr étant en cet état, il mettra le Cyſtotome entre ſes dents, le manche regardant ſon côté droit. Il marquera enſuite avec l'ongle de l'indicateur droit, la partie gauche des tégumens qui eſt vis-à-vis le ligament tranſverſe des pubis, à la diſtance d'une ligne & demie du raphé. Il portera de ſa main droite la pointe du Cyſtotome ſur cette partie des tégumens, en le tenant de maniere que ſa largeur ſoit parallele à la branche aſcendante de l'iſchium. Il inciſera les tégumens de haut en bas, en plongeant médiocrement l'inſtrument à raiſon de ce qu'il ſe rapprochera de la partie des tégumens qui eſt entre la tubéroſité iſchiatique & l'anus, où il doit arrêter. Cette inciſion doit avoir à-peu-près deux pouces de longueur. Il cherchera avec la pointe la cannelure du Cathétèr, au-deſſous de ſa courbure ; & ayant percé les parties qui s'y rencontrent, il portera dans cette cannelure la lame du Cyſtotome parallelement au

bec du Cathétèr. Lorsque sa pointe sera parvenue dans le cul-de-sac de la sonde, il l'en retirera & complétera l'incision externe, en baissant le manche, si elle n'avoit pas été d'abord assez grande. Il fera sortir aussi le Cathétèr, & insinuera les Tenettes de bas en haut dans la division de la prostate & dans la vessie, pour les charger de la pierre, à l'égard de laquelle il faut se comporter dans cette Méthode-ci, comme dans les autres

Parties qui ont été divisées, parties qui ont été laissées integres dans l'Opération.

Les parties étant disséquées, nous avons trouvé 1°. au-dessous de la levre gauche de la plaie externe les rameaux de la honteuse interne qui vont au bulbe de l'uretre, integres; 2°. la partie gauche de l'accélérateur, le transverse respectif & la portion voisine du releveur de l'anus, divisées; 3°. neuf lignes de la racine du bulbe de l'uretre, la petite prostate gauche, la portion membraneuse de l'uretre, les fibres musculaires qui l'attachent en partie à la branche descendante du pubis gauche, séparées; 4°. la prostate divisée en deux un peu obliquement à l'épaisseur de la

corne gauche, ayant laissé integres le canal éjaculateur droit, le veru-montanum, les vésicules seminales, & assez souvent le canal éjaculateur gauche. Telles sont les parties que nous intéressons. Telles sont celles que nous respectons dans notre Méthode qui a été faite publiquement, en une minute, dans le Cours de Chirurgie de M[e] *Lafisse*, dont les connoissances en Chirurgie sont aussi profondes que celles qu'il a en Médecine.

Avantages de cette nouvelle Méthode sur les autres.

Les Méthodes les plus accréditées sont celles de M. *Moreau*, de Frere *Cosme*, de MM. *Cheselden* & *Hawkins*. Or ces Méthodes, qui sont tous les jours pratiquées avec certains succès, n'ont pas la simplicité ni la sûreté de la nôtre. En effet, dans la premiere Méthode, le Malade lié sur une table oblique & tenu par des Aides, le Cathétèr, dont le bec est trop court, est introduit dans la vessie. L'incision externe faite, le Lithotome est porté dans la cannelure du Cathétèr jusqu'au cul-de-sac. Ensuite il faut faire le coup de Maître, déprimer le Lithotome & diviser ce qui se présente de la prostate, en retirant l'instrument de bas

en haut, pour le faire sortir de haut en bas & dilater ainsi l'incision externe. Le Chirurgien engage de nouveau le Lithotome pour guider le Gorgeret, &c.

Cette Méthode est fort sage, fondée sur des connoissances anatomiques & une pratique très-grande. Elle devroit procurer à son Auteur l'immortalité, si sa charité à l'égard des infortunés, ses soins & sa vigilance à procurer du soulagement, dans ce lieu où se rassemblent les maux & la misere, ne la lui avoient acquise & méritée. Mais, qui ne voit pas la difficulté de cette Méthode, dans la combinaison de tous les mouvemens qu'il faut donner au Lithotome ? Dans notre Méthode, les mouvemens sont simples, la prostate y est divisée en totalité, elle ne l'est qu'en partie dans celle-là.

Le Frere *Cosme* fait l'incision des tégumens, de la graisse & de la portion membraneuse de l'uretre avec une espece de Bistouri. Il insinue dans la cannelure son Lithotome caché, & retire le Cathétèr. Il examine le lieu, le volume de la pierre & tourne le manche sur son axe à raison de son volume; il rapproche du manche la bascule, la lame sort & divise en retirant, le col de la vessie, la prostate, & souvent des ar-

teres assez grosses & le rectum. Il abaisse le manche, lorsque le tranchant est voisin de la peau, dont il acheve l'incision.

On ne pourra jamais reprocher à notre Méthode les malheurs connus, qui arrivent dans la Méthode du Frere *Cosme*. Quoiqu'elle soit très-aisée à pratiquer, la nôtre l'est encore davantage, puisqu'un seul instrument tranchant suffit dans celle-ci, lorsque deux sont nécessaires dans celle-là.

Dans la Méthode de M. *Cheselden*, le Malade en situation, comme dans toutes les Méthodes de Tailler, un Aide s'empare du Pavillon du Cathétèr, dès qu'il est introduit dans la Vessie; ensuite, le pouce gauche appliqué au-dessus de l'anus, & l'indicateur de la même main sous le scrotum soulevé, l'Opérateur fait une incision oblique dans le côté gauche avec le scalpel anglais, du periné jusqu'à l'anus. Cette incision faite, il divise les graisses, il introduit ensuite dans la plaie l'indicateur & le grand doigt gauche; celui-ci déprime le rectum, celui-là guide le même scalpel dans la cannelure du Cathétèr, pour être sûr de couper la prostate. Il prend ensuite de la main gauche le Cathétèr, dans la cannelure duquel il porte de la droite le Gorgeret, &c.

On ne peut-s'empêcher de convenir que cette Méthode n'ait plusieurs inconvéniens très-grands ; comme celui de confier le Cathétèr à un Aide, qui curieux de voir opérer, oubliera qu'il doit tenir le Cathétèr, & sera la cause d'une infinité de malheurs D'ailleurs, par la place qu'occupent les deux doigts de la main gauche dans la plaie, le tranchant du scalpel s'approche des vaisseaux, qu'il intéresse si souvent, qu'il est obligé de se munir d'une aiguille courbe & d'un fil avant que d'opérer, &c. . . . Il n'y a aucun de ces invéniens-là dans notre Méthode.

Quant à la Méthode de M. *Hawkins*, les incisions extérieures étant faites avec un instrument particulier, le Gorgeret tranchant est introduit par sa crête dans la cannelure du Cathétèr ; plus il pousse, plus son bord gauche qui est tranchant divise, & en tournant un peu le Gorgeret de gauche à droite, de bas en haut, il fait une incision demi-circulaire.

Quelle que soit la simplicité de cette Méthode ; cette simplicité est moins grande que celle de la nôtre, puisqu'il y faut deux instrumens tranchans ; au lieu qu'un seul suffit dans la nôtre. D'ailleurs elle est sujette à des accidens très-fâcheux, tels que la lésion des rameaux

de l'artere honteuse interne gauche qui qui vont au bulbe de l'urerre &c. à la racine du corps caverneux. Outre cela, l'incision demi-circulaire de M. *Hawkins*, quoique grande, ne fait qu'une petite ouverture; parce que cette ouverture n'est pas de l'étendue du demi-cercle, mais seulement de celle de la corde de ce demi-cercle, &c... Ces inconvéniens sont assez sensibles pour que l'on s'apperçoive de la supériorité de notre Méthode.

Conclusion.

Notre Méthode a pour avantage sur celle des autres, celui de faire un passage suffisant à une pierre même volumineuse, pour qu'elle ne puisse occasionner aux parties ni contusion, ni déchirement; celui d'être incomparablement plus sûre qu'aucune autre, d'être faite beaucoup plus promptement. En effet, toutes choses égales d'ailleurs, de la part du Cathétèrisme & de l'Extraction de la pierre, dans les autres Méthodes comme dans la nôtre, les incisions sont faites plutôt dans la nôtre, & la brieveté de temps y est même si grande, que quoique *Raw*, dans sa Méthode que l'on ne connoît pas parfaitement, ne mît qu'une minute de temps après l'introduction de

la sonde pour diviser & extraire la pierre, nous n'employons tout au plus que ce temps, même en comptant l'instant de l'introduction du Cathétèr, sans être obligé de se hâter, dans la crainte de passer la minute. (Nous supposons ici que les difficultés du Cathétèrisme & de l'Extraction soient médiocres.) Au surplus, quelque grandes que soient ces sortes de difficultés, comme elles sont communes à toutes les Méthodes que nous avons décrites & comparées avec la nôtre, on voit que celle-ci est plus simple, est très-sûre, a besoin d'un moindre temps pour être faite, & possede enfin les qualités qui sont desirées en tout ou en partie dans les autres.

DESCRIPTION

D'une Machine méchanique, inventée par M. JUVILLE, Expert-Herniaire, reçu au Collége Royal de Chirurgie de Paris, pour servir de réservoir à un anus contre nature, au pli de l'aîne.

Cette Machine est composée de quatre pieces principales; savoir, d'une embou-

chure

chure d'ivoire, d'un canal de cuir bouilli, d'une cuvette d'argent & d'un fer à bandage inguinal, élaſtique, doux & liant; en tout, elle eſt ſimple & a la figure d'un bandage inguinal, excepté le réſervoir qui ſe prolonge perpendiculairement deſſous la pelote, d'environ trois ou quatre pouces, le long de la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe : ſa ſaillie ne peut paroître ni gêner le malade.

La première pièce de cette Machine, eſt un quarré d'ivoire plus large que long, qui a trois angles arrondis, de largeur à couvrir la capacité elliptique de l'aîne, & à y faire l'office de pelotte. Elle a deux faces, l'une interne & l'autre externe : la première eſt preſqu'entièrement évidée dans ſon milieu, percée de part en part, perpendiculairement ; & platte ſur ſes bords, ſi l'on en excepte une arrête, ſaillante d'une ligne, en forme de croiſſant, qui borde la partie inférieure de la cavité.

Il y a à la face externe de cette pièce, un tuyau ſaillant d'environ un pouce dont l'ouverture a huit lignes de diamètre, un quadre tout-au-tour percé d'un grand nombre de petits trous ; au bout de ce tuyau il y a une ſoupape d'ivoire qui eſt fixée, à ſa partie ſupérieure, au

moyen d'une charniere d'or; à ſa partie inférieure, elle a un bec de plomb qui, par ſon propre poids la tient ouverte ou fermée, ſelon le beſoin.

La ſeconde pièce eſt un canal qui fait la communication de la première pièce à la troiſième. Ce canal eſt de cuir de vache, battu, bouilli, vernifſé & à l'épreuve des corps liquides; il a environ deux pouces de diamètre, & deux & demi de long: il eſt fixé par ſa partie ſupérieure au cadre qui entoure le tuyau de la première pièce, dont il a été parlé plus haut; ſa partie inférieure eſt inſérée & maſtiquée dans la goutière d'un cercle d'argent qui fait partie de la troiſième pièce. Cette pièce eſt une cuvette d'argent, ſervant de réſervoir, dont la forme ronde, applattie, repréſente aſſez bien le fond d'une poire à poudre; elle a deux petits crochets pour la fixer au cercle, quand il eſt inſinué. On ſent aiſément que ce cercle a le même contour que la cuvette. Cette troiſième pièce peut-être faite de manière à ſe fermer à vis.

On voit par ce qui vient d'être dit, que ces trois pièces ſe réuniſſent pour ne faire qu'un ſeul corps ou un canal, qui reçoit par une de ſes extrêmités, & qui ſe vuide par l'autre.

La quatrième pièce eſt un fer de bandage inguinal élaſtique, couvert de peau de chamois, fixé à plat ſur la partie ſupérieure externe de la première pièce, par deux vis.

Cette Machine s'applique de la même manière & avec la même facilité qu'un bangage inguinal. Elle s'adapte très-exactement tout autour de la fiſtule, elle ne fatigue point ſes bords, elle ne les comprime point, excepté le bord inférieur qui éprouve une compreſſion légere par l'arrête dont il a été parlé plus haut; mais cette compreſſion ne peut gêner le malade, elle a l'avantage de provoquer l'évacuation des matières fécales, & de contribuer à la guériſon radicale de la fiſtule, ſi elle en eſt ſuſceptible en rapprochant la lévre inférieure de la ſupérieure.

Le malade, qui fait uſage de cette Machine, peut ſe livrer à toutes ſortes d'exercices, vacquer à ſes affaires, & ſe préſenter en compagnie ſans craindre d'y porter d'exhalaiſon, & de s'infecter lui-même. Il peut vuider & replacer le réſervoir avec la plus grande facilité.

Deux points capitaux ont dirigé la conſtruction de cette Machine; l'un eſt de garantir la fiſtule de l'influence de

l'air ; & l'autre d'empêcher les matières fécales d'y séjourner ; On a rempli le premier but par l'adaption invariable de l'embouchure, & le second, par la sous-pape qui permétant aux matières fécales de tomber dans le réservoir, s'oppose à ce qu'elles puissent refluer sur la fistule ; ni l'un ni l'autre de ces inconvéniens, ne peut avoir lieu, même pendant l'instant qu'il faut au malade pour vuider la cuvette. Il souleve le canal de cuir avec le doit ; ce seul mouvement ferme le tuyau de l'embouchure & empêche l'air d'y pénétrer, sans pour cela que les matieres fécales qui s'évacuent puissent être arrêtées au bord de la fistule. La machine est très-simple & très-solide, quoique légère : elle a été présentée à l'Académie Royale de Chirurgie. M. *Sabatier*, Chirurgien Major de l'Hôtel Royal des Invalides, & Membre de l'Académie Royale des Sciences, a été nommé Commissaire pour l'examiner : l'application en a été faite en sa présence sur un Sujet de l'Hôtel qui est attaqué de cette incommodité : il en a suivi les effets pendant quatre mois, & a fait à l'Académie son rapport, dont voici l'extrait.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie Royale de Chirurgie, du Jeudi 19 Septembre 1776.

« M. *Sabatier*, qui avoit été nommé » Commiſſaire pour l'examen d'une ma- » chine préſentée par M. *Juville*, Ex- » pert pour les hernies, reçu au College » de Chirurgie, en ayant fait ſon rap- » port, a inſtruit la Compagnie que » cette machine, faite pour être adaptée » à un anus contre nature, a parfaite- » ment réuſſi : elle met les malades, aſſu- » jettis à rendre les matieres fécales par » une autre voie que la naturelle, à l'abri » des inconvéniens qui réſultent de cette » incommodité ; leur permet de ſe livrer » à toutes ſortes d'exercices, de vacquer » à leurs affaires & de ſe préſenter en » compagnie ſans y être à charge par la » mauvaiſe odeur ; enfin cette machine » eſt ingénieuſement conſtruite, & l'A- » cadémie l'a jugée digne de ſon appro- » bation ; en foi de quoi j'ai délivré le » préſent extrait de nos regiſtres, pour » ſervir & valoir ce que de raiſon.

» A Paris le 23 Septembre 1776. » *Signé* LOUIS, Secrétaire Perpétuel » de l'Académie Royale de Chirurgie ».

SUITE

Des Obſervations ſur l'Apoplexie.

Cette obſervation réunit différentes cauſes productives de l'apoplexie, réſultante ſur-tout de la compreſſion de la moëlle allongée. Les ſymptômes, qui annoncent un vice des artères cérébrales, pareil à celui que nous venons de déſigner, ſont la peſanteur de tête; un ſentiment de pulſation au centre de la bâſe du crâne, là où eſt le ſiége de la compreſſion; des douleurs vives dans cet endroit, leſquelles ſe communiquent au fond des oreilles; des éblouiſſemens & des vertiges: ces derniers ſymptômes proviennent de l'état de gêne & de ſouffrance de la racine des nerfs optiques: ſouvent même l'origine des nerfs olfactifs ſe trouve dans le même cas; & en conſéquence l'organe de l'odorat eſt léſé.

7°. L'apoplexie peut être le produit des cauſes de certaines maladies particulières, dont le foyer réſide dans d'autres parties que la tête, & même dans les parties les plus éloignées du cerveau. Elle eſt par exemple aſſez ſouvent la ſuite d'un flux hémorrhoïdal ſupprimé; & dans le ſexe, du défaut du flux périodique. En

conséquence de l'une & de l'autre espèce de suppression, le sang refoule d'autant plus aisément dans l'intérieur de la tête, qu'il y trouve moins de résistance qu'ailleurs; & les vaisseaux délicats, qui se terminent à la substance blanche du cerveau, sont aisément forcés par ce surcroit de sang.

Un Gentilhomme de notre Ville, d'un tempérament sanguin, souffroit des maux de tête presque continuels, depuis deux à trois ans, qu'un flux hémorrhoïdal habituel avoit été changé en un suintement de matière blanche. Dans cet espace de temps, il ne s'étoit plus ressenti de la goute, à laquelle il avoit été sujet. Deux ou trois accès d'épilepsie furent les précurseurs d'un très-violent accès de la même maladie, compliquée d'apoplexie, auquel le sujet succomba le troisième jour (le 21 Décembre 1751). A l'ouverture du cadavre, nous observâmes que la dure-mère avoit des attaches particulières à la calote du crâne, par des espèces d'appendices qui étoient nichées dans des enfoncemens particuliers de la surface interne du crâne. De plus, cette membrane étoit collée à la pie-mère, à l'endroit de l'union de l'angle de l'occipital, avec la suture sagittale, en conséquence d'un état inflam-

matoire de ces parties. Le ſinus longitudinal ſupérieur étoit dilaté dans cet endroit où s'étoient rapportées les principales douleurs de tête. Les veines, qui ſe dégorgent dans le ſinus, ſe trouvoient auſſi dilatées & remplies d'un ſang noirâtre. Il y avoit dans les ventricules latéraux, un épanchement conſidérable de ſang noir, & en grande partie caillé; épanchement qui s'étoit propagé juſque dans le troiſième ventricule, par l'ouverture commune antérieure qui ſe trouvoit élargie; nous avons évalué ce ſang épanché au poids d'environ huit onces; le plexus choroïde étoit fort gonflé & rempli de petites hydatides; ſes vaiſſeaux ſanguins étoient beaucoup plus ámples que dans l'état naturel; il en étoit de même des branches de veines qui vont ſe dégorger dans le *torcular*.

On pourroit préſumer que la maladie en queſtion a été en partie l'effet de l'humeur gouteuſe répercutée.

8°. L'expérience nous apprend qu'il peut ſe faire dans le cerveau un refoulement ou une métaſtaſe de l'humeur arthritique, qui a ſon ſiége dans différentes parties du corps, & de la goutte régulière qui en attaque les extrémités, & notamment les pieds.

Il eſt prouvé par les ſymptômes anté-

cédens & concomitans de la goutte, ainſi que par ſes effets conſécutifs, que c'eſt un dépôt d'une matière lymphatique très-déliée, ſur les parties nerveuſes & ligamenteuſes, qui entrent dans la compoſition des extrêmités du corps, & dont l'acrimonie cauſtique eſt capable de détruire les parties nerveuſes, les ligamens, le périoſte, le tiſſu des os même. Il peut arriver que cette matière trouve des obſtacles à paſſer des vaiſſeaux, dans leſquels elle circule & où elle eſt élaborée de longue main, dans les parties où elle doit être dépoſée : alors le dépôt pourra ſe faire ſur d'autres parties ; mais comme ce ſont les nerfs & tout le ſyſtême nerveux qui en ſont le ſiége principal, le cerveau, qui en eſt le principe, y ſera particulièrement ſujet. Ainſi l'on voit des perſonnes tourmentées d'accès de vertige & d'épilepſie, ſans cauſe manifeſte, être tout-à-coup délivrées de ces fâcheuſes maladies, par une invaſion inattendue de la goutte, dont ils n'avoient jamais reſſenti d'atteinte.

L'humeur goutteuſe, quoique dépoſée dans ſon foyer ordinaire, peut avant que d'être entiérement ſubjuguée, en être repouſſée par différentes cauſes, & répercutée dans l'intérieur du corps, comme nous le voyons tous les jours. Alors cette

matière peut-être tranſmiſe ſur des parties nerveuſes quelconques : mais dans les ſujets cacochymes & valétudinaires, elle le ſera principalement ſur celles dont le tiſſu offre moins de réſiſtance, tels que les viſcères de la poitrine, l'eſtomac, &c. La ſubſtance blanche du cerveau en offre encore moins ; la tranſmiſſion de cette matière s'y fera donc ſouvent de préférence (*a*) ; elle y cauſera des irritations dont s'enſuivra l'étranglement des petits vaiſſeaux qui s'y terminent, leur engorgement, & enfin leur rupture.

9°. L'apoplexie & les maladies ſoporeuſes ſont encore aſſez ſouvent l'effet d'autres métaſtaſes ou dépôts d'humeurs refoulées des diverſes parties du corps dans le cerveau. Nous nous abſtiendrons d'entrer dans ce détail, qui nous meneroit trop loin. Il en eſt une néanmoins qui mérite quelque attention de notre part ; c'eſt le refoulement du levain fébrile ſur le cerveau, dans ces fiévres régulières, de la nature des intermittentes que les Médecins obſervateurs appellent *fievres dépuratoires*. Le

(*a*) Nous concevons que cette tranſmiſſion ſe fait par l'entremiſe des petits vaiſſeaux, dont ſont parſemées les membranes très-fines qui lient les faiſceaux de fibres compoſant le tiſſu des nerfs.

quinquina & les autres remèdes propres à fixer la fievre, prescrits avant que l'on ait obtenu des signes suffisans d'une bonne coction, produisent ce facheux effet, & entraînent le carus ou même l'apoplexie.

Un jeune homme assez robuste, mais dont le tempérament participoit un peu de la cacochymie, avoit essuyé plusieurs récidives de fievre intermittente, qu'on avoit toujours arrêtée avec du quinquina, immédiatement après l'emploi des remédes généraux. Peu après la cessation d'une récidive, il fut tout-à-coup assailli d'accès répétés d'épilepsie, & tomba de suite dans un tétanos, auquel il succomba le troisième jour malgré plusieurs saignées du bras, du pied, & de l'artère temporale, & l'application des vésicatoires. A l'ouverture de son cadavre, nous trouvâmes un gobelet de sang épanché dans les ventricules latéraux du cerveau.

10°. Parmi les causes capables d'intercepter la transmission du fluide nerval dans les organes des sens & des mouvemens volontaires, en affectant immédiatement le principe des nerfs qui s'y distribuent, il en est d'imperceptibles, & dont on ne peut guère expliquer la manière d'agir. Les passions violentes sont de cette classe, la colère, une grande fureur, une joie excessive, &c.

qui se transmettant jusqu'au principe des nerfs, l'affecte de même que s'il avoit essuyé une violente commotion. Les passions vives accélerent le mouvement du cœur : cette accélération se fait notamment appercevoir dans le poumon : la respiration en pâtit plus ou moins : elle peut même par-là être arrêtée tout à coup ; & si quelque mouvement opposé ne rend bien vîte la liberté d'agir aux organes de cette importante fonction de l'économie animale, la mort suit de près. Ces effets ne sont pas toujours si prompts ; mais l'obstacle que le sang, qui revient du cerveau, trouve à sa transmission dans le poumon, le fait refouler à la tête ; d'où s'ensuit bientôt l'apoplexie ou quelqu'autre maladie soporeuse. On conçoit que cela arrivera en particulier dans un violent accès de colere, où l'air est retenu dans le poumon par une contraction forcée & permanente des muscles inspirateurs. Dans le ris immodéré, le diaphragme & les muscles inspirateurs sont dans une espece de convulsion, qui fait refouler le sang avec force dans le cerveau, dont la compression conséquente intercepte la transmission du fluide nerval. Enfin la crainte, la terreur, la tristesse, portées à un degré considérable, saisissent toutes les puissances du corps,

& portent l'engourdiſſement dans le genre nerveux, qui ſe tranſmet juſqu'à l'origine des nerfs.

C'eſt ici le lieu de faire mention de l'apoplexie hyſtérique, qui, le plus ſouvent, eſt l'effet d'une grande mobilité, ou plutôt d'une irritabilité particuliere du genre nerveux. Nous avons vu une jeune perſonne ſuccomber à l'apoplexie, compliquée de convulſions épileptiques, laquelle n'a pu être que l'effet d'une pareille cauſe. Cette perſonne, âgée de dix-neuf ans, d'une conſtitution aſſez délicate & d'un caractère très-ſenſible, étoit ſujette, depuis deux à trois années, à des accès d'épilepſie plus ou moins fréquens, mais qui l'étoient plus vers le temps de ſes regles, dont les périodes néanmoins étoient aſſez réguliers : ils étoient précédés & accompagnés de violens maux de tête & ſouvent de la fievre, qui la tenoit au lit pluſieurs jours. Les ſaignées répétées, les boiſſons délayantes, nitrées, anodynes, les lavemens émolliens étoient preſque les ſeuls remedes, dont elle parut être ſoulagée. Dans les intervalles des accès, elle faiſoit uſage des infuſions théiformes de fleurs de tilleul, de la poudre abſorbante de Staahl, de la poudre de guttette, des pilules de Cheſ, &c. Les accès, qui avoient paru moins violens &

moins répetés, furent plus fréquens vers la fin de Mars de la présente année 1775; la fievre survint au commencement d'Avril; le tétanos suivit bientôt les convulsions; le visage étoit fort rouge: je prescrivis la saignée de l'artere temporale; on en avoit fait précédemment deux du pied. La malade succomba dans l'apoplexie vingt-quatre heures après cette saignée. Je comptois trouver, à l'ouverture du crâne, une cause palpable de la maladie: je fus trompé; quelques recherches que nous ayons faites, le sieur *Dupont*, habile Chirurgien de cette ville & moi, nous ne vîmes ni dans la masse du cerveau, ni dans les parties accessoires, rien à quoi l'on pût imputer la cause de la mort. Il ne se trouvoit pas le moindre dérangement dans les deux substances de ce viscere; point d'engorgement dans les vaisseaux; au contraire, les véines & les sinus étoient presque vuides. Il est bon pourtant d'observer, avec le savant Auteur du traité des affections vaporeuses du sexe, qu'il y a souvent des accès de vapeurs qui ressemblent à l'apoplexie, mais qui n'en ont pas les caracteres essentiels. L'apoplexie est toujours accompagnée de ronflement; le pouls, dans cette maladie, est fort ou dur, & l'on n'en revient guère sans qu'un côté ou quelque

membre ne reste paralysé; au lieu que dans les vapeurs qui imitent l'apoplexie, le pouls est ordinairement si foible, qu'il paroît souvent manquer; la respiration est imperceptible, & il ne reste point de paralysie.

11°. Enfin, il est des causes du dehors, capables d'affecter le *sensorium commune* par l'entremise des nerfs, au point d'entraîner l'apoplexie. Dans cette classe sont comprises des exhalaisons pernicieuses, qu'on désigne généralement par le terme de *méphitique* : telles sont celles qu'exhalent les liqueurs en fermentation; celles qui partent des souterreins que l'on ouvre & des mines que l'on fouille; les vapeurs du charbon, qui a été étouffé dans sa premiere ignition, &c. Ces différentes especes d'exhalaisons, vraiment vénimeuses, portent leurs premieres impressions dans le fond du nez, là où les nerfs olfactifs se distribuent à nud sur la membrane pituitaire, où ils se terminent; ainsi l'on conçoit que ces impressions doivent se propager bien vîte au *sensorium commune*, par le peu de distance qu'il y a de la terminaison de ces nerfs à leur origine. On ne peut douter que ce ne soit là la cause principale des désordres funestes qui s'ensuivent promptement dans l'économie animale, à la

vue des premiers ſymptômes qu'éprouvent les perſonnes qui ſont dans ce cas; ils ſe ſentent la tête chargée, peſante & douloureuſe; la vue s'obſcurcit : ils ont des éblouiſſemens ſuivis du vertige : ils font des efforts impuiſſans pour marcher; ils ne peuvent ſe ſoutenir ſur leurs jambes : ils tombent ſans connoiſſance & ſans mouvement. L'inſenſibilité abſolue a lieu dans ceux qui ſont affectés au plus haut dégré; de maniere qu'ils ne ſentent rien, ſi l'on irrite leurs membres avec le fer & le feu. Les yeux de ceux qui ſuccombent, ſont ſaillans, rouges & luiſans : ſi on leur ouvre la tête, on trouve les vaiſſeaux du cerveau gorgés de ſang, ſa ſubſtance plus ferme & plus ſeche que dans l'état naturel : quelquefois les ventricules du cerveau ſont remplis d'une ſéroſité ſanguinolente. Les membres des ſuffoqués reſtent flexibles après la mort, & leurs muſcles ſont très-relâchés, effets de l'atonie conſécutive du déſordre du cerveau (*a*).

(*a*) On ne peut diſconvenir que ces fâcheux effets ne doivent être en partie rapportés à l'action des vapeurs ſur le poumon : on conçoit en effet qu'elles doivent porter leurs impreſſions ſur ce viſcère par la voie de la trachée-artere. Mais on ne peut attribuer qu'à un état d'apoplexie les prin-

Jusqu'ici il n'a été question que des causes d'apoplexie, qui agissant immédiatement sur la partie blanche du cerveau, interceptent l'influx du fluide nerval dans les nerfs qui se distribuent aux organes des sens & des mouvemens volontaires. Voyons maintenant quelles sont celles qui produisent cette maladie, en interceptant la secrétion de ce fluide dans la substance cendrée ou corticale.

Premierement, le défaut de secrétion des esprits animaux peut provenir de la disette même de la matiere qui en est la source. Cette cause est souvent la suite des hémorrhagies énormes quelconques, sur-tout de celles qui arrivent aux femmes dans les fausses-couches, ou même à la suite des couches à terme. Elles sont assez ordinaires aux femmes de nos concitoyens aisés, qui menent une vie oisive, & se gorgent journellement d'eau chaude, dans laquelle on fait infu-

cipaux symptômes que nous venons de désigner.

Voyez sur cet article le rapport de M. Portal, fait à l'Academie Royale des Sciences, & mon Mémoire sur les effets pernicieux du charbon, inséré dans le Journal de Médecine, tom. 13, pag. 109, dont MM. les Auteurs du Journal Encyclopédique ont donné un long extrait peu de temps après.

ser quelques feuilles de thé. Dans ce cas il ne reste pas assez de sang dans le systême vasculeux, pour qu'il en soit porté au cerveau une quantité suffisante pour la sécrétion des esprits animaux nécessaires à l'entretien de la vie. Quoique ces cas soient rares, il s'en est cependant présenté dans le cours de notre pratique.

2°. Le défaut de sécrétion du fluide nerval peut provenir de la dégénération du sang, & sur-tout d'un sang trop pituiteux, qui, au lieu de former une masse rouge & solide, est devenu un fluide pâle, léger, sans consistance, & presqu'aqueux. Cette dégénération est très-ordinaire aux habitans de nos contrées, par la nature du climat, l'influence de l'air & le genre de vie. On conçoit aisément qu'un pareil sang n'est pas bien propre à fournir la matière de la sécrétion des esprits animaux. Nous nous réservons de traiter plus au long cet article ci-après.

3°. Le même inconvénient peut résulter de l'atrabile. Dans les mélancoliques le sang, à la longue, devient une masse noire, ténace, ressemblante à de la poix liquide, & qui ne peut fournir cette rosée fine & déliée qui constitue le fluide nerval. On sait que les personnes atta-

quées de cette fâcheuse maladie, ne paroissent tenir à la vie que par un fil léger ; à peine respirent-ils : on ne leur sent presque point de pouls ; ils sont des statues ambulantes : ils tombent enfin dans la catalepsie, qui bientôt est suivie d'une apoplexie funeste. Si l'on ouvre la tête de ceux qui succombent, on trouve les vaisseaux de la pie-mere variqueux, lesquels ne renferment qu'une matiere noire, visqueuse & ressemblante à de l'encre épaisse.

4°. Le défaut de sécrétion du fluide nerval provient assez souvent d'un état du sang opposé à la dégénération pituiteuse : c'est l'épaississement phlogistique. Le sang, dans ce cas, forme une masse solide, peu propre à fournir la matiere d'une pareille sécrétion.

Le défaut de sécrétion du fluide nerval est très-souvent l'effet d'affections morbifiques de l'organe sécrétoire même ou de ses parties accessoires. La pléthore des vaisseaux, qui s'y distribuent, en est une assez fréquente.

5°. Les arteres cérébrales, dénuées de tunique musculeuse, vont se terminer à la substance corticale du cerveau & du cervelet par des ramifications innombrables & d'une extrême ténuité ; ce dont les injections fines & l'inflammation de

la pie-mere nous donnent une idée. Ces distributions ne sont point bornées au contour des deux cerveaux ; elles pénetrent jusqu'au fond de leurs replis & anfractuosités. Les dernieres divisions sont si déliées, qu'il n'est presque pas possible de les appercevoir par aucun moyen : elles se confondent dans la substance cendrée dont elles font partie.

Pour que la distribution du sang se fasse avec l'aisance requise dans toute l'étendue de ces vaisseaux, il faut que ce fluide ait les qualités qui le rendent propre à s'insinuer aisément dans les plus petites ramifications, qualités qu'il acquiert dans l'état de santé, en traversant tous les autres vaisseaux du corps avant de passer dans ceux du cerveau, après avoir déposé, dans les différens couloirs qui s'y rencontrent, des parties superflues & peu analogues à la sécrétion qui s'opere dans le cerveau, & après en avoir recouvré d'utiles à cette sécrétion. Mais il faut de plus qu'ayant les qualités requises, il ne soit point porté au cerveau en trop grande abondance, ni avec trop d'impétuosité.

Dans la pléthore générale, toutes les parties du corps participent plus ou moins de la surcharge des vaisseaux san-

guins : les visceres sur-tout s'en ressentent, parce que le tissu de la plûpart offre moins de résistance à la dilatation des vaisseaux, que les parties musculeuses & autres : la substance molle du cerveau est sur-tout dans ce cas. La dilatation des arteres cérébrales, facilitée par l'extrême ténuité de leurs parois, fait une compression proportionnée sur tous les points de ce viscere, auxquels elles se distribuent, non-seulement sur le contour extérieur de la partie corticale, mais jusque dans le fond de tous ses replis ; &, comme dans l'état naturel il n'y a point de vuide dans le crâne, cette compression se transmet de proche en proche à la substance médullaire. La pesanteur de la tête & de tout le corps, un sentiment de tension & d'engourdissement dans tous les membres, l'assoupissement, les éblouissemens, le vertige, le bourdonnement d'oreilles, &c. en sont les effets. Ce sont les symptômes avant-coureurs du carus ou de l'apoplexie, lesquelles maladies ne peuvent gueres alors être prévenues que par le secours d'une forte hémorrhagie, ou par des saignées assez amples pour y suppléer.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

NOVEMBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	1 5/8	6 1/4	2 1/4	27	10 3/4	27	10	27	9 3/4
2	3 1/2	9 1/4	4	27	9	27	9 1/4	27	10
3	3 3/4	9 1/2	6 1/4	27	11 1/4	28	0	28	1
4	4 1/4	7 7/8	3 1/4	28	2	28	2 1/8	28	1 7/8
5	1	5	4 1/2	28	1 3/4	28	1 1/2	28	1
6	2 1/2	9 5/8	7 1/2	28	0 7/8	28	0 1/2	28	0 1/2
7	3 7/8	9 5/8	5 3/4	27	11 7/8	27	11 1/2	27	11 1/4
8	3 1/8	10	6 3/4	27	11 3/8	27	11 1/2	27	11 1/4
9	4 3/8	7 1/2	6 1/8	27	11 1/4	27	11 1/4	27	11 1/4
10	4 1/4	7 1/4	5 3/4	27	11 1/4	27	11 3/8	27	11 3/8
11	6 3/8	8 3/4	7	27	10 7/8	27	10 7/8	27	10 3/4
12	6	11	6 1/2	27	11 5/8	28	0 1/2	28	1 7/8
13	5 3/8	10 1/2	6 1/4	28	2	28	2 1/8	28	2 1/4
14	4	9 5/8	6 1/8	28	2 5/8	28	2 3/4	28	2 3/4
15	7 1/2	10 3/4	9	28	2 3/4	28	2 1/2	28	1 3/4
16	8 5/8	10 1/2	10	28	0	27	11 1/2	27	10 3/4
17	8 3/4	9 1/4	4 7/8	27	9	27	9 5/8	27	11
18	3 1/4	8 3/4	6 1/2	27	11 1/2	27	11 1/4	27	11
19	7 1/2	8 1/2	9 1/2	27	10	27	9 1/4	27	7 7/8
20	11 1/4	12 7/8	7	27	7	27	5 3/4	27	6 1/4
21	4 1/4	7 1/8	3 3/4	27	9 1/4	27	9 1/4	27	10
22	0 1/2	5 1/4	4 1/4	27	11 1/2	27	11 1/2	27	10
23	9 1/4	9 1/4	7	27	5 1/4	27	4 1/4	27	4 1/4
24	4 1/4	6	2	27	3	27	7	27	10
25	1 1/8	5	1	28	0	28	0 3/4	28	1 7/8
26	1 3/4	1 7/8	1 1/4	28	2	28	2	28	1 1/2
27	3 1/8	1 1/2	9	27	11 3/8	27	10 5/8	27	9 3/4
28	0 1/8	1 3/4	0	27	7 3/4	27	7	27	5 1/2
29	2 1/2	6 1/2	4	27	2 1/2	27	2	27	1 7/8
30	4 3/8	7 7/8	3 1/4	27	4 7/8	27	7	27	8

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 9 h.
1	N. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
2	E. nua. p. pl.	N. beau.	N-O. beau.
3	N. nuages.	N. couv. écl. de chaleur.	N. nuages.
4	E. beau.	E. beau.	E. beau.
5	E. beau, bro.	E. beau. br.	N-E. beau.
6	E. beau.	S-E. beau.	S. beau.
7	E. beau, br.	E. beau.	N-E. beau.
8	N-E. couv, br	N-E. beau.	N-E. beau.
9	N-E. c. gr. b.	N-E. c. g. br.	N-E. cou. g. br.
10	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *id.* bruine
11	E. *idem.*	S. *idem.*	S. *idem.*
12	N. couv. bro. pet. pluie.	N. beau.	N. beau.
13	N. nuages, br.	O. beau.	O. beau.
14	N-O. cou. br	N-O. beau, br	N-O. beau.
15	O. c. br. p. pl.	O. couvert.	O. couv. vent.
16	S-O. couv. v.	S-O. c. g. v. pl	S-O. couvert.
17	S-O. co. v. pl.	N-O. beau.	N-O. beau.
18	N.O. n. v. pl.	S-O. nuag. v.	S-O. couv. vent
19	S-O. c. g. v. pl	S-O. c. g. v. pl	S-O. c. gr. v. pl.
20	S-O. c. g. v. pl	O. c. our. écl.	O. c. très-gr. v.
21	O. couv. gr. vent pl. grêle	N-O. couvert pl. ouragan,	N-O. couvert, grand vent.
22	N-O. nua. v.	O. couv. pl. v.	S-O. couv. pl.
23	S-O. couv. pl. ouragan.	N-O. couvert gr. vent, pl.	S-O. couvert.
24	N-O. c. gr. v.	N-O. c. v. pl.	N-O. c. pl. vent
25	N. cou. pl. v.	N. beau.	N. beau.
26	N. beau. fro.	N-E. beau.	N-E. beau.
27	N-E. b. tr. fr.	E. beau. fro.	E. couvert.
28	N-E. couvert	S. couvert.	S. couvert.
29	S-E. couv. pl.	S. couvert.	E. couvert.
30	O. couv. pl.	S-O. couvert.	S. nuages.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . $12\frac{7}{8}$ deg. le 20
Moindre degré de chaleur . . . . $3\frac{1}{8}$ le 27

Différence . . . . 16 deg.

Plus grand élévation du Mercure . . . . 28 pou. $2\frac{3}{4}$ l.
Moindre élévation du Mercure . . . 27 $1\frac{7}{8}$

Différence . . . . 1 pou. $0\frac{7}{8}$ l.

Nombre de jours de Beau 11
de Couvert . . . 16
de Nuages 3
de Vent 8
de Brouillard . 10
de Pluie 15

Quantité de Pluie . . . . 20 lignes. $\frac{3}{4}$
D'Evaporation 23
Différence . . . . $2\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. . . . . 4 fois.
N.-E. 6
N.-O. 5
S. 2
S.-E. 1
S.-O. 5
E. 4
O. 3

Température : très-seche & assez chaude, jusqu'au 15 ; ensuite froide, très-humide, des brouillards très-épais & des vents orageux.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 2 Décembre 1776.

Nous n'avons point eu de malades à Montmorency; mais dans nos environs les fievres malignes ont été communes : plusieurs malades y ont succombé. On n'entendoit parler aussi que de morts subites.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1776.

Les maladies qui ont paru dominer pendant ce mois, ont été les affections catarrhales & rhumatismales. On a observé des Petites-Véroles, dont la plûpart étoient bénignes. Il a regné aussi des pleurésies & des péripneumonies, dans lesquelles on a observé des effets très-avantageux des saignées, des apozèmes béchiques, des tisannes adoucissantes & du kermès minéral sur la fin de la maladie.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Novembre, par M. Boucher, Médecin.

Il y a eu, ce mois, des alternatives de temps froid & de tempéré; c'est à la fin du mois qu'il s'est considérablement refroidi; la liqueur du thermometre a éte observée pendant trois jours au-dessous du terme de la congellation.

Les brouillards ont été presque journaliers, la premiere moitié du mois. C'est vers le 15 que les pluies, qui étoient fort desirées, se sont établies; leur défaut, joint au calme opiniâtre de l'air, avoit rendu presqu'inutiles, depuis environ six semaines, les moulins à l'eau & à vent. Il y a eu des variations dans le barometre; le 27 du mois le mercure étoit à 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes, & le 28, il s'est porté à 28 pouces 3 lignes. Il a néanmoins été souvent observé dans le voisinage au terme de 28 pouces, & même au-dessus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congellation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces trois lignes, & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord,	8 fois du sud,
2 fois de l'est,	vers l'ouest,
7 fois du sud vers l'est.	7 fois de l'ouest.
5 fois du sud.	3 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
17 jours de pluie, } 10 jours de brouillards.
3 jours de grêle. }

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse presque tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Novembre 1776.

Les alternatives de froid & de temps tempéré ont fait éclore, dans le cours de ce mois, des rhumes de diverses especes, & des fluxions de poitrine. Nombre de personnes même dans le peuple ont été attaquées de pleuropneumonie. Cette derniere maladie étoit fâcheuse & opiniatre: il étoit essentiel d'administrer, dès la premiere invasion de la maladie, les remedes antiphlogistiques, & sur-tout la saignée; sans quoi les sujets se trouvoient exposés à en être la victime, soit par le dépôt qui s'ensuivoit dans la partie affectée, soit par la gangrene qui s'en emparoit.

La Petite-Vérole n'étoit pas encore entierement dissipée: mais elle étoit bien moins fâcheuse. Il n'en est mort que quelque enfans du petit-peuple, qui avoient été mal soignés.

On a vu encore quelques personnes attaquées de rhumatismes, de lumbago, maladies assez ordinaires dans cette saison.

LIVRES NOUVEAUX.

Wembergers, &c... c'eſt-à-dire, *Addition aux Eſſais & Opinions Chymiques, dont l'objet eſt de mieux faire connoître l'acide univerſel ; par M.* WEMBERGER. *A Erlang, chez* Goebhard. 1776.

Après quelques conſidérations préliminaires ſur les avantages de la Chymie & de ſes opérations, l'Auteur examine & diſcute ſi l'on eſt bien fondé à regarder l'acide vitriolique comme l'acide univerſel.

Vermiſchte Chirurgiſche ſchriften, &c... c'eſt-à-dire, *Mélange d'Ecrits ſur la Chirurgie ; par M.* JEAN-LEBERECHT SCHMUCKER, *Premier Chirurgien général des Armées du Roi de Pruſſe, Directeur des Hôpitaux Militaires de Chirurgie, & Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature.* TOM. I. *A Berlin & à Stettin, chez* Nicolaï. 1776, *in*-8°. avec fig.

M. *Schmucker*, auquel on doit la publication de ce Recueil, a déja mis au jour deux Volumes d'Obſervations Chirurgicales, favorablement accueillis. Celui qui vient de paroître eſt né du zèle ardent qu'il a pour les progrès de ſon Art. Il a formé le deſſein de ramaſſer les faits les plus

intéressans, & d'en composer une Collection qui puisse devenir très-curieuse & très-instructive. Pour remplir ses vues, il propose aux Chirurgiens de l'Armée une association, une espece de commerce ou de correspondance, & il se charge de publier les observations de pratique qui seront neuves & en même temps utiles. Déja son plan s'exécute dans ce Volume récemment imprimé, lequel contient cinq articles; dont le *premier*, traite de l'amputation des membres; le *second*, de l'usage des sangsues en Médecine (deux morceaux dont M. *Schmucker* lui-même est Auteur); le *troisieme* présente une machine fort simple pour la guérison des fractures de la cuisse, par M. *J. A. Theden*, troisieme Chirurgien général des Armées Prussiennes; le *quatrieme* a pour objet l'utilité de l'assa-fœtida contre la gangrene, par M. *Block*, Chirurgien du Régiment de Dragons de Mitzlau; il s'agit dans le *cinquieme* des pustules nommées par les Latins *herpes*, *papulus*, *serpigo*; des effets de la *belladona* dans la mélancolie, & de l'hémiplégie séreuse: ce dernier article est de M. *Even*, Chirurgien d'un Régiment dans l'Electorat d'Hanovre. On trouve, à la suite de ces cinq morceaux, cinquante-trois Observations sur divers sujets, lesquelles sont de plusieurs Auteurs.

The improved culture of three principal grasses, &c. c'est-à-dire, *Culture perfectionnée de trois principaux végétaux, la luzerne, le sainfoin & la pimprenelle. On y a joint des remarques concernant le tréfle. A Londres, chez* Robinson. *1776.*

On nous mande que c'est une compilation bien faite de tout ce que l'on a écrit sur la culture de ces plantes.

Elemens of Fossilogy, &c... c'est-à-dire, Elémens de Fossilogie, ou distribution des fossiles en classes, ordres, genres & especes, avec leurs caracteres; par M GEORGE EDWARDS, Ecuyer. A Londres, chez White. *1776.*

Un défaut essentiel de cet Ouvrage est de s'éloigner de la méthode suivie par les plus habiles Naturalistes, & de ne donner aucunes raisons solides qui autorisent celle qu'on y adopte; on range les minéraux sous six classes, savoir; terres, pierres, substances inflammables, métaux, fossiles crypto-métalliques & sels. Ainsi ces élémens ne feront pas fortune.

Tratado de Calenturas, &c... c'est-à-dire, *Traité des fievres; fondé sur les loix de l'inflammation & de la putréfaction que les plus grands Médecins ont constamment observé; par Don LOUIS-JOSEPH PEREYRA, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid & de celle de Pétersbourg. A Madrid, chez* Fernandez. *1776.*

On nous assure que cet Ouvrage n'est point à rejetter, & qu'il a été lu volontiers en Espagne.

Calendarium Medicum ad usum saluberrimæ Facultatis, in quo habentur laudabiles ipsius usus & consuetudines: quæstiones omnes per annum academicum agitatæ: aliaque quàm plurima, tùm publicè, tum privatim clebrata.

Adduntur nomina Doctorum, actu Regentium & series Decanorum ejusdem Facultatis. Edente THEODORO PETRO CRUCHOT, *majori Facultatis Apparitore & Scribâ. Parisiis*, M. DCC. LXXVII. (in-24.)

Cet Almanach, que le sieur *Cruchot*, premier Appariteur de la Faculté de Médecine de Paris, publie chaque année, existe depuis 17.. Outre les noms des Docteurs actuels, on y insere les principaux faits qui se sont passés durant l'année précédente dans la Faculté; les Actes des Candidats; les Cours publics; les Discours prononcés; les Délibérations, &c. On y rapporte aussi les noms des anciens Doyens, & ceux de ses Docteurs dont les portraits ornent la salle d'assemblée. Ainsi, en conservant tous ces petits Livres, on peut se procurer un abrégé chronologique de l'histoire de la plus savante & de la plus célebre Faculté du Royaume.

Faute à corriger dans le Journal de Novembre.

Page 460, ligne 26 : *qui est de la base du cerveau, &c.* lisez *qui de la base du cerveau s'étend, &c.*



TABLE

DU MOIS DE JANVIER.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Janvier 1777. A Paris, ce 24 Décembre 1776.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

FÉVRIER 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL DE MEDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1777.

Exposé des moyens curatifs & préservatifs qui peuvent être employés contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes, publiée par ordre du Roi, par M. Vicq d'Azyr, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. in-8°. *de* 728 *pages, prix* 4 *liv.* 10 *sols; chez* Merigot, *l'aîné, Libraire, quai des Augustins*, 1776.

Cet Ouvrage, qui est un Recueil de pieces relatives aux maladies pestilentielles des Bestiaux, est divisé en trois Parties. La premiere contient les moyens

curatifs. La seconde, les moyens préservatifs. La troisieme, les ordres émanés du Gouvernement. On y a joint les principaux Edits & Réglemens qui ont eu tant de succès dans les Pays-Bas-Autrichiens, & on y a inséré aussi le Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse sur le même sujet.

Dans la premiere Partie, l'Auteur, après avoir présenté un tableau des symptômes & des remèdes propres à la Peste humaine, les compare avec ceux qui sont particuliers aux différentes Epizooties. Il est possible, selon lui, d'établir une Médecine comparée, comme on a établi une Anatomie comparée. « C'est (dit-il) sur-tout par la forme » & par la structure des estomacs qui » contre-indiquent l'usage des émétiques; par les circonvolutions très-» nombreuses des intestins qui rendent » l'action des purgatifs très-fatigante, » & celle des lavemens plus commode » & plus prompte; par la dureté de la » peau qui, n'étant point aussi perméa-» ble, rend l'eruption plus difficile & » le gonflement du tissu adipeux plus » fréquent; par l'étendue des fosses na-» zales & buccales; par la grosseur des » glandes salivaires, qui donne à ces » émonctoires plus d'activité, & aux

» remèdes qui agissent sur eux une
» vertu plus marquée; par le repli de
» la peau du fanon, qui se prête plus
» aisément au dépôt de la matiere mor-
» bifique; par la petitesse du cerveau,
» qui diminue peut-être l'action des
» narcotiques, en même temps qu'elle
» rétrécit la sphere de la sensibilité; en-
» fin, par la lenteur de la circulation
» & par la viscosité du sang, par l'i-
» nertie & par la plus grande masse du
» corps, que la structure anatomique
» du bœuf diffère le plus de celle de
» l'homme. Cette comparaison des prin-
» cipales fonctions, propres à ces deux
» individus, fait appercevoir des diffé-
» rences essentielles entre les remèdes
» qui leur conviennent; elle prouve
» que dans la Médecine Vétérinaire
» quelques-uns doivent être supprimés;
» que d'autres agissent avec plus de
» force: & qu'en général les doses doi-
» vent être beaucoup augmentées, pour
» en obtenir les mêmes résultats. »

La description des Epizooties qui ont regné depuis quelques années entroit néceſſairement dans le plan de M. *V. D.* Celles qui se sont manifestées en Normandie, en Picardie, dans le Soissonnois, dans la Flandre maritime, dans l'Artois, & sur-tout dans les Provinces

méridionales, y ſont traitées ſéparément. En parlant de cette derniere, l'Auteur donne l'hiſtoire de ſon origine & de ſes progrès, & il penſe, avec M. *Paulet*, (v. Journal de Décembre 1776, pag. 498.) qu'il n'y a point de faits bien conſtatés qui prouvent que l'air en ait favoriſé la propagation. Les ravages de cette cruelle maladie ſont dus à la ſeule communication des beſtiaux & des habitans d'un pays avec ceux d'un autre, de la maniere ſuivante.

Dans le mois de Juillet 1774, des bêtes à cornes de la paroiſſe de Villefranche conduiſirent une charette remplie de peaux ſuſpectes à la tannerie d'Aſparent près Baïonne. Bientot elles furent attaquées de la maladie épizootique, qu'elles communiquerent à celles des métairies ſituées aux environs. Deux paroiſſes voiſines furent infectées quelque temps après : mais l'épizootie auroit fait des progrès beaucoup plus lents, ſi l'avidité de quelques particuliers ne l'avoit pas tranſportée dans des lieux très-éloignés de celui qui l'avoit vu naître. On conduiſit à Saint-Martin, à la Foire de S. Jean, un grand nombre de beſtiaux infectés. Les Maquignons ajouterent au mal déja fait, en vendant également des beſtiaux ſuſpects à la Foire de S. Juſtin.

On croit que ces bestiaux venoient de Dax, où la maladie avoit pénétré du côté de Baïonne. Le Béarn étoit déja infecté par la pointe qui avoisine le pays de Labour. Depuis cette Foire la maladie s'est répandue dans la Chalosse, dans le Marsan, dans le Tursan, dans le Béarn, dans le pays de Soule & le Basque. De-là elle a gagné les montagnes de la basse Navarre & les différentes vallées qui sont au midi du Béarn. Du Marsan elle a passé à Gondrin; de Gondrin à Mont-Réal, à Sos, à Poudenas, qui sont dans le Condomois; à Condom enfin; de-là à Lectoure & dans la Loumagne. Du Béarn elle a pénétré dans le Bigorre, dans l'Armagnac & dans l'Estarac, d'où elle est venue à Toulouse par Gimont & par l'isle Jourdain. Des bestiaux, qui avoient été amenés du Condomois, par le port Sainte-Marie, à la Foire de Créon dans l'entre-deux des mers, l'ont portée à Libourne & à Bordeaux. De Libourne enfin elle s'étoit avancée dans la Saintonge & dans le Périgord.

Il étoit important d'établir les rapports & les différences qui existent entre les maladies épizootiques qui ont regné en France & dans les pays étrangers. C'est aussi ce qu'a fait M. *V. D.* On

trouve dans son Ouvrage la description des épizooties qui ont regné en Suéde, en Hollande, dans les Pays-Bas Autrichiens & même à la Guadeloupe & à Saint-Domingue. Ses réflexions le conduisent à déterminer les circonstances dans lesquelles on doit craindre que la contagion ne passe d'une espece à l'autre, & quelles sont celles où il est dangereux de disséquer ou d'approcher de trop près des animaux morts d'une maladie quelconque.

Les symptômes de l'épizootie qui a dévasté les Provinces méridionales de la France, étoient en général la tristesse, la perte de l'appétit, le branlement & l'abaissement de la tête, les convulsions cutanées, la rougeur des yeux ou le larmoiement, la facilité avec laquelle la bête s'affaissoit lorsqu'on la pinçoit vers le garot, ou se relevoit lorsqu'on la pinçoit vers le cartilage xiphoïde, le battement des flancs, un changement marqué dans la chaleur des cornes & des oreilles, les gémissemens, la toux, la chassie qui borde les yeux, l'écoulement de la morve par les nazeaux, la mauvaise odeur, la sortie des excrémens d'abord enveloppés de pellicules, enfin une diarrhée huileuse & colliquative. Chacun de ces symptômes

eſt diſcuté très-au-long dans l'Ouvrage de M. *V. D.*

L'ouverture des cadavres a offert des engorgemens gangreneux, des concrétions muqueuſes dans le tiſſu cellulaire, des traces d'inflammation dans les membranes internes des viſceres, une altération marquée dans les fluides, & ſur-tout dans la bile, la véſicule du fiel très-gonflée, le foie & la rate dans un état de moleſſe contre nature, les quatre eſtomacs engorgés, le troiſieme ſur-tout rempli d'alimens comme brûlés, reſſemblants à une groſſe boule, dont les feuillets ſe détachoient, & le quatrieme corrompu dans toutes ſes membranes, & répandant l'odeur la plus fœtide, les inteſtins parſemés de taches gangreneuſes, & le cerveau quelquefois affaiſſé & ramolli.

On tire de toutes ces conſidérations un enſemble d'inſtructions capables de faire reconnoître cette épizootie dans un pays quelconque; & pour aſſurer davantage le diagnoſtic, on la compare avec les autres maladies qui peuvent attaquer le bétail, telles que la fievre continue & putride, la pléthore vraie & fauſſe, la courbature ou fatigue, le développement de l'air des alimens dans les eſtomacs, les différentes éruptions galleuſes,

l'inflammation des estomacs & des intestins, la dyssenterie, la squinancie & la péripneumonie. On conclut enfin que les épizooties pestilentielles du bétail peuvent être divisées en charbonneuse & en varioleuse dans le sens de Ramazzini & des Médecins de Geneve; par ce moyen on a au moins un terme pour désigner la maladie que l'on a appellée simplement jusqu'ici du nom vague d'*épizootie*.

Pour répandre le plus de jour qu'il lui étoit possible sur cet objet important, M. *V. D.* a cru devoir, 1°. donner dans son Ouvrage les détails historiques de toutes les épizooties analogues observées par les Auteurs, & ceux des remèdes qu'ils ont employés pour les combattre; 2°. rapporter toutes les méthodes conseillées contre les épizooties actuelles, divisées en cinq classes, parmi lesquelles celles qui ont été indiquées par MM. les Professeurs de l'Université de Montpellier, par MM. *Doazan, de la Coste, Gignoux, Bellerocq*, tiennent le premier rang; 3°. rendre compte des observations qu'il a faites lui-même aux environs de Bordeaux, dans l'Agenois, dans le Condomois, à deux reprises différentes, aux environs de Tarbes, dans le Bigorre, & à Ossan, sur les moyens heureusement employés dans

les campagnes, & qui ont opéré des guérisons, ayant soin de faire mention du nom des métairies où ces observations ont été faites; 4°. enfin il a imaginé de faire sur la contagion diverses expériences qui, si l'on en excepte celles des cuirs par M. le Marquis de Courtivron, n'ont été jusqu'ici tentées par aucun Physicien, & desquelles il résulte, 1°. que le virus épizootique n'est contagieux que pour les bêtes à cornes de la grosse espece; 2°. qu'il se conserve long-temps dans les cadavres avec toute son activité; 3°. que l'épizootie n'attaque pas deux fois le même animal; 4°. que les cuirs frais (*a*) ne communiquent point la maladie, étant placés sur le dos des animaux, à plus forte raison étant préparés à la chaux; 5°. que les habits & couvertures infectés sont contagieux, sans cependant communiquer la maladie avec autant de promptitude que les alimens lorsqu'ils sont infectés eux-mêmes;

(*a*) Ceci se lit *page* 102 de l'Ouvrage que nous analysons. Cependant *page* 8 on paroît croire que l'épizootie des provinces méridionales est provenue d'*une charrette remplie de peaux suspectes, & conduite par des bestiaux*. Nous ne tenterons point de concilier cette espèce de contradiction.

6°. que les nazeaux font une voie de communication non pas aussi prompte que la déglutition, mais aussi sûre ; 7°. que la déglutition est la voie la plus prompte pour propager la contagion ; 8°. que l'inoculation n'offre aucun avantage réel pour la conservation, sur-tout dans le cas où l'épizootie est très-meurtriere ; 9°. que les préparations & les vapeurs salines n'ont point contribué à la rendre plus bénigne, sur-tout qu'elles n'ont point dénaturé le virus ; 10°. que le nombre des plaies n'augmente point le danger & n'accélere point la maladie ; 11°. qu'à l'aide de l'inoculation on peut appercevoir les symptômes véritables & primitifs de la maladie ; 12°. que l'inoculation peut apprendre si la maladie qui regne dans un pays quelconque, est vraiment contagieuse, &c. 13°. que la migration, souvent répétée, est avantageuse aux bestiaux sains, & que la cohabitation, avec les mêmes bestiaux malades, est un moyen de communication aussi prompt qu'il est assuré ; 14°. que l'eau peut enlever les molécules vireuses aux alimens qui en sont impregnés ; 15°. que la couche d'air qui est répandue près de la terre le matin, & dans un temps nébuleux est très-malfaisante, & n'est point respirable ; 16°. que

les lotions de la bouche & des nazeaux avec des liqueurs fortes sont très-utiles ; 17°. que les alkalis modérés & l'eau sont les liqueurs qui ramollissent le mieux les alimens durcis du feuillet ; 18°. que parmi les bestiaux exposés à la contagion, plusieurs n'en sont pas susceptibles ; 19°. qu'on préserve de la contagion des animaux sains de la même espece, pourvu qu'ils soient séparés des malades par des cloisons ou des especes de cage, qu'ils n'aient d'ailleurs rien de commun avec eux, & que les personnes qui leur donnent à manger n'approchent pas des autres ; 20°. que les lotions répétées enlevent au fourage infecté ses propriétés délétéres & contagieuses.

Pour faciliter aux Médecins des Provinces la pratique de la Médecine Vétérinaire, M. *V. D.* a ajouté une suite de formules, dans lesquelles les doses des médicamens qui peuvent être administrés aux bestiaux, sont déterminées avec soin. Il décrit très au long les moyens curatifs qui ont eu le plus de succès, & il finit la première partie de son Ouvrage, en prouvant par un grand nombre de faits que l'épizootie peut être long-temps masquée, sans se déclarer dans les bestiaux. Les bornes d'un extrait ne nous

permettent pas de le ſuivre dans tous ces détails.

La ſeconde partie eſt conſacrée aux moyens préſervatifs. On y trouve pluſieurs inſtructions dans leſquelles tout ce qui concerne le régime des beſtiaux ſains & la purification des lieux infectés, ſe trouve raſſemblé. C'eſt à l'eau ſeule, ou impregnée de quelques ſubſtances actives, ſoit acides, ſoit alkalines, & à la vapeur d'un mélange de ſoufre & de nitre en poudre, que l'Auteur donne ſa confiance. Il s'eſt auſſi ſervi de l'eau de chaux, pour la déſinfection des cuirs ſuſpects que l'on a conſervés dans pluſieurs Provinces, d'après ſes avis.

Les réflexions ſuivantes prouvent que dans quelques circonſtances l'aſſommement des beſtiaux malades, & même de ceux avec leſquels ils ont communiqué, eſt le ſeul moyen que l'on puiſſe employer pour détruire la contagion.

1°. Une méthode de traitement, même avantageuſe, n'eſt jamais adoptée par le plus grand nombre dans les campagnes. 2°. A peine peut-on obtenir que l'on y ſéqueſtre les beſtiaux ſains. 3°. La communication des hardes & des habitans échappe néceſſairement aux Adminiſtrateurs; & cette communication eſt d'au-

tant plus à craindre, qu'il y a plus de malades, & que la maladie dure plus long-temps. 4°. Aussi-tôt que l'épizootie a pénétré dans une étable, quelque nombreuse qu'elle soit en bestiaux, aucun ne résiste à la contagion; & pour l'ordinaire on n'en guérit jamais plus d'un tiers. 5°. Tandis que l'on fait ses efforts pour guérir dans un Village, ceux des environs sont dévastés. 6°. La maladie bénigne, dans une Province, se communique très-meurtriere dans une autre. 7°. Par-tout où l'on sacrifie en même temps les bestiaux malades, & ceux qui ont communiqué avec eux, en désinfectant les lieux impregnés du virus contagieux, le foyer pestilentiel se purifie, & le mal cesse en peu de temps. 8°. Enfin, en Angleterre, dans les pays-bas Autrichiens, dans les Provinces Méridionales de la France, & dans la Flandre Françoise, ce moyen a eu le plus grand succès: la Hollande au contraire, qui n'a point pris ce parti, est toujours dévastée par ce fléau.

L'exemple de la Hollande, où la mortalité continuelle du bétail n'opere cependant pas la ruine de l'Etat, n'est d'aucune conséquence pour les autres Royaumes de l'Europe; l'agriculture ne fait

pas en Hollande la base de la fortune publique; ce n'est pas pour les fumiers qu'on y a du bétail, ce n'est que pour la consommation des habitans. Les bêtes guéries qu'on y conserve suffisent pour les laitages. Le bétail nécessaire y est amené annuellement de la Westphalie. Il y reste un an, plus ou moins, sur les prairies où on l'engraisse. Le dommage que la Hollande a souffert de la perte des bestiaux, est que le prix de la viande y est doublé; c'est un impôt perpétuel qui augmentera, si on laisse à la maladie le temps de s'étendre en Europe.

En ne donnant à la Hollande que trois millions d'habitans, & en supposant que chaque habitant ne consomme que cinquante livres de viande par an, l'augmentation du seul prix de la viande, dans les Provinces unies, provenue de la maladie épizootique, doit y équivaloir à un impôt perpétuel de vingt-quatre millions de florins, ou de cinquante millions de France; considération très-importante, & qui ne doit pas échapper au Gouvernement François.

Un nouveau Réglement, dressé d'après ces vues, & qui a eu tout le succès possible dans l'Artois, dans la Picardie, & dans la Flandre maritime, se trouve

vers

vers la fin de la seconde partie de l'Ouvrage de M. *V.* *D.*

La troisième partie du même Ouvrage réunit tous les Arrêts qui ont paru en France, relativement à l'épizootie. On y trouve sur-tout deux Mémoires instructifs, adoptés par le Gouvernement, dans lesquels la marche, que les troupes doivent tenir en cette circonstance, est déterminée avec exactitude.

On sera étonné de la rigueur avec laquelle on a combattu l'épizootie dans la Flandre Autrichienne, & dans le Brabant. On en lira les détails dans les Arrêts & Réglemens émanés de la Cour de Vienne, à ce sujet, & différemment modifiés, suivant les circonstances, par le Gouvernement de Bruxelles. Mais comme le succès le plus complet a couronné leur entreprise, le Gouvernement François a cru devoir en tirer des lumieres pour diriger la marche de ses opérations.

Telle est la division & le plan de l'Ouvrage de M. *V.* *D.*, dans lequel il a réuni les observations faites sur les épizooties, par plusieurs Médecins habiles, avec lesquels il étoit en correspondance : il a tâché de rassembler dans son recueil tous les moyens capables de

guérir, d'éloigner ou de détruire la maladie cruelle qui s'est manifestée depuis deux ans dans presque toutes les Provinces de la France.

OBSERVATIONS

Sur les Enfans à grosse tête, par M. DES ESSARTS, Docteur Régent & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

Les enfans, qui ont la tête plus grosse qu'elle ne doit être, proportion gardée avec les autres parties du corps, sont plus sujets aux convulsions dans le travail des dents, & plus exposés au délire, & même à ce qu'on appelle vulgairement transport, quand ils sont attaqués d'une fievre un peu forte.

J'ai eu de si fréquentes occasions, depuis vingt ans que je vois des enfans malades, de vérifier cette observation, déja faite par quelques Praticiens, que je n'hésite point à la mettre au rang des aphorismes qui doivent faire loi. En effet, j'ai souvent prédit, à l'aspect des nouveau-nés, les convulsions dont ils ont été tourmentés cinq ou six mois après; & appellé auprès d'autres ma-

lades, j'ai annoncé l'agitation, le jabotage & le transport, à raison de l'intensité de la fievre.

Le premier avantage qu'a procuré cette connoissance, a été de rassurer les parens & les assistans; le second, & sans contredit celui qui est le plus important, a été souvent de prévenir, ou au moins de diminuer beaucoup cet accident toujours dangereux. Quand c'est le développement ou la sortie des dents qui l'occasionnent, le véritable secours que l'on doit mettre en œuvre, est, 1°. de tenir toujours les extrêmités chaudes; 2°. d'établir la liberté du ventre, & même de causer un médiocre dévoiement. Les moyens à employer dépendent de la constitution du sujet, & exigent des détails qui n'appartiennent pas à notre présente observation. Cependant je crois devoir assurer que j'ai obtenu moins de succès des potions & poudres antispasmodiques, que des lavemens adoucissans, des pédiluves, & des fomentations émollientes entretenues chaudement sur le ventre.

Dans les fievres, soit inflammatoires, soit bilieuses, les mêmes moyens ne sont pas moins efficaces. J'ai continué quelquefois les fomentations pendant toute la maladie, déterminée par la roideur plus grande de l'artere, par un commen-

cement de soubresaut des tendons, le météorisme du ventre, & quelques foibles convulsions qui survenoient aussitôt que les fomentations étoient retirées. Lorsque l'intensité de la fievre, l'embarras de la tête, ou la difficulté de respirer, forcent d'avoir recours aux saignées, l'expérience m'a convaincu que chez les enfans dont il est question, il est dangereux de les faire copieuses; & l'événement a confirmé la pratique de ne tirer que peu de sang à la fois, sauf à en répéter l'évacuation, à quelques heures de distance, autant que la pléthore l'exige.

Je pourrois citer un grand nombre d'exemples heureux ou malheureux, selon qu'on avoit suivi ou négligé cette précaution; mais je me bornerai à l'histoire suivante, d'autant plus que, outre l'excès de grosseur de la tête, elle présente une difformité singulière & rare dans la structure du crâne; singularité qui m'a servi de guide quelques mois après.

Le fils de M...., Président à la Cour des Aides, âgé de dix à onze ans, ayant la tête un peu oblongue & grosse sur-tout dans la partie postérieure, se plaignit de mal de tête, le 8 Mai 1767, après avoir soupé. On le tint à une diete exacte; on le fit beaucoup boire : il prit aussi

des lavémens. Le lendemain, que j'appellerai le deux de la maladie, il parut un peu mieux; mais le ſoir la fievre devint ſenſible, il rêvaſſa toute la nuit, & les urines ſe ſupprimerent : il fut ſaigné du bras. Le trois, la fievre étoit encore plus violente, la tête embarraſſée, & le tranſport commença : il fut ſaigné deux fois du pied; ces ſaignées abondantes ne procurerent aucun calme. Au contraire, les redoublemens devinrent plus forts, plus fréquents; le délire, porté juſqu'à la phrénéſie, a duré juſqu'au onze de la maladie, malgré les délayans, les anti-putrides acides de toute eſpèce. Le ſeul avantage que ces derniers aient produit, a été de rétablir & d'entretenir le cours des urines. Les fomentations ont diſſipé le météoriſme du ventre, qui avoit eu lieu dès le premier jour. Le ſix, le malade perdit la parole, & ne l'a pas recouvrée un ſeul inſtant. Le ſept, on avoit apperçu pluſieurs taches violettes, & même noires, ſur le ventre, du côté gauche; non-ſeulement elles ne ſe ſont pas étendues, mais elles ont paru céder à l'efficacité du quinquina, mêlé dans les boiſſons.

Le onze, il eut une forte moiteur qui dura huit heures, & pendant laquelle le délire fut remplacé par un aſſoupiſſe-

ment, ou plutôt un affaissement considérable. L'enfant éprouvoit cependant toujours quelques soubresauts dans les tendons. Les urines se sont supprimées de nouveau, & le ventre s'est tendu cependant sans rénitence & sans douleur ; car il cédoit aisément à la pression de la main, & l'on entendoit rouler l'air qui distendoit les intestins, & sur-tout le colon, dont la direction étoit marquée par un bourlet très-saillant. Trois jours après, c'est-à-dire, le quatorze, le ventre étoit moins tendu, mais fort douloureux ; les agitations du malade annonçoient que ses douleurs étoient vives & aiguës toutes les fois que les vents changeoient de place, & principalement avant leur sortie, ou avant l'évacuation d'un peu d'eau bilieuse. Car dans tout le cours de cet état affreux, malgré les secours les plus efficaces, on n'a pu obtenir que peu d'évacuations par les selles : & même il a deux fois passé vingt-quatre heures sans rien rendre. Le 15 seulement une potion huileuse de quatre onces procura une évacuation bilieuse assez considérable, & la sortie de beaucoup de vents. Cette double évacuation fut suivie d'un calme qui ne fut pas de longue durée ; car la nuit du 16 le ventre se gonfla de nouveau, les

urines devinrent plus rares & plus difficiles. Il n'y eut presque plus d'évacuations. Enfin le 18, pendant la nuit, tout le corps, excepté les extrêmités inférieures, fut couvert d'une sueur semblable à celle du 11. Les yeux, très-gonflés, sortoient de la tête; le regard étoit fixe, & la pupille extrêmement dilatée, sensible néanmoins à une lumiere vive, qui faisoit fermer la paupiere. Il mourut le 19 au soir, sans aucune agitation, sans agonie.

Pendant toute cette maladie la fievre s'est toujours maintenue au même degré, ayant tantôt quatre, tantôt cinq redoublemens par jour. Les soubresauts des tendons n'ont eu aucun relâche. La langue & les levres ont été constamment seches, arides & noires, & les dents enduites d'un limon épais de même couleur. Ce n'est que depuis le 12 que cet infortuné a cessé de se retourner librement, & de se tenir tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. Il n'a eu ni envie de vomir ni hocquet.

Il n'étoit pas possible de méconnoître que la tête étoit le siege principal de cette violente maladie; mais j'avoue qu'il me parut difficile d'assigner la nature du desordre: c'est pourquoi je résolus d'en faire l'ouverture, & d'examiner

quels ravages en même temps avoient été produits dans le ventre & la poitrine.

A l'extérieur, à deux travers de doigt de l'ombilic sur le côté gauche, au commencement de la région lombaire, nous avons trouvé une tache d'un brun noirâtre, large d'une piece de six sols, reste d'une tache, beaucoup plus étendue, qui avoit paru douze jours avant la mort; de plus, la peau qui couvre les fausses-côtes du même côté, & celle de tous les endroits sur lesquels l'enfant étoit appuyé lors de sa mort, violette & même noire.

Le ventre étoit très-gonflé, très-renitent & saillant, principalement dans les régions épigastriques & ombilicales. A l'ouverture des tegumens, la peau du ventre étoit très-mince, molle, & se déchiroit aisément. Les intestins sont sortis avec violence par la premiere ouverture faite dans les muscles & le péritoine. Nul déplacement. Le colon, dans toute son étendue, étoit prodigieusement distendu par de l'air: les intestins grêles l'étoient à proportion de leur diametre; l'estomac comme s'il eût été soufflé avec effort, & la pression de la main ne put en rien faire sortir. Nous l'ouvrîmes: il ne contenoit absolument que de l'air.

L'epiploon étoit presqu'entierement dégarni de graisse.

Le foie plus gros que dans l'état naturel, mais d'ailleurs sain & de bonne couleur; la vésicule du fiel très-grosse, longue de près de quatre pouces, & remplie d'une bile épaisse, fort jaune.

La rate saine, mais un peu grosse, & d'une figure différente de l'ordinaire, en ce qu'elle étoit plus courte, sa tête grosse, épaisse, sa pointe arrondie & présentant en total un cœur.

Le pancréas fort dur dans sa totalité, & d'une couleur naturelle.

L'estomac fort épais, la portion de la grande courbure, voisine du pilore, enflammée dans une étendue de la paume de la main, & marquée de points d'un rouge vif & de quelques autres violets. La membrane interne détruite en cette partie.

Le canal intestinal contenoit, à-peu-près, une chopine d'une bile détrempée par les boissons.

Le mésentere étoit maigre, & les glandes d'un violet très-foncé & plus grosses qu'à l'ordinaire.

Les reins fort gros, sans calculs ni embarras.

Les arteres très-épaisses, ainsi que la vessie, qui étoit pleine d'urine.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans la poitrine, seulement beaucoup d'eau dans le péricarde.

Dans la tête, la dure-mere plus épaisse que dans un vieillard de 70 ans, étoit très-blanche, & n'avoit aucune adhérence avec le crâne, dont les sutures étoient absolument effacées, & qui ne présentoit aucune anfractuosité, mais une surface très-égale & très-lisse. La dure-mere comprimoit si fort le cerveau, & étoit si tendue, que quand la scie l'a attaquée, il s'est fait une explosion semblable à celle que fait un ballon bien tendu lorsqu'on le perce, & le cerveau est sorti aussi-tôt par l'ouverture. Il nous a paru plus gros & plus ferme qu'il n'a coutume d'être à cet âge.

La pie-mère n'étoit point du tout adhérente à la substance corticale : mais ses vaisseaux, comme ramassés par paquets, étoient remplis en partie de bulles d'air très-apparentes, entre-coupées par des globules d'un sang fort vermeil, inégaux dans leur longueur. Ces vaisseaux étoient dilatés dans plusieurs endroits. Ce que nous trouvâmes sur-tout remarquable dans le plexus choroïde.

Les nerfs étoient fort gros.

L'artere, qui accompagne le nerf op-

sique, d'un diametre considérable, & ayant une varice remplie d'un sang noir, grande comme une lentille, & située au commencement de l'entrée de cette artere dans le trou optique.

Il y avoit très-peu d'eau dans les ventricules.

Presque point de sang dans les sinus longitudinal & latéraux. Le cervelet nous a paru seulement plus volumineux que dans les enfans de cet âge.

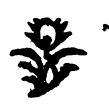
De ce détail ne peut-on pas conclure que la compression du cerveau, occasionnée par les vaisseaux de la pie-mere distendus autant par le sang que par l'air, a été la cause de la phrénésie, qui a duré onze jours, & de l'assoupissement qui en a duré cinq? (dans les deux derniers le malade a été assoupi alternativement, & a eu les yeux fort ouverts); que ce même état du cerveau a produit l'atonie & la paralysie de l'estomac & de tout le canal intestinal, dont le mouvement péristaltique a été absolument anéanti? &c.... Ne pourroit-on pas aussi attribuer le dégagement de l'air dans les vaisseaux sanguins à l'action d'une bile âcre, mêlée avec le sang, & à la déplétion subite des vaisseaux par des saignées trop abondantes? C'est au moins ce que j'ai pensé,

& c'eſt ce qui a décidé la conduite que j'ai tenue, ſept mois après, avec le frere cadet du malade dont je viens de parler.

Cet enfant, âgé de huit ans, haut en couleur, ayant également une tête fort groſſe, & le reſte du corps maigre à proportion, ſe plaignit du mal de tête le 21 Novembre 1767 : la fievre étoit médiocre : mais frappé de ce que j'avois obſervé dans l'aîné, & de la reſſemblance qui exiſtoit entre eux ; (car le cadet, ainſi que ſon frere, n'avoit jamais eu de fievre ſenſible ſans délire) : frappé, dis-je, de cette reſſemblance, j'annonçai que je craignois une fievre violente & le tranſport : je demandai une conſultation, & en attendant je preſcrivis des boiſſons délayantes, nitrées, des lavemens, des bains de pieds. Le Confrere que j'attendois pour lui communiquer mes obſervations, & le plan que je m'étois fait, n'ayant pu venir, forcé d'ailleurs, par l'accroiſſement de la fievre & des accidens, de tirer du ſang, j'ordonnai une ſaignée du pied, d'une palette ; une ſeconde de pareille quantité trois heures après ; une troiſieme ſemblable ſix heures après. Les deux premieres avoient été faites & ſuivies d'une diminution ſenſible de la fievre & de la ceſſation du

transport, lorsque le malade fut confié aux soins d'un autre Médecin. Aussi-tôt que j'en fus informé, je me hâtai de faire à mon Confrere l'histoire de la maladie & de l'ouverture du frere aîné, des rapports que j'avois observés entre ces deux enfans, & du plan que j'avois formé en conséquence, de ne faire que de très-petites saignées à la fois. Sans doute mes réflexions ont mérité son suffrage; car j'ai appris qu'il avoit adopté la même modération en prescrivant deux autres saignées; que notre malade n'avoit plus eu de transport, & s'étoit parfaitement rétabli.

Je laisse au Lecteur à faire tels raisonnemens physiologiques & pathologiques qu'il jugera à propos sur ces faits; mon seul desir est que les observations que je lui communique, puissent tourner à l'avantage de l'humanité.



LETTRE

A l'Auteur de la Gazette Salutaire, imprimée à Bouillon, en réponse à l'article premier de la Feuille du Jeudi premier Février 1776, par M. TELINGE, *Auteur d'un Catéchisme sur l'Art des Accouchemens.*

J'AI lu, Monsieur, votre feuille du Jeudi premier Février 1776, avec d'autant plus de reconnoissance, que vous y faites connoître les défauts que vous avez rencontrés dans mon catéchisme sur l'art des accouchemens. La critique, entre gens sans intérêt personnel, sert plutôt à instruire qu'à indisposer celui sur qui elle tombe. Je ne réponds à la vôtre que dans l'intention d'étendre mes foibles lumieres dans un art si nécessaire & si utile. Vous dites, dans cette feuille, après avoir fait l'analyse de mon catéchisme, « malgré le mérite de cet Ouvrage, on y trouve quelques assertions erronées, que nous aurions desiré ne pas y rencontrer. Telles sont, l'opinion que le fœtus est pendant les premiers huit mois dans une position différente de celle du neuvieme, & le

» précepte de ne pas donner à tetter pendant les premières vingt-quatre heures à un enfant qui ne rend pas bien le méconium. Nous aurions encore desiré que M. *T.* eût fait mention de l'extraction du sang par le nombril, dans le cas d'un accouchement laborieux, & de la maniere de rétablir la circulation de l'enfant, en le tenant pendant quelque temps entre les cuisses de la mere, dont on ne l'a pas séparé, par la ligature & la section préalables du cordon ».

Voilà donc, Monsieur, deux *assertions erronées*, & deux omissions que j'ai à justifier. 1°. J'ai dit, pag. 18. « Le fœtus est droit dans la matrice, de maniere que sa tête répond au fond de la matrice, & ses pieds à l'orifice. Il se maintient dans cette situation jusques vers les derniers temps de la grossesse; alors il fait la *culbute*, & présente la tête à l'orifice de la matrice ».

Combien d'autorités respectables, de tous les âges de la Médecine, viennent à l'appui de cette assertion ! Hippocrate dit expressément, lib. de Octim. partu, *Incipit autem laborare puer ante partum, & interitûs periculum subit, quum in utero vertitur. Producuntur enim omnes sursum habentes caput.* Galien décrit

ainsi la position du fœtus dans la matrice : *Caput in elatiore uteri parte continetur, brachiis ac tibiis contractis*, &c. Quelle foule d'Observateurs éclairés depuis ces Pères de l'Art, jusqu'à nos jours, ont reconnu la même position ! Lisons, sur cette matière, *Arantius*, *Fabricius*, *Harvei*, *Mauriceau*, *Dionis*, *Deventer*, *Heister*, *Boerhaave* & ses illustres Commentateurs, *Astruc*, *Levret*, &c. &c. Tous sont en ma faveur, tous parlent d'après l'expérience ; & qui osera soupçonner ces grands Maîtres, ces hommes qui ont travaillé avec tant de succès aux progrès de la Médecine & de la Chirurgie ; qui osera les soupçonner ou de mauvaise foi, ou de s'être trompés si grossierement dans une question de fait ? On cite, à la vérité, pour l'opinion contraire, quelques autorités ; mais elles sont en petit nombre ; on ne peut même rien conclure de certain de ce que disent *Columbus* & *Onymos*.

Vous allez, sans doute, Monsieur, me dire que je jure *in verba magistri* ; je vous avoue que je n'en rougis jamais ; cependant s'il m'est permis d'ajouter ma propre expérience à celle de tant d'Auteurs célebres, je vous citerai trois exemples : j'ai été témoin de l'ouverture des cadavres de deux femmes mortes ; l'une dans

dans le ſixieme; l'autre dans le cinquieme mois de leur groſſeſſe : les deux fœtus avoient la tête vers le fond de la matrice. Un Chirurgien inſtruit, des environs de cette Ville, vient encore de m'atteſter qu'il a ouvert la femme du nommé Favreau, Laboureur à Saulce-Champenoiſe, morte dans le ſixieme mois de ſa groſſeſſe, & que la tête du fœtus touchoit le placenta qui étoit attaché au fond de la matrice. Mon aſſertion eſt donc fondée; mais voyons ſi la raiſon s'accorde avec l'autorité & l'expérience.

La nature eſt réfléchie dans ſes opérations; elle a fait le fond de la matrice beaucoup plus étendu qu'aucune de ſes parties. Que peut-on en conclure raiſonnablement ? que le fond de la matrice eſt deſtiné à contenir les parties du fœtus les plus volumineuſes, juſqu'à ce que les autres régions de ce viſcere ſoient aſſez diſtendues, pour pouvoir les loger à leur tour ſans danger pour la mère & pour l'enfant.

Ce n'eſt que *vers les derniers temps de la groſſeſſe*, que le *muſeau de tanche*, formé par l'extrêmité du col de la matrice dans le vagin, s'efface entierement; que lès bords de l'orifice ſe prêtent & s'étendent : ce n'eſt donc que vers ce

temps que la tête du fœtus peut se loger dans la partie inférieure de la matrice, sans en être trop comprimée, & sans y causer une irritation dangereuse.

Ce n'est que dans le même temps que la forme de l'abdomen change : *hactenus*, (dit *Haller* dans le Commentaire sur *Boerhaave, de conceptu*) *superius tensum fuerat, nunc descendit ad subsidentis sacci modum, atque inferius ad pubem prominet*. D'où viendroit ce changement, s'il ne vient pas de la position différente du fœtus, dont on pouvoit sentir la tête en touchant le ventre de la mere, & que l'on ne trouve plus à cette époque ? C'est alors que les femmes commencent à sentir, de temps à autre, quelques douleurs, qui leur font espérer de voir bientôt arriver le terme de l'accouchement. Je persisterai donc, Monsieur, dans mon assertion, toute *erronée* qu'elle vous paroisse, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences suivies, avouées & attestées, démontrent le contraire.

2°. J'ai dit, page 42, en parlant des précautions nécessaires après l'accouchement. » La troisieme est, si l'enfant ne » rend pas bien le méconium, de lui » faire prendre une once d'huile d'aman- » des-douces, mêlée avec autant de sy- » rop de roses pâles, & de ne lui donner

» à tetter qu'au bout de vingt-quatre
» heures après sa naissance. »

L'expérience journaliere ne prouve que trop que le méconium retenu devient une cause de maladies qui enlevent un très-grand nombre d'enfans. On doit donc s'occuper sérieusement de l'évacuation de cet excrément. C'est dans la vue de prévenir cette cause de dépopulation, que je conseille de l'évacuer avant de donner à tetter à l'enfant nouveau-né. Ce conseil est d'autant plus fondé, que la plûpart des meres conservent encore la cruelle habitude de refuser leur lait à leurs enfans, & que, par conséquent, on ne peut m'objecter que le *colostrum* suffit, & est même préparé, par la nature, pour fondre cette humeur épaisse, ténace, gluante, & la pousser au dehors.

Je veux encore que toutes les meres chérissent assez les fruits délicats de l'union la plus tendre, pour leur accorder le droit naturel qu'ils ont à leur sein; le précepte que vous reprenez, Monsieur, seroit-il si erroné? Vous savez, sans doute, que très-souvent les mamelles ne s'ouvrent que deux jours après l'accouchement, quelquefois même plus tard, pour fournir ce lait séreux, fluide, légérement purgatif & si salutaire. *Quamvis autem*, dit *Van-Swieten* sur l'Aphorisme

1334, *viderim ſtatim poſt partum ubera duxiſſe infantes, tamen plerumque mammæ à partu flacceſſere potius ſolent, neque tenduntur fere niſi ſecundo, tertio, quartove die.... tunc dicitur lac ad mammas deferri.*

Dans tous les cas, j'ai deux grands hommes pour complices de mon erreur: *Boerhaave* & ſon Commentateur. Le premier, en parlant des dangers du ſéjour du méconium, s'explique ainſi Aphor. 1342: *Curatur facilè jejunio horarum X vel XII, aſſumtione pauci vini cum melle miſti, iteratâ do ſi hoc tempore abſtinentiæ dati; vel leniſſimo quodam ſimul adjecto ſtimulo purgante.* J'ai cru pouvoir étendre le temps du jeûne du nouveau-né d'après *Van-Swieten* ſur l'Aph. 1344. *Si magna copia meconii in inteſtinis hæſerit, longius tempus requiritur ad evacuationem; nam, uti dixi, non expellitur ſimul & ſemel omne meconium.*

3°. » Nous aurions encore deſiré, » dites-vous, que M. *T.* eût fait mention » de l'extraction du ſang par le nombril, » dans le cas d'un accouchement labo» rieux, & de la maniere de rétablir la » circulation de l'enfant, en le tenant » pendant quelque temps entre les cuiſſes » de la mere, dont on ne l'a pas ſéparé » par la ligature & la ſection préalables » du cordon. »

Je pourrois ici, Monſieur, vous réfuter par vous-même; car s'il eſt néceſſaire de laiſſer couler le ſang par le nombril d'un enfant fatigué par le travail d'un accouchement laborieux, il faut donc couper le cordon. Si au contraire il faut tenir cet enfant entre les cuiſſes de ſa mere pour rétablir la circulation avant de couper le cordon, la ſaignée par le nombril eſt donc préjudiciable. Mais ce ſont, ſans doute, les bornes étroites de votre Feuille qui vous ont empêché de vous expliquer plus clairement.

L'Accoucheur ne doit les ſecours dont vous parlez à l'enfant qui vient de naître, que lorſqu'il a été affoibli par la longueur ou la difficulté du travail; mais la ſaignée ne peut que l'affoiblir davantage encore: j'ai cru ne devoir pas la conſeiller, & je me ſuis contenté de rapporter page 42 de mon Catéchiſme, les moyens qui m'ont réuſſi, lorſque l'enfant ne donnoit aucun ſigne de vie, ou que ceux qu'il donnoit étoient douteux. Vous les avez même tirés de la Gazette de Santé pour les publier dans la votre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Rétention d'urine, avec distention prodigieuse de la vessie, chez une femme, à la suite d'une maladie épidémique, par M. DE VILDÉ, Chirurgien Major du Régiment des Carabiniers de MONSIEUR.

Le 6 Juin 1774 je fus mandé chez le nommé *Grelé*, Fermier du moulin de Souvigny, près la Ferté-Bernard, pour son épouse alitée du 12 Mai, par une fievre putride & contagieuse, caractere d'une épidémie regnante alors dans cette partie du haut Maine. Je trouvai cette femme agonisante : j'appris de son mari qu'elle étoit âgée de 28 ans, d'un bon tempérament, & abandonnée d'un Chirurgien appellé dès le commencement de la maladie. & que ce même Chirurgien en ayant tout désespéré, s'étoit retiré fatigué de ses mauvais succès contre une tension excessive du bas-ventre de cette moribonde, qui fut l'écueil de ses lumieres. Dans l'examen que j'en fis, je le trouvai bien aussi volumineux que le plus gros

ventre possible d'une femme au terme de l'accouchement. La simple inspection m'en démontra la cause, & je ne doutai point, au premier aspect, qu'elle ne se trouvât dans la vessie. Le ventre tendu en forme de poire, dont la base auroit été en haut & le sommet vers les aînes; une fluctuation concentrée, les plaintes du Mari & de la Garde, sur ce que la malade ne faisoit plus d'urine (je me sers de leurs termes) depuis bien du temps; tout m'indiqua une rétention, à la vérité peu ordinaire, sur-tout chez les femmes, qui, comme on sait, ont le canal de l'uretre droit, court & très-lâche: on auroit facilement soupçonné les eaux d'être répandues dans la capacité de l'abdomen, tant il y avoit ici de rapport avec l'ascite. C'est ainsi qu'en établissant son diagnostic d'après des préceptes certains, que l'on peut apporter des secours efficaces dans les cas où la nature, livrée à elle-même, succomberoit.

J'observai attentivement l'état des parties extérieures de la génération; je n'y trouvai point absolument d'inflammation, ni apparence de ces taches gangreneuses qui ont été remarquées en pareil cas. En sondant je rencontrai une assez grande résistance, que j'ai cru

dépendre autant du changement de situation du col de la vessie par l'extrême distension de son corps, que du trigône tendu sans doute proportionnellement aux tuniques de ce viscere. Mon intromission faite, je tirai huit pintes d'eau sans y comprendre ce qui s'en répandit dans le lit par le changement des vases peu commodes, que j'ai évalué à une chopine. Tout ne sortit point par cette prodigieuse évacuation; je m'y tins en raison de l'état où étoit la malade & de la violence des oscillations de l'aorte inférieure, que j'avois peine à balancer par la compression, & que je contins au moyen du bandage du corps. Un des effets de la présence des eaux, & qui ne fut pas le moins fâcheux, fut la suppression des matieres stercorales en comprimant le rectum; de sorte que toutes les tentatives faites depuis huit jours pour rétablir les évacuations suspendues, & faire recevoir à la malade des lavemens, avoient été inutiles, ce qui fixa mes attentions premieres à lui en faire donner aussi-tôt en ma présence : elle les reçut heureusement & avec succès. Je répétai à deux heures de distance le cathétérisme, & je n'en obtins pas moins d'urine que la premiere fois, ce qui fit en total dix-sept pintes. Cela prouve

qu'après de grandes & longues rétentions, la sécrétion des urines est un travail bien facile à la nature, ou il faut qu'ici la vessie en ait au moins contenu à la fois quinze pintes, volume immense, dont il est peu d'exemples, & qui nous démontre jusqu'où peut aller l'extension de la fibre, sans de grands dangers. On connoît l'extrait d'une lettre de M. *Caré*, Médecin de Saint-Omer, où l'on voit un cas semblable au sujet de cette observation, que le Médecin n'a pas parfaitement détaillé : il dit » qu'il fut appellé » pour la femme du nommé *Lanois*, » qui avoit une inflammation au bas-» ventre, avec une rétention d'urine : la » vessie s'étoit tellement étendue & gon-» flée, qu'elle avoit chassé hors du ventre » la matrice de cette malheureuse femme, » qui étoit grosse de trois mois, & qu'a-» près l'avoir sondée, il tira près d'un » seau d'eau, par la sonde, dit-il, & ré-» duisit le matrice ». Le Critique qui censura cet extrait dit : » ou les vessies » sont plus grandes à Saint-Omer qu'à » Paris, ou les seaux y sont beaucoup » plus petits ».

On voudra bien que je me serve de cette plaisanterie pour prouver au moins combien on étoit éloigné de croire à de

pareilles obſervations, ſans doute, parce qu'on n'en avoit point aſſez connues.

Je ne veux point faire croire, ni croire moi-même à la réduction des matrices, mais bien à la conformité naturelle & reſpective des veſſies de Saint-Omer à celles de Paris. Je ſais par l'anatomie que les viſceres membraneux faits pour recevoir, ſans meſures, les matieres de la nutrition & les déjections, ont une propriété infinie à ſe déployer & à s'étendre exceſſivement. On a vû des eſtomacs contenir juſqu'à neuf pintes (*a*); des eſtomacs ! Sans ceux qui en ont contenu davantage, & qui ont échappé à notre curioſité. Le premier des inteſtins reçut le nom de *ventriculus ſuccenturiatus*, après l'avoir trouvé d'une capacité plus approchante de celle de l'eſtomac que de celle qui lui eſt propre. Les connoiſſances phyſiologiques nous en donnent d'autant mieux l'explication, que nous apprenons, par elle, à connoître la nature & l'eſſence de la fibre, d'où dépendent ſon élaſticité & ſon extenſibilité.

Je crus trouver dans le relâchement & l'atonie où étoient les ſolides, la cauſe

(*a*) M. *Sabatier*. Anat. 2 vol.

de cette rétention : je donnai en conséquence à la malade les anti-septiques à petites doses & de légers cordiaux : je tins le ventre libre à l'aide des lavemens & des minoratifs. Ayant assujetti dans l'uretre une sonde tenue fermée avec un fausset, je fis laver la vessie, en y injectant une lotion vulnéraire & tonique autant de fois que j'avois évacué les urines, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans ses fonctions, & qu'elle eût recouvré son ressort, ce qui arriva dans l'espace de trois semaines. Apres ce temps la malade se passa de tout secours, mais avec une légere incontinence, qui ne lui a pas duré plus de deux mois : elle jouit actuellement de la meilleure santé.

LETTRE

De M. ESPIAUD, Maître en Chirurgie, à Soissons, au sujet de deux Vers solitaires.

Le 19 Septembre 1776, Demoiselle *Magdelaine Boulanger*, native de Soissons, âgée de cinquante ans, vint me consulter, sur le soupçon qu'elle avoit d'être attaquée du ver solitaire. Elle me montra ce qu'elle avoit rendu la veille.

C'étoit un fragment de tænia. Je lui proposai de faire usage du spécifique de Madame *Nouffer*; elle y consentit d'autant plus volontiers, que depuis long-temps elle prenoit des remedes, qui loin d'apporter du soulagement à ses maux, les aigrissoient. Il est bon d'observer que la malade rendoit depuis long-temps des portions de ce ver, & qu'elle s'en apperçut pour la premiere fois en Juin 1770. Enfin, le jour fixé pour lui administrer le spécifique, je la fis venir chez moi, tant pour la préparer par des remedes própres & capables d'assurer l'efficacité du spécifique, que pour être à portée de suivre par moi-même ses effets.

Le 25 Septembre, vers les sept heures du soir, je lui fis prendre la panade, & demi-heure après le biscuit & un verre de vin blanc, ainsi que le recommande Madame *Nouffer*. Je crus devoir me dispenser de donner un lavement émollient à la malade, parce qu'elle avoit toujours le dévoiement. Le lendemain, à quatre heures & demie du matin, elle prit le spécifique; un quart-d'heure après, elle sentit dans les entrailles un mouvement qui l'effraya beaucoup. Deux heures après, elle eut une copieuse selle, dans laquelle je trouvai une portion du ver solitaire; cette portion avoit cinq aunes

de longueur ; j'examinai attentivement si la tête y étoit ; ne l'ayant pas découverte, je crus indispensable de lui faire prendre la médecine que Madame *Nouffer* recommande trois heures après la prise du spécifique. Une demi-heure après cette potion purgative, que je modérai à cause du tempérament foible de la malade, elle sentit, dit-elle, tomber quelque chose de la gorge dans l'estomac, & de l'estomac dans le ventre ; elle se présenta aussitôt à la chaise percée, sur laquelle je l'engageai à rester le plus qu'elle pourroit, pour faciliter la sortie du ver. Après y être demeurée trois quarts-d'heure, au fond du vase étoit une masse de ver solitaire, de la grosseur du poing ; je cherchai aussitôt la tête, qu'on sait être l'extrémité de ce long fil, qui va toujours en grossissant du côté du corps ; je la trouvai. Ce ver solitaire a deux lignes & demie de large & cent trois aunes de long, & si j'avois pu mesurer toutes les petites parties qui se sont cassées, il auroit eu au moins cent quarante aunes.

Ce fait, aussi curieux que rare, ne peut que confirmer l'efficacité du remede de Madame *Nouffer*, & par conséquent augmenter en lui la confiance.

Environ un mois auparavant, j'avois

administré, avec tout le succès possible, le même spécifique de Madame *Nouffer*, à la nommée *Elisabeth le Fevre*, native de Noyon, âgée de quarante-sept ans, demeurant, en qualité de Cuisiniere, chez M. *du Barré*, à Soissons. Cette fille étoit incommodée du ver solitaire, depuis l'âge de quinze ans, elle en rendoit de temps en temps cinq à six aunes à la fois. On avoit fait usage de remedes de toutes especes pour la guérir radicalement; mais, bien loin de la soulager, ces remedes n'avoient fait que l'affoiblir; celui de Madame *Nouffer*, en évacuant le ver, lui rendit la force & la santé; je le lui fis prendre à quatre heures du matin, & avant dix heures le ver solitaire fut entierement dehors; il a dix-neuf aunes de long & quatre lignes & demie de large.

Je conserve dans des bocaux ces deux vers solitaires.

OBSERVATION

De M. LORES, Maître en Chirurgie, à Josselin, en Bretagne.

On condamne quelquefois, à l'amputation, des membres qu'on pourroit sau-

ver, avec des soins & un traitement convenables. En voici un nouvel exemple, qui peut servir à rendre circonspects les Chirurgiens qui conseillent ou exécutent trop légerement cette opération.

M. *Carré de la Gasnerie*, habitant de Laval, s'étoit rendu à Lanouée, près de Josselin, où il eut le malheur de faire une chute. Il se luxa la jambe droite dans sa partie inférieure; il eut recours à une de ces femmes qui se mêlent de réduire les luxations. Après la réduction, elle appliqua un bandage, apparemment trop serré; le pied s'enfla prodigieusement; il excédoit beaucoup le niveau du bandage. La partie devint livide & noire; elle exhaloit une odeur gangréneuse; l'enflure s'étendit sur la jambe; bientôt la fievre s'alluma, & il survint un transport violent. Les choses étoient en cet état, & la réduction étoit faite depuis huit jours, lorsque je fus appellé au secours du malade. Mon premier soin fut de couper le bandage, que je soupçonnois être la cause de tous les accidens, & de faire quelques scarifications. Cependant les progrès de la gangrene, & l'état où l'on me dit qu'étoit la jambe après la chûte, m'inquiéterent sur le sort du malade. Je demandai

donc une consultation, pour décider sur le parti qu'il falloit prendre dans une circonstance aussi délicate. Tout bien examiné, on fut d'avis qu'il falloit couper la jambe. Cet avis se trouvoit conforme à celui de M. *Petit*, célebre Chirurgien de Paris, qui dans son *Traité des maladies des os*, tome premier, page 337, s'explique en ces termes : » Bien des Praticiens pensent que la » luxation complette de l'astragal ne » peut jamais guérir qu'il ne reste clau» dication, ou tout au moins difformité » à la jointure. J'ai cependant eu l'a» vantage de guérir parfaitement plu» sieurs de ces luxations; mais lorsque » la luxation complette est telle, qu'il » y a rupture des tendons, de la plu» part des ligamens, & de la peau » même; dans ces cas, je n'ai ja» mais vû guérir, & alors le seul moyen » de sauver la vie du malade, est de » lui couper promptement la jambe. » On peut cependant tenter de la lui » conserver; mais, si dans les vingt» quatre heures on ne voit pas une dis» position favorable, il ne faut pas dif» férer l'amputation; plus tard, il n'est » plus temps. » M. *Sue*, Chirurgien de Paris, dit tellement la même chose dans son *Dictionnaire de Chirurgie*, formant

formant le troisieme tome du *Dictionnaire de Santé*, qu'on ne sauroit douter qu'il n'ait fidellement copié en cet endroit M. *Petit*. Les Auteurs du *Dictionnaire de Chirurgie, page 156, tome 2*, s'expriment exactement dans les mêmes termes. De plus, un des célebres Médecins de la Province regardoit l'amputation, dans le cas présent, comme indispensable. Tant d'autorités respectables étoient bien propres à me faire quelque impression; mais l'envie de conserver au malade un membre précieux, l'espoir que j'avois d'y réussir, la résistance du malade lui-même, quelques succès que j'avois obtenus dans des cas désespérés, me déciderent pour le parti contraire. M. *de la Gasnerie*, fortement opposé à l'amputation, s'abandonna entierement à mes soins. Chargé seul du traitement, je fis pendant douze jours des scarifications profondes au pied & à la jambe, & j'enlevai ce qu'il y avoit de sphacélé. J'ouvris des sinus en différens endroits, afin de donner issue à la matiere purulente qui y séjournoit: la fievre qui s'allumoit dès qu'il se formoit du pus dans quelques nouveaux endroits, diminuoit, comme on l'observe constamment àmesure qu'on procuroit au pus le moyen de s'évacuer. Parmi le grand nombre

d'incisions que je fus obligé de pratiquer, deux sur-tout furent remarquables ; savoir, une de sept pouces de longueur à la partie moyenne externe de la jambe ; & l'autre de neuf, à sa partie interne & inférieure. Les deux malléoles, l'os du métatarse, celui du gros orteil, le tendon d'Achille même, se sont exfoliés. Le pansement consistoit à appliquer sur les parties malades des plumaceaux très-minces, trempés dans un liniment composé d'une eau distillée d'aristoloche ronde, de sucre & de vin blanc, & d'un baume vulnéraire : la dose étoit de trois parties de l'eau distillée sur une de baume vulnéraire, & autant d'huile de térébentine. Je me servois de ce mélange pour injecter les sinus. Quant aux compresses qui couvroient les plumaceaux, elles étoient seulement imbibées de baume vulnéraire. La jambe étoit placée dans une boîte à charniere, garnie de petites crémaillers, très-commodes. Tant que la suppuration fut abondante, les plaies se pansoient deux fois par jour. Dès qu'elle fut diminuée, l'on ne pansa plus qu'une fois jusqu'à parfaite guérison, que j'obtins en trois mois.

M, *Carré de la Gasnerie* marche bien : il ne reste à sa jambe aucune difformité : on ne se douteroit pas à laquelle des deux

il a eu mal ; il éprouve seulement un peu de difficulté dans la très-grande flexion du pied.

Puisse ce fait, joint à beaucoup d'autres, rendre les Gens de l'Art très-réservés sur les amputations ! Ce sont là mes vœux ; c'est le motif qui m'a sollicité à rendre publique cette guérison.

SUITE

Des Observations sur l'Apoplexie.

Les effets d'une pareille cause ne sont pas toujours aussi prompts & aussi menaçans. Mais si les vaisseaux en question restent engoués, quelque temps après les congestions deviennent insurmontables ; les vaisseaux sont portés à un point extrême de dilatation ; le sang en stase acquiert une consistance polypeuse, &c. La paralysie des organes, qui reçoivent leurs nerfs des points du cerveau qui sont principalement comprimés, est la suite de cet état : une apoplexie funeste en est le terme, en conséquence de la rupture des vaisseaux portés à un degré suprême de dilatation.

6°. De cet état morbifique des vaisseaux du cerveau, il peut résulter un inconvé-

nient d'une autre nature, capable d'entraîner des suites aussi fâcheuses.

Dans l'état naturel il transsude des extrémités artérielles lymphatiques, qui aboutissent à la surface interne de la dure-mere & à la surface correspondante de la pie-mere, une humeur séreuse, qui sert à lubrifier le contour du cerveau, & qui empêche que ces deux membranes ne se collent l'une à l'autre. La surabondance de cette humeur est reprise par des vaisseaux inhalans; ainsi l'on conçoit qu'elle est plus ou moins renouvelée. Les vaisseaux d'où elle part se trouvant dilatés au-delà de leur calibre ordinaire, leurs orifices proportionnément dilatés en laissent échapper une plus grande quantité, pendant que ceux des tuyaux inhalans sont au contraire resserrés par la compression que ceux-ci éprouvent de la dilatation des autres. De-là s'ensuit un amas de cette humeur entre les deux méninges, d'où résulte un autre genre de compression qui devient même plus considérable que celle qui a lieu par les vaisseaux dilatés (*a*).

(*a*) Il n'est pas rare de trouver dans les cadavres des collections de sérosités sous la membrane arachnoïde, qui est séparée pour-lors de la tunique interne de la pie-mere.

7°. Lorſque la pléthore ſe trouve jointe à un excès de conſiſtance de la maſſe du ſang, ſa partie rouge, ſurabondante en ce cas, s'engage aiſément dans les arteres capillaires de la pie-mere: il s'y forme des obſtructions. L'action ſyſtaltique du cœur, augmentée pour-lors en raiſon de la ſolidité du ſang, en fait paſſer dans le crâne une plus grande quantité que de coutume; mais ne pouvant ſuivre ſon cours ordinaire, il ſe dévoie & pénetre dans les vaiſſeaux du ſecond genre, dont les orifices ſont dilatés par l'effet de l'impulſion augmentée. Cet état eſt celui de l'inflammation du cerveau, qui eſt annoncée par de violens maux de tête, accompagnés de pulſations & de fievre, que ſuivent bientôt le délire, le coma, le carus, l'apoplexie. La chaleur morbifique diſſipe promptement la roſée lymphatique, qui lubrifie la ſurface du cerveau; d'où naît l'adhérence des deux méninges dans une étendue proportionnée à celle de l'inflammation. Cette circonſtance de l'adhérence de la dure-mere à la pie-mere, dans le cas de l'inflammation de la ſurface du cerveau, n'eſt pas rare. L'obſervation de la page 71 en préſente une conſidérable. Cette même circonſtance ſe trouve encore dans l'obſervation de la

page 549 *du Journal de Décembre* 1776, & nous l'obſerverons encore dans les deux expoſés anatomiques qui ſuivent. La chaleur, qui eſt le produit de l'inflammation, ſuffit pour cauſer cette adhérence ; mais elle eſt aſſez ſouvent l'effet de la ſuppuration dans quelques points des parties enflammées; ce qui ſe remarque ſur-tout à la ſuite des fievres continues qui proviennent de l'inflammation de la *ſurface* du cerveau & des méninges, & qui ſe terminent par le carus ou l'apoplexie.

Dans le cadavre d'un homme mort d'une maladie de ce genre, dans un de nos Hôpitaux de Charité, j'ai trouvé la dure-mere adhérente fortement à la pie-mere, à la partie poſtérieure du cerveau, & dans le contour du cervelet, par pluſieurs points de ſuppuration. Les veines, qui verſent dans les ſinus le ſang diſtribué au cerveau, ſe trouvoient gorgées & groſſies prodigieuſement, & les principaux ſinus étoient remplis d'un ſang épais & caillé. Nous avons obſervé à-peu-près les mêmes circonſtances dans le cadavre d'un Gentilhomme, mort d'une pareille maladie, avec cette différence que l'adhérence avoit lieu principalement dans la partie antérieure du cerveau. L'inflammation de la ſurface du cerveau ſe termine quelquefois en flétriſſure gangreneuſe. On

voit, par l'exemple ſuivant, qu'il peut en réſulter des dépôts ſanieux dans la ſubſtance même du cerveau.

Un homme, dans la vigueur de l'âge, étoit depuis très-long-temps tourmenté de violens maux de tête, auxquels ſe joignoit de temps en temps la fievre, accompagnée de coma ou de phréné ſie : il lui en étoit reſté une hémiplégie du côté gauche. Cet état violent s'étant renouvelé au commencement du printemps de 1757, il fut tranſporté en notre hôpital de S. Sauveur, où l'on combattit vainement la maladie par les ſaignées, les remedes antiphlogiſtiques & les révulſifs de la tête, tant internes qu'externes : il ſuccomba dans la phrénéſie. L'ouverture de la tête nous fit voir les grands ſinus de la dure-mere & les veines qui y aboutiſſent, gorgés d'un ſang noir. Cette membrane ayant été enlevée de deſſus la ſurface du cerveau, nous vîmes que celle de l'hémiſphere droit étoit d'un brun livide, & adhérente à la dure-mere dans une certaine étendue. Un coup de ſcalpel, donné en cet endroit à deux ou trois lignes de profondeur, fit écouler de la ſubſtance corticale environ deux cuillerées de matiere ſanieuſe brune. Par un examen attentif de cette partie, nous fûmes convaincus que preſque toute la ſubſtance

corticale de cet hémisphere étoit tombée dans un état décidément gangreneux (a).

8°. La pléthore sanguine peut avoir

(a) La cause primitive ou éloignée de ce désordre, étoit vraisemblablement d'ancienne date, puisque l'hémiplégie étoit de beaucoup antérieure à la maladie aiguë, dont le sujet a été la victime. Au reste, on observera que l'hémiplégie avoit été du côté opposé à celui du cerveau affecté.

Il s'est présenté dans le cadavre de cet homme une circonstance singuliere, c'est l'oblitération presque absolue du testicule gauche, dont le corps se trouvoit réduit au volume d'un pois chiche. Sa substance étoit très-flasque, ainsi que celle de l'épididyme qui paroissoit presque effacé. Les autres parties du côté paralysé ne participoient aucunement de ce désordre. Les anciens Médecins ont été dans la croyance qu'il y avoit un rapport singulier entre le cerveau & les testicules, & que la matiere séminale venoit du cerveau. Cette observation vient à l'appui de leur opinion. D'ailleurs, les suites des blessures & des divers accidens auxquels les testicules sont exposés, semblent la confirmer : les blessures & les contusions de ces organes causent des convulsions; la ligature du cordon spermatique entraîne le tétanos. J'ai vu deux hommes robustes périr de cette maladie à la suite de la castration. L'usage déplacé ou excessif du mariage cause l'épilepsie, l'apoplexie même. Nous en avons eu tout récemment un exemple funeste en cette Ville, dans un homme d'une assez bonne constitution, qui immédiatement après avoir joui de sa femme, a été assailli d'une apoplexie, à laquelle il a succombé le même jour.

lieu dans l'intérieur du crâne, sans être générale, & cela par des causes qui déterminent le sang à s'y porter en une quantité respectivement plus considérable qu'ailleurs, ou qui gêne la liberté de son retour de-là au cœur. Ces causes peuvent résider dans l'intérieur même du crâne, & elles peuvent se trouver hors de sa capacité.

Parmi celles de la premiere classe, il en est une qui est dépendante du vice ou du désordre des parties renfermées dans le crâne : le tissu trop foible ou trop lâche des artères qui vont se distribuer au cerveau généralement pris en est une : dans ce cas la quantité de sang qui y est apportée ne pourra être transmise en entier dans les veines correspondantes : la dilatation ou l'augmentation du calibre de ces arteres en sera l'effet, & ces arteres dilatées feront une compression sur les vaisseaux du second & du troisieme genre, dont la substance corticale du cerveau est composée, en raison du surcroît de volume qu'auroient acquis les vaisseaux dilatés. De-là la pesanteur de la tête, des douleurs sourdes dans tout son contour, l'assoupissement, l'engourdissement de tout le corps, & enfin la paralysie ou l'apoplexie. Ces effets se développent & croissent par degrés, à moins

qu'une cause accessoire ne pousse tout-à-coup le désordre au plus haut degré, telle qu'une fievre aiguë, ou quelque secousse considérable de tout le corps, qui détermine un engorgement inflammatoire dans la partie affectée, ou la rupture des vaisseaux engoués.

Cet état des arteres du cerveau est surtout le partage des personnes délicates & de celles qui ont le genre nerveux fort susceptible d'ébranlement. Au reste, le sang peut croupir dans les vaisseaux du cerveau, y causer des obstructions, dilater leur calibre, s'insinuer même dans des vaisseaux du second ordre, porter l'expansion de ces vaisseaux jusqu'au point de les forcer, sans que l'inflammation ait lieu. C'est ce qui arrivera lorsque le sang se trouvera dépourvu, par le peu de vigueur des organes propres à l'élaborer, d'une quantité suffisante de partie rouge, & que sa partie lymphatique concrescible aura pris un degré d'épaissement au point de former une masse glutineuse. En pareil cas le sang ne pouvant faire, sur les parois de ses vaisseaux, l'impression que fait un sang bien constitué, la circulation sera plus ou moins ralentie : il ne traversera pas aisément tous les capillaires quelconques ; mais ce sera sur-tout dans ceux de la pie-mere qu'il s'embarrassera. La com-

preſſion de toute la ſphere du cerveau, où ces vaiſſeaux ſe diſtribuent, en ſera la ſuite. La peſanteur de tête & du corps, l'engourdiſſement des membres, la lenteur du pouls, la pente au repos, la ſenſibilité au froid, l'aſſoupiſſement, la ſtupidité, &c. feront le produit de cet état, & les ſymptômes précurſeurs de l'apoplexie. Si la compreſſion ſe fait de préférence dans la partie antérieure du cerveau, il y aura des vertiges, les yeux ſeront ſaillans, pâles, humides & larmoyans.

9°. Tout le ſang, qui a été diſtribué au cerveau & au cervelet par les arteres de la pie-mere, eſt verſé, par l'entremiſe des veines correſpondantes, dans les ſinus de la dure-mere; d'où il paſſe dans les veines jugulaires internes. Si la tranſmiſſion du ſang dans ces ſinus ſe trouve ralentie ou empêchée par quelque cauſe que ce ſoit, les veines ſe dilateront en raiſon des obſtacles qu'elles trouveront à ſe dégorger dans les ſinus; en conſéquence elles deviendront variqueuſes. Ces obſtacles proviennent, ou de l'épaiſſiſſement ſpontané du ſang, qui ſe grumele dans les ſinus, acquiert une conſiſtance ſolide, & forme des maſſes polypeuſes, ou de la compreſſion de ces ſinus par quelque tumeur circonvoiſine, ou de leur dilata-

tion qui a été quelquefois observée. Quoique la nature ait garni leurs parois de fibres musculeuses propres à les garantir à un certain point de cet inconvénient (*a*), ces fibres, trop allongées par l'écartement des parois, perdent le ton ou la force de contractilité qui fait passer le sang des sinus dans les veines jugulaires : dès-lors tout le systême vasculeux de la pie-mere doit s'en trouver surchargé : il est aisé d'en prévoir les suites.

10°. La pléthore particuliere des vaisseaux de la pie-mere est quelquefois l'effet de certains états morbifiques de la dure-mere, de la dilatation de ses vaisseaux, de leur engorgement, de l'épaississement de sa substance, de son ossification, &c.

Entre les deux lames qui composent cette membrane, rampent des vaisseaux qui lui sont particuliers, arteres & veines : la lame externe, plus mince que l'autre, est exactement collée à toute la surface interne du crâne, & l'interne n'a d'autre adhérence au cerveau que par des veines, qui vont déposer dans les sinus le *sang*

(*a*) Ces fibres sont sur-tout remarquables dans le torcular d'Hérophile, qui forme une espece de réservoir musculeux. Nous avons cité deux exemples de cette dilatation. *Voyez l'observation de la page 72.*

qui lui a été apporté par les arteres carotides & vertébrales. Les arteres particulieres de la dure-mere qui ſont au nombre de trois paires, lui ſont tellement propres, qu'elles n'ont aucune communication avec celles de la pie-mere : d'ailleurs le tiſſu de leurs parois eſt différent : elles ſont garnies, dans toute leur étendue & dans leur diſtribution, de la tunique muſculeuſe. Ainſi l'on conçoit que la dure-mere peut eſſuyer bien des maladies indépendantes de celles du cerveau & de la pie-mere : mais il n'en eſt pas moins vrai que le cerveau étant entouré de cette membrane, & ayant avec elle des rapports par les veines de la pie-mere, qui ſe dégorgent dans les ſinus, il eſt toujours plus ou moins affecté des maladies de la dure-mere. Les ſtaſes ou congeſtions quelconques dans les vaiſſeaux particuliers de cette membrane, en lui donnant plus d'épaiſſeur, doivent faire une compreſſion proportionnée ſur la ſurface du cerveau, & ces congeſtions étant portées à un point conſidérable, il pourra en réſulter quelque maladie ſoporeuſe, l'apoplexie même.

Il en ſera de même de l'engorgement inflammatoire de ces mêmes vaiſſeaux, dont les effets ſeront d'autant plus prompts & plus dangereux, que dans ce

cas la fievre pousse dans l'intérieur du crâne une plus grande quantité de sang que dans un état de calme. D'ailleurs l'augmentation du calibre des arteres engorgées fait nécessairement une compression sur les veines qui leur correspondent. Par cette raison il y aura un étranglement particulier à l'endroit du passage de ces veines par les trous de la base du crâne, qui sont propres aux vaisseaux particuliers de la dure-mere. Ainsi les veines jugulaires externes ne recevront plus qu'une partie du sang qui y aura été porté. La chaleur résultante de cet état inflammatoire de la dure-mere, en dissipant la rosée lymphatique qui humecte les deux méninges, entraînera l'adhésion de l'une à l'autre, & de-là s'ensuivront tous les fâcheux effets que nous avons dit résulter de l'inflammation primitive de la pie-mere.

11°. Nous avons observé en plusieurs cadavres des enfoncemens particuliers dans l'intérieur de la voute du crâne, dans lesquels sont nichés des prolongemens de la dure-mere, ayant la forme de mammelons (*a*). Le crâne, dans ces endroits, se trouve considérablement aminci & souvent réduit à un feuillet transpa-

(*a*) Observation de la page 71.

rent, (qui quelquefois est percée par un trou, que traversent des petits vaisseaux qui établissent une communication entre la dure-mere & les tégumens extérieurs du crâne.) On conçoit que de ce vice de conformation il s'ensuit aisément des engorgemens de vaisseaux dans le voisinage de ces parties, d'où peut résulter une disposition prochaine à l'apoplexie.

En détachant les tégumens extérieurs du crâne dans certains cadavres qui étoient dans ce cas, nous avons vu couler, par ces trous extraordinaires, du sang en abondance : c'est ce que nous avons particulieremet observé dans le sujet de l'observation ci-après.

12°. La compression de la surface du cerveau peut être aussi l'effet de la callosité & de l'ossification de la dure-mere ; on en a plusieurs exemples.

13°. La pléthore particuliere des vaisseaux du cerveau peut provenir de plusieurs causes résidantes hors du crâne : elle peut provenir des efforts & des exercices violens du corps : la contraction forcée des muscles du corps, par laquelle les uns & les autres s'exécutent, en exprimant le sang des parties musculeuses en action, le détermine vers les parties où il trouve moins de résistance ; ce sont

les poumons & le cerveau. Dans les exercices du corps, où la respiration est intéressée, le sang qui, de retour du cerveau, doit être transmis par les veines jugulaires dans le ventricule droit du cœur, & de-là dans le poumon, trouve dans ce dernier viscere, qui est alors dans un état violent, un obstacle considérable, d'où résulte une double cause de dilatation des arteres de la pie-mere, & la compression proportionnée du cerveau.

Si les violens exercices se font lorsque l'atmosphere est fort échauffée, les effets en seront plus fâcheux. Un jeune homme de quatorze ans tomba, tout-à-coup, sans connoissance le lendemain d'une partie de plaisir à la campagne, où il s'étoit donné beaucoup de mouvement; c'étoit le 5. d'Août 1774 : ce jour l'air étoit très-chaud. Appellé à son secours quelques heures après, je le trouvai dans un état vraiment apoplectique, & agité, par reprises fréquentes, de convulsions si violentes, que quatre hommes forts étoient à peine suffisans pour le contenir. On me dit qu'à son retour chez lui la veille, il avoit le visage d'un rouge cramoisi. Je jugeai, en conséquence, que la maladie provenoit de la pléthore des vaisseaux de la pie-mere : on lui avoit déja fait une

forte

forte faignée du pied ; j'en prefcrivis de fuite une feconde au bras : il fut tiré environ trente-fix onces de fang au malade dans ces deux faignées. Le foir du même jour je le trouvai calme, & ayant recouvré la connoiffance, quoiqu'imparfaitement. Le lendemain il étoit prefque convalefcent.

Le même effet peut s'enfuivre du ris immodéré, d'une colere violente ; c'eft de quoi nous n'avons que trop d'exemples.

14°. Si un embarras paffager du poumon peut entraîner l'apoplexie ou une maladie acceffoire, en interceptant le retour du fang du cerveau au cœur, que n'aura-t-on point à craindre de ces embarras du poumon, où le fang fe trouve arrêté dans ce vifcere par une caufe permanente ? La quantité du fang pouffé dans les arteres pulmonaires à chaque contraction du ventricule droit du cœur, ne pouvant être tranfmife en entier dans le ventricule gauche, il doit s'en enfuivre un engorgement dans le ventricule droit, dans l'oreillette droite & dans le tronc de la veine cave, qui ne permettra aux veines jugulaires d'y verfer qu'une portion du fang qu'elles rapporteront du cerveau. Les finus de la dure-mere refteront furchargés de celle qui n'aura pu

être transmise dans les cavités mentionnées, & par une suite nécessaire les vaisseaux de la pie-mere seront plus ou moins engorgés : c'est ce qui arrive dans la péripneumonie vraie, poussée au plus haut point ; les malades périssent dans le carus ou l'apoplexie. Les engouemens du poumon, qui se font peu à peu, menent encore assez souvent à ces maladies funestes, qui peuvent être aussi l'effet de la seule compression des veines jugulaires internes par des tumeurs écrouelleuses ou par des gonflemens quelconques des glandes jugulaires, voisines de ces veines.

15°. L'apoplexie dépendante d'un état morbifique de la substance corticale du cerveau, peut provenir de trop d'embonpoint ; les vaisseaux sanguins qui se distribuent à toute la circonférence du corps, ceux qui arrosent les visceres, & notamment les visceres du bas-ventre, sont entourés d'un tissu cellulaire, qui est plus ou moins garni de suc graisseux. S'ils s'en trouvent surchargés, le calibre des vaisseaux qu'il entoure, en est rétréci. Dès-lors le sang y passe en moindre quantité, & toutes choses étant égales d'ailleurs du côté de la chylification, de la sanguification, &c. l'excédent de ce qui de-

voit y être admis, se porte dans les parties où la même résistance n'a pas lieu, à sçavoir dans l'intérieur du crâne, où les vaisseaux de la pie-mere sont très-disposés à se charger de ce surcroît, par les raisons que nous avons alléguées.

Les Sujets, qui se trouvent dans ce cas, sont enclins au sommeil; ils ont des affections vertigineuses & des bruissemens d'oreilles : ils se sentent les membres engourdis, & souvent tout le corps. Les vaisseaux de la pie-mere, portés à un certain degré d'expansion, deviennent variqueux; la compression du cerveau, qui s'ensuit, est enfin assez forte pour entraîner la paralysie d'une partie du corps; paralysie qui est suivie de l'apoplexie.

C'est à une pareille cause que nous croyons devoir principalement rapporter l'apoplexie funeste, arrivée inopinément à une Dame Religieuse dont j'étois le Médecin, à l'issue de l'hiver de 1752. Cette Dame, âgée de quarante-cinq ans, ayant beaucoup d'embonpoint, étoit sujette depuis plusieurs années à de violens maux de tête : elle se plaignoit souvent d'étourdissemens & de vertiges. Plusieurs saignées, & les secours de tout genre, administrés assez vîte, ne purent empêcher qu'elle ne succombât le qua-

trieme jour de l'invasion de l'apoplexie. A l'ouverture du crâne, nous n'observâmes d'abord rien de particulier dans le contour du cerveau, non-plus que dans les ventricules latéraux : il se trouvoit un peu de lymphe amassée dans ces cavités ; mais en les examinant de plus près, j'apperçus à la partie inférieure du ventricule gauche, au côté externe de la base du corps cannelé, une fente qui étoit l'orifice d'une poche excavée dans la substance médullaire du cerveau : elle renfermoit une portion de sang caillé, du volume d'un œuf moyen de poule. De plus, le tronc vertébral & ses branches formant la fourche, se trouvoient garnis de nœuds ou d'anneaux de consistance presque cartilagineuse, situés fort près les uns des autres, & qui faisant saillie dans l'intérieur de ces vaisseaux, tenoient lieu de petites digues (a).

16°. Certains états morbifiques du bas-ventre déterminent le sang à se porter trop abondamment au cerveau. La grande

(a) On pourroit considérer cet état morbifique des arteres en question, comme cause de la maladie, & la rapporter à l'espece d'apoplexie que nous avons dit être l'effet de la callosité ou de l'ossification des arteres cérébrales, page 159.

réplétion de l'estomac fait souvent cet effet en comprimant fortement le tronc cœliaque & l'aorte inférieure. Si la matiere qui cause la réplétion est de nature à se raréfier ou à se gonfler d'une maniere quelconque, le pilore se trouvant alors resserré spasmodiquement, l'estomac fait faire la voute au diaphragme, & l'action du poumon s'en trouve plus ou moins gênée. Si pour lors l'estomac vient à être excité au vomissement, la contraction simultanée du diaphragme, qui dans ce moment tend à s'applatir, & celle des muscles du bas-ventre qui forme une autre pression en dedans, rend l'état du Sujet d'autant plus dangereux, que l'estomac se trouve comme dans un pressoir. La respiration en conséquence se trouvant presque suspendue, les veines jugulaires ne peuvent verser dans le poumon le sang qui revient du cerveau: les vaisseaux de la pie-mere se trouvent distendus à un point extrême: ils sont forcés, & entraînent une apoplexie mortelle, s'ils ne sont débarrassés promptement par une grande hémorrhagie. Cette maladie est aussi assez souvent l'effet d'un ralentissement considérable de circulation dans les vaisseaux cœliaques & mésentériques, à la suite des obstructions rebelles des vis-

ceres auxquels ils se distribuent, ce qui a lieu sur-tout dans la maladie hypocondriaque enracinée, où les fonctions du cerveau sont toujours plus ou moins lésées. Le vertige, la céphalalgie, les idées noires, l'imagination dépravée, &c. sont le partage des tristes suppôts de cette maladie, qui se termine assez souvent par l'apoplexie, quoique la substance du cerveau ne soit pas absolument attaquée.

L'usage immodéré des liqueurs spiritueuses & fermentescibles entraîne des effets aussi fâcheux par le spasme violent qu'elles excitent dans les membranes nerveuses, & qui se propageant jusques au cerveau, cause l'étranglement des vaisseaux cérébraux. Nous en voyons assez fréquemment des exemples en cette contrée, où le petit-peuple est enclin à l'ivrognerie. Quelque nombreuse que soit la liste que nous venons d'exposer des causes productives de l'apoplexie, le tableau n'en est pas encore épuisé. Mais ce que nous en avons rapporté suffit pour apprécier le fond que l'on doit faire sur la division vulgaire de cette maladie en sanguine & en pituiteuse; division qui ne sert qu'à resserrer l'idée que nous devons avoir de sa nature & de ses distinctions.

Quoique très-compliquée dans ses causes, la maladie est néanmoins très-simple dans son essence. La transmission du fluide nerval dans les organes des sens & des mouvemens volontaires, interceptée par un vice quelconque de l'origine même des nerfs qui y aboutissent, voilà en quoi consiste l'apoplexie; & ce vice consiste toujours, ou presque toujours, immédiatement dans la compression de cette partie du cerveau, dite le *sensorium commune*, compression qui est le plus souvent l'effet de la dilatation ou de l'augmentation du calibre des vaisseaux cérébraux, en conséquence de leur engorgement, ou bien de l'épanchement qui s'ensuit de ces vaisseaux forcés, déchirés ou détruits d'une maniere quelconque.

En effet, quelque désordre qu'il y ait dans l'intérieur du crâne, l'apoplexie ne s'ensuivra que dans le cas où la compression du *sensorium commune* sera portée à un certain degré. On a trouvé, dans nombre de cadavres, des épanchemens considérables dans le crâne, qui n'avoient pas causé l'apoplexie: elle ne succede aux plaies de tête, avec fracture de la boîte osseuse, qu'autant que le cerveau se trouve comprimé par du sang

épanché ou par des esquiles d'os enfoncés dans sa substance, & que la compression s'étend jusqu'au *sensorium commune*. Le crâne peut être fracassé; les méninges peuvent être déchirées; une partie même considérable du cerveau peut être emportée, sans que l'apoplexie s'ensuive. Nous pourrions en citer nombre d'exemples, s'il étoit nécessaire.

La présence des différentes causes exposées ci-dessus, même de celles qui paroissent devoir déterminer plus décisivement l'apoplexie, ne suffit pas toujours pour la décider; c'est ce qui n'arrive que par l'adjonction de certaines circonstances, soit du dedans, soit du dehors. Ces circonstances sont ce qu'on appelle des causes occasionnelles; ce sera une certaine constitution de l'air, ou son altération, un changement subit de temps, un exercice violent, une chûte, quelques erreurs dans le régime, une maladie étrangere à la cause en question, &c.

L'observation suivante vient à l'appui de ce que nous avançons.

Une femme septuagénaire, confiée à nos soins, étoit sujette depuis quelques années, à des vertiges, des éblouissemens & des engourdissemens des mem-

bres ; la langue s'embarrassoit de temps en temps ; la personne balbutioit & avoit peine à s'énoncer. Ces symptômes étoient plus marqués depuis environ deux années : les vertiges fréquens avoient été la cause de plusieurs chûtes, dont quelques-unes sur la tête. La derniere lui étoit arrivée le 6 Janvier de l'année 1774, quatre à cinq mois avant sa mort : la tête avoit porté sur le pavé du côté gauche ; mais il ne s'étoit ensuivi ni perte de connoissance ni aucun des signes qui caractérisent la fracture du crâne ou la compression du cerveau. Néanmoins peu de jours après il survint une fievre continue inflammatoire, qui fut traitée selon les regles de l'Art, & avec succès. Quand la malade fut convalescente, on s'apperçut qu'elle traînoit la jambe droite ; la langue étoit restée fort embarrassée, & le corps dans une espece d'engourdissement : il y avoit de temps en temps des disparates ; le pouls étoit ferme, renitent & souvent fébrile : ces symptômes étoient plus marqués dans les changemens de temps, & sur-tout lorsque le ciel étoit couvert de nuages. Quoique l'on fût en garde sur les suites de cet état, & que l'on eût recours assez souvent à la saignée, on ne put que reculer le coup funeste qu'on avoit prévu.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

DÉCEMBRE 1776.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5 1/2	10 1/4	7 7/8	27 8 3/4	27 9 7/8	27 11
2	3 7/8	9 1/4	4 3/8	27 11 5/8	27 11 1/2	27 11 1/4
3	1 1/4	7	4	27 11 3/4	27 11 7/8	27 11 7/8
4	3 1/2	7	5 3/8	28 0	28 0 1/8	28 0 1/8
5	3 5/8	6 1/2	3 1/4	28 0	27 11 3/4	27 11 3/8
6	0	4	1 5/8	27 10 1/8	27 10	27 10
7	2 1/2	6	4 1/4	27 10 5/8	27 11	27 11 3/4
8	1 1/4	5 1/4	2 1/8	28 0 1/8	28 0 1/2	28 0 3/4
9	0 3/4	4 1/4	1	28 0 3/4	28 0 7/8	28 1
10	1 1/8	5 1/4	3	28 2	28 2 1/2	28 3 1/2
11	1 3/4	4 1/8	3 1/8	28 4 3/4	28 5	28 5
12	3 1/2	5 3/4	4	28 4 1/4	28 3 3/4	28 3 1/4
13	1 1/2	1 1/2	0 1/2	28 3 1/4	28 3 1/4	28 3 1/4
14	0	0 3/4	0 1/4	28 3	28 2 1/2	28 2 1/2
15	1 1/2	3 1/8	2	28 0 1/8	27 11 1/2	27 11 1/8
16	2 3/4	5	2 1/2	27 9 1/8	27 8	27 8 1/2
17	0 3/4	2 3/4	0 1/8	27 8 1/8	27 8	27 7 3/4
18	0 1/2	1 1/8	0	27 6 1/4	27 6 3/4	27 6 7/8
19	0 1/2	4 3/4	2 3/4	27 4	27 5	27 7
20	1	3 1/8	2 1/4	27 7 1/8	27 5 7/8	27 7 1/4
21	2 1/2	5	8 1/2	27 10 1/4	27 9 1/4	27 7 1/2
22	8 3/8	10	8 3/4	27 11	27 11	27 10 3/4
23	6 7/8	7 5/8	5 1/4	27 10 3/4	27 10 1/2	27 10
24	4 1/4	4	1 1/2	27 8	27 7 1/3	27 6 3/4
25	2	3 3/4	2 1/8	27 8 1/8	27 9	27 9 3/8
26	0	2 5/8	1 3/8	27 9	27 9 1/8	27 9 1/8
27	0	1 1/8	1 7/8	27 9 1/2	27 10	27 10 1/8
28	2 3/4	0 1/8	4 1/8	27 10 1/2	27 11	27 11
29	2 1/2	1 1/4	1	27 9 1/8	27 7 1/4	27 6 1/8
30	0 1/2	1 3/4	1 3/4	27 4 7/8	27 5	27 5 1/2
31	2 3/4	3 1/4	6 1/8	27 6 3/4	27 8 1/4	27 9

Vents et Etat du Ciel.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 9 h.
1	S. couvert.	S-O. nuages.	S-O. couvert.
2	E. beau.	S-E. beau.	E. beau.
3	E. beau, bro.	E. beau.	E. beau.
4	S. couv. bro.	S. couv. humid.	S. couvert.
5	N-E. b. hum.	N-E. beau.	N-E. beau.
6	N-E. beau, br.	N. beau.	N. beau.
7	N-E. beau, br.	N-E. beau.	N-E. couv.
8	N-E. beau, br.	N-E. beau hum.	N-E. beau.
9	E. couv. bro.	E. beau.	E. beau.
10	E. nuag. bro. pluie, grêle.	E. beau.	E. beau.
11	N-E. couv, br.	N. couvert. br.	N-S. couv. br.
12	N. *idem.*	N. *idem.*	N. *idem.*
13	N-O. *idem.*	O. *idem.*	N-O. *idem.*
14	E. *idem.*	E. *idem.*	N-E. *idem.*
15	S-E. *idem.*	S. *idem* pl. vent.	S. *idem.*
16	S. *idem.* pluie	S-O. c. pl. vent.	S-O. beau.
17	N.O. c. pl. n.	N-O. beau.	N. nuages.
18	E. c. br. grêl.	E. couvert. vent.	E. couvert.
19	S. couvert.	N. beau.	N-O c. pl g. v.
20	S-O. couv. pl.	S. couv. pluie.	S. couvert.
21	S-O. couv. pl.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl g. v.
22	O. c. v. hum.	O c. gr v. hum.	O. c. g. v. hu.
23	N-O. couv. v.	O. nuag. pluie.	O. couv. vert.
24	O. c. t. pl. gr.	N-O. c. t. pl. gr.	N-O. n. gr. v.
25	N-O. couv. v.	N-O. couv. pl.	N-O. couvert
26	N-O. c. neig.	N-O. couvert.	N-O. couvert
27	N. couv. bro.	N. beau.	N. nuages.
28	N E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
29	N-E. couv. g. vent, neige.	O. couvert. gr. vent froid.	O. couv. gr. vent froid.
30	N-O. c. neig.	O. nuages.	O. couvert.
31	N-O. beau, neige la nuit	N-E. beau & & froid.	N. beau & froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	$10\frac{1}{4}$ deg.	le 1er
Moindre degré de chaleur	$6\frac{3}{8}$	le 31
Différence.	$16\frac{5}{8}$ deg.	
Plus grande élévation du Mercure	28 pou. 5 l.	le 11
Moindre élévation du Mercure . .	27 4 l.	le 19
Différence	1 pou. 1 l.	

Nombre de jours de Beau	10
de Couvert . . .	18
de Nuages	3
de Vent	6
de Brouillard .	15
de Pluie	9
de Neige	6
Quantité de Pluie	15 lignes. $\frac{1}{2}$
D'Evaporation	8
Différence	$7\frac{1}{2}$
Le vent a soufflé du N.	4 fois.
N.-E.	6
N.-O.	5
S.	4
S.-E.	1
S.-O.	3
E.	5
O.	3

Température : Elle a été très-variable, & en général froide & très-humide.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 2 Décembre 1776.

Nous n'avons eu aucune maladie regnante à Montmorency, ni dans nos environs. La Petite-Vérole avoit cessé.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1776.

On a observé, dans le courant de ce mois un grand nombre de catarrhes, qui ont été plus ou moins accompagnés de lassitude, de fievre & de crachement de sang, & ont même dégénéré dans quelques sujets en fausse péripneumonie. Après une ou deux saignées, on a été obligé d'avoir recours aux doux laxatifs, & au kermès minéral. Sur la fin du mois, ces catarrhes ont affecté plus particulierement la peau & les membranes des muscles, sous la forme de rhumatisme, quelquefois ils ont attaqué les reins, les cuisses & les jambes, & ont occasionné de véritables gouttes sciatiques. Nombre de personnes ont aussi été attaquées d'éréfipele au visage; on a aussi observé des diarrhées, & même des dyssenteries. Enfin, il y eut quelques morts subites.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Décembre, par M. Boucher, Médecin.

Il y a eu, ce mois, des variations dans la température de l'air. Après quelques jours d'un air tempéré, la liqueur du thermometre a été observée, du 6 au 11, au terme de la congellation; ensuite de quoi il y a eu une alternative de température. A la fin du mois, la liqueur du thermometre a été observée, cinq jours, au-dessous du terme de la congellation. Le 31 elle étoit descendu à 5 degrés sous ce terme.

Le mercure dans le barometre ne s'est pas éloigné du terme de 28 pouces. Du 11 au 15, il a été observé à 28 pouces 3 & 4 lignes. La derniere moitié du mois a été pluvieuse.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congellation, & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du nord, vers l'est.	2 fois du sud, vers l'ouest.
6 fois de l'est,	6 fois de l'ouest.
8 fois du sud, vers l'est.	2 fois du nord vers l'ouest.
6 fois du sud.	

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
11 jours de pluie, } 4 jours de brouil-
3 jours de neige. } lards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Décembre 1776.

Deux especes de fievre continue se sont manifestées ce mois, la fievre double-tierce & la fievre putride. (Nous entendons par fievre double-tierce-continue, celle qui a des accès journaliers, soit qu'ils soient précédés d'un frisson, ou qu'il n'y en ait point d'apparent ; & alternativement plus violens un jour que l'autre.) La marche de cette maladie, commune dans ce Pays, en Automne, & dont nous avons plusieurs fois fait mention dans ce Journal, n'a eu rien de particulier pour la marche & pour le traitement. Elle n'a pas même été aussi fâcheuse qu'elle l'est ordinairement.

J'ai vu une jeune Religieuse, d'une foible complexion, travaillée d'une fievre vraiement double-quotidienne, dont les accès, précédés d'un frisson, laissoient peu d'intervale. La crainte des suites, me fit recourir au quinquina dès le cinquieme jour, sans avoir employé préalablement d'autre remede que deux saignées, les symptômes n'ayant pas indiqué sensiblement de vomitif ou de purgatif. La malade ne fut purgée que lorsque le quinquina eut considérablement diminué & affoibli les accès. La continuation de ce remede l'a mise à l'abri des suites & de la récidive.

La fievre putride, qui s'est manifestée dans le peuple, avoit un caractere de malignité. Les malades rendoient des vers. Les disparates, l'état comateux, le délire même, & les soubresauts des tendons s'ensuivoient bientôt dès le sixieme ou le septieme jour de la maladie, & pour lors on trouvoit un pouls déprimé, foible, fréquent & inégal. Le ventre se météorisoit; il y avoit constipation;

ſtipation, qui ne cédoit pas même aux lavemens. La peau & la langue étoient ſèches ; les urines claires, quelquefois ardentes, & ſans ſédiment. Peu de malades néanmoins, de ceux qui ont été traités convenablement, ont ſuccombé ; la maladie ſe terminoit aſſez ordinairement vers le quinzieme jour, ſans criſe manifeſte. Nous nous propoſons de donner dans le Journal prochain un Précis de la cure.

PRIX.

De l'Académie de Lyon

L'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Lyon, a fait le 3 Décembre dernier ſa rentrée publique. La Séance fut ouverte par la proclamation des prix, dont la diſtribution avoit été renvoyée. Le ſujet du prix fondé par M. *Adamoli*, conſiſtoit à démontrer *quelques découvertes utiles dans le regne végétal relativement à la matiere médicale*. Le premier prix double, remis pluſieurs années de ſuite au concours, &

qui étoit deux médailles d'or de la valeur de 300 liv. chacune, a été décerné à un Ouvrage considérable, qui appartient en commun à M. *Coste*, Médecin de l'Hôpital militaire de Calais, Aggrégé honoraire du College Royal de Médecine de Nancy, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même ville & de celle de Lyon, & à M. *Willemet*, Doyen des Apothicaires, Démonstrateur Royal de Chymie & de Botanique au College de Médecine de Nancy, & des Sociétés Royales, Patriotiques & Économiques de Suede, de Berne & de Hesse-Hombourg. Ce Mémoire couronné a pour titre: *Essais botaniques, chymiques & pharmaceutiques sur quelques plantes indigenes, substituées, avec succès, à des végétaux exotiques*. On y a joint *des observations médicinales sur les mêmes objets*, avec cette épigraphe tirée du vingt-quatrieme Livre de l'Histoire Naturelle de *Pline*: *Naturæ placuerat esse remedia parata vulgo inventa facilia ac sine impendio.*

Cette Séance ayant été trop remplie pour pouvoir rendre un compte suffisant & détaillé de cet Ouvrage intéressant, l'Académie a délibéré qu'il en seroit fait mention dans une autre Séance publique, qu'elle doit tenir à cet effet en Janvier 1777.

Le second prix double, consistant en deux médailles d'argent, a été donné au Mémoire de M. *Strack*, Docteur en Médecine, Professeur en l'Université de Mayence, Conseiller du Prince Electoral, &c.

La question de physique étoit l'*Electricité de l'atmosphere a-t-elle quelque influence sur le corps humain, & quels sont les effets de cette influence?* Le Mémoire couronné est de M. *De Thaurry*, Membre de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Caen.

M. le Directeur a renouvellé dans cette Séance l'annonce du Prix des Arts, fondé par M. *Christin*, & de celui que M. *de Flesseles* a proposé pour la perfection de la teinture noire sur la soie, lesquels doivent l'un & l'autre être distribués cette année 1777.



ANNONCE.

La Faculté de Médecine de Paris vient de perdre un de ses Membres, qui avoit dans la Capitale une pratique fort étendue, & qui avoit acquis un nom dans la République des Lettres par ses écrits, où l'on remarque constamment du génie, du feu, de l'imagination, de l'érudition, du savoir. Avec tant de talens, rarement réunis, M. *de Bordeu* auroit pu subjuguer tous les esprits, & rétablir, dans notre siecle, l'ancien Code des Médecins méthodiques, dont il suivoit les opinions, si les paradoxes, trop répandus dans ses Ouvrages, n'eussent tenu en garde contre la séduction.

On le trouva mort dans son lit le 24 Décembre au matin : il avoit annoncé à ses amis qu'il mourroit subitement. On doit être surpris néanmoins que, malgré les signes avant-coureurs, par lesquels il jugeoit que sa carriere alloit finir, il n'ait pas eu recours à l'art qu'il exerçoit pour prévenir l'attaque d'apoplexie qui l'a enlevé dans la cinquante-cinquieme année de son âge, étant né en 1722. Il étoit Docteur de Montpellier depuis plusieurs années, lorsqu'en 1752 il entra en

Licence dans la Faculté de Paris. Il eut le second lieu, le premier ayant été donné à Amable Chomel, suivant l'usage, comme fils de Docteur de Paris.

Voici la liste des productions de M. *Bordeu.*

Chylificationis Historia.

Dissertatio physiologica de sensu genericè considerato.

Ces deux Dissertations furent d'abord imprimées à Montpellier, l'une en 1742 & l'autre en 1743 : il n'en fut tiré que trois à quatre cens exemplaires. Depuis, c'est-à-dire en 1751, elles furent réimprimées à Paris chez *Quillau, in-12 de 86 pages.* Il paroit que l'Auteur lui-même, qui se montre seulement comme Editeur, les a fait réimprimer alors, pour accompagner son *Traité des Glandes*, qu'il publia cette année.

Lettres contenant des Essais sur l'histoire des eaux minérales du Béarn & de quelques-unes des Provinces voisines, sur leur nature, différence, propriété; sur les maladies auxquelles elles conviennent, & sur la façon dont on doit s'en servir, adressées à Madame de Sorberio, *à Pau en Béarn, par M.* THÉOPHILE DE BORDEU, *le fils, Médecin-Chirurgien, Docteur de Montpellier. A Amsterdam, chez les Freres* Poppé, *Libraires.* M. DCC. XLVI; *se vend à Montpellier chez le sieur*

Gontier, *Libraire à la Loge.* (in-12 de 221 pages.)

Par le titre de *Médecin-Chirurgien* que prenoit alors M. *Bordeu*, il paroît qu'il se destinoit à exercer la Chirurgie, soit séparément, soit conjointement avec la Médecine. Il se rapprocha même des Chirurgiens dans le temps de leur procès avec les Médecins, & il est plus que probable qu'il servit de sa plume les premiers contre les seconds. Mais en 1752, s'étant mis sur les bancs de la Faculté de Paris, il ne s'occupa plus que de la Médecine.

Ces Lettres sont au nombre de 29 : la derniere est datée de Montpellier 1 Août 1746, & signée ainsi, BORDEU JURQUE, *Médecin-Chirurgien.*

Elles ont été réimprimées sous le même format format-en 1748, *de 218 pages*, avec la fausse adresse d'Amsterdam. A la fin se trouve une Table des Matieres, qui manquoit dans la premiere édition de 1746.

Recherches anatomiques sur les Glandes & sur leur action. Paris, Quillau, 1751. (in-12.)

Mémoire sur les articulations des os de la face, lû à l'Académie des Sciences, & imprimé dans le second volume des Savans étrangers.

Mémoire sur les écrouelles, qui a obtenu le second prix de l'Académie de Chirurgie en 1752.

La *France littér.* tom. ij *pag.* 224, indique une édition de ce Mémoire, faite en 1751 *in-12.* C'est très-certainement une erreur.

Il a reparu chez *Didot* le jeune, dans un volume qui a pour titre, *Usage des eaux de Bareges & du mercure pour les écrouelles*, ou *Dissertation sur les humeurs scrophuleuses*, &c. 1767. in-12 de 228 pages.

Recherches sur les Crises.

Ce morceau, composé en 1753, fut inséré dans le grand Dictionnaire Encyclopédique, & réimprimé en 1768 à la suite de la deuxieme édition des Recherches sur le pouls, *tom.* ij. On lit dans la *France littéraire*, *page* 223, tome ij, que ces Recherches furent imprimées en 1755 *in-12*. Nous n'oserions assurer que ceci fût inexact.

Trois Theses durant le Cours de sa Licence dans la Faculté de Paris.

1°. *An omnes corporis partes digestioni opitulentur?* Affirmativè. 1752. *in*-4°.

2°. *An venatio cæteris exercitationibus salubrior?* Affirmativè. 1752. *in*-4°.

3°. *Utrum Aquitaniæ minerales aquæ morbis chronicis?* Affirmativè. 1754. *in*-4°.

Recherches sur le pouls par rapport aux crises. Paris, de Bure, 1756. *in-12 de* 483 *pages.*

Il s'est fait de ces Recherches une seconde édition, augmentée des Recherches sur les Crises du même Auteur, & des jugemens portés sur la doctrine du pouls depuis la publication des Recherches en 1756. Elle a paru chez *Didot* en 1768. *in*-12. 4 vol.

Cet Ouvrage, d'un Médecin de trente-quatre ans, qui avoit à peine eu le temps & l'occasion d'observer deux ou trois fois le même rhythme sphygmique, parmi le grand nombre de ceux dont il fait l'énumération; cet Ouvrage (disons-nous) a cependant décidé la réputation de son Auteur. On vit bientôt quelques jeunes gens s'exercer, d'après ces recherches, à l'examen du pouls: le sujet étoit intéressant; l'enthousiasme se mit de la partie: mais l'enthousiasme, en certains cas, ressemble à une fusée volante, qui s'élance avec rapidité, & qui après avoir éclaté & ébloui, ne laisse qu'une légere fumée que le vent emporte & dissipe.

Recherches sur quelques principes d'Histoire de la Médecine, qui peuvent avoir rapport à l'Arrêt de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, concernant l'inoculation, & qui paroissent favorables à la tolérance de cette pratique. Liege. 1764. volume de 586 pages.

Voici le jugement qui fut porté de cet Ouvrage lorsqu'il parut; jugement conforme à la vérité, & dont M. *Bordeu* lui-même est convenu dans le temps. *Journ. de Trévoux.*

» On sent, en lisant cet Ouvrage, que la plume » a été conduite par une imagination rapide, » qui ne veut point d'entraves, qui ne sauroit se » prêter à la lenteur de la réflexion, & encore » moins à revenir sur ses pas. L'Auteur a sûrement du talent pour écrire: son style, qui est à » lui, est souvent pittoresque, animé, hardi; » mais est-il toujours assez correct? N'est-il pas » bondissant & inégal? N'apperçoit-on pas un » peu trop que l'Ecrivain n'a fait que rassembler » des pensées isolées, & jettées sur le papier, suivant qu'elles se sont présentées ».

Au reste l'Auteur, sans être partisan enthousiaste de l'inoculation, fait voir que cette pratique doit être tolérée, quelque secte qu'on ait embrassée.

Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire & sur quelques maladies de la poitrine. Paris, Didot. 1767. *in*-12.

Recherches sur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature & sur la maniere dont on les traite aux eaux minérales de Bareges & des autres sources de l'Aquitaine. TOME *I. Contenant la théorie générale des maladies, & l'analyse médicinale du sang. Paris*, Ruault. 1775. *in*-8°.

Il y a de ce Médecin des Recherches sur la colique métallique, insérées *Journal de Médecine tom.* xvj. xvij. xviij. xjx. & xxiij.

M. *Minvielle* prétend que le *Specimen novi Medicinæ conspectûs*, 1749. 1751. *in*-8°. ainsi que les *Institutiones medicæ ex novo Medicinæ conspectu*, 1755. *in*-12. Ouvrages attribués à M. *de la Caze*, appartiennent, quant au fond, à M. *de Bordeu*, sur les Mémoires manuscrits duquel M. *de la Caze* les a composés, de même que l'*Idée de l'homme physique & moral.* Mais cela est-il bien prouvé?

M. *Minvielle* dit encore que la traduction des *Nouvelles Obſervations ſur le pouls intermittent, publiées en Anglois par le Docteur* Cox, eſt de M. *de Bordeu*; d'autres veulent qu'elle ſoit de M. *Dupuy*, Docteur Régent de la Faculté de Paris.

Il ſeroit peut-être à deſirer qu'un Médecin impartial ſe chargeât d'extraire des différens écrits de M. *Bordeu* les bonnes choſes qui y ſont répandues; dans l'état où ils ſont, ils peuvent égarer les jeunes gens qui, en les liſant avec prévention, & ſe perſuadant entendre la voix d'un maître, devenu, comme autrefois *Themiſon*, le reſtaurateur d'une ancienne ſecte, prendroient aiſément des ſophiſmes pour des preuves; des paradoxes pour des vérités; des inductions adroitement préſentées pour des axiômes; des obſervations iſolées, ou ſeulement vues une fois, pour des faits inconteſtables.

LIVRES NOUVEAUX.

Beſchreibung des Schweffelſwaſſer zu Haſede, &c.... c'eſt-à-dire, *Deſcription de l'eau ſoufrée de Haſede, près d'Hildesheim; par M. F.* AUG. MEYER, *Docteur en Médecine. A Hildesheim & à Hambourg, chez* Bremdt. 1776.

Cette ſource donne ſept fois autant d'eau que la ſource de Pyrmont. Par l'analyſe qu'on en a faite, on s'eſt convaincu que ſoixante livres d'eau contenoient, outre beaucoup de ſoufre en ſubſtance, 106 grains de terre, & quatre grains de ſel alkali. Dans cet Ouvrage eſtimable, l'Auteur ſe montre comme Médecin, comme Phyſicien, comme Chymiſte & comme Praticien.

Danielis Wilhelmi Trilleri Clinotechnia medica antiquaria, ſive de diverſis ægrotorum lectis, ſecundum ipſa varia morborum genera convenienter inſtruendis, Commentarius medico criticus. Francof. ad Mœnum, apud Fleiſcher. 1774.

Ce morceau de Recherches ſur les lits eſt d'un Médecin octogénaire. Il a diviſé ſon Traité en trois parties : la premiere eſt employée à parler des lits des Anciens en général : la ſeconde renferme les particularités qu'on peut y obſerver : dans la troiſieme ſont expoſées les diverſes formes que les Anciens donnoient aux lits, ſelon la différence des maladies.

Recherches ſur les maladies épizootiques, ſur la maniere de les traiter & d'en préſerver les beſtiaux, tirées des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Stockolm, & traduites du ſuédois en françois ; par M. DE BAER, *Aumônier du Roi de Suede, Aſſocié ordinaire de l'Académie des Sciences de Stockolm, Correſpondant de celle de*

Paris. *A Paris*, *chez* Lacombe, *Libraire*. 1776. (in-8° de 72 pages.)

Cette collection de Mémoires a été dédiée à M. *Turgot*, Contrôleur général des Finances.

Les trois premiers Mémoires sont de M. *Turfen*, Médecin : il indique d'abord les caracteres intérieurs, qui sont une suite de la maladie des bestiaux. Il rapporte ensuite plusieurs autres accidens moins graves, bien qu'ils n'appartiennent point proprement à l'épizootie récente, mais qu'il n'a pas cru devoir omettre, afin de prévenir les erreurs, qui, sans cette connoissance, pourroient survenir dans l'examen de cette maladie. Il dévelope, dans le second Mémoire, les caracteres extérieurs dont il est important d'être instruit, puisqu'il est impossible, sans eux, de bien juger de la maladie, ni de faire par conséquent l'application heureuse des remedes. Il expose dans le troisieme les remedes qui lui ont réussi contre l'épizootie.

La quatrieme piece est l'extrait d'un Mémoire sur les maladies des bestiaux, par M. *Sandifort*, Docteur en Médecine, & Médecin ordinaire de la Haye. Des délabremens que cet Observateur a remarqués dans l'intérieur des visceres des animaux qu'il a ouverts, & des symptômes mêmes du mal, il conclut que cette maladie est une fievre inflammatoire putride, qui attaque principalement les intestins & la poitrine. Il fait ensuite mention des moyens de curation les plus propres à prévenir la maladie.

La cinquieme piece offre quelques réflexions sur l'inoculation de la maladie des bestiaux : elles sont de M. *Bergius*, Professeur d'Histoire Naturelle & de Pharmacie, & Assesseur au College Royal de Médecine.

La sixieme traite des moyens employés, avec

ſuccès, pour prévenir & pour traiter la maladie des beſtiaux, telle que celle qui a regné durant quelques années en Finlande. Ce Mémoire eſt de M. *Haartmann*, Docteur en Médecine, Médecin Provincial de la Sénéchauſſée d'Abo en Finlande, & Membre du College Royal de Médecine.

La ſeptieme & derniere piece eſt intitulée : Mémoire ſur la plantation & la récolte des orties, ainſi que ſur l'avantage inconteſtable qu'on peut en tirer pour engraiſſer le bétail & pour le préſerver de toute eſpece de maladies.

Ce volume contient des choſes excellentes.

An Eſſai on the water commonly uſed in diet at Bath, &c... c'eſt-à-dire, *Eſſai ſur l'eau dont on ſe ſert à Bath pour l'uſage de la cuiſine & de la table ; par M. G. FALCONET, Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres, chez* Lowndes. 1776.

Ce Traité ou Eſſai eſt diviſé en deux parties : on recherche dans la premiere la différence des eaux de pluie, de riviere & de puits. On indique enſuite quelles ſont les ſubſtances qui, mêlées à ces eaux, ſont capables d'en développer les différentes propriétés. La ſeconde partie eſt deſtinée à examiner la gravité ſpécifique de ces eaux, & ce qui modifie leur nature ou leur eſſence.

Die unſchædlichkeit der kirchhoefe nahe bey den wohnungen der lebendigen, &c. c'eſt-à-dire, *Preuves que les cimetieres*

qui sont proche des habitations des vivans ne sont pas nuisibles ; par un Ami de la vérité. *A Freiberg.* 1755.

On aura bien de la peine à croire, qu'un homme puisse soutenir, de sang-froid, que les miasmes, dont on a vu des effets si meurtriers, en ouvrant des fosses ou sépulchres, ne soient cependant pas nuisibles. Quoiqu'il en soit, on mettra peut-être quelque jour ce Livre au nombre de ceux qui ont été faits pour louer la folie, la fievre, la galle, les pous, &c.... mais il n'aura pas le mérite de ces derniers, qui plaisent & qui amusent.

Description & Traitement d'une affection catarrhale épidémique observée en 1732, parfaitement semblable à celle qui s'étend journellement en Europe, vulgairement appellée la Grippe. Multa renascentur. *A Montauban, chez* Charles Crosilhas. *1776.* (*in*-12 de 21 pages & 9 pour les Observations préliminaires.)

L'Auteur, d'après un passage du *Traité météorologique* du P. *Cotte* de l'Oratoire, où il est fait mention d'un rhumé épidémique qui se fit sentir en 1732 dans toute l'Europe, dû à une constitution particuliere de l'air, & non à de certains brouillards, a eu la satisfaction d'en trouver la description dans *Huxham*, *Obs. de aere & morbis epidemicis* (ann. 1733 & non 1732. V. pag. 80. édit. secund. Londini 1752. in-8°.) Il donne la traduction entiere de ce morceau, & il observe, avec raison, que la grippe qui a regné générale-

ment en Europe (dès le mois de Décembre 1775, au commencement de 1776, & qui a fait sentir plus ou moins ses influences dans les différentes maladies qu'on a vues dans le cours de la même année), ne differe que de nom de l'affection catarrhale décrite par *Huxham*. Il montre l'identité de leur nature & de leur traitement dans d'excellentes notes qu'il a jointes au texte. Cet Ouvrage passe pour être d'un jeune Médecin de Montauban; mais quand une These, soutenue sur la *grippe* en Mai 1776 à Montpellier, ne nous apprendroit pas qu'il est d'un Médecin exerçant dans cette derniere ville, les notes & les observations préliminaires n'en annonceroient pas moins qu'il part d'un Praticien consommé.

Fautes à corriger dans le Journal de Décembre.

Page 542, ligne 18, lisez, *la substance corticale*, &c.

Même pag. lig. 20, lisez *écarté*.



TABLE

DU MOIS DE FEVRIER.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Janvier 1777. A Paris, ce 24 Janvier 1777.
Signé POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

MARS 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1777.

EXTRAITS.

Mémoire qui a remporté le prix des Arts au jugement de l'Académie de Besançon, sur cette question : indiquer les végétaux qui pourroient suppléer, en temps de disette, à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes, & quelle en devroit être la préparation ; *par M. PARMENTIER, Pensionnaire du ROI, Maître en Pharmacie, de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, &c. A Paris, chez* Knapen, 1773.

Ouvrage économique sur les pommes de terre, le froment & le ris; par M. P.; à Paris chez Monory. 1774.

Récréations physiques, économiques & chymiques de M. MODEL, Conseiller de la Cour, premier Apothicaire, &c. Ouvrage traduit par M. P. A Paris, chez Monory, 1774.

Chymie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, des animaux & des minéraux par le moyen de l'eau pure; par M. le Comte DE LA GARAYE, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée de Notes; par M. P. A Paris chez Didot le jeune, *Libraire quai des Augustins.* 1775.

Expériences & réflexions relatives à l'analyse du bled & des farines, par M. P., chez Monory. 1776.

La Chymie, en produisant des phénomenes extraordinaires & surprenans, présentoit des moyens d'autant plus assurés pour faire des dupes, que ses opérations, pendant plusieurs siecles, toujours mystérieuses, nourrissoient en même temps le fol espoir de parvenir au grand-œuvre. *Quid prosunt stulto divitiæ, cùm sapientiam emere non possit?* Aussi la ruine des soufleurs insensés & malheu-

reux n'étoit-elle qu'un exemple inutile, jusqu'à ce que, par une suite de la connoissance de nos véritables intérêts, nous nous soyons enfin habitués à résister au penchant qui nous entraînoit vers tout ce qui tient du prodige. C'est par les efforts des hommes savans & généreux, qui se sont fait un devoir de rendre leurs connoissances publiques & utiles, que le goût de la physique expérimentale s'est rapidement répandu; & il devoit surtout avoir une influence très-remarquable sur la Chymie. Auparavant, sans principes, presque toujours inutile & souvent pernicieuse, elle fournit de nos jours les plus grands avantages aux Arts, & les secours les plus puissans à la Médecine. La Chymie, cultivée par des génies sublimes, est à jamais établie dans les droits qu'elle a à l'estime & à la reconnoissance de ceux qui apprécient le mérite par l'utilité. C'est en considérant cette science sous ce point de vue, que nous rendons compte des ouvrages de M. *Parmentier*. Il en a appliqué les principes aux objets du premier besoin.

Lorsque M. *Beccari* eut découvert, dans la farine de froment, deux substances très-distinctes, l'une qu'il désigne sous le nom de matiere glutineuse ou animale; l'autre amylacée ou végétale; les

Chymistes de toutes les nations s'occuperent, avec empressement, des expériences de ce savant Médecin : elles furent le sujet de plusieurs theses soutenues dans les plus célebres Universités, & l'on en fit mention dans les enseignemens publics & particuliers, si bien qu'on regardoit comme certain que la matiere glutineuse étoit la partie principalement nutritive du bled, & que celui-ci étoit d'autant plus alimentaire, qu'il en possédoit une plus grande quantité. M. *P.* néanmoins osa s'écarter de l'opinion commune, en établissant dans un Mémoire couronné par l'Académie de Besançon, que l'amidon étoit au contraire la partie du grain qui nourrissoit le plus ; & effectivement, dans le nombre des farineux dont les différens peuples de la terre font usage, on ne connoît que le froment qui renferme de la matiere glutineuse : mais il y a dans tous de l'amidon, & ils nourrissent en proportion de ce qu'ils en contiennent. D'après ce principe, l'Auteur chercha l'amidon dans beaucoup de végétaux, & il le rencontra dans le *maron d'inde, & dans les racines de bryonne, de pied-de-veau, de serpentaire, de mandragore, de colchique, d'iris, de glaïeul, de fumeterre bulbeuse, de pivoine, de filipendule, de petite chelidoine, & dans*

celles d'hellebore à feuilles d'aconit; telles ſont les plantes que M. *P.* indique pour remplacer, en cas de diſette, les grains ordinaires deſtinés à la nourriture de l'homme.

Pour retirer cet amidon, voici la méthode qu'il a employée. Après avoir épluché & lavé ces racines, il les a rapées en ajoutant un peu d'eau à celles qui ne ſont pas ſucculentes. Il en a fait enſuite une pâte pour la ſoumettre à la preſſe, & il a délayé le marc dans une très-grande quantité d'eau. Il s'eſt dépoſé au fond du vaſe un ſédiment qui, étant bien lavé, a préſenté tous les caracteres d'un véritable amidon : il a pris indiſtinctement pluſieurs de ces amidons, qu'il a mêlés avec du levain & de la pulpe de pommes de terre, pour en faire du pain, que différentes perſonnes ont trouvé bon. Huit onces de ce pain, deſſéché au four, ont ſuffi à M. *P.* pour le nourrir vingt-quatre heures ſans prendre aucun autre aliment.

Quoique ce fait ſoit bien concluant, néanmoins la queſtion concernant la vertu éminemment nutritive de la matiere glutineuſe, ſeroit encore à réſoudre, ſi M. *P.* ne fût revenu ſur cet objet, & qu'il n'eût cité de nouveaux faits propres à confirmer de plus en plus ſon opinion.

Les circonstances ne tarderent pas à lui en fournir les moyens.

La Faculté de Médecine ayant été consulté par le Gouvernement pour savoir si l'usage des pommes de terre pouvoit être nuisible, ainsi qu'on le prétendoit dans quelques-unes de nos Provinces, cette Compagnie, toujours animée du bien public, donna à ce sujet un rapport bien capable de dissiper les alarmes qu'on avoit fait naître : mais pressée de publier ce rapport, elle ne put l'accompagner des expériences chymiques qu'elle auroit desiré de faire. M. *P.* a rempli cette tâche en faisant l'examen analytique de ces racines. On voit avec plaisir, en lisant cet Ouvrage, qu'un simple végétal, long-temps méprisé, ait pu donner lieu à l'Auteur de faire autant d'expériences & de recherches pour constater que c'est bien à tort qu'on a taxé les pommes de terre d'être malfaisante, puisque, indépendamment de l'usage journalier dont elles sont depuis long-temps en Irlande, en Angleterre, en Allemagne & dans plusieurs de nos provinces, M. *P.* prouve sans replique qu'elles ne renferment aucun principe nuisible, & qu'elles sont très-nourrissantes; en effet, une livre de ces racines contient environ deux onces & demie d'amidon, six gros de partie fibreuse & une once de matiere extractive.

Le reste n'est absolument que de l'eau. M. *P.* s'occupe ensuite du bled & des autres grains dont nous nous nourrissons. Il s'arrête long-temps sur le froment, qu'il définit un composé de son ou d'écorce, de muqueux sucré, d'amidon & de matiere glutineuse. Cette derniere substance fixe davantage l'attention de M. *P.*, qui, dans son Mémoire sur les végétaux nourrissans, ne s'en étoit pas suffisamment occupé. Il répare ici cette espece d'oubli, & il multiplie les expériences pour en démontrer la nature & les propriétés: il la considere sous les différens états qu'elle prend : il détermine en quelle proportion elle se trouve dans les meilleurs bleds. Il examine ses effets dans la mouture & dans la farine qui en résulte, quelles sont ses fonctions dans la pâte & dans le pain qu'on en prépare : enfin il conclud, comme on l'a déja fait remarquer, que l'amidon est plus nutritif que la matiere glutineuse sous une même masse, & que celle-ci étant en moindre quantité dans le bled, il n'est pas probable qu'elle soit, comme on l'a avancé, la partie principalement nutritive de ce grain. En suivant pas à pas notre Auteur, il est difficile de n'être pas de son avis; mais les partisans de l'opinion contraire attendent encore de nouveaux faits, qui

rendent la conviction complete. Pourquoi, par exemple, n'avoir pas essayé de nourrir des animaux avec la matiere glutineuse & avec l'amidon pour en faire des objets de comparaison? Ce genre d'expérience, bien suivi, serviroit sans doute à décider la question.

En terminant cet article, nous remarquerons que M. *P.*, après avoir fait mention des bons effets du son, mêlé, dans une quantité convenable, à la farine, prétend que la surabondance du son donne au pain les qualités les plus pernicieuses; ce pain, dit-il, est susceptible d'une altération, *qui vise à la putridité & peut devenir le germe de maladies très-dangereuses*, page 130. Il y a sans doute une juste proportion à observer pour faire, avec le mêlange du son & de la farine, du pain, qui ait la meilleure qualité relativement aux individus qui doivent s'en nourrir: mais nous sommes bien éloignés de la persuasion que l'excès du son, dans le pain, puisse produire des effets aussi fâcheux que ceux que M. *P.* lui attribue. Pour appuyer notre sentiment, nous citerons quelques passages d'un bon Juge en Médecine & en Chymie, du célebre *Hoffmann*. Observat. XXII: *de panis grossioris Westphalorum, vulgò Bompournickel, naturâ, elementis*

chymicis & virtute, pag. 504 & seq. tom. IV. Genev. 1761. *Durus quippe & firmus hic victus minùs corruptibiles generat succos, duplò plus nutrit, fami magis resistit, & generat corpora firma, perferendis laboribus, injuriisque tolerandis idonea, & à morbis, maximè qui à* dissolutione massæ sanguineæ *calidâ proveniunt, immunia ...... Non tamen negandum est, victum hunc crassiorem minùs tutum esse illis, qui imbecilles sunt, quiete ac otio fruuntur, nec laboribus assueti. Hinc sapienter scribit Hippocrates de Med. priscâ. Sect. I. pag. 24.* Valentiora alimenta hoc habent, quod à naturâ, si superentur, nutriant egregiè, si non, dolores & morbos frigidos producant. *Et Celsus dicit pag. 106* : valentiora minùs facilè concoqui, sed si concocta sint, plus alere. Labore itaque & motu hîc opus est. *Tandem panis hic grossior singularem quoque fovet virtutem, aliis panibus non concessam, quod licet sit crassioris texturæ, alvum tamen subducat: notata hæc virtus jam olim fuit ab Hippocrate dum scribit.* (*De Diæta, lib. 2. sect. 10. p. 216. t. 1. édit. Græc. Lat. Van der Linden, in-8°. 1665.*) Panem ex farinâ integrâ non excussâ alvum subducere, purum verò minus, sed magis illam constipare. *Hanc virtutem maximè derivandam esse existimo*

ex furfuribus rigidioris texturæ ac figuræ, qui tenuissimas intestinales fibras ad motum excretorium promptiùs solllicitare & irritare continuò possunt, furfures enim, teste Galeno, virtutem habent detersoriam. *Hoffmann* n'oublie point de donner l'analyse chymique du Bompournickel, de laquelle il infere, ainsi que de la santé vigoureuse des Westphaliens, que ce pain est le meilleur aliment pour des hommes robustes & actifs. Mais si les craintes de M. *P.* sont mal-fondées, le motif qui les lui a fait concevoir ne peut être que louable : il partoit de la sensibilité de son cœur.

Quelque temps après l'examen chymique des pommes de terre, M. *P.* publia en françois les Récréations chymiques de M. *Model*, premier Apothicaire de l'Impératrice de Russie : s'il ne nous eût fait connoître par sa traduction que les découvertes & les vues profondes de ce savant Chymiste, ce seroit toujours un grand service qu'il auroit rendu à la France, & l'on ne pourroit refuser a M. *P.* un juste tribut d'éloges : mais ce n'est pas une simple traduction qu'il nous présente ; instruit des routes difficiles, mais sûres, par lesquelles la Chymie conduit aux vérités les plus cachées, il a ajouté à l'Ouvrage de M. *Model* des

expériences neuves, utiles & souvent nécessaires. Tantôt il développe ce que l'Auteur n'avoit fait qu'indiquer : tantôt il l'abandonne pour suivre une opinion mieux fondée. Nous allons donner une idée des dissertations de ce Recueil.

Dans celle qui regarde les vaisseaux de métal dont on se sert pour l'usage économique, M. *Model* s'éleve particulierement contre ceux qui sont faits de plomb, parce que ce métal est le plus pernicieux de tous, à cause de sa grande dissolubilité. La sophistication des vins, par la litharge & les autres préparations internes de plomb, excitent l'attention & la sensibilité de M. *Model.* Il réclame, avec raison, la sévérité des loix contre les Marchands qui emploient cette abominable fraude ; & il rapporte les moyens de s'en assurer d'une maniere non moins équivoque. Ces moyens sont connus & employés, pour cet effet, par tous les Chymistes. Mais plusieurs Médecins ne pensent pas comme l'a fait M. *Model*, que les acides végétaux soient le meilleur remede qu'on puisse prendre quand on a bu du vin falsifié, & ils se fondent sur ce que les vins lithargirés renferment un poison que les acides dissolvent & ne détruisent point. Il n'en est pas de même des poisons végétaux, dont la qualité délétere

appartient à une substance saline particuliere, & dont les acides végétaux deviennent les antidotes. C'est à ce sujet que M. *P.* rappelle l'efficacité du vinaigre contre les ravages de certaines plantes venimeuses, d'après les expériences qu'il a faites sur les champignons. Il remarque qu'il est impossible, par aucune opération chymique, de distinguer les bons d'avec les mauvais, puisque les uns & les autres donnent constamment les mêmes résultats dans l'analyse.

En traitant des poisons végétaux, on s'attendoit bien que l'ergot du seigle ne seroit pas oublié. Des Auteurs ont attribué à ce grain vicié les effets les plus affreux; mais ces Ecrivains n'ont sans doute pas fait les expériences nécessaires pour se mettre à l'abri de l'erreur : ils ont supposé comme un principe sûr ce qui étoit plus que douteux; en se copiant les uns les autres, ils ont attribué à l'ergot des maladies auxquelles il n'a vraisemblablement aucune part. M. *Model* discute le pour & le contre des diverses opinions sur la nature, l'origine & les propriétés de l'ergot. Quoique les nouvelles expériences de M. *P.* soient faites pour rassurer, cependant il termine cet article comme son Auteur, avec une circonspection digne d'éloge. On ne peut même

douter, dit-il page 430 du tome ſecond, que ſi l'ergot entroit pour moitié dans nos alimens, ſon uſage ne devînt nuiſible. On doit le regarder comme lourd, indigeſte & peu nourriſſant. Il faut eſpérer que bientôt il n'y aura plus aucune incertitude à cet égard, puiſque la Société Royale de Médecine vient d'annoncer qu'elle alloit répéter les expériences convenables pour juger ce fameux procès.

La diſſertation de M. *Model* ſur l'eau-de-vie de grains eſt fort curieuſe. On y trouve une grande érudition : il remonte juſqu'aux ſiecles les plus reculés, ſe tranſporte chez les différens peuples anciens & modernes, & prouve que, preſque dans tous les temps, on a fait des liqueurs ſpiritueuſes au moyen de la fermentation des grains, & à ce ſujet M. *P.* rapporte les tentatives inutiles qu'il a faites dans la vue de tirer de l'eau-de-vie des pommes de terre : il attribue ſon défaut de ſuccès à l'abſence du muqueux ſucré, qui eſt la ſeule matiere connue juſqu'à préſent pour donner de l'eſprit ardent. Ceux qui aſſurent avoir eu plus de réuſſite, ont employé probablement les fruits ou baies des pommes de terre au lieu des racines. Voilà comment ſouvent on ſe diſpute faute de s'entendre ou de s'expliquer.

Nous renonçons à regret à l'analyse de beaucoup d'autres dissertations curieuses & utiles. Les bornes prescrites ne nous permettent que d'en indiquer l'objet. On communique une méthode, d'avoir, en peu de temps, l'huile animale de Dippel la plus blanche & la plus parfaite possible. On offre une espece de tableau minéralogique & chymique des différentes sortes d'eau, & des analyses de sels, de terres, de pierres de charbon bitumineux & pyriteux: la poudre d'Aillaud, les goutes du Général Lamotte, la teinture d'antimoine, le rafinage du boràx, la sublimation du camphre, sont autant de secrets que nos Auteurs examinent, dévoilent & apprécient à leur juste valeur; mais nous ne saurions suivre MM. *Model* & *Parmentier* dans leur marche rapide, ni saisir la foule d'objets curieux qu'ils présentent: ils sont tous intéressans pour les Médecins, pour les Chymistes & pour les Economes.

M. *Model* est mort sans jouir du plaisir que procure, à l'Auteur le plus modeste, la traduction de ses Ouvrages. M. *F.* nous apprend dans l'Eloge de ce savant Chymiste, qu'il a été impossible, malgré la plus grande diligence, de la lui faire parvenir à temps.

L'édition

L'édition de la Chymie hydraulique de M. le Comte *de la Garaye* étoit épuisée, & cet Ouvrage, dont le titre seul a fait la fortune, avoit besoin de corrections & d'additions pour reparoître avec un air de nouveauté. M. *P.* se chargea de ce travail fastidieux, & l'enrichit d'un grand nombre de notes, qu'on lit de préférence au texte. M. le Comte *de la Garaye*, d'ailleurs respectable par son zèle charitable, n'étoit ni Physicien ni Chymiste : persuadé que l'eau, aidée de la trituration, séparoit des végétaux leurs parties les plus actives, il voyoit continuellement des sels par-tout où il n'y avoit que des extraits. On peut dire que M. *P.* a fait de la Chymie hydraulique un nouvel ouvrage : il y trouve occasion d'insister sur les soins éclairés qu'exigent la préparation & la distribution des remedes. Il est en effet bien intéressant pour prévenir des malheurs, souvent irréparables, de ne confier l'exercice de la Pharmacie qu'à des hommes instruits & jaloux de mériter la considération publique.

Le dernier Ouvrage de M. *P.* a pour titre : *Expériences & réflexions relatives à l'analyse du bled & de la farine*. Le principal objet de cette production est de répondre

à l'Auteur de cette *Analyse des bleds* (*a*), & en même temps de revendiquer pour *Beccari*, *Kesselmeyer*, *Model*, *&c.*, aussi-bien que pour lui-même, tout ce que l'Auteur de cette analyse a écrit sur les bleds & la farine. Comme le ton de cet Ouvrage de M. *P.* est polémique, nous devons nous contenter de l'indiquer. Le Lecteur y verra des discussions savantes & bien présentées.

Outre les Ouvrages dont nous venons de rendre compte, M. *P.* est encore Auteur de plusieurs Mémoires intéressans, publiés dans le Journal de Physique : nous nous contenterons d'en donner le titre & la date.

1°. Examen chymique des champignons. Mars 1774.

2°. Précis des différens sentimens des principaux Auteurs qui ont écrit sur l'ergot. Juillet 1774.

3°. Dissertation physique, chymique & économique sur la nature & la salubrité de l'eau de la Seine. Février 1775.

4°. Il a également publié dans le même Journal, l'Eloge de M. *Model.* Juillet 1775.

(*a*) Analyse des bleds, & Expériences propres à faire connoître la qualité du froment, & principalement du son de ce grain, &c. Paris, de l'Imprimerie Royale. 1776.

TROISIEME DISSERTATION (a) SUR L'INOCULATION;

A M. DARLUC, Professeur en Médecine en l'Université d'Aix; par M. BOUTEILLE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

Ut si desint vires, tamen est laudanda voluntas.
Ovid. de Pont. L. III. v. 4.

Les miasmes varioliques, déposés dans le tissu cellulaire & cutané lors de l'éruption, éprouvent ensuite, pendant la maturation des pustules, un changement considérable. Leurs parties hétérogenes & nuisibles, étant mêlées, broyées, confondues, & pour ainsi dire identifiées avec le pus, elles perdent, dans cette transmutation, une partie de leur activité & de leur acrimonie. Ce virus, ainsi mitigé par la suppuration, devient entre les mains d'un habile Inoculateur, le germe des petites-véroles les plus bénignes.

(a) La premiere Dissertation est consignée dans le Journal de Novembre 1775, page 398, & la seconde dans celui de Juin 1776, page 514.

J'ai essayé d'établir deux causes générales, qui décident du caractere benin ou malin de la petite-vérole. La premiere est la disposition naturelle du sujet. Nous naissons tous, ou presque tous, avec cette disposition, que par cette raison je pourrois appeller *innée*. Il est cependant quelques personnes que la nature semble avoir dispensé de payer ce tribut. On les voit parvenir à une vieillesse décrépite, sans jamais contracter la petite-vérole, quoique souvent exposées à la contagion. On a même connu des familles où cette exemption paroissoit héréditaire. Une des plus privilégiées, fut celle de *Diemerbroek*. Ce Médecin aussi habile Anatomiste, qu'heureux Praticien, nous assure que son pere, son grand-oncle, sa grand'mere, ses deux cousins germains, tous plus que octogénaires, avoient vécu sans essuyer cette maladie, & lui-même parvint à l'âge de soixante & dix ans sans en être affecté, malgré les fréquentes occasions auxquelles sa pratique très-étendue l'exposoit. Par un sort contraire, il est des individus très-susceptibles des impressions de la petite-vérole, & de ses funestes effets. Certaines familles même semblent malheureusement destinées à être, de pere en fils, les victimes de cette cruelle

maladie. Elle les maltraite d'une maniere affreuse, lorsqu'elle ne les fait point périr. L'Inoculation démontre cette vérité dans plusieurs sujets inoculés par la même main, avec la même matiere, dans la même saison, sous le même climat, dans le même lieu, & après les même préparations. Tous n'ont pas la petite-vérole d'une maniere également favorable. On ne peut attribuer cette différence qu'à la diverse disposition des sujets. Je n'entreprendrai point d'expliquer en quoi consiste cette disposition. On ne peut former à cet égard que des conjectures bien vagues & bien hasardées. *V.* les dissertations précédentes.

La seconde cause est la qualité intrinséque du virus. La différence de cette qualité n'est pas idéale; elle est réalisée par les effets analogues aux différentes espèces de petite-vérole, & constatée par la diversité des épidémies varioliques, tantôt généralement malignes, tantôt généralement bénignes, tantôt mixtes. On a voulu déduire ces différences des influences de l'air; mais jamais on n'a pu découvrir aucun rapport constant entre ces épidémies, & l'état météorologique du ciel. Il ne faut pas non plus la chercher toujours dans les dispositions des malades. Il n'est pas à

ſuppoſer que des milliers de ſujets, ſouvent en des provinces fort éloignées, en des climats bien oppoſés, aient une égale diſpoſition à contracter la petite-vérole; cette année toutes bénignes, & une autre année toutes malignes : il faut donc recourir à la matiere morbifique, & reconnoître que d'elle dépend en grande partie la différence des effets qui ſont plus ou moins violens, ſelon que la virulence variolique eſt plus ou moins grande.

La diſpoſition innée tient à la conſtitution individuelle de chacun. La nature la donne ; la nature ſeule peut la changer & la détruire, & c'eſt ce qu'elle fait au moyen de la maladie même.

La virulence variolique paroîtroit plus ſuſceptible de correction par les agens médicinaux ; mais l'antidote précieux de ce venin n'exiſte pas encore ; cependant combien de fois ce prétendu ſpécifique a-t-il été annoncé ? L'écoulement de quelques gouttes de ſang, par le cordon ombilical, a été indiqué comme un prophylactique aſſuré : un autre, non moins ſingulier, emprunté, dit-on, des Juifs de Hongrie, & publié par le Docteur *Moſes* dans une thèſe ſoutenue en 1766, eſt de ſaupoudrer de ſel l'enfant qui vient de naître. Cet uſage remonte à un

siecle bien antérieur à celui de la naissance de la maladie dont on le dit le préservatif. *Galien* en parle au Livre I. *de sanitate tuenda*, ch. 7. Il étoit si ancien chez les Juifs, que le Prophete *Ezechiel* l'indique dans ces paroles, *& quando nata es in die ortûs tui, non est præcisus umbilicus tuus, & aquâ non es lota in salutem, nec sale salita.* Chap. XVI. vers. 4.

M. le Marquis *de Saint-Aulaire*, cet *Anacréon* octogénaire, qui ne se rappella d'être né Poëte qu'à l'âge de 80 ans, avoit été saupoudré à sa naissance. J'ignore si pendant le cours de sa longue vie, qui fut de 105 ans, il fut exempt de la petite-vérole : mais quant aux circoncis de Hongrie, on ne doit pas être persuadé qu'ils jouissent de l'exemption que le Docteur *Moses* leur attribue. Le fait seroit trop public & trop remarquable pour qu'il n'eût pas frappé les Médecins Hongrois, qui en auroient instruit toute l'Europe. D'ailleurs ces enfans d'*Israel* n'auroient-ils pas révélé leur secret à leurs autres freres ? Ne leur auroient-ils pas appris à préserver aussi leurs enfans de la petite-vérole ? Cette prérogative, plus que la circoncision, distingueroit aujourd'hui ce peuple errant, des nations, parmi lesquelles il est dispersé. Cependant les Médecins du pays ne disent

rien de ce prétendu privilege, & nous voyons que la petite-vérole maltraite les Juifs autant que les Chrétiens & les Musulmans. Que penser donc de l'assertion du Docteur Juif? Ecrivons au bas de sa thèse ces paroles d'*Horace : credat Judæus apella.*

Le fameux Médecin Arabe, qui, le premier, a si bien décrit la petite-vérole, *Rhasès*, parle d'un syrop de perle, en usage chez les Indiens, d'une vertu si anti-variolique, que dès qu'on en prenoit, la petite-vérole, eût-elle déja poussé dix boutons, le onzieme n'osoit plus paroître. Je ne m'arrêterai pas à faire le détail de toutes les absurdités avec lesquelles on a voulu séduire le Public. Mais je ne dois pas omettre de parler des remedes mercuriaux.

L'alliage de l'antimoine & du mercure, réduits en des parties fort atténuées, n'a pas rempli les espérances que l'illustre *Boerhaave* en avoit conçu, & qu'il avoit inspirées aux gens de l'art. Les Médecins d'Edimbourg nous ont détrompés sur l'efficacité de l'éthiops minéral, tant prôné par *Lobbs*. *Huxham* n'hésite pas à proscrire tous les mercuriaux. Ces remedes ne sont pas cependant tout-à-fait à rejetter. Des grands Médecins savent en tirer avantage. Les fameuses poudres

Suttoniennes ſont mercurielles. *Dimſdale* preſcrit à ſes inoculés le mercure doux aiguiſé par un quart de grain de tartre ſtibié. M. *Fouquet*, dans ſon traitement de la petite-vérole des enfans, ordonne le mercure doux, aſſocié à la poudre cornachine. Un Médecin, connu par ſon eſprit & par ſon habilité dans notre contrée, employoit, ſous le nom de poudre pour la petite-vérole, un composé de panacée mercurielle, d'antimoine diaphorétique, & quelquefois de diagrede ſulfuré. Je puis atteſter les bons effets d'un mêlange de mercure doux broyé avec le ſucre & du kermès minéral à petite doſe dans la fievre ſecondaire, & ſur-tout dans les ſymptômes péripneumoniques qui l'accompagnent : mais ces remedes m'ont toujours paru agir comme fondans, incisifs, évacuans, & jamais comme ſpécifiques.

Quant au mercure en ſubſtance, je ſuis bien aſſuré qu'il ne garantit pas des mauvais effets du venin variolique. J'en ai des preuves bien évidentes. Je me contenterai de rapporter deux de mes obſervations. Un jeune homme, infecté de la maladie vénérienne, paſſoit par les remedes à Montpellier : il avoit déjà reçu preſque toutes les frictions, lorſqu'il fut pris de la petite-vérole ; elle fut très-

confluente & très-dangereuse. Cependant il fut guéri de ces deux maladies ; mais la petite-vérole a laissé sur son visage des cicatrices multipliées & profondes ; qui l'ont horriblement défiguré.

Un enfant de neuf ans avoit la teigne seche, pour laquelle on employa le mercure intérieurement & extérieurement. A l'issue du traitement il fut atteint de la petite-vérole : elle fut discrete, mais des plus abondantes. On pourroit appeller cette espece, où les boutons, sans se confondre, sont si près les uns des autres, petite-vérole affluente, pour la distinguer & de la discrete & de la confluente. Elle me paroît différer également de l'une & de l'autre, & constituer une espece moyenne. Tous ces boutons, qui couvrirent le corps de ce petit malade, donnerent une suppuration si grande, que le pus filtroit même dans le tissu cellulaire, ce qui occasionna une résorption de la matiere purulente, qui se jetta sur la poitrine & étouffa le malade. Les pustules continuoient à se remplir de pus & à s'épancher au moment même de la mort.

Le camphre renommé par *Groënveld*, comme le correctif des cantharides, prôné depuis peu comme celui du mercure, vient d'être annoncé comme anti-variolique. Selon M. *Rosen*, cette substance,

mêlée avec la pommade dont on ſe ſert pour inoculer en certains pays, fait manquer l'inoculation en énervant le levain variolique : auſſi ce ſavant Médecin Suédois l'a-t-il fait entrer dans ſes pilules préſervatives de la petite-vérole, pilules qui corrigent tellement la confluence des puſtules, que, par leur uſage, l'Auteur, (à ce que M. *Fouquet* rapporte d'après lui) a vu des puſtules confluentes diſparoître & être remplacées par des diſcretes. Que répondre à un Médecin illuſtre qui dit avoir vu des choſes ſi incroyables ? ſe taire & laiſſer parler l'expérience. Or depuis long-temps elle a déſabuſé de ces prétendus antidotes, dont la compoſition nous eſt connue. Quant aux recettes ſecretes, elle nous a appris & nous a convaincus qu'elles n'ont de mérite que celui du myſtere ; d'efficacité que ſur l'oreille des dupes, & d'utilité que pour la bourſe de l'homme à ſecret.

Sans être ſéduits par de ſi belles promeſſes, recourons à la nature, mettons à profit ſes bienfaits, & recevons de ſes mains un virus qu'elle-même a pris ſoin de corriger & d'adoucir. Donnons à ce préſent toute l'utilité dont il eſt ſuſceptible. C'eſt dans cette vue que je vais propoſer les regles qui m'ont paru les

plus propres à nous diriger sur le choix du pus variolique.

I. Toutes choses égales d'ailleurs, *plus le virus variolique qui servira à communiquer la petite-vérole sera corrigé & adouci ; plus la maladie sera bénigne.*

Cette proposition est une conséquence évidente de ce principe incontestable, que tout effet est proportionné à sa cause.

II. *Par la suppuration des pustules, le virus qu'elles contiennent est dompté & corrigé. Ce virus doit donc, toutes choses égales d'ailleurs, produire une petite-vérole plus bénigne que celui qui n'a pas passé par la suppuration.*

C'est aussi ce que l'expérience a démontré, puisque la petite-vérole, inoculée par quelque méthode que l'on suive, est généralement plus heureuse que la naturelle, & cette pratique ne doit ses succès qu'à la bénignité de ce levain, ainsi que je l'ai fait voir dans ma deuxieme dissertation.

III. *La suppuration corrigeant le virus variolique, il en résulte nécessairement que plus la suppuration est parfaite, plus aussi la correction du virus doit être considérable.*

Il suit de-là que la matiere pour l'inoculation ne doit pas être prise indifférem-

ment en tout temps & de toute pustule ; mais que si l'on veut avoir le levain le plus doux & le plus propre à produire des petites-véroles bénignes, on doit le prendre à l'époque où les pustules sont en pleine suppuration, & dans le nombre choisir celles dont le pus paroît le plus louable & le mieux formé.

De fameux inoculateurs suivent une pratique différente ; à un pus bien lié & épais, ils préferent l'humeur limpide & tenue qui suinte des incisions des inoculés, dans le temps sur-tout de la fievre d'éruption. M. *Cramer* a adopté ce choix, à l'exemple de *Rambi*, *Dimsdale* & *Valton*, & l'on sait que c'est aussi la maniere dont *Power* en usoit, & à laquelle on a cru qu'il devoit en partie le succès de ses inoculations. Cette pratique contredit formellement celle que je recommande, & ce qui est singulier, c'est qu'elles dérivent toutes les deux du même principe, & supposent l'une & l'autre la vérité de mon opinion. Je préfere un pus bien formé, comme étant un levain plus doux, & M. *Cramer* aime mieux se servir de la sérosité des incisions, comme étant une matiere plus âcre, plus énergique, plus active, *magis acris*, *magis efficax*, *& per consequens magis prompta videtur contagiosa materies* (*limpida.*)

Cram. Diss. de Inocul. p. 62. Par-là M. *Cramer* reconnoît, ainsi que moi, que le venin, qui n'a pas éprouvé la suppuration, est plus âcre que celui qui y a été assujeti. Or quel est le préférable de ces deux levains, le plus âcre ou le plus doux ? Je laisse à la prudence des Inoculateurs à le décider.

IV. *Un pus variolique bien conditionné est homogene à tout autre pus variolique également bien fait.*

Tous ces pus ne peuvent être parvenus au même état de suppuration & au même degré de perfection, sans avoir subi les mêmes changemens & reçu la même combinaison. Une goutte de pus bien louable doit être aussi homogene à une autre goutte de bon pus, comme une goutte de bon sang à une autre goutte de bon sang, & cela doit être aussi non-seulement dans le même homme, mais encore indistinctement dans tous.

Cette proposition nous conduit à plusieurs conséquences pratiques : la premiere est qu'il importe fort peu de quelle espece de petite-vérole discrete ou confluente, bénigne ou maligne, on emprunte la matiere de l'insertion, pourvu que la pustule qui l'aura fournie contienne un pus louable & bien conditionné. C'est dans ce sens seulement qu'est

véritable l'opinion des Inoculateurs qui regardent comme indifférent le choix de la matiere variolique, & dont l'expérience a effectivement prouvé que le pus d'une petite-vérole confluente est aussi favorable à une heureuse inoculation, que celui de la plus discrete. Cependant, comme en général, dans l'espece discrete, la suppuration est meilleure; qu'au contraire, dans la confluente, les plaques pustuleuses fournissent, pour la plûpart, un pus sanieux, mal lié, imparfait, il est de la prudence de l'Inoculateur de recourir plutôt à la premiere espece qu'à la seconde, pour avoir une matiere bien conditionnée.

La deuxieme proposition est que l'espece discrete peut fournir une matiere aussi âcre que l'espece confluente, & cela arrivera si, par imprudence ou par inattention, on la prend d'une pustule mal suppurée, & fournissant un pus moins louable qu'une pustule des confluentes bien suppurées : c'est probablement par ce défaut d'attention, indépendamment de la disposition naturelle du sujet, que la matiere d'une petite-vérole discrete a produit quelquefois, par l'insertion, une petite-vérole confluente.

Troisieme proposition. Peut-être pourroit-on trouver dans cette homogénéité

du pus la raison pour laquelle l'insertion, donnant la petite-vérole, ne communique point les autres virus dont peuvent être infectées les personnes de qui l'on a emprunté la matiere variolique. Par la suppuration, ces virus sont peut-être non-seulement corrigés comme le variolique, mais encore tout-à-fait détruits, de maniere que le pus n'a point les mêmes vices que le sang & les humeurs. Ainsi le pus d'un scorbutique, d'un écrouelleux, d'un goutteux, n'a probablement point le levain du scorbut, des écrouelles, de la goutte. Il n'est rien de tout cela, par cela seul qu'il est pus, & que pour le devenir il a fallu que les liqueurs, dont il a été formé, aient changé de caractere.

Je ne dissimulerai point mes craintes sur le virus vénérien. Je ne sais si la suppuration le détruit au point que le pus d'un vérolé, atteint de la petite-vérole, n'ait plus rien de vénérien. Le virus variolique est corrigé, mais non pas anéanti par la suppuration : peut-être en est-il de même du vénérien (*a*).

(*a*) M. *Bouteille* cite un exemple bien capable d'entretenir, dans la crainte qu'un pareil malheur peut arriver. Nous ne le rapporterons point : mais nous devons remarquer que les propositions que M. *Bouteille* avance sur le changement &

V. *La suppuration mitigeant le virus variolique, il est évident que plus le même virus aura successivement passé par la suppuration, plus il doit être censé corrigé & adouci.*

Par conséquent le pus d'une petite-vérole inoculée doit fournir un levain plus benin que le pus d'une petite-vérole spontanée : il doit donc être préféré pour une nouvelle insertion, & ainsi successivement, d'inoculation en inoculation.

Cette pratique commence à s'accréditer ; mais il ne paroît pas qu'on y attache l'importance qu'elle mérite. La plûpart des Inoculateurs ne se mettent que peu ou point en peine d'employer la matiere prise d'une petite-vérole inoculée préférablement à celle prise d'une petite-vérole naturelle. Il en est même qu'on diroit se méfier du caractere vraiment variolique de la premiere. Ils la regardent comme un levain équivoque, & ils se persuadent qu'une petite-vérole inoculée est plus décidément, plus authentiquement véritable, lorsqu'elle est le produit

sur la correction des virus par la suppuration, ne sont encore que des problêmes, & conséquemment ils doivent rendre les Inoculateurs très-scrupuleux sur le choix de l'individu qui leur fournit la matiere variolique.

d'un ferment fourni par la petite-vérole naturelle, que s'il étoit pris d'une petite-vérole artificielle : sur quoi ils sont peu d'accord avec eux-mêmes, & leur pratique contraste avec la persuasion dans laquelle ils sont & doivent être, que la petite-vérole inoculée est complettement la même maladie que la petite-vérole naturelle. Ils doivent donc admettre que le virus de la petite-vérole inoculée est toujours variolique, toujours virulent, toujours contagieux, comme dans la petite-vérole naturelle.

VI. *Le pus, en séchant, perd de sa virulence : le pus desséché doit donc fournir un levain plus doux, plus favorable.*

M. *Cramer*, qui préfere la matiere fraîche, comme plus active, reconnoît néanmoins les bons effets de celle qu'on a conservée pendant quelques jours & qui s'est desséchée : il veut seulement qu'on la délaie avec de l'eau tiede. *Succedit etiam materies collecta & exsiccata, sed aquâ tepidâ dilui debet ante insitionem.*

VII. *Plus le virus passe directement dans le sang, plus il doit être actif & dangereux*; & vice versâ.

L'expérience, en effet, prouve que plus le virus est lent à se développer dans le corps, & plus son action est douce,

tellement que *Sydenham* avoit appris à prévoir la petite-vérole discrete par la longueur du premier période ; & la confluente, par sa briéveté.

Je me réserve à prouver, par des faits nombreux, la vérité de ce principe, sur lequel je reviendrai. Quant à présent, ce que je viens d'en dire suffira pour le faire admettre.

Il en résulte que les Inoculateurs ont eu raison d'abandonner les incisions profondes & sanglantes, qui ouvrant beaucoup de vaisseaux sanguins, rendoient le passage du levain transmis plus prompt. La même raison, qui a fait donner la préférence sur les incisions profondes aux légeres, doit la faire donner sur celles-ci à la simple piquure, sur-tout à celle qui est faite à la suttonienne, dans laquelle on introduit le levain sous l'épiderme soulevé, sans intéresser ni le tissu cellulaire ni les petits vaisseaux cutanés. Cette pratique, à mon avis, est ce que la méthode des Suttons a de plus excellent, & ce qui lui mérite le plus la préférence sur celle qui étoit en usage.

OBSERVATION

Sur quelques circonſtances qui ont accompagné une Fievre inflammatoire ; par M. RAZE, Médecin à Nemours.

> Inventa perficere non inglorium.
> *Phæd. Lib. IV. Fab. XVII.*

Un Marinier âgé de quarante ans, robuſte & d'un tempérament ſanguin, tomba malade à Nemours le 16 Décembre 1776.

Il ſe plaignoit d'un point de côté fixe, d'une difficulté de reſpirer, qui, diſoit-il, lui déchiroit la poitrine lorſqu'il vouloit prendre ſa reſpiration : il touſſoit peu & tiroit ſeulement avec peine quelques crachats légérement teints d'un ſang vermeil : il avoit en outre un violent mal de tête, & des laſſitudes ſpontanées dans tous les membres ; la fievre étoit peu forte : néanmoins le deuxieme jour de ſa maladie, époque à laquelle je commençai à le voir, il fut ſaigné deux fois du bras : je lui ordonnai des tiſanes béchiques & un looch compoſé avec le kermès. La Garde, au lieu de lui donner du looch de

deux heures en deux heures, comme je l'avois recommandé, en donna une forte cueillerée d'heure en heure, ce qui, à la seconde, lui procura un vomissement considérable de matieres bilieuses, & des déjections de mêmes matieres très-copieuses. Soupçonnant que ce vomissement pouvoit dépendre ou de la trop grande quantité du looch, ou de ce que les doses étoient trop rapprochées, je diminuai la dose & prescrivis un plus long intervalle; dès-lors les accidens cesserent. Le troisieme jour il fut très-bien, presque sans fievre; ses crachats comme dans l'état naturel; le point-de-côté presque nul, au moyen des saignées & d'un topique anti-pleurétique. En un mot, de tous les symptômes, les uns avoient disparu & les autres étoient diminués prodigieusement. Jusque-là tout étoit calme en apparence, sinon que je lui trouvois quelque chose de hagard dans la vue. Le quatrieme jour la fievre redoubla; la tête, qui, dès le commencement, n'avoit pas été très-libre, se prit tout-à-fait, & le malade délitoit fortement. Comme je soupçonnois quelque malignité, j'aiguisai ses tisanes avec le tartre stibié & le nitre. Les évacuations bilieuses, qui, le second jour, avoient été très-abondantes, s'étoient arrêtées sur le champ. En vain le

cinquieme jour je réitérai les mêmes moyens, je n'obtins point d'évacuation : les lavemens ne produisoient également aucun effet. Cependant la fievre augmentoit ; le pouls étoit serré, petit & concentré ; l'éréthisme étoit des plus sensibles : j'observai alors que la langue, qui, les premiers jours, étoit un peu chargée, avoit repris son état naturel. Je me déterminai, en conséquence, à la saignée du pied, laquelle fut faite le même jour. Le soir je l'allai voir & le trouvai à table avec d'autres mariniers, buvant & mangeant comme eux. Il n'avoit pas été possible à la Garde de le retenir. Je ne fus pas plus heureux pour obtenir de lui qu'il remontât à son lit : ses camarades l'encouragerent, en me disant que vivant dans le vin, il falloit qu'ils y mourussent. Cependant le malade délitoit & avoit une fievre des plus violentes ; n'ayant pu lui persuaderde se recoucher, je m'en retournai. Sur le minuit on le força à se coucher ; on lui donna deux fortes personnes pour le garder ; l'une d'elles s'endormit ; l'autre s'en alla. Le malade, livré à lui-même, se leve, descend dans une cour, monte sur un mur de vingt pieds de haut, à la faveur d'une échelle, & s'élance, de dessus le mur, dans un jardin, où il tombe la tête en-bas sans se blesser.

Malgré la rigueur de la saison, & sans autre vêtement qu'une veste & une culotte de toile, ce malheureux se jette à l'eau, traverse deux fois, à la nage, une riviere fort large & très-profonde. Transi de froid, il gagne un cabaret, où il obtient, pour la nuit, un asyle, & se réchauffe en buvant une bouteille de vin. Le lendemain, sixieme jour de sa maladie, on le ramene chez son hôte; je vais le voir: il nous raconte toutes ses prouesses de la nuit; ses yeux étoient étincelans & hagards, la conjonctive du côté droit très-rouge, le pouls comme étranglé, une voix rauque & forte; toutefois la langue belle. On eut beaucoup de peine à le saigner du pied: il le fut cependant deux fois ce jour-là, & les vésicatoires furent appliqués, en même temps entre les épaules. Pendant l'intervalle de ses deux saignées il but une bouteille de vin & mangea, malgré sa garde, une fricassée de lapin, qu'il déroba. Il arracha son emplâtre vésicatoire au moment où il commençoit à agir. Je le mis aux boissons antiphlogistiques. Le septieme jour il alloit mieux, le délire cessa; toutefois point d'évacuation. Le huitieme jour il prit un minoratif en deux verres, qui lui fit peu d'effet. Le neuvieme il n'avoit presque plus de

fievre, étoit fort tranquille & ne se rappelloit rien de ce qui s'étoit passé. Le dixieme il fut purgé, & dès cet instant tout fut de mieux en mieux, jusqu'au quatorze. Il se rétablit si promptement, que le seize il partit pour faire vingt lieues environ.

Ce malade m'a assuré ne savoir pas nager; ses freres m'ont dit la même chose: aussi ne vouloit-il pas croire ce qu'on lui rapportoit. Le bain, quoique dans une saison très-rigoureuse, n'a-t-il pas été avantageux à ce malade, nonobstant ses fautes dans le régime? Ce sont les doutes d'un jeune praticien qui se soumet aux lumieres de ceux à qui plus d'expérience & plus de connoissances, ont donné le droit de juger les opinions.

P. S. Quoique cet homme ait raconté les circonstances qui ont accompagné son évasion, étant dans le délire, cependant le fait n'est pas douteux: la situation des lieux est telle, que le malade n'a pu s'empêcher de traverser deux fois la riviere, qui se partage dans cet endroit, pour arriver où il s'est rendu; d'ailleurs ses habits mouillés, ses souliers laissés dans le jardin, & l'empreinte de ses pas & de sa tête dans la terre, prouvent assez la vérité de son récit & de sa chûte.

LETTRE

A M. Bertholet, Docteur en Médecine; par M. Thomas, Médecin à Villers-Cotterets.

Monsieur,

Comme nous nous occupons, vous & moi, du ſoulagement & de la conſervation des hommes, vous me permettez de vous faire part, & au public, des réflexions que j'ai faites ſur une aſſertion que j'ai trouvée páge 28 de vos Obſervations ſur l'Air, & je le fais avec d'autant plus de confiance, que vous dites vous-même que vous avez oſé combattre M. de *Buffon*, que perſonne n'admire plus que vous, & que ceux qui cherchent la vérité, doivent écrire leur façon de penſer ſans fiel & ſans ménagement. Je vais tâcher de vous imiter.

Vous dites donc, page deuxieme, que vous avez tiré trois onces de terre de cinq onces d'os; que c'eſt cette terre qui, en s'accumulant, oſſifie nos cartilages, roidit nos reſſorts lorſque quelques circonſtances en empêchent le dépôt, & nous conduit au terme fatal.

Je penſe comme vous, Monſieur, &

je regarde cette terre comme le principe de nos parties solides, sans quoi, nous ne serions composés que de parties molles, & nos corps ne pourroient se soutenir.

La vie, dites-vous, peut se prolonger au-delà du terme ordinaire : vous citez, pour exemple, *Jenkins*, qui a vécu 169 ans, & *Thomas Paré*, chez qui on a trouvé les parties du sternum désunies.

Vous dites encore, que le ramollissement des os prouve que cette terre trouve quelquefois une issue : cet effet, dites-vous ne pourroit-il pas être ménagé par l'art ? Il paroît que les urines se chargent de cette terre, qui en forme, en grande partie, le dépôt ; & qu'à cette occasion, il seroit bon de substituer l'abondance des urines à la transpiration, qui ne peut donner issue qu'aux liqueurs les plus subtiles, & qui, étant sujettes aux influences de l'atmosphere, est une source d'une infinité de maladies. Pour preuve de ce que vous avancez, vous dites que les sauvages s'oignent de linimens qui bouchent les pores, & diminuent la transpiration ; que les anciens, & sur-tout les athletes, conservoient leur souplesse par ce moyen, & que la jeunesse romaine, après des exer-

cices violens, se jettoit dans le Tibre, sans craindre les maladies catarrhales, & que chez nous, ceux qui bravent l'intempérie des saisons, sont moins sujets aux maladies, & que si l'on supprimoit la transpiration pendant les premiers temps de la vie, les couloirs de l'urine s'agrandiroient, & les humeurs y établiroient, pour toujours, un cours plus abondant, &c. tel est votre sentiment.

Les os reçoivent leur nourriture & leur accroissement par le moyen des arteres lymphatiques, qui sont les extrémités des sanguines, lesquelles contiennent cette terre que vous avez trouvée dans les os, qui, en s'amassant couche sur couche, forme la dureté des os; cette même terre est rapportée dans les voies de la circulation du sang, pour être éliminée après avoir passé par divers organes Je ne parlerai que de ceux de la transpiration & de la sueur, comme faisant le sujet de cette lettre.

Tous les Anatomistes conviennent que la peau est tapissée d'une infinité de petites glandes, qu'on appelle miliaires: elles sont en plus ou moins grande quantité dans des endroits que dans d'autres, suivant les besoins de la nature. Cette même peau est percée d'une infinité de petits trous, qu'on appelle pores; &

c'eſt par ces mêmes trous que paſſent les vaiſſeaux excréteurs, qui chaſſent dehors, par la tranſpiration & par la ſueur, des humeurs, qui dépurent la maſſe du ſang de ce qui lui étoit ſuperflu, & qui n'étoit plus d'aucun uſage dans l'économie animale; & c'eſt cette matiere que vous voulez faire paſſer par les urines, en ſupprimant la tranſpiration & la ſueur. Vous ſuppoſez, ſans doute que *Jenkins* & *Thomas Paré* ne ſuoient & ne tranſpiroient pas, & qu'ils urinoient beaucoup; leur hiſtoire n'en parle pas, & il y a tout lieu de penſer le contraire: l'Auteur de la nature a deſtiné toutes nos parties à différens uſages, dont il ne nous eſt pas permis d'empêcher les effets, ſans expoſer l'homme à de grands dangers; auſſi les plus habiles Médecins attendent beaucoup de la nature, & ont ſoin d'épier la route qu'elle veut prendre pour ſe débarraſſer de l'humeur morbifique; & lorſqu'elle n'a pas la force de le faire, ils font enſorte de la ſeconder, & non pas de la contrarier.

Pour appuyer votre aſſertion, vous avancez, Monſieur, que les anciens s'oignoient d'huile, & que les Romains ſe jettoient dans le Tibre pour empêcher la tranſpiration; je ne crois pas que leurs onctions fuſſent capables d'empê-

cher la transpiration, ou, tout au plus, c'étoit pour le moment : car après leurs exercices, ils transpiroient & suoient plus abondamment, de même que ceux qui sortent du bain ; la nature ne veut rien perdre de ces usages. On ne sait que trop la quantité de maladies qui sont la suite d'une transpiration ou d'une sueur interceptée, qui, faisant rétrograder l'humeur dans le torrent de la circulation, lui devient, pour lors, hétérogene, & peut causer une infinité d'accidens. Vous savez que le trajet seroit difficile à parcourir ; si l'on venoit à bout d'intercepter la transpiration pour la faire passer par les urines, combien de vaisseaux de tout genre seroient exposés à des engorgemens, & combien de glandes & de visceres se trouveroient obstrués : d'ailleurs il faudroit que les vaisseaux de tout genre augmentassent de calibre, en supposant, comme vous le dites, que les conduits de l'urine s'agrandiroient.

Par conséquent le corps deviendroit si volumineux, qu'il nous feroit paroître comme des monstres.

Vous savez à combien de maladies sont exposés les reins & la vessie ; outre celles qui leur sont communes avec les autres parties, on ne voit que trop de dou-

leurs néphrétiques, causées par des glaires, des pierres & des graviers retenus dans les bassinets des reins & dans la vessie.

Je ne crois pas non plus que ce soit un grand mal que nos cartilages s'ossifient dans la vieillesse; tout au contraire, je pense que plus nos parties ont de solidité, & mieux elles nous soutiennent dans notre caducité.

Si les paysans, qui sont exposés à l'intempérie des saisons, & qui menent une vie rustique, se portent mieux que ceux qui n'y sont pas exposés, je ne pense pas que ce soit le défaut de transpiration qui en soit la cause; mais bien la sueur, excitée par leurs travaux, pendant les grandes chaleurs; & comme ils ont beaucoup sué, il n'est pas étonnant que la masse du sang s'étant bien dépurée pendant ce temps, ils jouissent d'une santé parfaite dans les plus rudes saisons.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATION

Sur les suites d'une plaie de poitrine ; par M. GAVELLE, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Pont-Audemer.

Le nommé *Nicolas Mauchois*, agé de 24 ans, Soldat au Régiment de Berry, Compagnie de *Courcelles*, reçut le 24 Février 1774 un coup d'épée sur le cartilage de la troisieme des vraies côtes, du côté droit, près le sternum. On le conduisit aussi-tôt en prison, où il fut pansé, & où il demeura jusqu'au lendemain, qu'on l'amena à l'Hôtel-Dieu. Je l'examinai alors conjointement avec le Chirurgien qui l'avoit pansé la veille. Nous fimes tous nos efforts pour découvrir si la plaie étoit pénétrante ; tous les moyens furent mis en usage ; ils furent inutiles. Je saignai le blessé ; je le mis à la diete la plus exacte ; je continuai à le panser, & j'apperçus au bout de quelques jours une petite fievre, accompagnée de frissons fréquens, plus ou moins considérables, avec une légere difficulté de respirer, de la pâleur & du gonflement dans les parties supérieures.

Ces accidens m'annonçoient un épanchement dans la poitrine. J'appellai en consultation M. *Grandin*, Médecin de l'Hôtel-Dieu, & deux autres Praticiens de la Ville; ils soupçonnerent aussi un épanchement. Je dilatai, en tout sens, la plaie; je cherchai encore, en leur présence, la route qu'avoit suivie le fer; & ce fut sans succès. Comme les accidens n'étoient pas très-pressans, nous retardâmes à faire l'opération, & l'on employa seulement les saignées répétées, les purgatifs ensuite, avec une diete convenable pour obtenir la résorption des liqueurs épanchées. Ce traitement fut suivi jusqu'au 9 Mars suivant. Les accidens étoient alors si violens, & les symptômes si manifestes, que l'opération fut résolue unanimement: je la fis de la maniere ordinaire, & au lieu d'élection. Je tirai, par ce moyen, environ cinq livres de pus sanguinolent: le lendemain j'en tirai encore à-peu-près trois livres. Cet écoulement s'est soutenu & a duré pendant six mois, à trois ou quatre onces par pansement du soir & du matin, & sur la fin il est devenu noir, séreux & putride, quoique les injections déterssives & balsamiques, & les autres moyens prescrits, aient été mis en usage.

L'état

L'état de la ſuppuration nous faiſant juger qu'il étoit ſurvenu de la carie à la face interne des côtes : nous crûmes alors qu'il étoit néceſſaire de poſer une canule d'argent dans la plaie, devenue fiſtuleuſe, & l'écoulement a continué de même nature, & en plus ou moins grande quantité. Le malade ſe portoit bien d'ailleurs. Le 10 Janvier 1776 ce malade deſirant une guériſon radicale, ſe tranſporta à Paris, ſe préſenta à l'Hôtel-Dieu de cette ville, où, après un examen fait de ſon état, on lui déclara que la guériſon parfaite étoit au-deſſus des reſſources de l'Art; qu'au contraire il falloit qu'il conſervât cette fiſtule toute ſa vie. D'après cette déciſion, il revint à Pont-Audemer, & reſta à l'Hôtel-Dieu juſqu'au mois d'Octobre dernier.

A cette époque il alla trouver un Charlatan, qui lui conſeilla de retirer la canule, de ne la jamais remettre, & de n'y appliquer qu'une emplâtre de ſa façon, que je ne connois point. A l'application de la ſeconde emplâtre, la plaie s'eſt trouvée parfaitement cicatriſée. Depuis ce temps juſqu'à préſent aucun accident n'a reparu; cet homme ſe porte au mieux, au point qu'il doit rejoindre

ſon Régiment au mois de Mars prochain.

La témérité de ces deux perſonnes a été heureuſe : j'avoue que je n'euſſe oſé en faire autant. L'écoulement d'un pus ichoreux, noir, putride & de fort mauvaiſe odeur, annonçoit qu'il y avoit carie à la face interne des côtes : Meſſieurs de l'Hôtel-Dieu de Paris le crurent ainſi que moi. Cependant cet écoulement, après avoir duré trente-un mois, a été ſupprimé ſur le champ, ſans qu'il ſoit arrivé aucun accident, & le malade jouit de la plus parfaite ſanté. J'ai cru qu'un fait ſemblable devoit être publié, pour engager les Maîtres de l'Art à s'aſſurer s'il eſt auſſi dangereux qu'on l'a cru juſqu'à ce jour, de refermer les plaies de poitrine devenues fiſtuleuſes.



RÉFLEXIONS

Sur l'Observation de M. **Bescher**, *Maître ès Arts de l'Université de Paris, Chirurgien du ROI, & Major-Substitut à l'Hôtel-Dieu de Nantes, à l'occasion d'une nouvelle maniere d'extirper le polype du nez; par M.* **Bonnard**, *ancien Chirurgien d'armée, Chirurgien Juré du ROI au rapport, & Maître en Chirurgie des Ville & Bailliage Royal d'Hesdin.*

Ce n'est point l'envie de contredire qui conduit ici ma plume ; c'est l'amour du bien public qui animoit de même M. *Bescher*, lorsqu'il publia sa réussite. Je le prie de ne pas voir d'autre motif dans les réflexions que je fais sur le titre, le début & le fond de son Observation.

Dans le titre, M. *B.* annonce une nouvelle maniere d'extirper le polype du nez. Dans le début » tous ceux, dit-il, » qui savent ce que c'est qu'un polype, » savent aussi qu'on n'avoit employé jus- » qu'ici que des instrumens pour faire » l'extraction d'une excrescence aussi fu-

» neste, ou des escharotiques; moyens, » qui, en augmentant les douleurs du » malade, rendent la cure toujours longue » & quelquefois dangereuse. »

Tels sont, tout-à-la-fois, le titre & le début. Cependant le polype du nez est un vrai Prothée, si l'on peut s'exprimer ainsi, par la différence de sa forme, de son volume, de sa consistance, de sa nature & de son adhérence : variétés qui conduisent à autant de manieres d'opérer. Un Chirurgien expérimenté choisit, parmi les secours de l'Art, ceux qu'il juge les plus efficaces, selon la circonstance, & les moins sujets à inconvéniens : il emploie la torsion, l'arrachement, la ligature, la section, les consomptifs, les pyrotiques ou escharotiques, &c. méthodes connues, & qui, je je ne crains pas de le dire, ont chacune leur utilité. Cette assertion est tous les jours confirmée par l'événement. On voit, d'après cet exposé, que le titre, dont est ici question, ne peut se soutenir, sans induire en erreur des praticiens moins instruits que M. *B*.

De la maniere dont M. *B*. s'exprime dans son début, on seroit tenté de croire que quelque chose de singulier fait la base de sa nouvelle maniere, & que les diverses méthodes décrites jusqu'ici ne doi-

vent point valoir la sienne par les inconvéniens qu'il dit qu'elles entraînent, notamment celle que l'on suit en employant les escharotiques, & » il s'agit, ajoute-» t-il plus bas, d'extraire le polype par » une opération plus courte, moins » douloureuse, & par conséquent plus » humaine que celle qu'admet l'ancien » usage ». Qu'inférer de tout ceci, si ce n'est ce que je viens de dire.

Cependant M. *B.* n'ignore pas, en parlant d'instrumens, que le fil ciré dont il fait mention, & qui a fait le point principal de sa pratique, ne soit un des instrumens les plus anciens de la Chirurgie. On s'est, jusqu'à présent, servi de ce moyen, dans plusieurs occasions, aussi-bien que dans la cure des excrescences polypeuses, avec des vues différentes, j'en conviens : mais au moins M. *B.* conviendra que son fil étoit un instrument connu. Je ne crois pas qu'il y ait des Chirurgiens qui puissent méconnoître les admirables productions d'un des plus savans hommes que la France ait eu dans la Chirurgie des parts & des polypes. Je m'étonne que M. *B.* n'en dise rien dans son Observation, & qu'au lieu de nommer M. *Levret*, il parle seulement de l'ancien usage. Ne semble-t-il pas oublier qu'il existe des modernes

auxquels nous devons l'avantage d'avoir porté à leur perfection les moyens les plus efficaces de combattre les polypes.

Je serois très-fâché cependant, en faisant l'éloge de ce savant Académicien, de dire du mal de M. *B.* On ne peut, au contraire, que lui savoir gré du zèle qu'il montre pour le progrès d'un Art aussi important que celui de guérir, en publiant un point de pratique qui ne peut être trop approfondi. M. *B.* croit avoir rempli son but dans le cas qu'il a détaillé : mais est-il sûr de ne point avoir fait courir des risques à son malade, par l'arrachement forcé de deux portions de l'os ethmoïde, de la grandeur, forme & épaisseur de l'ongle du petit doigt, par le délabrement de la membrane pituitaire, par le déchirement des filets nerveux olfactifs, par celui que le fil auroit pu faire au voile du palais dans un moment d'inattention ?

L'hémorrhagie, si plusieurs vaisseaux variqueux s'étoient rencontrés, n'étoit-elle pas à craindre, &c. ?

N'auroit-il pas été prudent de chercher préalablement les moyens d'amputer les adhérences au cas de possibilité ?

Ces réflexions m'ont paru mériter attention. Comment M. *B.* employa-t'il sa liqueur oxycratique pour opérer des

effets si prompts, & aussi sûrs qu'il le dit, dans les trois hémorrhagies abondantes & consécutives par le nez & par la bouche? Nous voyons, par l'Observation, que le malade avoit une tumeur considérable, couverte par le voile du palais portant sur la base de la langue, & que les deux narines étoient bouchées, ce qui rendoit la respiration difficile. D'après cet état, comment le remede fut-il administré? Il n'a pu l'être par des bourdonnets portés dans les narines & les arrieres-narines, puisqu'elles étoient bouchées : il n'a pu, non-plus, par la même raison, & par celle de la difficulté de respirer, le faire aspirer. Il n'y avoit donc de ressource que dans les injections du nez & dans les lotions de la bouche; c'est ce qu'il ne falloit pas laisser ignorer, parce que dans la description d'une opération, tout est de conséquence. Les pansemens ne le sont pas moins dans le cas d'extirpation, tant à cause de la dénudation des os & de la déperdition de substance des autres parties, qu'à cause des accidens consécutifs qui peuvent arriver. Ils sont pourtant également passés sous silence.

Les trois hémorrhagies, dit M. *B.*, ne furent pas de durée; car je m'y étois attendu. Ce Chirurgien, qui prévoit des

accidens, ne peut oublier de se munir des remedes les plus sûrs, & dans lesquels il a le plus de confiance. Il est donc à présumer que M. *B.* prit ce parti, & que ceux employés lui parurent mériter la préférence. Cela posé, il a dû regarder l'arrêt de chaque effusion comme l'effet de la liqueur qu'il avoit choisie. Cependant, sans nier absolument la vertu de ce remede, qui seroit d'une bien foible ressource dans des hémorrhagies considérables, je vais développer ce que je regarde comme la cause qui a le plus concouru à l'empêchement de l'écoulement du sang, & à quoi M. *B.* ne paroît pas avoir pensé. Cette cause est, si je ne me trompe, dans l'extraction même de la masse polypeuse. Pour éclaircir cette proposition, il ne faut que réfléchir sur ce qui se passe dans un arrachement forcé d'une partie de nous-mêmes. Dans ce cas, abstraction faite des parties dures, tout prête, s'allonge, se déchire, se rompt & se détache. Les vaisseaux ne peuvent ainsi s'allonger & subir tout ce que nous venons de dire, sans qu'ils ne perdent en même temps leur calibre, leur diametre, leur figure cylindrique ou conique, & sans que leurs tuniques ou parois intérieures ne s'entretouchent & ne se collent, pour ainsi dire, au point qu'il

n'eſt plus poſſible au ſang de s'échapper. Cette théorie eſt vraie & facile à concevoir.

J'ai vu, il y a quelque temps, une main qu'un Chirurgien de la campagne m'apporta, & qui avoit été arrachée par la lanterne d'un moulin à vent auprès du village de Rouge-Failli. Cette main s'étoit détachée au poignet. Les tendons qui en ſortoient étoient allongés d'environ un pied applati en forme de laniere. Le garçon Meunier à qui l'accident étoit arrivé, perdit la tête, ſortit bruſquement du moulin & ſe mit à courir à toutes jambes dans la campagne, comme un homme aliéné & forcéné. On le rejoignit, on le ramena & le tout ſe paſſa ſans aucune effuſion de ſang d'une plaie auſſi conſidérable, qui fut panſée heureuſement, & conduite à parfaite guériſon, ſans autres ſuites fâcheuſes.

Les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris font mention de pluſieurs membres arrachés ſans qu'il en ait réſulté aucune hémorrhagie. L'obſervation ſuivante eſt encore une nouvelle preuve.

Un Marchand de Fer, du Bourg de Frévent, vint à Heſdin, il y a quelques années, pour ſe faire guérir d'un polype dans la narine gauche. Il ſe confia

à mes soins, & je fis, avec les pinces fénetrées, l'arrachement du corps étranger, qui tenoit à la partie supérieure de la voûte du nez, près l'os ethmoïde. Cette excrescence, d'une substance compacte carniforme, avoit le volume & la figure de deux des plus grosses cornouilles, de longueur d'environ douze lignes. Le sang coula d'abord; mais en moins de douze secondes, l'écoulement cessa de lui-même; alors je pansai le malade avec quelques bourdonnets trempés dans la liqueur végéto-minérale de *Goulard*; ce qui fut continué jusqu'à la guérison.

Ne peut-on pas conclure de tout ce qui vient d'être dit, que les trois hémorrhagies qui survinrent au jeune homme, opéré par M. *B.* ont eu pour cause principale de leur cessation, l'alongement forcé des vaisseaux, & que le remede employé, y entre pour fort peu de chose?

Je sens qu'on va m'accuser de n'être pas d'accord avec moi-même, en ce que je parois donner de la sécurité dans les cas d'hémorrhagie, après en avoir parlé de maniere à les faire redouter. Mais qu'on se rappelle que j'ai avancé que toutes les méthodes différentes d'opérer, avoient chacune leur utilité, relativement aux circonstances. Je ne prétends absolument point appliquer la théorie

que je viens d'expofer fur l'arrachement des membres, à celle des polypes; il y a, je le fais, une (*a*) difparité palpable de ces excrefcences parafites, aux parties qui nous compofent effentiellement; difparité qui ne peut empêcher de tirer des inductions de la théorie même. Il feroit, par exemple, imprudent de procéder à l'arrachement d'une maffe polypeufe, carcinomateufe, qui, communément, fe trouve accompagnée de vaiffeaux variqueux, & doit être au rang des *noli me tangere*. On ne pourroit non plus donner la préférence à l'arrachement dans un cas où la ligature pourroit être pratiquée avec facilité. En un mot, c'eft de la variété des circonftances, que dépend la variété des moyens de curation; réflexion que l'on doit mûrement pefer, afin de ne point prendre, à la lettre, ce qui eft fufceptible de modification.

M. *B.* fur l'examen qu'il a fait des

(*a*) Ces excreffences ont, lorfque leur bafe eft large, une infinité de petites racines vafculeufes prefqu'imperceptibles, qui, ne pouvant prêter à l'allongement fuffifant, fe caffent & laiffent échapper le fang qui coule d'abord, mais pour peu de temps, à moins qu'il n'y ait diffolution dans la maffe fanguine, ou que quelques vaiffeaux variqueux n'entretiennent l'écoulement par leur rupture.

deux éclats offeux, de la figure de l'ongle du petit doigt, dit qu'ils faifoient partie de l'os ethmoïde, & que le polype tiroit fon origine des cellules de cet os. Il faut, pour cette préfomption, de deux chofes l'une, ou que la tumeur, en fortant de ces cellules, ait fait une folution de continuité à la membrane pituitaire pour fe faire jour à travers, ou que cette tumeur fe foit revêtue de la même tunique; deux hypothefes que M. *B.* a été plus à portée que moi de vérifier, & que je n'entreprendrai pas de réfoudre. Du refte, je crois à la ceffation des accidens qu'éprouvoit le malade, de même qu'au retour de fon appétit, de fa digeftion, de fes forces, & notamment de fon fommeil, parce que le corps étranger étant délogé, l'accès libre de l'air, fans lequel nous ne pouvons refpirer ni repofer, a été rétabli, & que *fublatâ causâ, tollitur effectus.*



SUITE

Des Observations sur l'Apoplexie.

Le temps, au commencement de Mai, avoit été plus doux qu'il ne l'est ordinairement alors dans cette contrée. Il y avoit eu même quelques jours de chaleur vers le milieu du mois : la liqueur du thermometre, avant le 15, s'étoit portée à la hauteur d'environ 18 degrés. Un orage, survenu dans la nuit du 21 au 22, refroidit considérablement le temps : le vent, qui avoit été alternativement nord & sud, avec des variations du sec à l'humide, s'étant trouvé fixé au nord le 24 au soir, la malade, ce même soir, fut prise d'une apoplexie, à laquelle elle succomba le 25 au matin.

Le crâne ayant été dépouillé de ses tégumens, nous apperçumes un petit trou qui perçoit la partie écailleuse de l'os temporal gauche, & par lequel nous vimes sortir une assez grande quantité de sang fort clair. La calotte du crâne ayant été enlevée, nous reconnumes que ce trou, qui étoit rond, ne pouvoit pas être l'effet d'une fracture, mais qu'il étoit naturel, l'os se trouvant très-mince

en cet endroit. Le ſang, que nous avions vu s'écouler, provenoit de quelques rameaux des vaiſſeaux de la dure-mere, qui vraiſemblablement avoit été détachée de l'os, en cet endroit, par l'effet de la derniere chûte. Après avoir écarté les hémiſpheres du cerveau, & percé le plancher ſupérieur des ventricules latéraux, nous trouvâmes ces cavités dilatées par l'amas d'un ſang noir & grumelé, ſur-tout le ventricule gauche, dont la paroi externe, correſpondante à la partie écailleuſe de l'os temporal, étoit amincie par la compreſſion, de maniere qu'elle avoit perdu preſque la moitié de ſon épaiſſeur. Le troiſieme ventricule étoit auſſi gorgé d'une pareille matiere: elle s'étoit même gliſſée juſque dans le quatrieme ventricule.

Ces épanchemens datoient au moins du temps de la derniere chûte, où la tête avoit porté ſur le pavé, s'ils ne provenoient pas même des chûtes antérieures. La nature & la couleur du ſang épanché prouvent qu'ils n'étoient point récens. La compreſſion de la partie blanche du cerveau, qui devoit s'en être enſuivie, ſembloit devoir être ſuffiſante par elle-même pour cauſer l'apoplexie. C'eſt néanmoins l'intempérie du temps qui l'a décidée.

Il est encore une autre classe de causes de maladies, dont nous n'avons pas encore fait mention : ce sont les causes antécédentes ou préparatoires, qui sont en partie relatives à la constitution spéciale du corps ou du tempérament (*a*), & en partie aux six choses non naturelles. Cette derniere considération nous conduit à l'examen du sol de la ville, & de l'état dominant de son atmosphere.

La ville de Lille est située à 50 degrés, 57 minutes 50 secondes de latitude septentrionale, sous le même méridien que Paris (*b*), occupant un terrein plat, marécageux, & peu élevé au-dessus du niveau de l'Océan, dont elle n'est distante que d'environ quinze lieues communes de France, & ayant à peine soixante

---

(*a*) On sait qu'un corps petit, rable & chargé d'embonpoint, une grosse tête & le col court, un tempérament sanguin ou pituiteux, &c. donnent aisément prise à l'apoplexie.

(*b*) Nous avons déja dit quelque chose sur cet objet dans le Mémoire des observations météorologiques que nous avons présenté à l'Académie en 1753, & qu'elle nous a fait la grace d'insérer dans le cinquieme tome de son Recueil des Mémoires de Mathématiques & de Physique présentés par divers Savans, & lus dans ses assemblées. Nous croyons néanmoins devoir nous répéter ici à quelques égards.

pieds de ſupériorité ſur la laiſſe de baſſe mer de vive-eau.

Des forêts & des marais incultes l'entouroient autrefois : l'induſtrie & les travaux multipliés des habitans, tant de la ville que des environs, ont remédié, par les défrichemens ſucceſſifs, aux inconvéniens qui devoient réſulter, pour leur ſanté, d'un pareil territoire, & en procurant aux eaux croupiſſantes des écoulemens ſuffiſans par des canaux. Mais ces travaux n'ont pu obvier tout-à-fait aux impreſſions peu favorables d'une atmoſphere naturellement humide & preſque toujours chargée de nuages. Le temps y eſt pluvieux pendant preſque les trois quarts de l'année : les pluies ſont amenées par les vents du ſud, du ſud-oueſt & de l'oueſt, qui ſoufflent le plus ſouvent dans cette région. Les brouillards y ſont communs, ſur-tout dans l'automne, en hiver & dans une partie même du printemps. Nous avons cependant des automnes ſereins & agréables.

La quantité d'eau dont l'atmoſphere ſe trouve chargée eſt relative à la qualité du ſol reſpectif, à la hauteur de ſon niveau au-deſſus de celui de la mer, à la diſtance de cet élément, des lacs, &c. On conçoit que le voiſinage de l'Océan, & le peu d'élévation du ſol de cette ville au-deſſus

au-dessus du niveau de ses eaux, ainsi que la nature même de son territoire, doit rendre son atmosphere plus ou moins surchargée de parties aqueuses, qui ne pouvant être en équilibre avec les parties constituantes de l'air, se ramassent en forme de nuages & tombent en pluie, lorsque les vents ne les emportent pas au loin (*a*). Cet état de l'atmosphere, chez nous ordinaire, tient les fibres animales dans le relâchement; le jeu du poumon, qui est immédiatement soumis à son impression, en est gêné & ralenti; ce viscere absorbe une quantité surabondante de liquide aqueux. Il en est proportionellement de même des vaisseaux inhalans de toute la circonférence du corps, de-là la cacochymie pituiteuse,

(*a*) La hauteur du mercure dans le barometre étant toujours relative à la pesanteur spécifique de l'air, on sent bien que dans notre climat le mercure ne doit pas s'élever à la hauteur où il se porte ordinairement dans les contrées où l'air a plus de poids & d'élasticité. Il est très-rare que le mercure, dans nos barometres, se porte au-dessus du terme de vingt-huit pouces six lignes, & son plus grand abaissement est du terme précis de vingt-sept pouces. Ce sont-là les deux termes qui servent depuis quinze ans à mes observations météorologiques. Ainsi le terme moyen de nos barometres en général doit être censé se trouver à la hauteur de vingt-sept pouces neuf lignes.

dans laquelle l'état des parties constitutives du sang est telle, que la partie rouge n'est point en proportion suffisante avec la partie séreuse ou lymphatique. Or un sang de cette nature ne peut faire sur les parois de ses vaisseaux qu'une impulsion foible, & la réaction des vaisseaux doit être en raison de cette impulsion; en conséquence, la circulation & les diverses fonctions du corps doivent se faire avec moins d'aisance que dans ceux en qui la masse du sang se trouve plus abondante en partie rouge. Ce sont sur-tout les visceres dans lesquels l'action des vaisseaux est naturellement foible, qui se ressentent de cette inertie de la circulation, & plus particulierement le poumon & le cerveau, par les raisons que nous avons alléguées ailleurs. De-là un sentiment d'inquiétude & de pesanteur dans tout le corps, des lassitudes spontanées, une respiration gênée, &c.

La constitution des corps animés étant moulée sur l'état dominant de l'atmosphere, ce n'est guere que lorsqu'elle se trouve chargée d'un surcroit d'humidité, que ces indispositions se font ressentir, ou lorsqu'un temps doux & vain a lieu dans une saison où il devroit être l'opposé. L'une & l'autre circonstance au-

gmentant le relâchement des fibres animales, l'action systaltique du genre vasculeux se trouve affoiblie au point que la transmission du sang dans les capillaires des vaisseaux où elle est naturellement trop foible, tels que ceux de la pie-mere, est rendue plus ou moins difficile; de-là des stases dans ces vaisseaux, dont la texture délicate n'offrant presque point de résistance à l'impulsion des liquides, leur permet de se dilater; d'où s'ensuit la compression du cerveau. D'un autre côté les extrémités des artères capillaires lymphatiques se trouvent dans ce cas relâchées au point de laisser échaper cette vapeur, destinée à lubrifier, comme nous l'avons observé, les diverses parties de l'intérieur du crâne, en plus grande quantité qu'elle ne peut être résorbée par les vaisseaux inhalans: d'où résulte une double cause de compression du cerveau, bien propre à entraîner la paralysie, l'apoplexie même. (a)

Des observations constantes nous ont

(a) Le caractere essentiel des apoplexies de pareille cause se fait aisément appercevoir par la pâleur du visage, par la lenteur & la dépression du pouls, par un sentiment intérieur de foiblesse & d'anéantissement. La saignée tue les malades, ou du moins rend la maladie beaucoup plus fâcheuse.

convaincus que la grande humidité de l'air est néanmoins bien plus propre à garantir nos corps des maladies aiguës en général qu'à les procurer. L'apoplexie, tout au contraire, sévit, principalement dans le temps des constitutions pluvieuses. L'année 1768 a été très-pluvieuse : le mercure, dans le barometre, a été pendant le cours de l'été & de l'automne, observé constamment au-dessous du terme de vingt-huit pouces, & le vent a toujours été sud : il n'a regné, pendant toute cette année, guere d'autre maladie que l'apoplexie, qui a été commune pendant tout l'été & la moitié de l'automne. De plus, un grand nombre de personnes ont été affectées de pesanteur de tête, d'affections vertigineuses, d'éblouissemens, de tintemens d'oreilles, &c. & beaucoup ont essuyé des accès d'épilepsie, auxquels ils n'étoient point sujets. Si un temps vain ou décidément chaud se trouve joint à l'humidité de l'atmosphere, il en résultera de plus fâcheux effets. En pareil cas les fibres organiques essuient une double cause de relâchement, savoir, de la diminution du poids de l'air & de celle de son élasticité ou de sa force compressive ; de-là s'ensuit l'affaissement de l'économie animale ; la circulation languit en raison de la diminution des forces dont elle est

dépendante; la portion d'air, renfermée dans la masse des liquides soumis aux loix de la circulation, ne se trouvant plus suffisamment contrebalancée par la pression de l'air ambiant, dilate les vaisseaux, ce qui est visible dans les vaisseaux cutanés, & sensible dans ceux du poumon, par l'état de gêne & d'oppression que souffre alors ce viscere. Les vaisseaux du cerveau participent de cette expansion en raison de leur texture & du peu de résistance que leur oppose la substance molle & flexible de ce viscere, qui en souffre tous les inconvéniens. Les effets de la fausse pléthore s'en ensuivent. D'un autre côté, l'état violent où se trouve alors le poumon, contribue à augmenter l'engorgement des vaisseaux du cerveau. On sait, en général, que la portion d'air du dehors, reçue à chaque inspiration dans le poumon, dilate les vésicules trachéales en raison de son poids & de son élasticité. Si l'un & l'autre se trouvent considérablement affoiblis, l'air inspiré ne peut alors surmonter suffisamment la résistance que lui opposent les fibres contractiles qui composent le tissu de ce viscere. Dans ce cas les vésicules trachéales ne peuvent s'étendre & se développer au point nécessaire, pour que le sang traverse libre-

ment les diſtributions des vaiſſeaux dont il eſt composé : alors le ventricule droit & l'oreillette droite du cœur ne peuvent tranſmettre en entier, dans l'artere pulmonaire, celui qui leur eſt apporté par les deux veines caves. En conſéquence les veines jugulaires ne ſe déchargent qu'à demi de la portion du ſang qu'elles rapportent du cerveau. Ce viſcere ſe trouve donc ſurchargé de cet excédent. De-là la peſanteur de tête, l'oppreſſion de poitrine, la reſpiration embarraſſée, une pente continuelle au ſommeil, &c. ſymptômes précurſeurs des maladies ſoporeuſes.

Le printemps de l'année 1753 avoit été très-pluvieux ; le mercure dans le barometre avoit preſque toujours été obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces pendant les mois de Mars, d'Avril & de Mai : le temps avoit été plus chaud que de coutume ce dernier mois. Les chaleurs avoient conſidérablement augmenté en Juin, & les pluies avoient été abondantes dans le cours de ce mois. En conſéquence nous avons eu en Juillet beaucoup d'affections ſoporeuſes, des apoplexies, des morts ſubites. L'apoplexie a encore attaqué nombre de perſonnes au mois de Septembre de l'année 1767, à la ſuite des pluies abondantes de l'été

& d'un temps vain & orageux (*a*). Dans les automnes qui ſuivent une pareille conſtitution de l'air, le contraſte de la fraîcheur des nuits avec le milieu de certains jours, où les chaleurs ſe réveillent, ſaiſiſſant les fibres animales relâchées, trouble & intercepte la circulation, altere les ſécrétions & fait refouler dans la maſſe commune des liquides une partie de ceux qui devroient être évacués; d'où réſultent la pléthore humorale, les ſtaſes & les engorgemens des vaiſſeaux des viſceres. Dans ces circonſtances, ſi le ſang, par quelque cauſe que ce ſoit, ſe trouve déterminé à ſe porter proportionnellement plus à la tête qu'ailleurs, les vaiſſeaux de la pie-mere, dilatés fortement, céderont à cette impulſion, & ſeront forcés. D'où s'enſuivra une apoplexie forte ou par épanchement.

Le froid de l'air, joint à l'humidité, n'eſt pas moins propre à cauſer, dans l'intérieur du crâne, des ſtaſes ou congeſtions, que la chaleur humide; mais par une méchanique bien différente,

(*a*) Deux hommes reſpectables, M. *d'Aubert*, Premier Préſident du Parlement de Flandres, & M. *de la Feuillie*, Conſeiller-Clerc de ce Parlement, ont été les victimes de cette maladie, dans leurs Campagnes.

celle-ci produit l'expanſion des liquides & un excès de dilatation dans les vaiſſeaux qui les renferment, le froid engourdit l'action tonique des fibres ſyſtaltiques relâchées par l'humidité : il tend à épaiſſir la lymphe concreſcible du ſang déja naturellement moins déliée qu'elle ne devroit l'être pour la parfaite harmonie de l'économie animale. La tranſpiration d'ailleurs ſe trouvant diminuée par cette conſtitution de l'air, la maſſe du ſang eſt ſurchargée de cette lymphe viſqueuſe, & l'action ſyſtaltique du genre vaſculeux ſe trouvant ralentie par la même cauſe, il doit s'en enſuivre des ſtaſes dans les capillaires ſanguins & lymphatiques : mais ce ſera ſur-tout dans les vaiſſeaux de la pie-mere que le ralentiſſement de la circulation ſera plus marqué, tant par rapport à la délicateſſe de leur texture, que parce qu'ils ſont privés de tous les ſecours acceſſoires qui pourroient ſuppléer à la foibleſſe de leur action. La portion de cette lymphe, qui, ſéparée de la maſſe du ſang, paſſe dans d'autres vaiſſeaux pour y ſubir une circulation particuliere, ne pouvant, à cauſe de ſa viſcoſité, les traverſer librement, dilate néceſſairement leur calibre ; d'où réſulte une autre cauſe de compreſſion de la ſubſtance du cerveau, à la-

quelle ces vaisseaux se distribuent : arrêtée & croupissante dans ces vaisseaux, elle perd de plus en plus de sa fluidité ; elle entraîne des obstructions ; & une partie de ses vaisseaux venant à être forcée, ils la laissent échapper dans les diverses cavités du cerveau. L'ouverture des cadavres de ceux qui succombent aux maladies, qui sont le produit d'une pareille cause, présente les vaisseaux lymphatiques du plexus choroïde plus ou moins dilatés, & ce lacis, rempli d'hidatides & de grains glanduleux gonflés & durcis. C'est principalement au commencement de l'automne de 1753, que nous avons eu des atteintes d'apoplexie produite par une semblable constitution de l'air, d'autant plus nuisible qu'elle est extraordinaire & contraire à la saison. Le temps avoit été froid & pluvieux, pendant tout le mois d'Août, par un vent constant du sud, & le mercure, dans le barometre, s'étoit presque toujours tenu au-dessous du terme de 29 pouces 9 lignes.

L'été de 1768 avoit été assez chaud ; mais la fréquence des vents du sud & du sud-ouest l'avoit rendu pluvieux. Des brouillards & des pluies froides, survenues au commencement de l'automne, ont causé des pesanteurs de tête, des

vertiges, des atteintes de paralysie & d'apoplexie.

Il est aisé de concevoir pourquoi des corps, dont le tempérament est monté sur une constitution de l'air naturellement humide, doivent recevoir quelque altération des grandes & longues séchcresses unies à de vives chaleurs. Une pareille constitution est bien propre à faire éclore chez nous la fievre synoque, putride, la fievre ardente. Mais un air sec & fort froid n'est pas moins nuisible à la santé de nos concitoyens. Porté à un certain degré, il rend la péripneumonie épidémique, & cause des apoplexies inflammatoires. Nombre de personnes ont été prises de cette derniere maladie à la fin des hivers de 1754 & de 1757, qui ont été longs & rigoureux.

La constitution de l'air de 1757 a approché de celle de 1754 : la gelée avoit commencé dès les premiers jours du mois de Novembre; elle continua, à quelques jours près, pendant tout ce mois & le suivant; le 22 Décembre la liqueur du thermometre descendit à 6 degrés au-dessous du terme de la congélation. Le froid fut aigu pendant la premiere moitié du mois de Janvier de l'année 1768 : la liqueur du thermometre descendit le 7 & le 8 au terme

de 10 degres au-dessous de celui de la congelation. La gelée reprit le premier Février, & persista jusqu'au 14 : le 3 de ce mois la liqueur du thermometre fut observée à 7 degrés au-dessous du terme de la congelation : il y eut ce mois & le mois suivant des apoplexies de nature inflammatoire.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1777.

Il y a eu des fievres, qui s'annonçoient par des frissons suivis de sueurs abondantes, quoique partielles. La plupart des malades n'avoient aucune soif; ils étoient tristes, abattus, & éprouvoient une tension douloureuse aux hypocondres; les sécrétions étoient suspendues pendant plusieurs jours, & il succédoit une jaunisse, qui, dès que la fievre fut dissipée, céda facilement aux apéritifs amers, aiguisés avec la terre foliée de tartre, & enfin aux doux purgatifs. Chez plusieurs, cette maladie s'est terminée par une dyssenterie hémorrhoïdale, La petite-vérole n'a point discontinué pendant ce mois; mais on a observé bien plus fréquemment des diarrhées séreuses, des fluxions de poitrine, des maux de gorge & des éréspeles, qui affectoient plus particulierement le visage.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1777.

Jo. du M.	THERMOMETRE. Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	BAROMETRE. Au matin	A midi.	Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	4 3/4	0 3/4	4 1/2	27 8 1/2	27 8 1/4	27 9
2	4 1/2	2 5/8	4 3/8	27 10	27 10	27 9 1/2
3	2 1/8	1	2 3/4	27 8 1/8	27 9	27 9 3/4
4	2 1/8	2 1/4	1 1/8	27 9 1/2	27 9 3/4	27 9 7/8
5	3	2 7/8	1	27 9	27 8 1/2	27 8 1/4
6	3 1/2	0 3/4	2 1/2	27 7	27 6 7/8	27 7 1/8
7	2 7/8	0 1/4	3 3/4	27 7	27 7	27 7
8	9	4 1/2	5 1/4	27 6 1/8	27 5 3/4	27 5 1/2
9	4 1/2	1 1/4	2	27 8 3/4	27 9 3/8	27 9 7/8
10	0	2 1/4	0 3/4	27 8 1/4	27 7 3/4	27 6 1/8
11	1 1/4	3	3	27 4	27 5	27 7 1/8
12	5	7 7/8	8	27 7 3/4	27 8	27 8
13	4 1/2	8	6	27 10	27 9 5/8	27 9
14	6	8 3/4	6 3/4	27 9 7/8	27 10	27 10 1/4
15	3 1/8	7 1/2	4 1/4	27 10 1/8	27 10 1/4	27 11 1/4
16	1 1/8	6	3 1/8	27 11 1/4	27 11	27 11 1/4
17	0 3/4	3 1/2	0 1/8	27 11 7/8	28 0	28 0 1/4
18	0 1/4	0 1/2	1	28 0	28 0	28 0
19	0	0 3/4	0	27 11 1/2	27 11 1/8	27 11 1/8
20	0 1/2	1 1/2	1 1/8	27 10 5/8	27 9 3/4	27 8 1/2
21	3 1/4	4	1 1/4	27 6 1/2	27 6 1/4	27 6 3/8
22	0 1/4	2 1/4	0 1/4	27 5 3/4	27 5 1/2	27 6 1/2
23	0 1/2	2 1/2	1 1/2	27 8 3/4	27 10	27 9 3/4
24	5 1/4	6 1/4	1 1/2	27 6	27 4 3/4	27 7
25	0 1/8	0 1/2	0 1/2	27 11	28 0	28 1
26	0 3/4	1 3/4	0	28 1 1/2	28 1 1/4	28 0 1/2
27	1 1/8	1 1/4	0 3/4	27 10 3/4	27 10	27 9 5/8
28	1 3/4	0 3/4	0	27 8 3/4	27 8 1/4	27 8 5/8
29	1 3/4	1 3/4	1	27 9 1/4	27 9 1/8	27 8 3/4
30	0 1/2	1 3/4	2 1/2	27 8	27 9 1/8	27 10 3/4
31	0 1/2	3	2	28 0 1/4	28 1	28 2

Vents et Etat du Ciel.

J. du mois.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 9 h.*
1	N. cou. neig.	N. couv. neige.	N. couv. nei.
2	N. couvert.	N. couvert.	N. couvert.
3	N-E. *id.* neig.	N-E. *idem* neig.	N-E. *idem.*
4	N-O. nuages.	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
5	N-O. couvert	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
6	N-O. *id.* neig.	N-O. couvert.	N-O. *idem.*
7	O. couvert.	O: *idem.*	O. nuages.
8	S-O. c. giv. br.	S. couv. neige.	S. couv. neig.
9	S. beau.	S-O. *idem.*	S-O. couvert.
10	S. c. dég. br.	S. c. neige fond.	S. couvert.
11	S. *idem.*	S-O. couv. bro.	S-O. nuages.
12	S. cou. gr. br.	S-O. couv. pluie	S-O. couvert.
13	S. beau.	S. nuages.	S. nuages.
14	S. c. v. pl.	S-O. nuages.	S-O. couvert.
15	S. nuages.	S. beau.	S. Beau.
16	E. be. gel. bl.	E. beau.	E. beau.
17	E. cou. gr. br.	E. couv. gr. br.	E. c. gr. bro.
18	N-E. c. gr. br.	N-E. couv. bro.	N-E. c. brou.
19	E. cou. verg.	N-E. c. br. bru.	N-E. c. b. bru.
20	N-E. cou. br. bruine.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
21	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
22	N-O. c. grand br. neige.	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
23	O. c. pl. neig.	N-O. couvert.	N-O. couv.
24	S-O. c. v. g. p.	N-O. c. pl. ven.	N-O. couv. v.
25	N-E. c. v. fr.	N. c. vent froid.	N. couvert.
26	N-E. couv.	N. couvert.	N. couvert.
27	S-O. couv.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
28	S-O. c. neige.	S-O. couv. neig.	O. couv.
29	N. couvert.	N-O. nuages.	N.O. couv.
30	N-E. beau, n. la nuit.	N. beau.	N. beau.
31	N. beau.	N. beau.	N. beau.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . . $8\frac{3}{4}$ deg.
Moindre degré de chaleur . . . . -9

Différence . . . . $17\frac{3}{4}$ deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . 28 pou. 2 l.
Moindre élévation du Mercure . . 27 4 l.

Différence . . . . 0 po. 10 l.

Nombre de jours de Beau 3
de Couvert . . . 27
de Nuages 1
de Vent 3
de Brouillard . 10
de Pluie 7
de Neige 11

Quantité de Pluie . . . . $25\frac{1}{4}$ lignes.
D'Evaporation 3
Différence . . . . $22\frac{1}{4}$

Le vent a soufflé du N. . . . . 5 fois.
N.-E. 6
N.-O. 6
S. 5
S.-E. 0
S.-O. 5
E. 2
O. 2

Température : Froide & humide

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 1 Février 1777.

La maladie, appellée *Oreillons*, a été fort commune; les enfans & les grandes personnes en ont été attaqués indistinctement; elle n'a pas eu de suites fâcheuses. Il y avoit aussi des maux de gorge & des fluxions. Nous avons eu quelques rougeoles.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Janvier, par M. BOUCHER, Médecin.

La gelée, qui avoit commencé la nuit du 27 au 28 Décembre, a persisté ce mois jusqu'au 11; mais elle n'a pas été forte, la liqueur du thermometre n'étant descendue aucun jour plus bas qu'à 5 degrés au-dessous du terme de la congelation; & ce n'est que le 8 qu'elle est descendue à ce terme. Après quelques jours d'interruption, la gelée a repris le 17, & elle s'est maintenue jusqu'au 31; mais dans aucun jour la liqueur du thermometre n'a pas été observée plus bas qu'à 3 degrés au-dessous du terme de la congelation.

Il a tombé de la neige à différentes reprises; mais elle n'a pas été abondante; le barometre a essuyé des variations : cependant le mercure ne s'est guere éloigné du terme de 28 pouces, sinon le 11, qu'il a été observé à la hauteur de 27 pouces 6 lignes,

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme.

La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du nord,	5 fois du sud,
2 fois de Nord vers l'est.	4 fois du sud vers l'ouest.
3 fois de l'est.	4 fois de l'ouest
3 fois du sud, vers l'est.	3 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.
9 jours de neige. } 8 jours de brouillards.
7 jours de pluie, }

Les hygrometres ont marqué de l'humidité presque tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Janvier 1777.

Il y a eu ce mois peu de maladies aiguës. Les alternatives du temps, eu égard à la température de l'air, ont causé des rhumes, des esquinancies, des fievres catarrheuses, des fluxions de poitrine, mais en petit nombre, excepté les rhumes, qui ont été assez communs. Quelques personnes ont été travaillées de rhumatismes inflammatoires. Les saignées & les délayans ont été la base de la cure de ces maladies. La qualité, ou plutôt la consistance du sang, décidoit de la quantité que l'on devoit en tirer de la veine. On peut assurer qu'en général il s'est trouvé peu coëneux. Dans ce cas les doux laxatifs étoient souvent indiqués après quelques saignées médiocres.

Nous

Nous n'avons vu perſonne, ce mois, attaqué de la fievre putride maligne, dont il a été fait mention dans le mois précédent, & aucun de nos confreres ne nous a rapporté qu'il en ait traité. La force de la fievre, au commencement de la maladie, jointe à la violence du mal de tête, à la rougeur du viſage & à l'oppreſſion, obligeoient de débuter par deux ou trois ſaignées. Immédiatement après, les ſignes des matieres ſaburreuſes & vermineuſes, dans les premieres voies, obligeoient à recourir aux vomitifs & aux apozèmes laxatifs. Mais l'eſpece d'atonie, qui ſuccédoit bientôt, marquée par la dépreſſion & l'inégalité du pouls, &c. jointe aux ſoubreſauts des tendons, indiquoient l'emploi des cordiaux tempérés, & des remedes antiſpaſmodiques du genre des toniques. On rempliſſoit pleinement cette double indication avec l'élixir de quinquina d'*Huxham*, adminiſtré dans un mêlange de vin & d'eau. A l'égard des malades en qui la dépreſſion du pouls n'étoit pas ſi marquée, mais dont la langue & la peau marquoient de la chaleur dominante dans l'intérieur, on ſuppléoit à ce remede par la décoction de quinquina nitrée ou acidulée avec l'eſprit de vitriol. La limonade, l'orangeade, le lait de beurre, les décoctions de tamarins ou de pommes aigrelettes, étoient les boiſſons communes : on y joignoit du vin dans le cas de l'abattement des forces vitales. Le ſymptôme le plus difficile à combattre étoit le météoriſme du bas-ventre, ſur-tout lorſque la conſtipation y étoit jointe : les malades alors, ſe trouvant dans un état de délire, ne pouvoient recevoir des lavemens, ou ne les retenoient point : nous nous ſommes bien trouvés, dans ce cas, de l'emploi d'une potion huileuſe, aiguiſée de kermès minéral.

PRIX.

L'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, avoit proposé, pour le prix de 1771, la question suivante: *Déterminer l'action des acides sur les huiles; le méchanisme de leur combinaison, & la nature des différens composés savonneux qui en résultent.* Elle proposa la même question pour l'année 1774. Comme cette Compagnie n'a pas été satisfaite des Mémoires qu'elle a reçus, elle remet encore cette question pour le prix de 1777, lequel sera de trois médailles. Si elle trouve ses vues remplies dans plusieurs des Mémoires qui lui seront envoyés, elle partagera le prix: mais si ses desirs ne sont pas satisfaits, les trois médailles seront employées à exciter l'émulation sur d'autres objets.

L'Académie invite les Auteurs à indiquer, dans les trois regnes, les productions naturelles les plus simples, qui participent de l'état savonneux acide, à essayer en ce genre de nouvelles compositions; à exposer leurs propriétés générales; à désigner leurs caracteres particuliers, & à ne présenter, leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Dans la Séance que tint cette Académie le 18 Août dernier, M. *Maret*, Secrétaire perpétuel, fit la proclamation du prix qui avoit été proposé dès 1773, & dont le sujet étoit la question suivante: *Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine expectante est préférable à l'agissante, & celle-ci à l'expectante, & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remedes?*

Le prix étant double, la premiere médaille a été donnée à l'Auteur du Mémoire qui avoit pour devise: *Optima Medicina interdum est Medicinam non facere.* C'est M. *Voussonne*, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & premier Professeur de celle d'Avignon.

La seconde médaille a été le partage de M. *Planchon*, Licentié en Médecine de l'Université de Louvain, & Médecin à Tournai dans la Flandre Autrichienne. Son Mémoire avoit pour devise: *Cum ergo sint occasiones quædam faciendi, quædam cessandi .... dicendum quæ sint occasiones curandi atque abstinendi à curationibus.*

L'*Accessit* a été accordé au Mémoire ayant pour épigraphe: *Nihil forsan novum, ni saltem novo ordine digestum.* Il est

écrit en latin, & a été composé par M. *Jaubert*, Docteur en Médecin de la Faculté de Montpellier, & Médecin à Aix en Provence.

L'Académie a d'ailleurs distingué trois autres Dissertations qui ont mérité son estime & ses éloges.

COURS.

M. *Bucquet*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Professeur de Chymie, Censeur Royal, &c. fera, conformément au décret de la Faculté du 10 Novembre 1770, un Cours public de Chymie analytique & médicinale. Il commencera le Lundi 13 Mars 1777, à quatre heures après-midi, & continuera les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi de chaque semaine, à la même heure; dans l'Amphithéâtre des Ecoles de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit Pont de l'Hôtel-Dieu.

M. *Alphonse Leroy*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, commencera un Cours public sur les maladies qui arrivent aux femmes pendant & à la suite de leurs couches, Mardi 25 Février 1777, à deux heures précises après-midi, & continuera

jusqu'à Pâques, les Lundi, Mardi, Jeudi & Vendredi de chaque semaine. Dans l'Amphithéâtre des Ecoles de la Faculté, rue de la Bucherie.

A la suite de ce Cours, M. *Alphonse Leroy* commencera le 21 Avril prochain, à neuf heures du matin, & continuera quatre jours la semaine, à la même heure, des Leçons particulieres sur les femmes considérées dans les périodes de leur vie, tant en santé qu'en maladie, & sur la maniere d'agir des principaux médicamens. La démonstration de la théorie & de la pratique des Accouchemens, recommencera le 23 du même mois, à six heures du soir. Les Femmes grosses, qui sont dans l'indigence, trouveront les mêmes secours que ci-devant; en son Amphithéâtre, rue des Anglois, en face de la rue du Plâtre Saint Jacques.

M. *Vicq d'Azyr*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, commença Lundi 24 Février à 3 heures de relevée, dans l'Amphithéâtre du Jardin du Roi, un Cours d'Anatomie, qui sera suivi d'un Cours d'Opérations de Chirurgie. C'est la troisieme année que ce Médecin supplée M. *Antoine Petit* dans l'exercice de cette chaire, dont ce dernier est titulaire.

LETTRE

A Messieurs les Auteurs du Journal de de Médecine.

MESSIEURS,

La Gazette de Santé ayant été annoncée, dans quelques écrits publics, comme l'ouvrage de la Société Royale de Médecine; cette Compagnie a cru devoir déclarer qu'elle n'y a aucune part, & elle m'a chargé de vous adresser cette lettre, qu'elle vous prie d'insérer dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur VICQ D'AZYR, Premier Correspondant Secrétaire Perpétuel de la Société Royale de de Médecine.

ANNONCE.

M. *Dupont*, Docteur en Médecine de la Faculté de Reims, s'étant présenté en 1772, en vertu de ses lettres, pour exercer la Médecine à Troyes, essuya beaucoup de difficultés de la part des Médecins établis dans cette ville. Ces Messieurs prétendoient former un College, lequel

ne pouvoit être composé que de Membres reçus Docteurs dans les Facultés de Paris & de Montpellier. Cette prétention tendoit à exclure M. *Dupont* du droit de faire la Médecine à Troyes ; mais comme il ne l'a crue ni légitime ni fondée, il s'inscrivit contre elle. L'instance, commencée au Bailliage de cette ville, fut ensuite portée au Conseil Supérieur de Châlons, d'où elle est passée au Conseil d'Etat du Roi, qui vient de rendre un Arrêt (30 Octobre 1776.) en faveur de la Faculté de Médecine de Reims & du sieur *Dupont*, Docteur de ladite Faculté, qui déboute les sieurs *Jannard*, *Thiesset*, *Collet* & *Gillet*, Médecins à Troyes, de leur demande en cassation d'un Arrêt du Conseil Supérieur de Châlons, qui autorise le sieur *Dupont* à exercer la Médecine à Troyes ; ordonne l'exécution dudit Arrêt ; supprime les termes injurieux à la Faculté de Reims & au sieur *Dupont*, insérés dans les Requêtes & Mémoires desdits *Jannard*, *Thiesset*, *Collet* & *Gillet* ; ordonne que l'Arrêt sera imprimé, affiché aux dépens desdits *Jannard*, *Thiesset*, *Collet* & *Gillet*, dans les villes de Reims, Chalons & Troyes ; les condamne en l'amende & aux dépens.

Les quatre Médecins qui s'oposoient à l'établissement que M. *Dupont* vouloit

faire à Troyes, & qui *prétendoient former un College de Médecine*, n'acquierent cependant point par cet Arrêt ce droit qu'ils ont voulu faire valoir pour exclure, de leur ville, ce Docteur de la Faculté de Reims.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire sur les eaux minérales chaudes ou thermales de Sylvanès, & sur les eaux minérales froides de Camarès ; contenant leur analyse, leurs propriétés & la maniere d'en user, soit intérieurement soit extérieurement ; par M. MALRIEU, *Docteur en Médecine, résidant ci-devant à Albi, & actuellement à Vabres en Rouergue. A Toulouse, chez la veuve* J. P. Robert, *Impr. Libr. rue Sainte Ursule, à S. Thomas d'Aquin*, M. DCC. LXXVI. (*in*-12, *de* 29 *pages*.)

Pour donner une idée de l'ouvrage de M. *Malrieu*, ouvrage qu'il a divisé en 14 chapitres, il suffira d'insérer le rapport qu'en ont fait, le 18 Février 1775, à l'Académie, les Commissaires nommés pour l'apprécier.

« Nous avons examiné, M. *Cadet* & moi, un » Mémoire de M. *Malrieu*, sur la nature & sur » les vertus de l'eau thermale de Sylvanès, en » Rouergue, frontiere du Languedoc.

» La chaleur de cette eau, prise à sa source est

» de 32 degrés du thermomètre de M. *de Réau-*
» *mur.*

» M. *Malrieu*, pour déterminer la nature des
» principes qui y ſont contenus, a employé la
» méthode des réactifs & celle de l'évaporation.
» Il a reconnu par ces deux moyens que l'eau de
» Sylvanès contenoit 1°. un eſprit volatil incoer-
» cible, ſulphureux, qui noirciſſoit l'argent; 2°.
» un peu de fer; 3°. un peu de matiere graſſe;
» 4°. beaucoup d'air fixe; 5°. de la terre calcaire;
» 6°. du ſel marin à baſe d'alkali fixe; 7°. du
» ſel d'Epſom. M. *Malrieu* a entendu déſigner
» le ſel marin à baſe ſaline & terreuſe mêlé de
» ſel de Glauber. On ſçait cependant aujourd'hui,
» d'après les découvertes modernes, que le ſel
» d'Epſom eſt un ſel vitriolique à baſe terreuſe
« particuliere, & qui ne contient point d'acide
» marin.

» M. *Malrieu* s'étend enſuite ſur les propriétés
» médicinales de ces eaux, & ſur les effets qu'on
» doit en attendre, pour la guériſon des maladies.
» Cet article n'étant pas auſſi directement du reſſort
» de l'Académie, nous nous abſtiendrons de lui en
» rendre compte; nous dirons ſeulement que la
» poſition de la ſource-d'eau thermale de Sylvanès
» a l'avantage d'être voiſine de la ſource froide
» de Camarès, connue depuis long-temps pour eau
» acidulée & aërienne. Il eſt poſſible que l'uſage
» intérieur de ces dernieres eaux, combiné avec
» celui des eaux de Sylvanès priſes intérieurement
» ou en bains, puiſſe être très-avantageux dans
» quelques maladies, que chacune de ces eaux
» ſéparément ne pourroient guérir.

» L'analyſe contenue dans ce Mémoire nous a
» paru bien faite, conforme aux principes de
» l'Art; & nous croyons que l'Académie peut
» en autoriſer l'impreſſion, dans le Recueil des
» Savans Etrangers. *Signé* CADET & LAVOI-
» SIER.

» Je certifie le présent Extrait conforme à l'o-
» riginal, & au jugement de l'Académie; ce 4
» Janvier 1776. *Signé*, le Marquis DE CON-
» DORCET. »

Etat de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie en Europe, & principalement en France. Pour l'année 1777. *Dédié à Mgr. le Comte* D'ARTOIS. *Par une Société de Médecins. Prix 3 liv. broché. A Paris; chez la Veuve* Thibouft, *Imprimeur du Roi, place de Cambrai.* (in-12, *de* 634 *pages, plus* 31 *pages pour le Titre, l'Avertissement & une Dissertation préliminaire.*)

Nous devons cet Ouvrage à MM. DE HORNE & DE LA SERVOLLE, qui ont associé à leur travail M. GOULIN.

Ce volume s'annonce par un *Essai sur la maniere dont les Allemands pratiquent la Médecine relativement à leur climat, à leur nourriture, à leurs habitudes, & à leur constitution primitive & acquise, comparée à celle qui est en usage en France.* Nous ne nous arrêterons point sur cette Dissertation; nous nous bornerons à présenter le plan de l'Ouvrage, divisé naturellement en plusieurs parties.

La premiere est destinée à faire connoître l'état de la Médecine, de la Chirurgie & de la Pharmacie à la Cour: il est précédé d'une liste chronologique des premiers Médecins de nos Rois, depuis 1461; espace durant lequel on en compte 32. C'est la liste la plus exacte qui ait encore paru. Ducange, dans son Glossaire s'étoit trompé à cet égard: car il a mis au nombre des premiers Médecins, les Médecins ordinaires; erreur

que Chomel a quelquefois suivie. On trouve ensuite la liste des premiers Chirurgiens, depuis 1544, où Vavasseur occupoit cette place, jusqu'à la mort du célebre la Peyronie; on en compte *onze*.

Après eux commence l'état actuel de la Maison du Roi; vient ensuite celui de la Maison de la Reine, puis celui de la Maison de Monsieur, de Madame, de Monseigneur le Comte d'Artois, de Madame la Comtesse d'Artois, de Mesdames, de Monseigneur le Duc d'Orléans, & enfin des Maisons & Infirmeries Royales.

La seconde partie contient l'état de la Médecine dans la Capitale. En adoptant cet ordre, les Auteurs n'ont point eu dessein de fixer les rangs, ni de blesser les droits de la Faculté de Paris & des autres Corps; ils ont seulement voulu être méthodiques. Cette seconde partie commence par un Précis historique sur l'origine de la Faculté de Paris, extrait des *Mémoires littéraires* de M. *Goulin*, tom. ij, *pag.* 119. Il est suivi de la liste de tous les Docteurs vivans de cette Faculté; on a soin de faire connoître les Ouvrages que chacun d'eux a composés; attention que l'on a eue à l'égard de toutes les personnes de l'Art nommées dans ce Livre.

L'article qui suit, regarde le Collége Royal de France, mais seulement pour la Médecine; on y fixe l'époque de cet établissement, dû au zèle de François premier, appellé à juste titre le Restaurateur des Lettres. On parle ensuite du Jardin Royal des Plantes, dont la fondation fut projettée dès 1614, & réalisée en 1626 par des Lettres-Patentes. Ces deux morceaux, curieux & intéressans, sont suivis des noms des Professeurs & des Démonstrateurs chargés de l'enseignement, chacun dans sa partie.

L'histoire & l'établissement du Collége de Chi-

rurgie forment un autre article, dans lequel il s'est glissé une faute typographique, que les Auteurs nous prient de rectifier; c'est *page* 104, *ligne derniere*, où l'on voit la date de 1352, au lieu de 1552. Le tableau des Membres qui composent ce Collége trouve ensuite sa place, & après lui le tableau de l'Académie de Chirurgie, puis celui des Sages-femmes.

On jette ici un coup-d'œil historique sur l'origine des Pharmaciens en Corps, & sur l'objet de leurs travaux; on donne ensuite les noms des membres de ce Corps dans la Capitale. Le reste de cette seconde Partie est employée à faire connoître les eaux minérales de la Généralité de Paris; l'état de la Médecine des Cours souveraines & autres Jurisdictions, des Hôpitaux; les différens établissemens relatifs à la Médecine, tels que *la Commission Royale de Médecine, la Société & Correspondance Royale de Médecine, l'Ecole Royale Vétérinaire, le Bureau des Nourrices, les secours pour rappeller à la vie les noyés, & les suffoqués par la vapeur du charbon, les Cours de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, les Censeurs Royaux, pour ces trois objets seulement*

La troisieme partie, qui est aussi fort étendue, comprend l'état de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie dans les Provinces. Les Auteurs ont suivi l'ordre alphabétique des Gouvernemens, sous lesquels on trouvera les Villes principales qui en dépendent. En faisant mention des Facultés & des Colléges de Médecine, des Colléges de Chirurgie, on a eu soin d'en donner une histoire succinte. On y voit les noms & les titres des Ouvrages de la plupart de ceux qui se sont dévoués au service de l'humanité. A la fin de chaque article des Provinces ou Gouvernemens, on indique les Eaux-Minérales qui y sont, & les vertus qu'on leur connoît.

La quatrieme partie a pour objet les Hôpitaux militaires de terre & de armées.

La cinquieme partie renferme tout ce que les Auteurs ont pu recueillir sur l'état de la Médecine dans les différens Royaumes de l'Europe ; en Angleterre, par exemple, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Russie, en Turquie.

La sixieme partie présente les titres des Ouvrages de Médecine, de Chirurgie, de Pharmacie, &c. qui ont paru en 1776, accompagnés quelquefois de notices plus ou moins étendues.

L'Ouvrage est terminé par un nécrologe, où l'on voit les noms de quelques Médecins que la mort a enlevés depuis un an.

Apparatus Medicaminum, tam simplicium quàm præparatorum in praxeos adjumentum consideratus. Goetting. Dietrich. 1776.

Cette matiere médicale, dont le premier volume parut l'année précédente, est de M. *Murray*, Professeur de Goetting : on y parle de 201 plantes, dont on donne une description succincte, suivie de l'exposition de leurs vertus médicinales.

Lettre de M. CARRERE, Professeur Royal Emérite de Médecine, Censeur Royal, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne, &c. .... à M. BACHER, Médecin de la Faculté de Paris, un des nouveaux Auteurs du Journal de Médecine. (in-8° de 8 pages, sans nom de lieu ni d'Imprimeur.)

Parmi une infinité de choses étrangeres contenues dans cette Lettre, *on*

croit appercevoir ou démêler que M. *Carrere* ſe propoſe d'abord de perſuader, ce qu'il croit fermement lui-même, que la *Bibliotheque littéraire, hiſtorique & critique de la Médecine, in-4°. 2 vol.* eſt un Ouvrage excellent, *OPUS QUOD OMNE TULIT PUNCTUM*; mais on voit clairement qu'il n'eſt pas ſatisfait du jugement qu'on en a porté dans le Journal de Médecine du mois de Décembre dernier 1776; ce qui le détermine, en conſéquence, à demander à M. *Bacher* les raiſons démonſtratives de ſa critique.

On ſe gardera bien d'eſſayer à déſabuſer M. *C.* ſur le premier point; c'eſt une opinion de complaiſance, à laquelle il peut demeurer tendrement attaché; mais qu'il auroit néanmoins beaucoup de peine à faire adopter univerſellement.

A l'égard du ſecond point, M. *B.* déclare qu'il voudroit avoir pu, ſans bleſſer la vérité, exalter cette *Bibliotheque*; mais il reconnoît qu'après l'avoir lue attentivement, il s'eſt trouvé malheureuſement forcé d'en porter le jugement, qu'on accuſe de partialité, bien qu'il ſoit ratifié par tous les Médecins inſtruits de la Littérature médicale, & verſés dans la Biographie & dans la Bibliographie.

M. *C.* ajoute à ſa Lettre un *nota benè*, dans lequel il rapporte une réponſe qu'il a reçue de M. *B.* Elle eſt très-laconique;

& l'on n'en peut rien induire, ſinon que la lettre menaçante de M. *C.* étoit parvenue à M. *B.* & que M. *B.* attendoit pour prendre un parti, que M. *C.* en ait pris un lui-même.

Comme ce dernier ſomme aujourd'hui publiquement M. *B.* de rompre le ſilence qu'il croyoit devoir garder, & d'apporter, de la critique de la nouvelle *Bibliotheque*, des preuves qu'il avoit eu la diſcrétion & le ménagement de ſupprimer, il avertit que M. *C.* auroit déja eu dans le Cahier de ce mois une partie de la ſatisfaction qu'il déſire hautement, ſi la Lettre imprimée lui eut été connue plutôt ; mais ne l'ayant vue que le 22 Février, il eſt contraint, malgré lui, de différer ces éclairciſſemens. M. *B.* ne fera pas beaucoup attendre M. *C.* il lui promet que dans le Cahier d'Avril, il fournira ces preuves convaincantes de ſa critique, & qu'il en continuera la longue énumération dans les Journaux ſuivants, tant que les perſonnes qui les liſent prendront quelqu'intérêt aux diſcuſſions curieuſes & ſuivies qu'il eſt en état de donner ſur les deux volumes *in*-4°. de la *Bibliotheque de Médecine*.

TABLE
DU MOIS DE MARS.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Mars 1777. A Paris, ce 24 Février 1777.

Signé POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

AVRIL 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1777.

EXTRAIT.

Du Pronostic dans les Maladies aiguës, par M. LE ROY, *Professeur en Médecine au Ludovicée de Montpellier, Membre de la Société Royale de la même Ville, & de celle de Londres, &c. A Paris, chez* P. F. Didot le jeune, *Libraire, quai des Augustins.* 1776. *in-8°. Prix 3 liv. relié.*

Cet Ouvrage est divisé en trois parties. La premiere contient les pronostics

en 593 paragraphes. La seconde renferme les pronostics d'Hippocrate, qui sont disposés, à-peu-près, dans le même ordre que ceux de l'Auteur. La troisieme est une collection de notes destinées à prouver ou à développer ce qui est avancé dans la premiere Partie. Le tout est précédé d'une Préface sage, où l'Auteur démontre les avantages du pronostic. « Il est donc essentiel, dit-il, de connoître, dans le plus grand détail, les signes qui indiquent l'intégrité des visceres, le bon état des principaux organes de la circulation du sang, & ceux qui marquent au contraire l'influence plus ou moins fâcheuse des maladies aiguës sur ces organes, ou sur les visceres. Ceux-ci annoncent toujours un danger plus ou moins pressant : les premiers nous rassurent. Ces signes, tirés de l'exacte observation des symptômes différens que présentent les maladies aiguës, lorsqu'elles tournent à la mort, ou lorsqu'elles tendent à la guérison, forment la base la plus solide de leur pronostic, & sont le sujet de la premiere Section.

Lorsqu'un homme, atteint d'une maladie aiguë, en guérit par les seules ressources de la nature, & sans le secours de l'art, on observe presque toujours que

cette heureuse terminaison de la maladie est dûe ou à quelque évacuation, ou à quelque dépôt extérieur, ou à quelque éruption, par lesquels la nature paroît porter, hors des voies de la circulation, les humeurs dégénérées qui avoient excité la maladie. Les Médecins attentifs observent la même chose chez presque tous les malades qu'ils dirigent.

Les évacuations, les dépôts, les éruptions qui peuvent survenir dans le cours des maladies aiguës, ne sont cependant pas toujours également salutaires. Dans certaines circonstances ils annoncent le danger, quelquefois même une mort prochaine; il est donc intéressant de connoître & d'être en état d'apprécier tous les signes qui se rapportent à ces évacuations, à ces dépôts, à ces éruptions, qui, suivant leurs différentes qualités & les symptômes qui les accompagnent, annoncent ou une prochaine guérison, ou un danger plus ou moins pressant. Ces signes, qui sont le sujet de la seconde Section, ne servent pas seulement à fonder notre pronostic, ils sont encore utiles pour nous diriger dans le traitement des maladies aiguës. Faute de les connoître ou de les observer, un Médecin s'expose à tomber fréquemment dans les erreurs les plus graves, soit pour compter, sans

raiſon, ſur les reſſources de la nature, ſoit pour la troubler, mal-à-propos, par des remedes, dans le temps qu'elle travaille efficacement à terminer la maladie. »

M. *le Roy* a raſſemblé dans la troiſieme Section un nombre conſidérable de ſignes utiles à connoître, & qui n'auroient pu ſe ranger naturellement dans les deux premieres.

L'Auteur expoſe enfin dans la quatrieme les ſignes pronoſtics qui ſont particuliers aux inflammations & aux abſcès de poitrine, & à quelques autres maladies aiguës.

Les paragraphes qui compoſent la premiere partie de cet Ouvrage doivent être regardés comme autant d'aphoriſmes, qui ſont le réſultat d'une pratique éclairée, fondée ſur une théorie lumineuſe, & dont la lecture ne peut qu'être utile aux jeunes Médecins pour leur inculquer de bons principes, & aux anciens pour leur rappeller ce qu'ils doivent avoir toujours préſent à l'eſprit, quand ils ſont auprès des malades. Nous croyons cependant devoir faire quelques obſervations ſur un petit nombre d'aphoriſmes dont la vérité ne nous a pas paru auſſi abſolue qu'à l'Auteur. N°. 91. *Lorſque le délire eſt compliqué de mouvemens convulſifs,*

soit dans les poignets, ou dans les yeux, ou dans les muscles de la face, dans ceux du col, de la tête, il est mortel. Nous croyons cette proposition présentée d'une maniere trop générale; car nous avons vu plusieurs malades attaqués de ces mouvemens convulsifs, & cependant guérir. Pour porter un jugement bien absolu sur le pronostic qu'on doit tirer des mouvemens convulsifs, il faudroit être parfaitement sûr de leur cause; ce qu'il est souvent très-difficile, & quelquefois même impossible de connoître. L'action des différens corps sur les nerfs, l'irritabilité plus ou moins grande de ceux-ci, présente tant de variétés, qu'on ne peut rien assurer à ce sujet de positif & d'absolu. J'ai été le Médecin d'une Dame Religieuse, morte dans un âge avancé, laquelle ne pouvoit avoir un accès de fievre sans avoir de délire, & à qui la plus légere irritation dans l'estomac causoit des mouvemens convulsifs dans les yeux. Il en est de cela comme des antipathies, qu'on observe sans pouvoir en donner de raisons satisfaisantes. Le n°. 114 n'est qu'une répétition du n°. 91, excepté qu'il est plus détaillé: nous ne le croyons pas plus vrai. N°. 129. *Survenant dans une maladie aiguë, à la suite d'un vomissement symptomatique verd,*

porracé, atrabilaire; le hoquet annonce une mort prochaine. Certainement cet accident est très-dangereux : mais on a vu quelquefois ce vomissement, même avec le hoquet, être une crise favorable au malade ? Et d'ailleurs tant de causes, soit de la part du sujet, soit de la part des remedes, peuvent altérer la couleur des excrétions, qu'on ne doit juger d'après la couleur, que lorsqu'elle concourt avec d'autres signes, soit favorables, soit défavorables. Combien ne se tromperoit-on pas si, dans certaines fievres malignes, on prononçoit sur l'état d'un malade d'après les évacuations du ventre & des urines, qui, quoiqu'avec toutes les apparences d'une bonne coction, n'empêchent pas de périr le malade, qui souvent en rend de telles deux heures avant sa mort. Il faut donc, pour porter un jugement certain, l'ensemble de tous les signes; encore est-il des cas, où, malgré cette attention, on ne peut rien assurer, tant la nature a de ressources, & fait souvent, pour le salut des malades, des efforts qu'on n'auroit dû ni attendre ni espérer. Nous dirons la même chose sur le n°. 271. *Les taches livides, violettes, s'il en survient dans le cours d'une fievre pestilentielle ou maligne, annoncent une mort prompte & certaine.*

Telles sont nos observations sur cette premiere Partie, précieuse par la collection des vérités importantes qu'elle renferme.

Le choix que l'Auteur a fait des pronostics d'Hippocrate dans sa seconde Partie, est très-bon; il est rangé dans un ordre semblable à celui de la premiere Partie, ce qui met le Lecteur dans le cas de les retenir avec plus de facilité, & d'en faire la comparaison plus aisément. Il y en a 316. La troisieme & derniere Partie contient 41 notes, qui sont, comme nous l'avons dit, destinées à expliquer ce qui est énoncé dans la premiere Partie. Ces notes sont toutes claires & précises: elles ne s'écartent point de l'objet à prouver & le prouvent bien. Quoiqu'il y ait déja beaucoup d'ouvrages sur le pronostic, celui-ci mérite d'être distingué des autres, & ne peut que contribuer à confirmer la réputation bien méritée de l'Auteur.

La Faculté de Médecine de Paris, toujours pleine de zele pour le bien public, a cru devoir accéder unanimement à la requête que lui a présentée M. *le Roy* pour être coopté parmi ses membres, d'après la Déclaration de 1696. Né à Paris d'un homme célebre dans son art, il

s'eſt déterminé à ſe fixer dans cette Capitale, où ſa réputation l'avoit dévancé. M. *Roux*, qui ſera long-temps regretté, & difficilement remplacé par rapport à l'étendue de ſes connoiſſances en tout genre, avoit déja rendu à M. *le Roy* la juſtice qui lui étoit dûe dans les Journaux d'Avril 1767, page 391, & de Novembre 1771, page 387.

QUATRIEME LETTRE

A M. ANT. DE HAEN, Profeſſeur en Médecine, à Vienne en Autriche; * *par M. LOUIS ODIER, Docteur en Médecine, à Geneve, ſur la mortalité de la petite-vérole.*

Du 17 Juin 1776.

Je finiſſois la Lettre que j'eus l'honneur de vous adreſſer dans le Journal de Médecine du mois de Janvier de cette année, par une queſtion intéreſſante, relativement

* Comme l'utilité publique eſt l'objet de cette Lettre, & comme elle ne contient aucune diſcuſſion polémique, nous avons cru devoir la rendre publique, quoique M. *de Haen* ſoit mort. (*Voyez* Journal de Médecine Octobre 1776, page 325.)

à la mortalité de la petite-vérole; ſavoir, ſi la mortalité de la rougeole a ſuivi une marche différente de celle de la petite-vérole, ſi elle a toujours été uniforme avant & depuis l'inoculation de celle-ci, ou ſi elle a diminué, tandis que celle de la petite-vérole augmentoit: c'eſt de l'examen de cette queſtion que je vais m'occuper ici. Son importance eſt aſſez évidente; car ſi la mortalité de la rougeole a ſouffert les mêmes révolutions que celle de la petite-vérole, il en réſultera que les cauſes de ces révolutions peuvent être les mêmes pour l'une & l'autre maladie, & que conſéquemment, l'inoculation n'y a eu aucune part, puiſque l'on n'a point inoculé la rougeole: une pareille recherche ne peut ſe faire que ſur les Extraits-mortuaires d'une grande ville telle que Londres; parce que le nombre des perſonnes qui meurent de la rougeole, eſt trop peu conſidérable, pour que ceux d'une petite ville comme Geneve puiſſent fournir aucun réſultat ſur lequel on pût compter; en conſéquence, voici, Monſieur, une Table de la mortalité de cette maladie à Londres depuis l'an 1661, juſqu'en 1772. Comme j'ai publié précédemment le nombre total des morts, je me diſpenſe de le répéter ici. Depuis l'an 1687

jusqu'en 1700, la petite-vérole fut confondue dans les Registres avec la rougeole; c'est pourquoi j'ai calculé le nombre des morts de la rougeole pendant 16 ans avant & après cette période, & je l'ai évalué en conséquence pendant celle-ci, à 114 par année, comme je le disois dans ma premiere Lettre.

TABLE de la Mortalité de la Rougeole à Londres, dep. 1661 jusq. 1716.

Ann.	morts	Ann.	morts	Ann	morts
1661	·188	1681	·121	1701	···4
1662	··20	1682	··50	1702	··27
1663	··42	1683	··39	1703	··51
1664	·311	1684	···6	1704	··12
1665	···7	1685	·197	1705	·319
1666	···3	1686	··25	1706	·361
1667	··83	1687	·114	1707	··37
1668	·200	1688	·114	1708	·126
1669	··15	1689	·114	1709	··89
1670	·295	1690	·114	1710	·181
1671	···7	1691	·114	1711	··97
1672	·118	1692	·114	1712	··77
1673	··15	1693	·114	1713	··61
1674	·795	1694	·114	1714	·139
1675	···1	1695	·114	1715	··30
1676	··83	1696	·114	1716	·270
1677	··87	1697	·114	Tot·	·6444
1678	··93	1698	·114		
1679	·117	1699	·114		
1680	··49	1700	·114		

Suite, depuis 1717 jusqu'en 1772.

Ann.	morts	Ann.	morts	Ann.	morts
1717	··35	1737	·127	1757	···24
1718	·492	1738	·216	1758	··696
1719	·243	1739	·326	1759	··316
1720	·213	1740	··46	1760	··157
1721	·238	1741	··42	1761	··394
1722	·114	1742	·981	1762	··122
1723	·231	1743	···17	1763	··610
1724	·118	1744	···5	1764	···65
1725	··70	1745	··14	1765	···54
1726	·256	1746	·250	1766	··482
1727	··72	1747	··81	1767	···80
1728	··82	1748	··10	1768	··409
1729	··41	1749	·106	1769	··190
1730	·311	1750	·321	1770	··251
1731	·102	1751	··21	1771	··115
1732	··30	3752	·111	1772	··211
1733	·605	1753	·253	*Tot.*	·11120
1734	··20	1754	··12		
1735	··10	1755	·423		
1736	·169	1756	·156		

Depuis 1661 jusqu'en 1766, nous avons vu qu'il étoit mort à Londres 1154479 personnes (sans compter celles qui moururent de la peste) desquelles 71996 moururent de la petite-vérole, c'est-à-dire, environ la 16e partie, ou 62 sur 1000; & 6444 de la rougeole, c'est-à-dire, environ la 179e partie, ou 6 sur 1000. Depuis 1717 jusqu'en 1772, nous avons vu qu'il étoit mort

à Londres 1383971 personnes, desquelles 121436 moururent de la petite-vérole, c'est-à-dire, environ la 11e partie, ou 88 sur 1000, & 11120 de la rougeole, c'est-dire, environ la 124e partie, ou 8 sur 1000. La mortalité de la petite-vérole avoit donc augmenté dans la proportion de 62 à 88, & celle de la rougeole avoit augmenté aussi dans la proportion de 6 à 8. Vous voyez, Monsieur, que l'augmentation est à-peu-près la même de part & d'autre; mais suivons-la encore dans tous ses détails, en analysant la table précédente. Si cette analyse nous offre les mêmes résultats, il s'ensuivra cette importante vérité, à laquelle personne, jusqu'ici, n'avoit encore fait attention, c'est que les révolutions de la mortalité des maladies contagieuses, en général, ou au moins de la petite-vérole & de la rougeole, dépendent probablement des mêmes causes, & que l'inoculation n'y a eu aucune part; ce qui détruiroit absolument toute la force de votre argument : pour cet effet, voici une Table de la mortalité de la rougeole, calculée de 7 en 7 ans, depuis l'an 1661, jusqu'à l'an 1772. La premiere colonne indique la premiere année de chaque période; la 2e, le terme moyen annuel des morts occasionnées par la rou-

geole pendant chaque période ; la 3e, la proportion du nombre de ces morts à celui des enterremens ; la 4e, la proportion du nombre des morts de la petite-vérole, à la totalité des morts.

TABLE de la Mortalité de la Rougeole à Londres, de sept en sept ans, depuis 1661 jusqu'en 1772.

I.	II.	III.	IV.
1661,&c.	93	1:191 ou 5:1000	44:1000
1668,&c.	206	1: 90 ou 11:1000	74:1000
1675,&c.	79	1:259 ou 4:1000	73:1000
1682,&c.	78	1:284 ou 4:1000	73:1000
1689,&c.	114	1:191 ou 5:1000	51:1000
1696,&c.	86	1:233 ou 4:1000	39:1000
1703,&c.	142	1:150 ou 7:1000	53:1000
1710,&c.	122	1:187 ou 5:1000	87:1000
1717,&c.	223	1:118 ou 8:1000	90:1000
1724,&c.	136	1:204 ou 5:1000	79:1000
1731,&c.	152	1:172 ou 6:1000	80:1000
1738,&c.	233	1:115 ou 9:1000	70:1000
1745,&c.	115	1:211 ou 5:1000	74:1000
1752,&c.	239	1: 86 ou 12:1000	103:1000
1759,&c.	245	1: 93 ou 11:1000	109:1000
1766,&c.	245	1: 95 ou 11:1000	106:1000

Les révolutions de la mortalité de la Petite-Vérole & de la Rougeole, ont donc été successivement comme les nombres suivans :

P. V. { 44. < 74. > 73. = 73. > 51. > 39. <
R. { 5. < 11. > 4. = 4. < 5. > 4. <

P. V. { < 53. < 87. < 90. > 79. < 80. > 70. < 74. <
R. { < 7. > 5. < 8. > 5. < 6. < 9. > 5. <

P. V. { < 103. < 109. > 106.
R. { < 12. > 11. = 11.

Vous voyez, Monſieur, que pendant les quatre premiores périodes, la marche de la petite-vérole & de la rougeole a été à-peu-près la même, c'eſt-à-dire, que, quand la mortalité de la petite-vérole augmentoit ou diminuoit, ou ſe ſoutenoit au même point, celle de la rougeole augmentoit ou diminuoit auſſi, ou ſe ſoutenoit de même. Pendant la cinquieme période, cette uniformité ſe dérange ; la mortalité de la petite-vérole diminue de 73 à 51, tandis que celle de la rougeole augmente de 4 à 5 ; mais remarquez, Monſieur, que nous n'avons pu déterminer, pour ainſi dire, qu'au haſard, le nombre des morts de la rougeole pendant cette période-là ; il eſt probable que nous n'avons pas rencontré parfaitement juſte, & un très-léger changement dans la ſuppoſition d'après laquelle nous ſommes partis, ſuffiroit pour rétablir ici l'uniformité, ſans faire aucune différence conſidérable dans nos calculs précédens. Pendant les deux périodes ſuivantes, cette uniformité ſe ſoutint

tint encore ; elle se dérangea de nouveau pendant la période de 1710, &c. pendant laquelle la mortalité de la petite-vérole augmenta de 53 à 87, tandis que celle de la rougeole diminua de 7 à 5 ; mais nous avons vu précédemment (Journal de Médecine du mois d'Octobre 1773, pag. 338) qu'il y a quelque raison de croire que la grande mortalité de la petite-vérole pendant cette période-là, fut accidentelle ; & si elle ne l'étoit pas, il faudroit en conclure que l'augmentation de mortalité de la petite-vérole, que vous attribuez à l'inoculation, avoit commencé plusieurs années avant cette époque ; ce qui renverseroit les conséquences que vous en tirez ; mais supposons qu'elle fût accidentelle, comme je le crois, & disons que jusqu'alors la marche de la petite-vérole & de la rougeole avoit été très-uniforme ; que cette uniformité se soutint pendant les trois périodes suivantes ; qu'elle se dérangea, il est vrai, pendant la période de 1738, &c. pendant laquelle la mortalité de la petite-vérole diminua de 80 à 70, tandis que celle de la rougeole augmenta de 6 à 9 ; mais cette différence fut compensée par la mortalité de la période suivante, pendant laquelle celle de la petite-vérole augmenta de 70 à 74, tandis que celle de

la rougeole dimnua de 9 à 5. Je ne sais quelles furent les causes de ce dérangement; mais ce qui me paroît certain, c'est que l'inoculation n'y eut aucune part, puisque pendant la premiere de ces deux périodes, l'on n'inocula point, & peu pendant la seconde. Pendant les trois périodes suivantes, l'on inocula beaucoup, & il est vrai que la mortalité de la petite-vérole fut très-grande; mais celle de la rougeole ne le fut proportionnément pas moins, puisqu'elle se soutint entre 11 & 12 sur 1000; ce qui n'étoit encore arrivé qu'une fois, savoir, pendant la période de 1668, &c. Il résulte de l'analyse que nous venons de faire, que la marche de la petite-vérole & de la rougeole a été assez uniforme pendant une très-longue suite d'années, pour donner lieu de croire que les mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de l'une, ont augmenté celle de l'autre, & que par conséquent, l'inoculation n'a eu aucune part à l'augmentation de mortalité de la petite-vérole.

Parmi les maladies contagieuses dont la mortalité pouvoit être comparée avec celle de la petite-vérole, j'ai choisi la rougeole de préférence, parce que ces deux maladies ont entr'elles la plus grande affinité. *Rhazès*, *Haly-Abbas* & *Avi-*

cenne, qui sont les premiers Auteurs qui aient fait mention de la petite-vérole, sont les premiers aussi qui aient parlé de la rougeole : ils considerent ces deux maladies comme n'en faisant qu'une, avec cette différence seulement, qu'ils regardent la rougeole comme plus inflammatoire, & la petite-vérole comme plus putride, différence qu'ils croient tenir plutôt à la disposition du sujet, qu'à la nature de la maladie qui, selon eux, est toujours essentiellement la même. Quelques Auteurs modernes ont ouvertement embrassé ce sentiment : je prouverai bientôt qu'ils se trompent ; mais leur autorité ne laisse pas de montrer la grande affinité de ces deux maladies entr'elles ; il est certain au moins, que les épidémies de petite-vérole & de rougeole, loin de s'exclure mutuellement comme les autres, s'accompagnent presque toujours, ou se suivent immédiatement l'une l'autre. Si vous voulez bien vous donner la peine de comparer la table de la mortalité de la petite-vérole avec celle de la rougeole, vous verrez, Monsieur, que presque toutes les fortes épidémies de petite-vérole ont été ou accompagnées (telles que celles de 1661, 1664, 1670, 1674, 1681, 1685, 1708, 1716, 1721, 1723, 1736, 1746,

1763, 1766, 1668, 1772) ou immédiatement précédées (telles que celles de 1719, 1727, 1731, 1734, 1740, 1743, 1754, 1759) ou immédiatement suivies (telles que celles de 1668, 1679, 1704, 1717, 1725, 1729, 1749, 1752, 1754, 1757, 1760) de fortes épidémies de rougeole : il en est de même des épidémies les plus bénignes, de celles qu'on ne sauroit distinguer par leur mortalité. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à consulter le Journal des Epidémies de maladies exanthématiques que M. Huxham a observées pendant 21 ans consécutifs. Il le termine lui-même par cette question : « *Est-ne peculiaris aliqua atmosphæræ constitutio ad eruptiones cuticulares gignendas apta ?* » Et dans un autre endroit il s'exprime encore plus positivement, en disant : *Videtur adeò jam inesse sanguini diathesis quædam peculiaris ad exanthemata gignenda, quod sæpè sanè notatur, variolis nempè, morbillis, papulis, & omnium generum pustulis unà grassantibus.*

La rougeole a d'ailleurs bien des caractères de ressemblance avec la petite-vérole : elle n'attaque le même sujet qu'une fois dans la vie : elle se manifeste d'abord par une fievre de trois ou quatre jours (dont les symptômes sont quelquefois à-peu-

près les mêmes que ceux de la fievre de la petite-vérole,) puis par une éruption plus ou moins abondante; & cette éruption ressemble quelquefois si fort à celle de la petite-vérole, qu'on a peine à les distinguer; c'est ce qui a donné lieu à M. *Sauvages* d'en faire une espece distincte sous le nom de *Rubeola variolodes*; & il avoue qu'il ne sait à laquelle des deux maladies la rapporter. Il y a plus encore, il n'est pas extrêmement rare de voir des malades qui ont en même-temps la rougeole & la petite-vérole, & l'on a plusieurs exemples de gens qui, ayant été inoculés, ont pris d'abord la rougeole, & puis la petite-vérole, quoiqu'ils eussent été inoculés par le venin de la petite-vérole seulement. M. *Gatty* en a vu un, M. le Docteur *Manget* un autre, M. *Evan Davis* plusieurs à la fois. (*Voyez* les Transact. Philos. pour l'année 1732, N°. 429. IX): en voici un autre des plus remarquables, que M. le Docteur *Vignier* a eu la bonté de me communiquer. Il avoit inoculé un enfant avec un fil imprégné de matiere variolique, prise sur un sujet que lui-même avoit inoculé quelques jours auparavant, qui étoit son parent, & dont il étoit parfaitement sûr. Au bout de sept ou huit jours, la fievre éruptive se déclara; mais

au moment où l'éruption de petite-vérole commençoit, l'enfant se trouva couvert d'une éruption complette de rougeole bien caractérisée, dont les boutons se terminerent, comme à l'ordinaire, au bout de trois ou quatre jours, par des écailles farineuses; & alors l'éruption de petite-vérole qui avoit été suspendue pendant ce temps-là, s'acheva, & elle fut fort heureuse : il n'y avoit alors aucune épidémie de rougeole à Geneve, & le sujet duquel on avoit pris la petite-vérole pour inoculer cet enfant, n'avoit eu aucun symptôme de rougeole. Tout cela nous montre que la petite-vérole & la rougeole ont entr'elles la plus grande affinité, & que l'on peut assurer, sans être taxé de partialité, qu'une cause qui n'expliqueroit que les révolutions de l'une sans expliquer celles de l'autre, seroit une cause purement imaginaire, & dénuée de toute vraisemblance.

Vous m'objecterez peut-être, Monsieur, que tout ce que je viens de dire, tend à confirmer le sentiment des Auteurs Arabes & modernes, qui soutiennent que la petite-vérole & la rougeole ne sont qu'une seule & même maladie, que par conséquent, il n'est pas surprenant que l'inoculation de la petite-vérole ait contribué à augmenter la mortalité de la

rougeole; qu'en répandant la contagion de la petite-vérole, elle a pareillement répandu celle de la rougeole. Il est aisé de répondre à cette objection; car premierement, quelque ressemblance qu'il y ait, en certains cas, entre la petite-vérole & la rougeole, l'on observe cependant toujours quelque différence. Dans la rougeole boutonnée, par exemple, (*Rubeola variolodes*, Sauvages,) les symptômes qui précédent l'éruption, sont les mêmes qui précédent celle de la rougeole ordinaire, savoir, une toux seche, beaucoup de larmoiement, beaucoup d'enchifrenement; ce qui arrive bien quelquefois dans la fievre de la petite-vérole, mais rarement: les boutons sont bien aussi gros que ceux de la petite-vérole, mais ils sont plus pointus, ne durent pas aussi long-temps, ne se remplissent point de matiere purulente, & se terminent en croutes farineuses. Secondement, dans tous les cas où la petite-vérole & la rougeole ont attaqué en même-temps le même sujet, elles se sont maintenues fort distinctes l'une de l'autre pendant tout le cours de la maladie. Dans la plupart même, la rougeole a paru retarder, mais non empêcher l'éruption de la petite-vérole: assurément si ces deux maladies n'en faisoient qu'une, elles ne

feroient pas auſſi diſtinctes l'une de l'autre, lorſqu'elles ſurviennent enſemble. Troiſiemement, s'il y a des exemples de petite-vérole ou de rougeole qui ait attaqué plus d'une fois dans la vie le même ſujet, ces exemples ſont exceſſivement rares ; mais il eſt reconnu qu'en général, tout le monde a la petite-vérole & la rougeole une fois dans la vie, & jamais perſonne n'a ſongé à dire qu'il ſuffiſoit d'avoir eu la petite-vérole, pour n'avoir point la rougeole, & réciproquement. Si ces deux maladies n'en faiſoient qu'une, il ſemble que pour l'ordinaire, l'une tiendroit lieu de l'autre. Quatriemement, les cas où le venin de la petite-vérole a communiqué la rougeole, ont juſqu'à préſent, été fort rares. Si ces deux maladies n'en faiſoient qu'une, rien ne feroit plus ordinaire, au lieu que cela n'eſt certainement pas arrivé une fois ſur mille. Cinquiemement, toutes les fois que cela eſt arrivé, l'inoculation a communiqué tout à la fois les deux maladies ; il n'y a pas un ſeul exemple de rougeole ſurvenue à la ſuite de l'inoculation, ſans petite-vérole ; ce qui devroit cependant arriver très-fréquemment, s'il étoit vrai que les deux maladies n'en fiſſent qu'une, & que l'inoculation de la petite-vérole ait augmenté la mortalité de la rougeole ;

il me paroît donc démontré que la petite-vérole & la rougeole sont deux maladies parfaitement distinctes, quoiqu'elles aient assez d'affinité l'une avec l'autre, pour pouvoir en conclure que l'augmentation de mortalité de la premiere, est dûe aux mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de la seconde, & que l'inoculation n'y a eu aucune part.

Quelles sont donc ces causes ? nous l'ignorons parfaitement ; & en général, tout ce qui concerne les maladies épidémiques, leur retour & leur cause, est enveloppé pour nous dans la plus grande obscurité ; mais cela n'empêche pas que nous ne puissions examiner, comme nous l'avons fait, jusqu'à quel point une cause manifeste & évidente, peut influer sur leur mortalité.

Permettez-moi, Monsieur, de terminer ici ces Lettres, en résumant toutes les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous adresser dans ce Journal ; il en résulte :

Premierement, que la mortalité de la petite-vérole, à Londres, a augmenté, depuis l'introduction de l'inoculation, dans la proportion de 62 à 88. (*Voyez* ma premiere Lettre du mois de Sept. 1773.)

Secondement, que cette augmentation a été, jusqu'à un certain point, proportionnée aux progrès de l'inoculation,

c'est-à-dire, que la mortalité a augmenté, lorsque l'on a commencé à inoculer; qu'elle a diminué, lorsque l'inoculation est tombée dans l'oubli, & qu'elle a été plus considérable que jamais; lorsque l'inoculation est devenue beaucoup plus générale. (*Voyez* ma Lettre du mois d'Octobre 1773)

Troisiemement, que la mortalité de la petite-vérole à Geneve, a augmenté au commencement du siecle passé, & au commencement de celui-ci; que dans toutes les autres périodes, elle a constamment diminué jusqu'à l'introduction de l'inoculation; & qu'alors elle a augmenté de nouveau.

Quatriemement, mais cette augmentation n'a point été proportionnée aux progrès de l'inoculation, puisqu'elle a été fort irréguliere, tandis que les progrès de l'inoculation ont été plus réguliers que par-tout ailleurs: & comme nous ne savons point les causes qui ont augmenté la mortalité de la petite-vérole à Geneve au commencement du siecle passé & au commencement de celui-ci, il est probable que nous ne savons pas mieux celles qui l'ont augmentée depuis 25 ans en çà; par conséquent, ce ne seroit qu'au hasard que nous en accuserions l'inoculation. (*Voyez* ma Lettre du mois de Janvier 1776.)

Cinquiemement, la mortalité de la rougeole à Londres, a suivi précisément la même marche que celle de la petite-vérole, ensorte qu'il est possible que l'augmentation de mortalité de celle-ci soit dûe non à l'inoculation, mais aux mêmes causes qui ont augmenté la mortalité de la rougeole.

Sixiemement, cela devient extrêmement probable, quand on considere la grande affinité que ces deux maladies (quoique parfaitement distinctes l'une de l'autre) ont entr'elles, & l'uniformité avec laquelle leurs épidémies s'accompagnent ou se suivent immédiatement l'une l'autre.

En voilà assez, Monsieur, pour montrer que l'inoculation n'a point nui au public, comme vous l'avez cru : c'étoit la seule considération qui me laissoit quelques doutes sur son utilité ; maintenant j'en suis parfaitement convaincu.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.



OBSERVATION

D'une maladie produite par la foudre dans la personne de Dom Robert Sconditi, *Abbé Régulier du Monastere de Sainte-Marie-des-Anges de Faenza, décrite par lui-même* (a).

Le 20 Juin 1776, sur les 7 heures du soir, l'atmosphere se couvrit au-dessus de la ville de Faenza, & ses environs, de vapeurs basses, épaisses, groupées par intervalles; les unes blanchâtres; d'autres d'une couleur noire & sombre, telles en un mot qu'on les voit d'ordinaire lorsqu'elles sont le prélude d'un orage. Vers les huit heures, sans qu'il y eût le moindre vent, ces vapeurs s'épaissirent au point que, selon la piété mal-entendue de cette ville & de beaucoup d'autres, on sonna toutes les cloches.

Le Monastere de Sainte-Marie-des-Anges est situé au midi de la ville, sur un terrein qui la domine. Le clocher de cette Eglise est au nord, & au moyen de l'avantage du terrein, il s'éleve au-dessus

(a) Extrait du *Magazzino Toscano*, Ouvrage périodique de Florence.

de tous les autres. C'est une tour très-antique, d'une double muraille épaisse, bâtie de briques & de figure octogone : elle est surmontée d'une pyramide ou pointe conique de même matiere, liée & environnée de bandes & de chaînes de fer, disposées horisontalement & irrégulierement. Cette tour a été frappée & maltraitée deux fois de la foudre, anciennement & dans des temps plus récens.

Qu'on se rappelle l'état du ciel. J'étois alors occupé dans ma chambre, à retirer, avec un fil de fer, un bouchon tombé dans une bouteille qui avoit contenu de l'encre, & que je voulois faire nettoyer. J'allai tenant la bouteille & le fil de fer de la main droite vers une grande fenetre du dortoir qui regarde au nord, pour observer les nuages qui s'amassoient & noircissoient de plus en plus de ce côté. Je posai le bras gauche & la poitrine sur l'appui de la fenêtre, & aussi-tôt un trait de feu partit du côté gauche, avec une lumiere qui éclaira tout le clocher. En même temps je ressentis dans les épaules un coup pareil à ceux que fait éprouver une secousse électrique assez forte. Je me relevai précipitamment, & courus à l'extrêmité du dortoir vers la fenêtre opposée qui regardoit au midi. Le ciel de ce côté étoit serein & l'horison

découvert. Je me voyois autour du bras droit & de la jambe droite des sillons & des étincelles d'un feu d'une couleur bleue claire, & dans l'instant où j'allois atteindre la fenêtre, il vint à moi un nouveau trait de feu en serpentant & sans aucun bruit. Alors, effrayé & toujours environné d'étincelles, je courus à une petite terrasse exposée au couchant pour appeller du secours, & dans le moment même un nouvel éclair se porta vers le clocher avec une lumiere si vive qu'elle m'éblouit. J'entendis aussi-tôt, dans le lointain, un coup de tonnerre éclatant : il fut suivi de plusieurs autres très-forts, accompagnés de pluie. Le ciel étoit alors en feu.

J'avoue que la frayeur m'avoit mis hors de moi; je descendis, du mieux que je pus, pour rejoindre les autres personnes du Monastere : je fis cesser de sonner, & je m'enfermai dans la cuisine. Je soupai avec les Religieux sans leur faire part de mon trouble intérieur & de l'ardeur considérable que je ressentois dans le dos. M'étant ensuite retiré dans ma chambre, j'examinai minutieusement tous mes vêtemens, & n'y trouvai pas la moindre marque de brûlure ni de déchirure. Après avoir passé toute la nuit sans sommeil & dans l'inquiétude, je

recommençai le matin l'examen que j'avois fait la veille ; je fis pareillement des recherches à la fenêtre où j'avois éprouvé la secousse ; mais ce fut en vain, je ne pus rien découvrir.

Cependant mon agitation, & la chaleur que je ressentois aux épaules, augmentoient toujours ; je sentois de la pesanteur au bras & dans tout le côté droit ; ma langue étoit convulsive & retirée vers le fond de la bouche : je ne parlois qu'avec peine, mes gencives & mes dents étant couvertes d'un limon salé & très-amèr, dont j'essayois de me débarrasser avec du vinaigre.

Quoique je sois naturellement sobre, mon appétit devint bientôt excessif. La chaleur & la pésanteur qui me tourmentoient devenant aussi insupportables, je me fis visiter ; on trouva des traces semblables à celles qu'auroit occasionnées un frottement rapide, une tache noire sous le pouce du pied droit, & une grande partie de la plante du pied gauche criblée comme une éponge.

Je commençai l'usage des bains & des pédiluves, & un soir, pendant que j'avois les pieds dans l'eau, il s'ouvrit une plaie sous le pied droit, de laquelle il s'écoula une si grande quantité de sanie visqueuse noirâtre, extrêmement fétide, qu'elle m'au-

roit fait évanouir, si je n'eusse été prompt à ouvrir les fenêtres & à la jetter dans le jardin; la douleur & l'ardeur des épaules se calma : mais pour cela je ne fus pas encore guéri; au contraire, en continuant à mettre mes pieds dans l'eau, il s'ouvrit une seconde plaie près de la premiere, mais plus petite, & une troisieme sous la plante de l'autre pied, qui fournirent une matiere semblable à celle de la premiere plaie, mais en moindre quantité, & sans m'occasionner aucune douleur. A cette époque l'état convulsif de ma langue diminua considérablement, ainsi que la pesanteur de mon bras droit.

Je craignois cependant d'autres suites fâcheuses. Les plaies, en peu de jours, s'étoient cicatrisées en laissant à peine des vestiges: mais j'étois dans une situation d'esprit altéré, avec une vivacité qui ne m'étoit pas naturelle; mes idées se présentoient toujours en foule, sans que j'eusse la liberté de réfléchir. Mes forces augmenterent, & mon humeur devint colere, susceptible d'irritation pour le plus léger sujet. J'aurois pu me livrer à un exercice violent & continuel sans jamais me lasser. En un mot, ma situation alors étoit celle des enfans qui veulent tout avoir, & presque aussi-tôt s'en ennuient & s'en dégoûtent.

A

A cet état se joignirent des hémorrhagies très-abondantes par le nez, un crachement de sang, & une diarrhée aussi sanguinolente & très-fétide. Nonobstant ces nouveaux accidens, qui durerent jusqu'au 21 Juillet, ma vigueur s'accrut encore ainsi que mon appétit. Toujours inquiété par des songes & par des secousses continuelles, mais légeres, je ne pouvois prendre de repos que rarement, & seulement à l'air & dans la campagne, & mon sommeil étoit de courte durée. Après quelques journées écoulées de la sorte, je résolus de passer le temps à la campagne, en y menant la vie la plus dure des paysans, de marcher au moins douze heures par jour, de me fatiguer par des travaux rustiques à l'ardeur du soleil : je me procurai par ce moyen des sueurs énormes, mais je n'y gagnai rien. Je soutins cette vie à peu près quinze jours ; mon imagination eut la même vivacité pendant ce temps, & mes forces ne diminuerent pas.

Telles fut à peu près ma situation jusqu'au 21 Juillet, comme je l'ai dit. Ce jour je me levai avec plus d'inquiétude & d'altération que de coutume ; j'allai me promener lentement à travers les champs : bientôt je fus tourmenté par une colique violente qui se termina par

une évacuation vermineuſe, fétide à l'excès. Je continuai à marcher; mon trouble s'augmenta, & j'eus une ſueur ſi abondante, qu'elle étoit ſenſible par de groſſes gouttes ſur les mains mêmes. Je me ſentois brûler, avec des tiraillemens douloureux dans tout le corps. Je crus, dans cet inſtant, toucher au terme de ma vie. L'eſprit égaré, je m'avançois pour me coucher dans quelque foſſé; mais les douleurs que j'eprouvois croiſſant de plus en plus, & ne ſachant où aller, je m'enfonçai, preſque déſeſpéré, dans une cheneviere voiſine de la paroiſſe de la Cella, & j'y rendis, par haut & par bas, une ſi grande quantité de ſang, avec des vers enveloppés dans un mucilage ſi fétide, qu'à peine j'eus la force de me relever & de me traîner quatre pas plus loin, où j'eus une ſueur froide & une défaillance qui fut de peu de durée.

Je penſe que c'eſt de cet inſtant que ma ſanté a commencé à ſe rétablir: car je revins dîner avec un eſprit tranquile; mon imagination ſe régla; mes inquiétudes ſe calmerent, & depuis ce jour, quoique j'aie été ſujet à quelques diarrhées, elles ont été naturelles & ne m'ont occaſionné aucun accident particulier.

J'ai cependant encore actuellement (premier Août 1776) une vigueur qui

ne m'eſt pas ordinaire, & l'imagination vive, quoique modérée. Je n'ai point maigri, & ma ſanté eſt auſſi bonne qu'elle ait été depuis long-temps, à la réſerve que je n'ai pu reprendre encore le ſommeil.

[On ne peut douter de l'exactitude de cet expoſé dans toutes ſes parties, non-ſeulement parce qu'il eſt écrit par la perſonne même qui a éprouvé les accidens qu'elle décrit, mais parce que cette perſonne eſt ſavante, & profeſſe la philoſophie avec réputation depuis pluſieurs années. On n'a ajouté au récit aucunes réflexions; on n'en a tiré aucune conſéquence. Si cependant les accidens vermineux qu'a éprouvés l'Abbé *Seconditi* ont un rapport plus ou moins prochain avec la commotion, cauſe premiere de toute ſa maladie, ne pourroit-on pas trouver dans les ſecouſſes électriques un moyen de s'aſſurer de la préſence des vers, que l'on a quelquefois ſi grand intérêt à conſtater? Tous les ſecours ordinaires ſont ſouvent inutiles, & ce n'eſt pas une choſe rare de voir des enfans, par exemple, auxquels on a fait l'opération de la taille, être bientôt après tourmentés cruellement par ces inſectes, contre leſquels on avoit pris auparavant toutes les précautions imaginables.]

OBSERVATION

Sur un Végétal indigene, non moins efficace, contre la fievre intermittente, que le quinquina; par M. SABAROT DE LA VERNIERE, *Docteur en Philosophie & en Médecine, Aggrégé du College des Médecins de Nîmes, &c.*

Pertinet ad rem omnium proprietates nosse.
Cels. L. II. C. XVI. p. 92.

L'HOMME ne doit pas simplement exister pour soi-même, il est encore fait pour concourir, de tout son pouvoir, au bien général de ses Concitoyens; la nature nous donne ce précepte, & l'amour de l'humanité verra toujours un crime dans ces personnages à secret, qui préferent leur propre intérêt à celui du Public. Animé de ce sentiment, je rends compte à la Médecine des effets d'un remede qui a fait le vœu de l'Académie de Lyon, & l'objet de mes observations. Le maronnier d'Inde n'est plus un arbre exotique depuis 1650; des plantations multipliées l'ont rendu indigene, &,

pour ainſi dire, domicilié en Europe; les Botaniſtes le connoiſſent ſous le nom d'*æſculus; hippocaſtanum caſtaneæ folio multifido*. L'écorce premiere de cet arbre eſt auſſi efficace contre la fievre intermittente, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, que le quinquina, dont nous uſons depuis 1650. Cette écorce peut être détachée du tronc de l'arbre en toute ſaiſon; c'eſt un épiderme écailleux, intérieurement couleur de maron clair, qui ſe reproduit chaque année, & qui, connue de tout le monde, n'a pas beſoin d'une plus ample deſcription. Il faut la choiſir ſolide, préférer celle qui adhere à l'écorce des arbres de moyen âge, & qu'elle ſoit ſaine & bien ſeche: on doit en ſéparer la mouſſe qui, ſouvent, la couvre. Pulvériſée ſubtilement, une once de cette poudre, diviſée en douze portions égales, peut être donnée de quatre en quatre heures dans les jours intercalaires des fébricitans, avec une cuillerée d'eau ſucrée pour ceux qui en craindroient l'amertume, quoique le goût en ſoit plus ſupportable que celui du quinquina. Pendant le temps de l'emploi des priſes de ce remede, chez les uns, les accès de fievre s'éloignent; & chez d'autres, ils ſe rapprochent; mais toujours en diminuant. J'en ai donné rarement plus

d'une once pour obtenir cet effet. Afin d'assurer le succès de cet antifébrile, j'ai souvent fait précéder les remedes généraux, la saignée ou la diéte dans les personnes pléthoriques, & l'émétique ou la purgation dans les cacochymes. Ce remede agit souvent sans évacuation sensible, & quelquefois comme purgatif; il donne de l'appétit, & il fortifie. Quelques personnes se sont plaintes d'un léger resserrement de poitrine pendant son usage : on préviendra cet inconvenient, en buvant un verre de tisane mucilagineuse, donné immédiatement après la prise de chaque dose. Son effet s'étend sur toutes les fievres intermittentes essentielles, & il m'a paru même plus constant que celui du quinquina. Je l'ai prescrit avec succès dans la fievre erratique, tierce, double-tierce, quarte, quotidienne & autres intermittentes, toujours avec succès. Les faits, que j'expose, pourroient être justifiés par les personnes mêmes que j'ai traitées en Vivarois & à Nîmes, où je suis fixé, si la probité, qui doit être inséparable de l'état du Médecin, ne me dispensoit ici de les nommer inutilement. C'est aux Maîtres de l'Art à justifier ou à improuver mes observations par leur propre expérience; mais ces expériences

mêmes ne sauroient jamais infirmer, en aucune maniere, la certitude des faits détaillés dans ce mémoire. La décoction de cette écorce est un peu verdâtre; je l'ai prescrite en lavemens; & le résultat en a été des selles copieuses. La poudre du maronnier d'Inde m'a réussi pour arrêter l'écoulement gonorrhœique opiniâtre, provenant de l'atonie de la partie affectée, & il a retardé trois ou quatre fois des accès épileptiques, ainsi qu'il m'a paru. Je laisse aux Chymistes le soin d'analyser l'écorce de ce végétal, & au zele & à la prudence des Médecins d'en multiplier les essais dans divers genres de maladies, que l'occurrence pourra leur fournir. La découverte de ce remede, égal au quinquina, ne m'est point dûe; c'est le célebre *Zannichelli* qui en a parlé le premier; j'ai seulement eu l'avantage d'en avoir répété les expériences à ma satisfaction, que je référerai toujours au bien public, malgré cette maxime accréditée de l'empirisme: *Ars est celare artem*.



SUITE

Des Obſervations ſur l'Apoplexie.

La gelée roidit les fibres animales : elle les accourcit & leur procure en épaiſſeur ce qu'elle leur fait perdre en longueur : elle augmente leur force de contractilité ; en un mot elle produit en elles l'oppoſé du relâchement : en conſéquence elle précipite le mouvement progreſſif des liquides. L'épaiſſiſſement, la viſcoſité, la denſité du ſang & de la lymphe concreſcible en ſont la ſuite. Le ſang eſt donc alors plus inflammatoire : il a même une diſpoſition aux concrétions polypeuſes. Le tiſſu délicat du poumon, recevant immédiatement les impreſſions de la gelée, eſt auſſi principalement affecté ; l'air gelé, appliqué ſur la ſurface interne des véſicules pulmonaires, fronce leurs fibres, les roidit, les deſſeche, arrête le ſang dans les vaiſſeaux capillaires, d'où s'enſuit l'obſtruction, l'inflammation, &c. La ſurface de toute la circonférence du corps s'en reſſent, à proportion, & ſur-tout les parties expoſées à l'action immédiate de l'air, le viſage, &c. Les fibres cutanées, violem-

ment contractées, rétrécissent le calibre des vaisseaux qui aboutissent à la peau, de maniere que la contraction du cœur & des artéres, quoiqu'augmentée, n'est point suffisante pour vaincre la résistance qui s'y rencontre. Alors il s'ensuit un refoulement, dans l'intérieur du corps, des fluides circulans, qui ne peuvent être admis dans les capillaires de la circonférence. Une répercussion considérable de la matiere de l'insensible transpiration est encore l'effet de la forte contraction des fibres cutanées. Ainsi toutes choses étant égales d'ailleurs dans l'économie animale, les vaisseaux des parties internes du corps, pendant la gelée, doivent se trouver surchargés d'un plus grand volume de liquides que dans toute autre constitution de l'air. L'action du cœur, qui subsiste dans toute sa force, est aiguillonée par le surcroît des liquides repoussés vers ce centre de la circulation; ses battemens en deviennent plus puissans & plus fréquens; (c'est ce que l'expérience vérifie) mais cette action ne pouvant être victorieuse de la résistance que lui opposent les parties prises par le froid, la portion excédente des fluides répercutés dans l'intérieur est poussée nécessairement dans les organes dont les vaisseaux offrent moins de rési-

ſtance : ce ne ſont pas les viſceres du bas-ventre qui ſouffrent le plus de ce refoulement ; cependant leurs enveloppes ne les mettent point tout-à-fait à l'abri des impreſſions du froid, qui diminue la ſoupleſſe des fibres conſtituantes de leur tiſſu ; nous en avons la preuve dans l'état de conſtipation, qui eſt ordinaire dans cette conſtitution de l'air ; c'eſt dans les vaiſſeaux de la pie-mere, qui offrent le moins de réſiſtance, que doit ſe porter en grande partie cet excédent ; d'où réſulte une compreſſion proportionnée de la ſubſtance du cerveau ; l'obſtruction des arteres capillaires s'enſuit d'autant plus aiſément, que la maſſe du ſang eſt alors, preſque toujours, plus compacte & plus ſolide que dans d'autres températures de l'air : les vaiſſeaux perdent inſenſiblement, par leur dilatation forcée, le peu d'action qui leur reſte ; les arteres deviennent anévriſmatiques, & les veines variqueuſes ; les ſtaſes & les congeſtions s'enſuivent : le ſang croupiſſant devient polypeux ; l'inflammation eſt une ſuite de l'engorgement, ou bien les vaiſſeaux, portés à un point conſidérable de dilatation, ſont forcés, déchirés, & laiſſent échapper le ſang, qui, amaſſé à un certain point, fait ſur le cerveau une compreſſion funeſte en cauſant l'apoplexie forte.

On voit quelquefois ces fâcheux effets s'enſuivre ſubitement, & en peu de temps, des froids inattendus & prématurés, qui, ſaiſiſſant tout-à-coup la ſurface de la circonférence du corps, fait une répercuſſion ſubite & conſidérable des fluides circulaires dans toute l'étendue de cette ſurface. C'eſt d'une intempérie de cette eſpece que ſont provenues les apoplexies qui ont été obſervées en cette ville au mois de Décembre de l'année 1767, & au commencement d'autres hivers prématurés. Si le froid ſubit ou la gelée prématurée ſuccedent inopinément & promptement à un temps doux ou chaud, le contraſte qui en réſulte rend ce genre de maladie bien plus formidable. Dans ce cas les ſolides tombent dans l'engourdiſſement; les fluides circulaires ſe trouvent arrêtés & coagulés, en grande partie, dans les capillaires de la circonférence du corps, par l'impreſſion du froid, & le ſurplus eſt repouſſé bruſquemene vers le centre de la circulation. Nous avons vu les fâcheux effets de cette intempérie dans l'automne de 1762, où des vents froids du nord, ſuccédant bruſquement à des chaleurs aſſez vives, qui s'étoient fait reſſentir à la fin de Septembre & au commencement d'Octobre, ont cauſé des apoplexies & des morts

subites. C'est ce qui a encore été observé dans l'automne de 1765, où un froid considérable & extraordinaire succéda tout-à-coup, vers la mi-Septembre, à des chaleurs vives qui avoient persisté dans les deux mois antérieurs. C'est à la gelée, amenée prématurément par les vents d'est dès le mois de Novembre de l'année 1767, & qui succéda promptement à un temps doux, que nous avons dû attribuer des apoplexies & des paralysies qui ont été observées dans le mois de Décembre suivant.

Dans le temps des longues & fortes gelées, le repos & les grands exercices sont également nuisibles. L'inaction augmente l'inertie & l'engourdissement des parties du corps, exposées aux impressions de la gelée, & l'épaississement de la masse des fluides circulans. La gelée, portée à certain point, tue promptement les animaux domestiques qu'on laisse en plein air; ils meurent apoplectiques: c'est ce qui arrive aussi aux hommes qui, étant dans le même cas, ne se donnent point assez de mouvement pour vaincre l'impression du froid. La chaleur naturelle s'éteint d'abord dans les parties qui y sont le plus exposées; les parties molles perdent leur souplesse; toute sensation y est abolie; en un mot elles sont

gelées : tout le contour de la tête se trouve particulierement dans cet état; on la sent comme pressée par une forte ligature : le froid même perce le crâne & saisit la substance corticale du cerveau : en conséquence on est entraîné à un sommeil d'autant plus insidieux, qu'il cause une sensation délicieuse; si l'on s'y livre, la mort suit bientôt. On conçoit qu'elle est l'effet de la suppression absolue de la sécrétion du fluide nerval *(a)*.

L'action musculaire outrée, en soumettant la masse générale des fluides à un broiement trop considérable, est capable d'entraîner leur dissolution, & en même temps la destruction des solides : elle enleve à ceux-là leurs parties les plus affinées & les plus mobiles : elle convertit le surplus en une masse dense & prête à s'engorger dans les petits vaisseaux. Il n'est guere, pendant la gelée, de cause de destruction du corps plus prochaine & plus décidée que l'exercice & le mouvement musculaire général

---

(*a*) Dans la fameuse retraite de Prague, qui a eu lieu par un froid très-rigoureux, nous avons perdu beaucoup de soldats de cette maniere. Leurs Officiers en ont cependant sauvé un grand nombre, qui étoient prêts à périr, en les réveillant à grands coups de fouets.

porté au point de le mettre au-dessus des impressions de la gelée, en excitant, dans tout le corps, une chaleur supérieure à ces impressions; c'est ce qu'on concevra aisément, si l'on compare le degré ordinaire de la chaleur du corps, qui est de 92 degrés du thermometre de *Farenheit*, & le degré de la congélation de l'eau, qui est de 32 degrés du même thermometre. Dans cette constitution de l'atmosphere, le mouvement musculaire doit donc être porté au point de faire récupérer au corps les 60 degrés de chaleur intermédiaire, que l'air absorbe continuellement. Quel prodigieux degré d'action des solides sur les liquides, & de réaction de ceux-ci sur les solides, n'est point requise à cet effet? Il faut même que ce mouvement soit porté au point de surpasser cette mesure pour mettre le corps au-dessus des impressions de l'air gelé. Si, dans le cas d'une gelée forte & de durée, ce mouvement est proportionnément continué, il entraînera la destruction des organes. C'est à cette cause que l'on doit rapporter les coups-de-sang & les morts subites qui arrivent dans le temps des grandes & longues gelées.

Mais c'est sur-tout au dégel que sévissent les apoplexies & les maladies de

ce genre, ſur-tout quand la gelée a été forte & de longue durée. En l'année 1766 la gelée commença à la fin du mois de Novembre, & perſiſta juſqu'aux derniers jours de Janvier 1767. La gelée fut forte ce dernier mois. Le 7 la liqueur du thermometre de *Réaumur* deſcendit par un vent d'eſt à 13 degrés & demi au-deſſous du terme de la congélation, & le 20 à douze degrés ſous ce même terme. Dans le mois de Février, au temps du dégel, beaucoup de perſonnes furent priſes de vertiges, de tintemens d'oreilles, d'affections ſoporeuſes, &c.

Il gela fort en Janvier 1768, le thermometre fut obſervé le 5 & 6 de ce mois au terme de 12 degrés & demi au-deſſous de celui de la congélation. Nombre de perſonnes ont ſuccombé à l'apoplexie dans le mois ſuivant.

Au dégel, les fibres animales, dont le ton a été forcé par la gelée, tombant dans l'affaiſſement, leur tiſſu même ſe trouve en partie détruit. Ces effets ſont plus fâcheux dans les perſonnes en qui le mouvement muſculaire a été le plus mis en action; ce ſont nos artiſans qui s'en reſſentent le plus. Si un temps vain ou chaud ſuccéde immédiatement à la gelée, les effets du dégel ſont encore plus

à craindre. L'atonie conſécutive des ſolides eſt bien plus marquée. L'action ſyſtaltique du genre vaſculeux languit au point que la ſécrétion du fluide nerval ſe trouve intercepté. De-là l'apoplexie forte & la mort ſubite.

Les ſituations oppoſées des corps animés, dans le dégel & la gelée, doivent faire preſſentir combien les alternatives de l'un & de l'autre état de l'air, ſont en général nuiſibles à l'économie animale, & en particulier au germe nerveux. Au mois de Novembre de l'année 1757, nombre de perſonnes furent aſſaillies d'accès d'épilepſie & d'atteintes d'apoplexie. Quelques-uns même furent frappés de mort ſubite. C'étoit la ſuite des alternatives de ce genre. Il en a été de même des apoplexies obſervées à la fin de l'année 1762. A la fin du mois d'Octobre de cette année, un froid aſſez notable ſuccéda tout-à-coup à des chaleurs peu ordinaires dans cette ſaiſon, & fut enſuite interrompu par une douce température, qui fit bientôt place à la gelée. Enfin c'eſt aux alternatives de gelée & de dégel, qui ont eu lieu dans le cours du mois de Janvier & au commencement de Février de l'année 1771, que l'on a dû attribuer les attaques d'apo-

plexie,

plexie, qni ont été en vigueur dans ce temps-là.

La neige, qui précéde la gelée, n'est pas moins nuisible à l'économie animale que la gelée elle-même. Lorsqu'elle est suspendue dans l'atmosphere, elle affecte nos corps d'une maniere particuliere : le froid, qu'elle cause alors, est bien plus incommode que celui que la gelée nous fait ressentir, lorsqu'elle couvre la surface de la terre ; nous nous sentons le visage comme déchiré, lorsque nous l'exposons à un air chargé de neige ; l'irritation singuliere qu'elle cause, dans les houppes nerveuses qui aboutissent à la peau, se transmet jusqu'à l'origine des nerfs, & entraîne des pesanteurs de tête, l'assoupissement, le vertige, le coma, l'apoplexie, &c. maladies que nous avons vues sévir, principalement vers la fin de l'hyver de 1770, à la fin des neiges abondantes.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire sur les causes antécédentes de l'apoplexie, relatives à l'état de l'air, que cette maladie peut provenir de diverses intempéries de cet élément, même opposées entr'elles. La constitution générale de nos corps est telle, qu'ils peuvent se prêter à certain point, aux diverses constitutions de l'air, & ils s'y prêtent d'au-

tant mieux, qu'elles s'éloignent moins de la constitution dominante du sol où ils vivent : s'il se fait des changemens subits & répétés dans l'état de l'air, on conçoit que l'économie animale ne pourra se conformer de suite & à point nommé, à ces promptes mutations ; ainsi les alternatives du sec à l'humide, du chaud au froid, & *vice versâ*, en donnant des tendances diamétralement opposées à l'état des solides & de la masse des fluides, entraîneront nécessairement des irrégularités dans la circulation, causeront des stases, des congestions, des engorgemens dans les vaisseaux de tout genre, & sur-tout dans ceux dont l'action est foible ; la déviation des fluides circulans s'ensuivra ; ils seront forcés de passer dans des vaisseaux qui ne leur sont point propres : ces effets auront lieu, sur-tout dans le cerveau & dans le poumon.

En l'année 1757, les gelées que nous avions essuyées dans le cours des mois de Janvier & de Février, furent prolongées jusque dans le mois de Mars : le 11 de ce mois, la liqueur du thermometre fut observée à 4 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du terme de la congélation. Un air doux succéda au froid dans les derniers jours de ce mois : la température de l'air varia beau-

coup dans le courant d'Avril; la liqueur du thermometre s'approcha certains jours du terme de la congélation, & dans les derniers jours du mois, elle s'éleva à tel point, que le 30 elle fut obſervée à la hauteur de 19 degrés au-deſſus de ce terme. Le thermometre, dans le cours du mois de Mai, préſenta encore bien des variations. Il en fut de même des vents, qui ayant été du ſud pendant une grande partie du mois d'Avril, paſſerent, dans le cours de celui-ci, réitérativement du ſud au nord, & du nord au ſud. Le vent, ayant enſuite conſtamment ſoufflé du côté du nord-eſt, amena quelques chaleurs dans le mois de Juin; la liqueur du thermometre fut obſervée dans différens jours de ce mois, à la hauteur de 21 degrés: elles furent plus vives en Juillet, par le vent d'eſt: la liqueur du thermometre, pendant les deux tiers de ce mois, fut obſervée conſtamment au-deſſus du terme de 10 degrés: le 9 & le 10, elle s'éleva de 25 degrés; il en fut de même du 26; mais le 20 elle ſe porta juſqu'à la hauteur de 26 $\frac{1}{2}$ degrés. La derniere moitié de ce mois fut fort orageuſe; on entendit très-ſouvent le tonnerre gronder: ces chaleurs avoient été accompagnées de ſechereſſe; il vint néanmoins des pluies, à la fin de

Juillet, qui cesserent dans les premiers jours d'Août, & reprirent après le 15 de ce mois : les chaleurs s'amortirent dans le cours de ce même mois, de maniere qu'après le 15, la liqueur du thermometre ne fut guere observée au-dessus du terme de 15 degrés : il y eut encore au contraire, quelques retours de chaleur à la mi-Septembre : le vent du nord, qui souffla constamment pendant tout le cours de ce mois, maintint la sécheresse : dans les derniers jours, la liqueur du thermometre s'approcha du terme de la congélation. En Novembre, les vents constans du sud ramenerent un air tempéré, avec des pluies abondantes : ce fut dans ce dernier mois, qu'il y eut des accès d'épilepsie, des apoplexies, des morts subites, effets évidens des fréquentes variations que nous venons d'observer.

Des maladies de cette nature ont dû encore être pareillement attribuées aux fréquentes variations de l'atmosphere, dans l'Automne de 1759. Des chaleurs vives s'étoient fait ressentir dans le courant des mois de Juillet & d'Août; Juillet avoit été sec & Août pluvieux ; l'air s'est maintenu à un état de température moyenne pendant le mois de Septembre : il y eut quelques jours de chaleur jusque

vers le milieu de ce mois ; mais dans le courant de la derniere moitié, le temps a été nuageux, pluvieux & chargé de nuages. En Octobre, le barometre essuya beaucoup de variations ; il y eut une alternative de jours sereins & de jours pluvieux.

En 1765, un froid subit succéda en Juin à des chaleurs vives : la liqueur du thermometre s'étoit élevée, chacun des douze premiers jours du mois, au terme de 20 degrés au-moins ; elle s'étoit portée le 4, le 6 & le 11 à 23 degrés ; le 3 elle s'étoit même portée au terme de 24 degrés, & le 5 un peu au-dessus de celui de 25 : tout au contraire, dans les derniers jours de ce mois, elle fut observée chaque matin, dans le voisinage du terme de la congélation : il gela même à la campagne la nuit du 28 au 29 : les chaleurs reprirent néanmoins vers la fin de Juillet, & continuerent jusque vers la mi-Septembre : la liqueur du thermometre, le premier & le 22 d'Août, fut observée à la hauteur de près de 26 degrés ; mais à la fin de Septembre, l'air se trouva considérablement refroidi par le vent du nord ; il gela même la nuit du 25 au 26 de ce mois.

Nous avons observé (*pag.* 261.) que la constitution de l'air, naturellement

humide dans cette contrée, y rend l'apoplexie & les autres maladies ſoporeuſes preſqu'endémiques, abſtraction faite des changemens ou alternatives de l'atmoſphere, qui déterminent plus ou moins efficacement ce genre de maladies. Nous avons à ajouter que l'habitation dans des cantons dont la ſurface du ſol eſt plus bas que le niveau obſervé du territoire de la province en général, & en particulier de celui de notre ville de Lille (*pag.* 258.) l'y diſpoſe plus particulierement. Il eſt des endroits ſi humides, que l'eau ſource à un ou deux pieds de profondeur. L'atmoſphere, plus chargée qu'ailleurs dans les territoires en queſtion, de parties aqueuſes, perd en proportion de ſa peſanteur ſpécifique. Si le terrein ſe trouve entouré de côteaux ou de bois de haute-futaie, l'air y croupit, n'étant point renouvellé par les vents : il ſe corrompt faute de circulation, ſurtout dans les chaleurs de l'été, & alors il devient la ſource de nombre de maladies tant aiguës que chroniques, & en particulier de celles qui portent ſur le genre nerveux & ſur le principe des nerfs.

Si le territoire s'éleve du côté du nord, & qu'il s'abaiſſe au midi & au couchant, les nuages abondans & fréquens que

charient les vents, qui soufflent de ces dernieres régions, se trouvent arrêtés & interceptés par l'espece de digue que leur oppose le territoire qui s'éleve du côté opposé; autre source d'humidité surabondante. Les paysans, qui habitent de pareils territoires, éludent, en partie, les effets de ces intempéries de l'atmosphere par leurs travaux journaliers, qui tiennent l'action musculaire de tout le corps dans un exercice presque continuel (*a*). Mais aussi dans les grandes chaleurs de l'été cette action, en déterminant trop vivement le cours du sang vers la tête, contribue aux maladies inflammatoires du cerveau, auxquelles ils sont enclins. Au contraire, dans le fort de l'hiver, la cessation de ces exercices, jointe à l'inertie de l'atmosphere, livre en entier les habitans de ces mêmes lieux aux impressions de cette constitution. Les effets en sont bien plus fâcheux dans

(*a*) On sait que les exercices du corps tendent à rendre aux solides le ton & la vigueur qu'une pareille constitution leur ôte, & prévient la surabondance des humeurs pituiteuses qui en est l'effet. La vie sobre & uniforme, ainsi que le genre d'alimens dont nos paysans se nourrissent, ne contribuent pas peu à leur faire éluder les effets de ce vice de l'atmosphere.

le temps des brouillards, très-fréquens en automne, d'autant plus que nos paysans sont continuellement exposés, dans cette saison, à leurs impressions, pour préparer les terres aux nouvelles semailles & à la plantation des colsats. Le concours de ces circonstances fâcheuses est encore aggravé dans les territoires marécageux & dans ceux qui sont au voisinage de la mer. L'atmosphere des cantons marécageux se trouve toujours, plus ou moins, chargé d'exhalaisons sulfureuses & de matieres septiques, qui lui font perdre beaucoup de son élasticité naturelle, & en font un principe de destruction des solides & de dissolution putride des liquides. On peut avoir une idée du désordre que peut entraîner une pareille constitution de l'air dans le cerveau dans l'observation rapportée plus haut. Les exhalaisons de la mer ne sont pas moins pernicieuses à ceux qui habitent ses bords, ou qui n'en sont pas éloignés. Ces exhalaisons renferment un principe salin acrimonieux, qui, s'insinuant dans la masse du sang, en dissout la partie rouge, coagule la lymphe & détruit le tissu des petits vaisseaux du corps. De-là la cachexie scorbutique & le scorbut, maladies endémiques dans ces cantons.

De pareils séjours sont sur-tout nuisibles à nos citoyens aisés, qui y vont établir leur demeure pendant la moitié de l'année. Leur constitution, bien moins robuste que celle de nos paysans, qui y sont nés & élevés, affoiblie encore par la vie molle qu'ils menent en tout temps, & par le défaut d'exercices habituels du corps, est bien plus fortement affectée par ces états vicieux de l'air. Le peu d'exercice du corps, que la plûpart d'entr'eux y font, est un foible préservatif contre les suites des excès de table auxquels ils se livrent.

La plénitude de l'estomac, & la difficulté des digestions, déterminent vers la tête une plus grande quantité de sang, d'où s'ensuivent la pesanteur de tête, de tout le corps, les vertiges, les éblouissemens, &c. qui sont les avant-coureurs des maladies en question. Ce sont surtout les personnes de cabinet, les gens de robe, ceux en un mot qui font excès des travaux d'esprit, qui en sont le plus susceptibles. Si l'exercice du corps, qui est peu familier à cette classe d'hommes, est poussé un peu loin dans un temps vain ou chaud, & qui soit en même temps nuageux, il ne sert qu'à engorger davantage le cerveau. Mais c'est sur-tout dans l'automne, à la suite des chaleurs

vives de l'été, que l'engorgement du cerveau sera plus à craindre pour les personnes en question, à cause du relâchement plus considérable des solides & de l'état du sang, qui se trouve dépouillé d'une bonne partie de sa sérosité. Nous en avons vu des exemples funestes au commencement de l'automne de 1767, dans la personne de deux illustres Magistrats qui ont succombé à l'apoplexie dans leurs maisons de campagne, situées dans des terreins bas & humides, *page* 263. L'oisiveté absolue des personnes qui habitent constamment les villes, & dont la condition n'exige aucune sorte d'exercice du corps, doit être aussi mise au nombre des causes préparatoires de l'apoplexie, ce qui se conçoit aisément.

Mais il en est une véritablement déterminante pour ce pays ; c'est l'usage de la grosse biere. La biere, récemment faite, est une substance mucilagineuse, résultante de la partie gélatineuse de l'orge, dont elle est plus ou moins chargée : ainsi elle abonde en parties organiques ou nutritives, qui n'ont presque pas besoin de préparation dans les premieres voies pour augmenter le volume de la partie essentielle du sang. Le sang de ceux qui y sont habitués, est toujours épais. Ceux qui en boivent avec excès,

ont généralement le teint rubicond, le visage gonflé, les yeux saillans & les joues d'un rouge foncé. On conçoit que l'état des vaisseaux de l'intérieur de la tête est proportionné à celui des vaisseaux qui arrosent le visage. Les capillaires de la pie-mere se trouvent plus ou moins engorgés; ces vaisseaux dilatés, par les suites des obstructions, deviennent variqueux; la compression de la substance du cerveau s'ensuit; enfin les vaisseaux sont forcés: l'apoplexie funeste en est l'effet.

D'un autre côté la biere, récemment brassée, abonde en parties onctueuses, qui, se déposant dans les cellules de la membrane adipeuse, vont augmenter le volume de la graisse: aussi nous voyons que les personnes habituées à un usage abondant de la grosse biere, ont beaucoup d'embonpoint, circonstance que nous avons reconnu devoir être rangée parmi les causes productives de l'apoplexie. Les travaux journaliers & les autres exercices de ceux de nos citoyens qui composent le peuple, préviennent en grande partie les inconvéniens de cette boisson. Les autres en sont garantis par l'usage du vin qu'ils lui substituent, dès qu'ils se tiennent, sur son usage, dans les bornes de la modération.

L'usage du vin est devenu très-com-

mun dans cette contrée depuis un certain temps. L'expérience journaliere fait voir que les excès de cette boiſſon, cauſent des maladies ſoporeuſes, & entraînent même l'apoplexie. La biere fermentée cauſe les mêmes maladies, mais d'une maniere différente que la biere récemment braſſée. La biere n'eſt potable qu'autant qu'elle a ſubi une certaine dépuration, qui eſt l'effet d'une fermentation. Si on la conſerve un certain temps, elle ſubit une ſeconde fermentation qui la rend vineuſe & lui donne même les qualités du vin. La ſubſtance gélatineuſe, dont elle étoit ſurchargée, ſe trouve atténuée par cette ſeconde fermentation, de façon que la biere eſt devenue plus légere, plus coulante, & plus ou moins abondante en principes ſpiritueux. Elle en eſt donc plus propre à s'inſinuer dans les petits vaiſſeaux du corps, & à paſſer dans les divers couloirs. Mais les excès de cette boiſſon entraînent les mêmes déſordres que ceux du vin, en déterminant le ſang en trop grande abondance vers le cerveau; de là la dilatation forcée des arteres de la piemere, laquelle étant portée à un certain point par l'uſage immodéré de cette boiſſon, prépare prochainement à l'apoplexie.

L'usage de l'eau-de-vie & des liqueurs fortes est très-commun chez nous dans la partie du peuple qui comprend les artisans & les journaliers. C'est sur-tout le matin qu'ils en boivent étant à jeun. Beaucoup même en font excès. On conçoit que la continuation de ces liqueurs, irritant continuellement les tuniques nerveuses & musculeuses de l'estomac, doit émousser considérablement leur action, l'abolir même & les rendre calleuses. L'irritation même, se portant jusqu'aux orifices du canal cholédoque & de celui de Virsungus, ils se rétrécissent de maniere qu'ils ne peuvent plus verser dans le duodénum la quantité respective de liqueur requise pour l'œuvre de la digestion. L'effet même de cette irritation se transmet par les nerfs & par la communication des vaisseaux jusques dans les organes sécrétoires de la bile & des autres sucs servans à la digestion : de-là le défaut d'appétit, la pesanteur de la région épigastrique, les nausées, les digestions difficiles, devenues même impossibles pour la plûpart des alimens ordinaires. Il ne peut en résulter qu'un chyle peu louable & dénué des principes nécessaires pour fournir de bon sang : celui qui en résulte est d'autant moins propre à traverser les petits vaisseaux

de la pie-mere, que tout le systême vasculeux a perdu plus ou moins de sa force systaltique par les excès en question. Delà s'ensuit, d'un côté, une diminution considérable dans la sécrétion du fluide nerval; l'état de foiblesse & d'anéantissement où se trouvent souvent ces personnes; les lipothymies fréquentes qui leur arrivent, en fournissent la preuve; d'un autre côté, s'ensuivent des stases & des congestions dans ces mêmes vaisseaux, des concrétions polypeuses, des dilatations anévrismales des arteres, & des veines variqueuses. L'apoplexie est le produit de cet état. L'ouverture de quelques cadavres nous a donné la preuve de pareils désordres.

Des effets aussi funestes sont par fois, dans cette contrée, le produit d'une cachexie, dont la cause est opposée à celle que nous venons de désigner; c'est un relâchement considérable des solides & un défaut de consistance dans les liquides, suite d'une abondante boisson d'eau chaude, dans laquelle on a fait infuser quelques feuilles de thé, boisson dont la plûpart de nos femmes font un abus singulier.

La masse du sang se trouvant en conséquence dénuée de parties rouges, & devenue presque toute séreuse, ne fait plus

sur le cœur & sur le systême artériel les impressions propres à aiguillonner suffisamment leur action pour la distribution libre des liquides dans toute l'étendue du corps. Le cerveau doit se ressentir spécialement de cette inertie par les raisons que nous avons alléguées. D'ailleurs, un pareil sang est bien peu propre à fournir la matiere de la sécrétion du fluide nerval. Il est aisé de concevoir que l'apoplexie doit être aisément la suite de cet état.

Nous avons développé une partie du dédale des causes productives de l'apoplexie. On sent la difficulté qu'il y a à les reconnoître & à les apprécier, difficulté qui est augmentée par le peu de connoissance que nous avons de la structure intime du cerveau & de son méchanisme. On ne pourroit y parvenir que par un examen scrupuleux des symptômes de la maladie & des divers phénomenes qu'elle présente. C'est un travail auquel nous ne croyons pas devoir nous livrer, du moins pour le présent.

Fin des Observations sur l'Apoplexie.

RÉPONSE

De M. BACHER, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à M. CARRERE, Médecin du Garde-meuble de la Couronne, Professeur Royal-Emérite de la Faculté de Médecine de l'Université de Perpignan, ci-devant Directeur-Garde & Démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle de la même Université, ancien Inspecteur-général des eaux minérales de la province du Roussillon & du Comté de Foix, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris.

Vous m'avez demandé, Monsieur, par une Lettre écrite de votre main, les preuves du jugement vrai, mais trop févere, selon vous, qui a été porté (*Journ. de Méd.* de Décembre 1776, *pag.* 560, 561, 562) de la

la *Bibliotheque littéraire, historique & critique de la Médecine ancienne & moderne*. Cette lettre étoit datée du 3 Décembre 1776. Je me contentai pour-lors de vous en accuser la réception ; & malgré la menace que vous me faisiez de la publier, si je ne rendois pas compte des motifs de la notice critique que j'avois donnée, j'ai cru devoir garder le silence, persuadé que vous seriez assez prudent pour ne point hasarder une démarche qui vous compromettroit sûrement. Je me suis trompé, je l'avoue. Votre sensibilité extrême, & une autre affection non moins puissante, vous ont sollicité vivement à effectuer votre menace, & à manifester, par la voie de l'impression, vos prétendus griefs & vos plaintes ameres, espérant sans doute retirer de cette publicité, tant pour vous que pour la Bibliotheque littéraire, des avantages que pourtant vous n'obtiendrez pas. Aussi-tôt que le hasard m'eut procuré un exemplaire imprimé de votre lettre, suivie de ma réponse plus que laconique, je n'ai point perdu de temps, je l'ai annoncée dans le Journal de Mars, avant même qu'il vous fût permis de répandre ce témoignage authentique de votre modestie ; &, en l'annonçant, je me suis engagé de produire ces preuves, que vous feignez desirer avec tant d'empressement. Je me hâte de tenir parole ; je me flatte que vous aurez plus même, que vous ne vouliez. Mais je déclare que c'est à regret que je mets sous les yeux du public les motifs d'un jugement qui est le sien depuis que la Bibliotheque a paru, & j'ajoute que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à vous donner une satisfaction si peu avantageuse pour un Ouvrage que vous chérissez avec trop d'inquiétude, & que vous vantez vous-même avec trop

d'enthousiasme. Cependant je dois vous avertir, Monsieur, que ces preuves sont très-multipliées, & que, malheureusement pour la Bibliotheque littéraire, je ne suis embarrassé que du choix.

Comme tous nos Lecteurs ne lisent probablement pas le Journal Encyclopédique, nous croyons devoir les prévenir que dans les Cahiers du 15 Octobre & du 1. Novembre 1776, on a déja indiqué plusieurs Auteurs & plusieurs Ouvrages omis dans la *Bibliotheque littéraire*, &c. . . Nous avertirons aussi que M. *Carrere* a pris la plume, non pour remercier absolument le Critique anonyme du soin qu'il a pris de marquer ces omissions, comprises dans vingt-quatre articles, mais pour s'efforcer de prouver, d'une maniere peu concluante, à la vérité, que ces omissions ne doivent point passer pour telles. (*Lett. de M.* Carrere, *Journ. Encyclop.* 15 Décembre 1776.)

Pour nous, qui sommes forcés de mettre sous les yeux du public d'autres Auteurs & d'autres Ouvrages, qu'inutilement on chercheroit dans la *Bibliotheque littéraire*, que le modeste Auteur donneroit pourtant volontiers, mais assez gratuitement, comme un monument durable, élevé à l'honneur de l'Art, & destiné à conserver les annales & les fastes de la Médecine, nous ne pouvons pas nous flatter d'être plus heureux que le Critique anonyme. Ainsi que lui nous craignons de ne pas réussir à prouver à M. *C...*, un peu trop aveugle sur les défauts de ses productions, que les hommes, plus ou moins célebres, omis dans son nouveau Dictionnaire, devoient y occuper une place. Mais nous ne réussirons que trop, peut-être, auprès des personnes judicieuses & impartiales. Il nous répondra, sans doute, aussi,

comme il l'a déja fait, par des distinctions; par exemple, si venant à découvrir un ou plusieurs Auteurs qui ayent écrit sur l'Histoire naturelle, nous disions qu'il auroit fallu les insérer dans sa compilation, il répliqueroit sans hésiter, & pour la seconde fois, que les Ouvrages d'Histoire naturelle n'ont absolument aucun rapport à la Médecine; qu'il ne donne point une Bibliotheque d'Histoire naturelle; que s'il parle quelquefois d'Ouvrages *relatifs à cette derniere*, ce n'est que lorsqu'elle y est traitée *médicinalement*.

C'est pour cette raison, sans doute, qu'il a accordé, dans son Dictionnaire, une place à *Bochart*, & qu'il doit en accorder une à M. *Valmont de Bomare* sous la lettrine V. C'est pour cette raison qu'il a indiqué une dissertation sur les pierres figurées de *P. Barrere*; l'Histoire des abeilles par *Bazin*; un Traité *de figuris variarum rerum in lapidibus & speciatim fossilibus Comitatûs Mansfeldii*, par *Valere Alberti*; plusieurs écrits de *Bellon*; l'Histoire naturelle du savant Chancelier *Bacon*; l'*Ornithophonia* de *Baërius*; les *lectiones opticorum phænomenorum* d'*Isaac Barrow*, Docteur en Théologie; le *schediasma curiosum de unicornu fossili* de *J. Laur. Bausch*; la théorie de la vue, par *George Berkley*, Docteur en Théologie, puis Evêque; les Ouvrages de *Vincent Brunus*, &c. &c. &c.

Si nous rapportons les noms de ceux qui ont composé des dissertations insérées dans les Recueils Académiques ou dans les Journaux, M. C... a sa réponse toute prête: *ils ne doivent point trouver place dans mon Ouvrage .... ils n'entrent point dans mon plan*. Mais cette réponse paroîtra plus qu'inconséquente à ceux qui jetteront les yeux sur les articles Albini

(Jacq.) ; Albrecht ; Amman (Paul) ; Ange (Daniel) ; Aumont (Arnulphe d') ; Bartholin, pere, (Thomas) ; Bartholin (Gaspard) ; Beckett (Guill.) ; Behrens (Conrad Berthauld) ; Back (Abraham) &c. &c. &c. . . . articles dans lesquels on rapporte avec complaisance les objets des dissertations contenues dans des Recueils Académiques.

Mais si, pour satisfaire la curiosité des Bibliographes, nous croyons devoir rapporter ici les noms omis de ceux qui ont produit quelques pieces fugitives, M. *C...*, pour s'excuser de les avoir ignorées, se tirera encore aisément d'affaire. Il lui suffira de répéter : *ce sont de simples feuilles, des écrits* ÉPHÉMERES *de quelques pages, dont la durée est aussi* ÉPHÉMERE, *& dont la* PUBLICITÉ *ne passe presque jamais l'enceinte de la ville où ils sont* PUBLIÉS. On applaudiroit peut-être à cette réponse, si à l'article Belloste, *tom. j. pag.* 414, on ne trouvoit pas l'annonce d'un *Traité du Mercure* de 92 pages, écrit dont la publicité est à la vérité bien grande, mais uniquement fait pour augmenter le débit des pilules mercurielles, dont la composition n'est plus un secret, & pour indiquer le lieu où elles se débitent.

M. *Carrere* voudra bien se souvenir que dans son Dictionnaire il ne cite aucun garant, aucun témoignage, aucune preuve des faits qu'il avance : nous espérons qu'il n'exigera point de nous une exactitude scrupuleuse, à laquelle il n'a pas voulu s'astreindre lui-même. Comme nous ne faisons pas une Bibliotheque littéraire, nous ne nous engagerons pas à donner l'histoire des hommes que nous allons nommer : il doit se contenter de l'attention que nous avons de lui fournir de quoi grossir son Recueil (s'il a le courage de l'achever & de

l'imprimer) en lui découvrant des noms inconnus pour lui. Quant aux éditions, il pourroit fort bien arriver que nous ne marquassions pas toujours l'année, le lieu, leur nombre, le format. Nous prévenons M. *Carrere* que nous nous contentons de copier les notes que nous avons faites, n'ayant pas eu le temps de les vérifier sur les Ouvrages mêmes; mais il est Bibliographe, les renseignemens les plus simples lui suffiront, *intelligenti, pauca.*

Cependant, avant que d'entrer dans la discussion immense que nous avons entreprise, il nous paroît important de nous arrêter un moment sur la Préface du premier volume de la *Bibliotheque littéraire*, & sur le *Catalogue* qui suit cette Préface, & qui en dépend.

Elle commence ainsi: « l'objet dont nous » nous occupons aujourd'hui a mérité l'attention des plus grands maîtres. On a regardé » comme essentiel de réunir, dans un même » tableau, les *Ouvrages*, les *sentimens*, les » *découvertes* des maîtres de l'Art, & de transmettre à la postérité les *noms* & l'*histoire* de » ceux qui se sont distingués dans quelque » partie de la Médecine ».

D'après cet énoncé très-précis, il sembleroit que la nouvelle Bibliotheque alloit tenir lieu de tous les Ouvrages qui avoient été faits jusqu'à ce jour. On devoit d'autant plus s'y attendre, que M. C..., en passant en revue ceux qui l'ont précédé dans la carriere où il s'est jetté, porte, des travaux de la plûpart, un jugement qui donnoit aux Médecins l'espoir, nous dirions presque la certitude, qu'il les surpasseroit tous: celui-ci a seulement effleuré la matiere; celui-là, rempli de fables, mérite à peine d'être lu: les uns n'ont pas fait connoître les Medecins qui ont concouru à la perfection de l'Art; les autres, en

indiquant les Livres, en ont omis un grand nombre : on reproche à plusieurs autres de n'avoir donné que des notions succinctes. Il résulte de cette critique que *tous ces Ouvrages réunis* (ce sont les expressions de M. C...,) *ne sauroient faire un corps complet relatif à l'Histoire de la Médecine* ; page xiij. Il étoit réservé au récent Ecrivain de produire ce chef-d'œuvre : il s'en est lui-même flatté ; qu'on l'écoute parler : « *Nous ne craignons point de le présenter* » (son Ouvrage) *comme le plus parfait de* » TOUS CEUX *qui ont paru dans ce genre* ».

Il faut être bien sûr de son fait pour s'exprimer avec ce ton d'assurance. M. *C*... a cru pouvoir le prendre, après s'être donné la peine de puiser dans une infinité de sources ; & afin que le Public juge des efforts qu'il a employés, des travaux pénibles auxquels il s'est livré, du courage qu'il a eu pour conduire au point de perfection la Bibliotheque qu'il a mise au jour, il n'a pas oublié d'en produire les brillans témoignages. Ils sont consignés « *à la suite de* » *cette Préface, dans un Catalogue, par ordre* » *alphabétique, de tous les Ouvrages* (dit-il) » *que nous avons consultés ; on y verra* (ajoute- » t-il) *quelle a été l'étendue de nos recherches, &* » *que nous n'avons rien négligé pour rendre cet* » *Ouvrage complet* ». page xv.

Nous serons de bonne foi, nous conviendrons qu'on trouve dans ce Catalogue l'indication de 778 Ouvrages, dont 102 sont *in-folio*, 231 *in*-4°. & 445, ou *in*-12 ou *in*-8°.

Ce nombreux Catalogue n'annonce-t-il pas la vaste érudition, autant que la patience de l'Auteur ? Néanmoins en le parcourant, nous avons été tentés de le regarder ici comme un luxe bibliographique, d'autant plus déplacé, qu'il est capable d'en imposer ; mais nous avons

été plus loin, nous avons même présumé que la plûpart des titres qui composent cette fastueuse nomenclature, ont été copiés sur des Catalogues. Voici les principaux motifs qui ont fait naître cette présomption.

Page xxj. on écrit ALBERIC, Auteur d'un Ouvrage Italien. Il falloit ALBERICI.

Ibid. ALEMAND (Louis-Auguste). On le nomme comme Auteur d'un Ouvrage relatif à la Médecine, intitulé *Secret de la Médecine des Chinois, à Grenoble*, 1671, *in*-12. On connoît bien ordinairement un Livre qu'on a consulté; comment arrive-t-il que le titre de celui-ci soit mal indiqué, car au lieu de *Secret*, au singulier, il falloit *les Secrets?* Mais on l'attribue à Louis-Auguste Alemand, ce qu'on ne trouve pas énoncé dans le titre; on y lit à la vérité ces mots: »... » envoyés de la Chine par un François, homme » de grand mérite ». D'où sait-on que ce François est Louis-Auguste Alemand, l'Avocat, dont on trouve l'histoire *page* 89. Ce qui est rapporté de lui en cet endroit, prouve qu'il ne peut être l'Auteur de ce Livre; 1°. sa naissance y est fixée à l'an 1653. Donc en 1671 il n'avoit que dix-huit ans; ce ne pouvoit être encore un homme de grand mérite. 2°. Ce François étoit à la Chine, d'où il envoie le manuscrit, tandis que L. A. Alemand étoit à Grenoble. 3°. L'Avis au Lecteur est daté du 21 Octobre 1668; l'Ouvrage étoit composé à cette époque, à laquelle L. A. Alemand n'avoit que quinze ans. 4°. L. A. Alemand ne pouvoit être, à cet âge, dans le cas où étoit ce François, qui, dans son *Avis au Lecteur*, s'exprime en ces termes: « Voici un petit Livre qui vous » vient entre les mains du bout du monde, » envoyé par un François amoureux de son » pays, & desireux du bien de ses compa-

» trioces, lequel se trouvant à présent banni
» à Canton, par Sentence de la Cour de Pe-
» kin, donnée il y a trois ans pour prêcher
» la loi de Dieu, . . . a dérobé quelques
» momens à ses dévotions pour s'occuper à
» ramasser les connoissances qu'il avoit prises
» hors de France, *l'espace de seize ans qu'il y a*
» *qu'il court le monde* ». Il voyageoit, comme on voit, dès 1652, un an avant la naissance de L. A. Alemand, qui ne naquit que l'an 1653. Qui osera dire, après cela, que ce dernier ait composé le Livre dont il est question ?

Mais puisque M. C... a consulté ce petit Ouvrage, & qu'il s'est engagé de donner la notice de tous ceux qui regarderoient la Médecine, pourquoi se contente-t-il d'en présenter le titre *page* 19 ? Pourquoi n'a-t-il pas l'attention d'avertir que c'est un Traité du pouls ? Pourquoi ne fait-il pas connoître ce que la doctrine du pouls, contenue dans ce Traité, a de ressemblant ou de différent avec celle qu'on trouve dans les Ouvrages de *Cleyer*, des Peres Boym & *Hervieux* ?

Il seroit trop long d'entrer dans ce détail, lequel, d'ailleurs, n'est pas de notre objet ; disons seulement que ces *Secrets* forment un livret de 135 *pag. in*-12.

Ibid. ALBERT (Salomon). Vous avez consulté, Monsieur, un Discours de ce Médecin sur la Médecine, sur ceux qui l'ont exercée, &c. Vous auriez dû, suivant votre plan, en faire l'analyse, ou en porter votre jugement, *page* 63. Il n'y a pourtant ni l'une ni l'autre.

Ibid. ALBERTI (Mich.) Vous vous êtes servi, Monsieur, pour la confection de votre Bibliotheque, de deux Ouvrages de cet Auteur ; on en trouve les titres répétés *pag.* 66 & 68, & vous ne vous y arrêtez pas plus que s'ils vous étoient inconnus.

Ibid. ALBIN (Bernard). Il a fait un Discours *de ortu & progressu Medicinæ*, dans lequel il doit y avoir des choses curieuses. M. C... le met au rang des Livres où il a puisé ; cependant, en l'annonçant *page* 70, il se contente d'ajouter, *c'est un Discours prononcé le* 19 *Octobre de la même année* (1702.)

Ibid. ALEXANDRIN (Jules). Pourquoi nous apprendre ici que son Ouvrage *de Medicina & de Medico* a été consulté, pour l'indiquer *page* 95, comme l'on feroit un Livre dont on connoît à peine le titre ? Ne contenoit-il rien de bon, rien d'utile, rien d'exact ? il falloit au moins le dire.

Pag. xxij. ANDREAS (Valerius). Il étoit du Brabant. On inscrit trois Ouvrages comme étant de lui : M. C... les a consultés, & sûrement plus d'une fois ; c'est donc avec connoissance de cause qu'il attribue ces trois productions au même homme. Cependant est-il bien sûr que ce *Val. André* soit l'Auteur du *Catalogus Clarorum Hispaniæ Scriptorum*, 1607 ? Notre doute est fondé sur deux motifs ; 1°. à cette époque de 1607, *Val. André* n'avoit que 19 ans, étant né le 27 Novemb. 1588 ; 2°. *Fr. Swert*, qui avoit été très-lié avec lui, ne met point ce *Catalogus* au nombre de ses écrits. Ce point méritoit bien d'être éclairci par un Bibliographe profond.

Ibid. Nous voyons parmi les anonymes une *Dissertation concernant la Chirurgie des Accouchemens*. Un Bibliographe, aussi savant que M. C.., ne devoit pas ignorer que ce morceau est de *Devaux*, Chirurgien de Paris, celui-là même qui a fait l'*index funereus*.

Ibid. Les *Recherches critiques & historiques sur la Chirurgie* ont été composées par un homme bien connu, M. *Quesnay* ; par quel hasard un Médecin aussi versé que M. C.. dans l'Histoire littéraire, place-t-il ce Livre parmi les anonymes ?

Ibid. L'Auteur de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire Ecclésiastique* n'est ignoré de personne que de M. C... C'est M. *Macquer*, l'Avocat.

Ibid. APIN (Sigismond-Jacques). L'Opuscule de ce Professeur de Métaphysique, intitulé *de Reipublica Noribergensis munificentiâ*, &c.... dont M. C... reconnoît avoir eu besoin, ne vaut pas, sans doute, la peine d'être recherché; car il se contente d'en indiquer le titre *page* 164, sans y mettre aucune notice.

Pag. xxiij. ARTEDI (Pierre). Sa *Bibliotheca ichthyologica* est indiquée ici comme un Livre dont on a profité. On en rapporte le long titre *page* 210; mais on ne dit rien de son mérite: ce que M. C... devoit faire pour être fidele au plan qu'il s'étoit proposé.

Ibid. BADUELLUS (Claude). C'est parce que vous avez eu, Monsieur, sous les yeux, le Discours de cet Auteur, *de laudibus Artis Medica*, que vous l'avez consulté, & que vous l'avez lû peut-être, que nous sommes étonnés de ne pas trouver énoncé sous quel format il a été imprimé. Nous esperions qu'on l'y verroit à l'article BADUELLUS; vain espoir. En y recourant nous sommes restés dans notre ignorance. Vous ne nous dites rien non-plus du cas qu'il faut faire de ce Discours, ni si la Médecine, qu'il loue, peut & doit être satisfaite. *Bayle*, qui parle de cet Auteur dans son Dictionnaire, ne nous instruit point à cet égard. Vous nous aviez promis des critiques, des jugemens, des appréciations, & pourtant vous nous laissez dans notre ignorance, vous, Monsieur, qui étiez si capable de nous en tirer. C'est un reproche qu'on est en droit de vous faire, sans que vous vous en fâchiez.

Ibid. BALDE (Jacques). Encore un trophée élevé en l'honneur de la Médecine, mais par

un Poëte. Cette piece de Vers a dû vous transporter en la lisant ; n'étiez-vous donc pas obligé de faire passer dans l'ame de vos Lecteurs les sentimens qu'elle vous a inspirés, en rapportant quelques beaux endroits ? Pourquoi cette réserve ? N'aviez-vous pas déclaré que vous lisiez pour instruire les Médecins vivans & futurs ? Quand on promet, il faut tenir. Revoyez, s'il vous plaît, l'article BALDE (Jacq.) *page* 295, & vous conviendrez que l'analyse de la Poësie de cet Auteur Jésuite n'y est pas.

Ibid. BARTHOLIN (Albert). Voilà un Médecin de l'Ouvrage duquel vous avez profité, de votre propre aveu, Monsieur. Il est intitulé *de Scriptis Danorum.* Nous nous attendions qu'on en trouveroit une notice *page* 342. Nos espérances ont été déçues ; elles le sont souvent.

Ibid. BARTHOLIN (Thomas). Autre Ouvrage d'un autre *Bartholin*, intitulé *de Medicis Poetis.* C'est pour nous comme si vous ne l'aviez pas consulté, puisque, *page* 347, vous n'en rapportez que le titre.

Pag. xxiv. BAYER (Jean-Jacques). *Biographia Professorum Medicinæ qui in Academiâ Altorfinâ unquam vixerunt. Altorfii & Noribergæ apud Tauber*, 1729, *in*-4°. Nul doute que cet Ouvrage ait été consulté par M. *Carrere.* Puisqu'il le dit, nous devons l'en croire ; mais comment arrive-t-il que dans ce titre il y ait plusieurs fautes ou inexactitudes ?

1°. Au lieu de *Bayer*, il falloit écrire comme l'Auteur ; *Baierus*, ou au moins *Baier*, sans *y*.

2°. Après le mot *vixerunt*, l'exactitude vouloit qu'on ajoutât ceux-ci ; *singulorum ære expressis iconibus additis.* Il étoit important de savoir que dans ce volume se trouvoient les portraits des Médecins dont on écrit la vie.

3°. Sur l'exemplaire même on lit *Norimbergæ*

& *Altorfii*, mais non pas *Altorfii & Norimbergæ*.

4°. Le Libraire ou l'Imprimeur n'a pas mis *apud Tauber* simplement, mais *apud hæredes Jo. Dan. Tauberi*, ce qui n'est pas absolument indifférent ; car les héritiers de *Jo. Dan. Tauber* pouvoient très-bien ne pas porter le nom de *Tauber*.

5°. La date de 1729 est fausse. Voici la vraie clɔlɔccxxviii. (1728) ce qui est confirmé d'ailleurs par *Baier* lui-même, qui, en faisant l'énumération des Ouvrages qu'il a composés, s'exprime ainsi *page* 174.

38. *Biographia*, *&c*.... 1728, *in*-4°. *ipsum nempe præsens hoc opusculum*.

Comment arrive-t-il encore (ceci ne se comprendra point aisément) que M. C... qui donne la liste des Ouvrages de *Baier*, d'après cette même *Biographia* qu'il avoit entre les mains, en marque seulement vingt-quatre, tandis que *Baier* en indique 38 ?

Comment arrive-t-il (ce qui est bien plus fort) que M. C..., en annonçant la Dissertation de *Baier*, *de Visco*, n°. 7. *pag*. 381, ait ajouté : « *Bayer* ne parle point de cette Dissertation » dans le Catalogue qu'il a fait de ses Ou-» vrages, ce qui fait douter qu'elle soit de » lui ». Cependant, qu'on ouvre la Biographie de *Baier*, on verra cette Dissertation énoncée *page* 171. n°. 13, & en cette maniere :

Dissert. Med. Botanica de Visco, *Resp*. Leonh. Frid. Hornung, *Hala-Suevus*, 1706.

Ce doit être dans cette Biographie où *Baier* écrit lui-même sa vie, que M. C... a pris ou extrait l'abrégé très-succint qu'il donne de la vie de ce Médecin ; il n'est point probable qu'il ait eu recours à un autre Historien, tandis qu'il étoit à la bonne source. Mais ce n'est pas là qu'il a vu que *Baier*, jeune Docteur, ne se

plaisoit point à Hall, & que ce fut pour cette raison qu'il quitta cette ville. *Baier* dit au contraire que c'étoit pour voyager. *Quoniam verò singulari desiderio tenebar, alias regiones curiosè perlustrandi..... &c.* Ce n'est point là que M. *C...* a vu que *Baier fût fait, en* 1703, *Médecin de campagne par les Etats du Cercle de Souabe* : il étoit à Nuremberg, ville dans laquelle se tenoient alors les Etats du Cercle, où elle est située ; or ce Cercle n'est pas celui de Souabe, mais bien le Cercle de Franconie. La phrase de *Baier* est claire, la voici : *Cùm interim anno hujus sæculi tertio* (1703) *vicinæ provinciæ periculoso arderent bello, atque in militia, propter intempestivas expeditiones, multi variique morbi orirentur ; præpotentium* CIRCULI FRANCONICI ORDINUM *Legati, tunc temporis Norimbergæ congregati, medicum desiderarunt, qui tam morbosis, quàm vulneratis militibus opem ferret in Nosocomiis, ad pagum* Wendelstein, *aliosque propinquos constitutis.... &c....* Ce n'est point là non-plus que M. *C...* a vu que *Baier* devint, dans la suite, Physicien de la ville de Ratisbone. *Baier* lui-même nous apprend que sa mauvaise santé l'obligeant à quitter Nuremberg, il voulut essayer de faire à Ratisbone un nouvel établissement ; *Profectus sum Ratisbonam, tentaturus scilicet utra civitas in Medicinâ faciendâ mihi foret commodior & fructuosior.* Mais il ne demeura que quelques mois, & malgré lui, dans cette ville, où il ne transporta point même sa famille, qui resta à Nuremberg : il ne fut point nommé Medecin de la ville de Ratisbone (*poliater*), mais il y exerça seulement, en attendant l'occasion favorable de s'échapper. Ce n'est point-là que M. *C...* a vu davantage qu'il fut appellé à Altorf en 1704 ; *Baier* écrit que ce fut sur la fin de 1703, & ajoute que ce fut le 18 Déc.

qu'il fut honorablement reçu par le Corps des Médecins, & que le 2 Mars 1704 il commença à remplir les fonctions de Professeur.

D'après ces inexactitudes, qui ne sont pas les seules à l'égard de *Baier*, ne seroit-on pas fondé à soupçonner que M. *C*... n'a pas vu la *Biographia*? Mais, comme il l'assure, il seroit malhonnête de soutenir la négative.

BELLORIUS (J. P.). En copiant le titre du Traité des Médailles de cet Auteur, qu'on a eu sous les yeux, un mot essentiel se trouve oublié; & ce mot empêche malheureusement que le titre puisse être entendu : c'est le mot *imagines*, qu'on ne devine pas d'abord. D'ailleurs, ce titre ne paroît pas avoir été copié sur l'exemplaire lorsqu'on l'avoit sous les yeux : ne l'auroit-on donné que de mémoire? Il n'y a personne qui ne soit dans le cas de se plaindre de la sienne.

Ibid. BEVERWICK (Jean). L'Ouvrage qu'on insere ici dans le Catalogue, comme ayant été consulté, & par conséquent comme un Livre qu'on a lu, n'a pourtant aucune notice à l'article Beverwick, *page* 466. Ces omissions se réiterent tant de fois qu'on est presque contraint de douter des consultations & des lectures dont on fait parade : ce n'est peut-être que par oubli; en ce cas, l'indulgence, qui est un acte méritoire chez les Lecteurs, leur attirera de la reconnoissance de la part de l'Auteur. Réunissons-nous donc sur ces points, & tout le monde sera content.

Ibid. BERNIER (Jean). C'est sans doute pour ne rien omettre, que M. *C*... reconnoît avoir fait usage des Ouvrages de ce Médecin; car s'il en avoit tiré quelque chose, il nous induiroit en erreur avec ce guide, toujours infidele, & souvent aveuglé par la passion. M. *C*... indique sous l'année 1698 l'édition de ses Essais de

Médecine : il se trompe très-certainement ; elle date de 1689. Mais il faut prévenir sa réponse, qui sera telle : *ne voyez-vous pas que c'est une faute de typographie, & qu'on a mis* 1698 *au lieu de* 1689, que j'ai mis exactement à l'article *Bernier, page* 445. Nous admettons la validité de la réponse jusqu'à un certain point ; car en voyant dans un endroit 1698 & dans l'autre 1689, un Lecteur qui ne sera pas aussi bon Bibliographe que M. *C...*, ne saura laquelle des deux éditions sera la véritable, sur-tout quand il verra qu'il y en a une autre indiquée sous la date de 1695. Ne se déterminera-t-il pas à croire que l'édition marquée dans le Catalogue de M. *C...*, imprimé certainement après son volume, est la vraie, l'Auteur ayant pris l'année sur le titre même des Essais, lorsqu'il les feuilletoit pour en extraire ou en copier certains morceaux? Il seroit dans l'erreur assurément ; mais comment pourroit-il s'en défendre?

Ibid. BEUGHEM (Cornel. à) Les personnes instruites de la Bibliographie seront fâchées pour l'honneur d'un Bibliographe, de le voir peu adroitement citer parmi les Livres qu'il a consultés, un *apparatus* de Corn. *à Beughem*, seulement connu de lui par le titre qui paroît avoir été copié mot à mot dans le Catalogue placé à la tête de la Bibliographie anatomique de Douglass. En effet, on lit dans l'un & dans l'autre : *Apparatus ad Historiam litterariam*, novissima, *variis conspectibus exhibendus, &c...* avec la date de 1701. Si M. C.... avoit eu l'Ouvrage sous les yeux, au lieu de *novissima* qu'il a laissé d'après Douglass, il auroit écrit *novissimam*. Mais pourquoi, quand on connoît bien un Ouvrage, n'en consulter que la quatrieme partie, tandis que les autres traitent du même objet? Nous faisons l'objection, ce n'est pas à nous à y répondre.

Ibid. Beyrus (Andr.) *Nomenclator Professorum Senensium. Jena*, 1652, *in*-12. Le titre de cet Ouvrage, dans lequel M. C... pourroit avoir tiré quelques particularités, s'il avoit eu l'avantage de consulter le Livre même, semble avoir été pris du Catalogue de Douglass, déjà cité. Il en differe néanmoins, en ce que Douglass a mis *Jenensium*, qu'il faut, & M. C.... *Senensium* qu'il ne faut pas. Mais le premier ayant écrit *Beyrus*, on ne doit pas être surpris que le second ait écrit de même, au lieu de Beyerus. Comme cet Ouvrage n'est certainement pas commun en France, nous allons en donner le titre d'une maniere qui le fera mieux connoître : Andr. Beyeri *Nomenclator Professorum Theologorum, Juridicorum, Medicorum, Philosophorum quotquot in Universitate Ienensi ab anno* 1548, *ad* 1652, *publicè docuerunt, omnes & singulos binis describens distichis*. Ienæ, 1652, *in*-12.

Ibid. Bidloo (Godefr.) Il a composé un Discours sur l'ancienneté de l'Anatomie, dont M. C... fait mention, comme s'il en avoit profité, pour dresser, sans doute, l'article *Anatomie*. Ce Discours, qu'en cet endroit on dit être *in*-4°., n'est plus du même format, *page* 475 : il est *in-folio*. Ainsi que bien d'autres morceaux, celui-ci n'est point analysé, à l'article Bidloo, comme on devoit s'y attendre : on n'en porte aucun jugement, on n'en donne aucune notice. M. C.... en sait mieux que nous la raison : on l'imagine pourtant aisément.

Page xxxv. Cadet (Ant. Alexis). Vous en parlez d'une maniere bien succinte, sur-tout par comparaison avec l'éloge qui précede ; & non content de ce laconisme affecté, vous lui niez en quelque sorte, ou au moins vous cherchez à lui faire partager avec M. son frere le mérite

mérite d'une traduction dont il étoit, quoique fort jeune, très en état de se bien acquitter, joignant à un cours d'étude fait d'une maniere distinguée, des connoissances en Chymie. Mais il n'est point ici question de restraindre d'une part, & d'étendre de l'autre les éloges que vous donnez assez arbitrairement aux vivans comme aux morts. Il s'agit de la traduction des Instituts de Chymie de Spielmann, par M. Cadet le jeune, ainsi que de fixer son co-Opérateur; & ce co-Opérateur est non M. Cadet l'aîné, mais M. de Villiers, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Voici le fait. M. Cadet le jeune pouvoit se contenter de traduire le Catalogue des Auteurs de Chymie, tel qu'il est dans l'original; mais il a senti l'importance de completter ce travail, & de le perfectionner, en y ajoutant des notes historiques & critiques. Trop jeune pour remplir cette tâche qui exigeoit un genre particulier d'érudition, trop modeste pour craindre de s'associer un homme de mérite & de réputation, il s'est adressé à M. de Villiers. Cette traduction qui parut en 1770, vous l'avez entre les mains, conséquemment vous êtes à portée de savoir que ces notes historiques & critiques, dont vous parlez, sont de ce Médecin; car M. Cadet, dans sa Préface pag. 24, en prévient. Il y a plus, vous-même dans la vôtre pag. xiij., vous désignez M. de Villiers, comme ayant contribué à la perfection de cet Ouvrage. Enfin, n'auriez-vous pas dû être frappé en lisant, tome 2, pag. 293 de ces Instituts, l'avertissement qui précede le Catalogue des Auteurs; avertissement fait nominativement par M. de Villiers? Si vous ne vous rappellez pas ce passage, trouvez bon que je vous le remette sous les yeux: « Ces additions sont tirées des

» matériaux que je prépare pour une Biblio-
» graphie Chymique qui fera la troisieme &
» derniere Partie de l'Histoire de la Chymie,
» que j'ai entreprise depuis quelque temps. »
Tout le monde sait que M. de Villiers s'occupoit alors fortement de cet objet auquel M. Cadet n'a jamais pensé. Mais à qui, de M. de Villiers ou de M. Cadet, peut convenir ce qu'on lit dans le même volume, *page* 336, en parlant des *Elémens du Docimastique de Cramer ?*
« Cet excellent Livre méritoit bien de passer en
» notre Langue, par l'utilité dont il peut être
» à tous ceux qui travaillent les métaux.
» M. Rouelle, mon illustre Maître, m'engagea
» à le traduire; ce que j'exécutai. » Ce fut en 1755. C'est le Traducteur de Cramer qui parle; or ce Traducteur est M. de Villiers. Donc M. de Villiers est co-Opérateur de M. Cadet le jeune; conséquemment M. de Villiers est l'Auteur des notes critiques dont il vous plaît de faire honneur à M. Cadet l'aîné, qui, ne sachant qu'une langue, étoit aussi peu capable d'exécuter un travail de cette nature, que de co-opérer à une traduction. Les Auteurs du Journal de Bouillon, 15 Juillet 1770, ont avancé la même erreur, en disant que le même M. Cadet travaille à l'Histoire de la Chymie.

Ibid. CAMERARIUS (Joachim). Vous mettez, Monsieur, au nombre des Livres que vous avez lus & consultés, son *Catalogus librorum rei rusticæ* ... que vous avertissez se trouver avec ses œuvres *de re rusticâ*. Nous avons voulu savoir le jugement que vous portiez de ces deux Traités, que vous devez bien & très-bien connoître; mais nous avons été très-surpris que vous n'en produisiez que le titre dans votre *tome ij. page* 298. De bonne foi est-ce tenir la parole que vous avez donnée?

Pag. xxvj. CARDAN (Jérôme). Nous devons croire, Monsieur, que vous avez lu son *Encomium Medicinæ*; puisque vous le dites bien positivement : néanmoins *tome ij* de votre Dictionnaire, *page* 347, vous ne nous apprenez point ce que vaut cet éloge, comment l'Auteur a rempli son plan, s'il est bon ou mauvais, &c... Il y a tant de gens qui ne connoissent point la Littérature médicale aussi profondément que vous, qu'ils vous auroient su gré d'une notice de cet *Encomium*. Vous nous aviez promis de dissiper, par vos lumieres, les ténebres de notre ignorance ; vous nous y laissez plongés. Ne peut-on pas vous le reprocher ? Ajoutons que dans votre Catalogue des Auteurs, par vous consultés, l'édition des œuvres de *Cardan*, faite par *Spon*, est mise sous la date de 1662, tandis qu'à l'article *Cardan* : elle est indiquée sous la date de 1663. Est-ce qu'il y en a eu deux éditions en si peu de temps ? Et en ce cas auriez-vous le courage de les lire toutes deux ?

Ibid. CARPZOVIUS (Chr. Benoît). CASELIUS (Jean). Ces deux Auteurs ont travaillé sur l'Histoire des Médecins : leurs Ouvrages ont long-temps été, & sont peut-être encore sur votre bureau, ainsi que les 778 que vous avez consultés ; cependant vous n'en annoncez que les titres *tome ij.* de votre Compilation alphabétique, *page* 356 & 394, comme si ces titres suffisoient pour les faire connoître à des Lecteurs qui seroient (comme vous le dites de nous avec vérité) très-nouveaux dans la Littérature médicale.

Ibid. CASTELLAN (Pierre). Dans la Bibliographie Lexique, on trouve ce nom, *page* 405, où l'on renvoie à CHASTEL (Pierre du). Il y a pour celui-ci trois lignes & demi ; c'est un privilégié, auquel on reproche de n'avoir donné

des *Médecins* que *des notions succintes & incompletes*. Mettons, comme on dit, la main sur la conscience, & convenons ensemble, Monsieur, que *Pierre Castellan* ou *du Chastel*, s'il revenoit au monde, pourroit faire le même reproche à la *Bibliotheque Litéraire*.

Page XXVII. CRASSUS (Laurent). Cet Ecrivain est Italien, & a composé en sa Langue : pourquoi donc lui donner un nom en *us*, surtout lorsqu'au frontispice de son Livre, on voit *da Lorenzo Crasso* ? Auroit-on cru que *Crasso* fût ici à l'ablatif, à la maniere des Latins ?

Que de choses on pourroit encore reprendre dans ce Catalogue des Livres lus ou consultés ! Mais nous en avons assez dit pour démontrer qu'en général une érudition précaire se dissipe & s'évanouit dès qu'on s'en approche avec le flambeau de la critique.

On indiquera, dans le Journal de Mai, un bon nombre d'Auteurs omis dans la Bibliothéque Littéraire.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1777.

CES maladies ont été des maux de gorge, des fluxions de poitrine catarrhalles, des rhumes, qui n'ont rien offert de particulier à obſerver. La température chaude d'une partie de ce mois, ſuivie bruſquement d'un temps froid & ſec, en arrêtant la tranſpiration, occaſionna ces maux; c'eſt encore à cette cauſe qu'il faut attribuer les coliques vives, les dévoiemens ſéreux, légérement bilieux, & cependant fort âcres qu'ont éprouvés quelques perſonnes. Il y a eu des fievres rouges dans quelques-unes, l'éruption ne s'étant faite qu'imparfaitement. Il eſt ſurvenu un gonflement conſidérable aux glandes du col & de la ſurdité : un véſicatoire, appliqué à la nuque, a diſſipé ces accidens. On a obſervé auſſi des fievres urticaires, *eſſera*, *porcelaines* : elles étoient ſans aucun danger; quelques fievres malignes longues & opiniâtres, mais peu meurtrieres. Il n'en a pas été de même des apoplexies, qui ont été fréquentes. Beaucoup de vieillards ſont morts ſubitement.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

FÉVRIER 1777.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	A 2h. du soir.	A 9h. du soir.	Barometre. Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	−2 ½	2 ½	0 ¾	28	1	28	0	27	10 ¼
2	0 ¾	2 ½	3	27	9	27	8	27	6 ⅞
3	−0	4	1	27	7 ¼	27	7 ¼	27	8
4	−1 ¾	2	−1 ¾	27	9 ½	27	9 ½	27	9 ¾
5	−3 ¾	1 ¾	−2 ½	27	9 ½	27	9 ½	27	9 ½
6	−3 ½	−0	−3 ⅛	27	9 ¼	27	9 ¼	27	9 ¼
7	−4 ¾	0 ¾	−2 ¼	27	9 ¼	27	9 ½	27	10
8	−5	2	−1 ½	27	9 ½	27	9 ¼	27	9 ⅛
9	−2	−0	−1 ¼	27	9	27	9	27	9 ½
10	−0 ¼	2 ½	−0 ½	27	9 ¾	27	10	27	10 ⅛
11	−1 ¼	2	−0 ¾	27	10	27	9 ½	27	8 ¾
12	−1	2	−1	27	6 ⅛	27	6 ⅛	27	7
13	−1 ⅛	3	−0 ¼	27	7	27	7	27	7 ¾
14	−0 ¾	4	−0 ½	27	9	27	9	27	8 ⅜
15	−1	1 ¾	−1	27	6	27	4 ⅞	27	4 ¼
16	−2 ¼	0 ¼	−2 ½	27	3 ½	27	3 ¾	27	4 ⅜
17	−4	1 ¼	−2 ½	27	4	27	3 ½	27	3
18	−4 ¾	0 ¾	−2 ¾	27	1 ½	27	1 ¾	27	2 ¾
19	−2 ¾	0 ¾	−1 ⅛	27	4 ¼	27	4 ¾	27	5
20	−2	−0	0 ¼	27	3 ⅜	27	2	27	1 ⅞
21	1	5 ¾	4 ¼	27	2 ¾	27	2	27	3
22	6 ½	11	6	27	1 ½	27	2 ¾	27	4
23	7 ½	10 ½	6 ¾	27	4 ½	27	7 ¼	27	6 ¼
24	9 ⅛	10 ¾	7 ¾	27	5 ½	27	7 ⅞	27	9 ⅛
25	3 ¼	10 ¾	7 ¼	27	11	27	11 ½	28	0
26	4 ¾	12	8	27	11 ¾	27	11 ½	27	11 ¼
27	3 ¾	11 ½	8	27	10 ¾	27	10 ¾	27	11
28	4 ¾	12 ¼	8 ¼	27	11 ⅝	27	11 ⅜	27	11 ¾

Vents et État du Ciel.

j. du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 9 h.
1	S-O. c. brou.	S. couvert.	S. couvert.
2	S-O. couv.	S-O. couv. pl.	S-O. couv.
3	O. beau vent.	O. nuag. pluie, grêle, vent.	N-O. couv.
4	N-O. beau.	N-O. ven. gib.	N-O. beau.
5	N-O. beau.	N. *idem*.	N. b. *aur. bo.*
6	N. beau.	S-E. beau.	E. beau.
7	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. c. *aur. b.*
8	N-E. beau.	E. couv.	N-E. couv.
9	N-E. c. neige.	E. couv. neige.	N-E. couv.
10	N-E. c. neige.	E. c. neig. br.	E. couvert.
11	E. couv. br.	N. couvert.	N-E. couv.
12	N. cou. neig.	E. couvert.	E. couv.
13	S. cou. gr. br.	S-O. couv. bro.	S. couvert.
14	N. couvert.	N. couvert.	N. couv.
15	S. c. gresil	S-O. beau.	S-O. nuages.
16	N. beau gresil	N. nuages, vent froid.	N. beau.
17	S-O. beau br.	S. beau.	S-E. beau.
18	E. beau.	E. beau.	N. beau.
19	S-O. nuag. v. gresil.	O. nuag. gibou.	N. nuages.
20	E. c. ve. neig.	E. couv. pluie, verglas.	E. couvert.
21	E. c. br. pl.	E. couv. brouil.	S-O. couv. br.
22	S. c. vent. pl.	S-O. nuag. vent	S-E. beau.
23	S-O. b. vent.	S. beau.	S-E. couvert.
24	S-O. nuag. v.	S-O. beau, vent	S-O. beau.
25	S-O. b. br.	S-O. beau.	S-O. beau.
26	E. beau.	S. beau.	E. b. *aur. bo. Lun. zod.*
27	E. beau, *parafelene*.	S. nuages.	S. b. *aur. bor.*
28	N. nuag. br.	N-E. beau.	N. E. nuages.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	12¼ deg.	le 28
Moindre degré de chaleur	5	le 8
Différence	17¼ deg.	
Plus grande élévation du Mercure	28 pou. 1 l.	le 1
Moindre élévation du Mercure	27 11½	le 18
Différence	0 po. 11½ l.	

Nombre de jours de Beau	10
de Couvert	10
de Nuages	8
de Vent	7
de Brouillard	9
de Pluie	6
de Neige	5
Quantité de Pluie	13 lignes. ½
D'Evaporation	9
Différence	4½
Le vent a soufflé du N.	5 fois.
N.-E.	4
N.-O.	1
S.	4
S.-E.	1
S.-O.	6
E.	6
O.	1

Température : Froide, humide & très-désagréable, excepté les huit derniers jours, qui ont été beaux & chauds. Le 26 à huit heures du soir, j'ai observé une aurore boréale & une lumiere zodiacale des plus complettes ; & le 27 à quatre heures du matin, j'ai vu très-beau paraselene.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire, &c.

A Montmorency, ce 1 Mars 1777.

Nous avons eu quelques fluxions de poitrine, des péripneumonies, & d'autres maladies d'inflammation. Il mouroit beaucoup de vieillards dans nos environs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Février, par M. BOUCHER, Médecin.

La gelée, qui s'étoit relâchée dans les premiers jours du mois, a repris ensuite, & a continué jusqu'au 22, avec plus ou moins de violence. Le 8, la liqueur du thermometre fut observée à 5 degrés, & le 20 à 6 degrés, au-dessous du terme de la congelation. Le temps a été fort adouci dans les derniers jours du mois. La liqueur du thermometre le 28, s'est portée à 9 degrés au-dessus du terme de la congelation.

Il a tombé de la neige pendant plusieurs jours, du 4 au 20.

Il y a eu des variations dans le vent.

Le mercure, dans le barometre, a été observé tout le mois au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte quatre à cinq jours.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre, a été de 9 degré au-dessus du terme de la congelation, & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces

6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé	3 fois du nord,	8 fois du sud,
	6 fois du Nord vers l'est.	4 fois du sud vers l'ouest.
	4 fois de l'est.	3 fois de l'ouest
	3 fois du sud, vers l'est.	2 fois du nord vers l'ouest,

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuageux.
3 jours de pluie. 8 jours de neige.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Février 1777.

Il y eut, parmi les pauvres, quelques personnes prises de la fievre continue-putride, sans malignité. Elle étoit vermineuse dans les jeunes gens.

La maladie aiguë la plus commune, a été la péripneumonie, qui a regné sur-tout dans le petit peuple. Cette maladie étoit traîtresse, & trompoit les Ministres de l'art qui n'étoient pas bien sur leurs gardes ; ce qui est assez ordinaire au caractere de la maladie. Les saignées convenoient dans les premiers jours ; mais elles devoient être modérées pour la quantité de sang. On devoit être très-circonspect sur ce remede, lorsque la maladie avoit passé trois jours : alors on devoit sur-tout insister sur l'usage des expectorans incisifs, la décoction pectorale, animée avec l'oximel scillitique, le looch commun aiguisé de kermès minéral, &c. Dans le cas où

la nature ne vouloit pas se prêter à une expectoration louable, & que l'oppression persistoit, on se trouvoit bien des vésicatoires appliqués aux jambes.

Quelques personnes ont été prises de la pleuropneumonie légitime. On conçoit que dans ce cas les saignées doivent être poussées plus loin. Nous avons, dans un sujet assez délicat, détourné un dépôt prêt à se faire dans la poitrine, par l'application des vésicatoires aux jambes.

Les rhumes ont été épidémiques. Quelques personnes ont été encore ce mois prises de rhumatisme inflammatoire gouteux.

LIVRES NOUVEAUX.

CODEX Physiologicus, quem ad usus domesticos, ac in favorem Auditorum suorum edidit N. F. ROUGNON, Regius Medicinæ Antecessor Bisuntinus. Vesontione, ex typographia Joannis-Felicis Charmet. *1776.*

Les livres élémentaires ne peuvent trop se multiplier ; mais il faut qu'ils réunissent de l'ordre, de la précision & de la clarté : quand ils ont ces qualités, ils guident sûrement les Eleves dans la carriere qu'ils veulent embrasser. Dans l'Art de la Médecine la connoissance de l'homme en santé & le méchanisme des différentes fonctions, est indispensablement nécessaire pour parvenir au but de ce premier des Arts, qui est de rendre la santé perdue, & d'empêcher qu'elle ne s'altere. En vain voudroit-on corriger un vice dans une partie, si on ignoroit sa constitution primitive ; le hasard seul pourroit quelquefois favoriser dans

l'adminiſtration des ſecours ; mais on ſe conduiroit toujours en aveugle : c'eſt ce qu'on ne voit que trop ſouvent arriver à ceux qui, ſans connoiſſance, & au mépris des loix *peu exécutées dans cette partie*, oſent ſe charger de la vie des Citoyens.

M. *Rougnon* bien pénétré de cette vérité, a cru devoir rendre public le traité qu'il enſeigne à ſes Diſciples : il a ſuivi un ordre méthodique dans la diſtribution de ſes chapitres. Après quelques préliminaires ſur la vie de l'homme, & ce qui conſtitue la ſanté, il paſſe à la ſenſation de la faim & de la ſoif, & la diſtingue, avec raiſon, de celle qui nous détermine à préférer un aliment à un autre ; vient enſuite la maſtication, la déglutition, la chylification, la ſanguification ; il développe avec netteté la nature du chyle & du ſang, & l'action des différens organes employés pour ces fonctions. Il diviſe toutes les humeurs en trois ; la premiere eſt le chyle, la deuxieme le ſang, la troiſieme claſſe renferme toutes les autres humeurs. Quoique toutes ces diviſions puiſſent être un peu arbitraires, ne ſeroit-il pas mieux, ſur-tout dans un livre élémentaire, deſtiné pour les Commençans, de faire quatre claſſes d'humeurs ; les une nourricieres, telles que le chyle, le ſang, la lymphe ; les deuxiemes, récrémentitielles ; telles que la ſalive, le lait, la ſemence, la bile, &c. les troiſiemes excrémentitielles, telles que la matiere fécale, l'urine, &c. les quatriemes, neutres, telles que l'eau du péricarde, la ſynovie, la moëlle, &c. Une telle diviſion fixe mieux les idées des Etudians. La nature de la fibre premiere du tiſſu cellulaire eſt développée d'après des analyſes bien faites, où l'Auteur a ſu profiter & s'approprier, mais ſans plagiat, les découvertes de ceux qui ont travaillé ſur les mêmes

matieres ; & en rendant justice à leurs travaux, il trouve, avec raison, une grande analogie entre la graisse animale & les huiles végétales. La contexture des vaisseaux est bien développée ; l'Auteur n'est cependant pas d'accord avec bien des Phisiologistes sur le nombre des membranes qui constituent les arteres : je crois qu'il auroit de la peine à justifier tout ce qu'il dit à ce sujet, ainsi qu'à ce qu'il avance sur le degré de force des différens vaisseaux & sur la cause de l'action du cœur. Il faut cependant lui rendre justice : il est difficile de présenter mieux ses idées qu'il ne le fait ; il est à desirer qu'il continue à nous donner le *compendium semeiotico-pathologicum*, & le *prophylactico-therapeuticum* annoncés dans sa préface. Il est à desirer que l'édition de ces ouvrages soit plus correcte que celle que nous annonçons.

Practical remarks on west India Diseases, &c. c'est-à-dire, *Observations-pratiques sur les maladies des Indes Occidentales. A Londres, chez* Newbery 1776.

L'Auteur, après quelques observations sur le climat des Indes & sur la nourriture des habitans, expose les maladies auxquelles ils sont sujets. Il y traite des inflammations tant générales que locales. Il s'arrête en particulier sur celles qui affectent la poitrine, le cerveau, le bas-ventre. Il fait ensuite des remarques sur les maladies bilieuses, la fievre jaune, la fievre bilieuse & putride, le *cholera morbus*, les coups-de-soleil, le tétanos, la diarrhée bilieuse, la fievre inflammatoire.

Par cet essai l'Auteur veut pressentir le juge-

ment des Médecins ; s'ils goûtent son travail, il publiera un ouvrage plus étendu, dont il présente l'extrait.

De rhachitide Dissertatio quam nobilissimis atque amplissimis sexviris Pontificiæ Ferrariensis Academiæ reformatoribus dicatam publico in eâdem Academiâ subjicit examini VINCENTIUS FERRARINI *exhedram moderante excell. D. Doctore* LAURENTIO LEATI, *pub. Pathologiæ Professore. Ferrariæ*, Rinaldi. 1776.

L'Auteur prouve dans cette Dissertation que le rhachitis fut connu d'*Hippocrate* & des anciens Médecins. Il essaye de démontrer qu'il ne faut point regarder, comme causes de cette maladie, la foiblesse ou l'obstruction de la moëlle épiniere, le virus vérolique, l'enflûre du bas-ventre, la cacochymie, le relâchement des solides, la dentition, &c. . . . C'est, suivant lui, une espece particuliere de cachexie, dans laquelle la masse des humeurs est dépravée par une acrimonie que produit la corruption du lait. On indique ensuite le traitement qu'on croit convenir au rhachitis : il consiste à évacuer la matiere corrompue qui donne naissance au mal, à en empêcher la réproduction, & à calmer les symptômes.

Lettera sull' aria fissa, &c. c'est-à-dire; *Lettre sur l'air fixe, adressée à M. le Marquis* DE TANUCCI, *Chevalier de l'Ordre de de S. Janvier, premier Secretaire & Conseiller d'Etat*

de Sa Majesté Napolitaine. A Naples, chez Flauto, 1776, *in*-4°.

M. *Andria*, Docteur en Médecine, se propose, dans cette lettre, de faire voir que l'air fixe n'est pas un fluide d'une nature particuliere; mais l'air même de l'atmosphere, lequel, retenu dans les corps, & privé de son élasticité, la recouvre en s'en dégageant à la faveur d'un mouvement interne d'effervescence, de putréfaction, &c. Cette lettre est solidement & élégamment écrite.

ERRATA

Du Journal de Février.

Page 175, ligne 17, *effacez ces mots*, la marche de.

Journal de Mars.

Page 228, par M. Raze, *lisez* M. Roze.
Page 255, à la seconde note, Académie, *ajoutez*, des Sciences de Paris.



TABLE
DU MOIS D'AVRIL

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois d'Avril 1777. A Paris, ce 24 Mars 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Alteſſe Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

MAI 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1777.

EXTRAIT.

*Observations sur les Maladies épidémiques, Ouvrage rédigé d'après le tableau des Epidémiques d'*Hippocrate*, & dans lequel on indique la meilleure méthode d'observer ce genre de maladies. On y a présenté, à côté de chaque Observation, dans des colonnes séparées, l'administration des remedes, leur effet, les signes de coction, les jugemens de la maladie, les pouls critiques, &c. &c. publié par ordre du Gouvernement & aux frais du* Roi *; par M.* Le-

PECQ DE LA CLOTURE, *Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de Caen, Agrégé au College des Médecins de Rouen, Médecin désigné de l'Hôtel-Dieu de la même ville, Adjoint à la Société & Correspondance des Médecins de Paris. A Paris, de l'imprimerie de* Vincent, *rue des Mathurins, hôtel de Clugny, 1776, avec approbation & privilége du* ROI. (*in-4°, de 420 pag. Plus* cxxxiij *pour le Discours Préliminaire.*)

M. *Lepecq*, occupé constamment du desir d'étendre son travail sur les branches les plus importantes de la Médecine, nous annonce qu'ayant eu l'avantage de se dégager, d'assez bonne heure, des systêmes de l'école & de toute opinion particuliere, il ne voulut absolument se livrer qu'aux seuls faits d'observations : il sentoit que la maniere d'observer d'*Hippocrate* étoit la meilleure ; & qu'on pouvoit essayer de l'imiter. Il s'est donc proposé d'observer les grandes variations de l'atmosphère, la durée plus ou moins longue des vents dans une même station, la continuité des pluies ou de la sécheresse, le lever des astres, les équinoxes & tous les changemens sensibles qui

peuvent produire une intempérie. Il a écrit, chaque jour, l'histoire de ses malades, & cette collection lui a fourni un nombre d'observations particulieres, propres à caractériser l'ensemble d'une constitution jusque dans ses variations. C'est ainsi que M. *L.* s'est acquis les matériaux propres à faire le tableau des maladies qui ont regné en Normandie pendant douze années consécutives. C'est le travail d'une de ces années qu'il offre dans l'Ouvrage dont nous rendons compte. Ce genre de travail est véritablement nécessaire à tout Médecin qui veut suivre les maladies épidémiques, & donner des secours aux cantons qui en seront affligés : c'est à l'aide de ce journal qu'il connoîtra la constitution prédominante dans l'épidémie qu'il va combattre : il paroîtra, dit M. *L.*, en homme instruit, en grand Médecin, où tout autre n'iroit qu'en tâtonnant.

Hippocrate a réduit les grandes constitutions des maladies épidémiques à quatre principales, qui répondent à celles des saisons : la constitution inflammatoire, au printemps ; la bilieuse, à l'été ; l'atrabilieuse, à l'automne, & la pituiteuse ou catarrhale, à l'hyver. Ainsi les quatre saisons étant régulieres, on verra regner les maladies de ces quatre constitutions

dans un ordre réglé ; mais leur dérangement fera prédominer celle qui doit répondre à l'intempérie qui aura précédé, & qui durera plus ou moins long-temps : elles deviendront pestilentielles, si les excès de l'intempérie ont été considérables, & sur-tout si l'excès de l'humidité chaude a prédominé comme dans la constitution de la seconde Section du Livre III des Epidémiques.

Pour présenter ses observations avec clarté & avec précision, M. *L.* a fait une table à quatre colonnes. Dans la premiere se trouve écrite l'histoire de la maladie, réduite, autant qu'il est possible, à ses symptômes naturels & essentiels, à l'imitation de celle des épidémiques : mais l'observateur de la Grece, continue M. *L.*, semble avoir eu le seul dessein de peindre & de caractériser la *physionomie* d'une maladie, & nous montrer l'ordre que tient la nature dans ses efforts, les mouvemens qu'elle est en état de faire valoir dans sa détresse, ainsi que les grands troubles, les coups accablans sous lesquels elle est souvent forcée de succomber. Il ne nous indique point une méthode de traitement pour combattre ces terribles maladies. Le plan de notre Auteur est plus étendu : après avoir fait la description de la maladie dans la

premiere colonne, il marque dans une ſeconde colonne l'emploi des remedes, leur choix, & l'inſtant de leur adminiſtration. Ce tableau eſt très-utile pour faire juger au Lecteur inſtruit, d'après l'expoſé de la maladie, ſi les médicamens ont été convenables, & s'ils ont été adminiſtrés à propos. Il le jugera encore mieux en comparant le réſultat de la troiſieme colonne, qui expoſe leur effet ſenſible. Cette double attention porte avec elle un autre avantage, c'eſt de faire appercevoir le changement que les remedes ont pu produire dans la marche naturelle de la maladie, ſoit avantageuſement, ſoit en augmentant les accidens. Ici le Médecin clinique aura ſon juge devant les yeux, & l'obſervateur apprendra à diſtinguer les momens où la nature veut être abandonnée à elle-même, ou ſecourue avec activité.

La quatrieme colonne ſert à marquer les indices de la coction, les criſes ou excrétions critiques, le triomphe de la nature, & la voie d'expulſion qu'elle a adoptée. A l'aide de cet ordre, l'obſervateur ne néglige rien, il voit tout, & ſe conſerve l'avantage de pouvoir en rendre compte à la poſtérité.

En conſignant l'hiſtoire générale ou le tableau en grand de chaque épidémie,

M. *L.* a commencé par indiquer ses symptômes précurseurs : il les a présentés dans son origine, dans son progrès, dans son déclin : il a montré sa face commune, ses signes pathognomoniques, les accidens essentiels, ceux de surcharge, & il a partagé la marche de la maladie épidémique en ses quatre temps principaux, celui de l'invasion, de l'accroissement, l'*état*, & le déclin. Enfin, pour donner un plus grand degré de perfection à son ouvrage, M. *L.*, après la description générale de chaque épidémie, communique une collection d'histoires particulieres, qu'il avoit consignées pour lui servir de point de raliement en de semblables occasions.

Notre Auteur, en donnant des regles sur la meilleure maniere d'observer, établit six especes d'observations : 1°. les observations pathologiques ; 2°. celles des signes de crudité, de coction, des crises, des apostases ; 3°. les observations sur les signes précurseurs des crises, les différens pouls critiques, &c. 4°. les observations diététiques & pharmaceutiques : 5°. les observations cadavériques, 6°. enfin les observations météorologiques & topographiques.

Cet exposé, tracé d'après les expressions de l'Auteur même, suffit pour faire

connoître l'importance de son Ouvrage : on y trouve un grand nombre de préceptes excellens, & des remarques judicieuses.

Nous regardons la lecture de cet Ouvrage comme indispensable aux jeunes Médecins : mais c'est précisément parce que nous la recommandons, que nous croyons devoir faire quelques remarques critiques, & d'abord sur la doctrine du pouls, dont M. *L.* se déclare le zélé partisan. N'a-t-il accordé sa croyance qu'après cet examen philosophique, qu'il recommande si fort lui-même, avant que d'adopter une opinion en médecine? examen qui doit être bien plus scrupuleux, quand on prend le parti de l'accréditer. « Convenons, dit M. *L*, que les observations de *Solano*, celles de *Nihel*, les recherches sur le pouls, les nouvelles observations, & l'essai sur le pouls de MM. *Michel* & *Fouquet*, &c. sont une suite, une collection, un enchaînement de faits que l'on ne pourroit détruire qu'en produisant une infinité de faits contradictoires, & qui se trouvent, au contraire, confirmés chaque jour par un grand nombre d'observations faite dans des climats différens ». Est-il donc bien vrai que cet *enchaînement de faits*, recueillis par les pulsistes, soit confirmé chaque jour par un grand nombre d'ob-

ſervations ? Cet *enchaînement de faits* peut-il ſubſiſter, quand on trouve de l'enthouſiaſme, des contradictions, & même du ridicule dans preſque toutes les obſervations communiquées en faveur de la doctrine du pouls ? On nous diſpenſera, ſans doute, de prouver qu'il y a des contradictions très-évidentes entre les deux pulſiſtes les plus déterminés, M. *de Bordeu* & M. *de Haen*. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire la XII Partie du *Ratio medendi*, 1768 (1), & la ſeconde Partie du tome III des Recherches ſur le pouls (chez *Didot*. 1772.) En conſultant le *Traité de Médecine théorique & pratique, extrait des Ouvrages de M.* de Bordeu (*chez* Ruault. 1774) on trouve encore des obſervations qui infirment & contrediſent celles de *Solano* ſur le pouls dicrôte. V. p. 354 & ſuiv. On fait de plus, *page* 358, des difficultés à *Solano* ſur le pouls intermittent, & p. 362 on n'eſt point préciſément d'accord avec lui ſur le pouls ondulant. A la p. 367, ce pere de la doctrine du pouls eſſuie des reproches un peu durs : *auſſi lui eſt-il arrivé*, dit M. de Minvielle, *de donner pour des pouls ſimples ceux qui*

---

(1) *V*. Diſcours préliminaire de M. *Lepecq*, la Note de la page lxxiij.

étoient composés, &c. *Les Anciens*, ajoute peu après M. de Minvielle, *étoient dans la même erreur, en donnant leur pouls ondulant pour signe unique de la sueur*. Il est sans doute bien naturel d'observer que si les pulsistes s'entendent si peu à l'égard des pouls simples, les plus faciles à distinguer, tels que le pouls dicrôte rebondissant ou celui des hémorrhagies, l'intermittent ou celui du dévoiement, l'ondulant ou celui de la sueur; il doit être bien difficile de les comprendre lorsqu'il s'agit des pouls compliqués, lorsque, comme le dit encore M. *de Minvielle*, p. 361, *le pouls des hémorrhoïdes tient un peu du pouls supérieur, sur-tout du nazal*. Mais écoutons un plus grand maître, il va nous donner des éclaircissemens par les définitions les plus nettes. Selon M. *Fouquet*, *Essai sur le pouls* (*à Montpellier*, 1761, *p.* 73) « le caractere du pouls pectoral est très-aisé à connoître. Il est principalement marqué par un soulevement ou élévation du milieu de l'artere, ou de l'espace pulsant qui paroît sous les doigts, comme une *petite montagne*, unie, bien figurée, & *un peu mollette*, l'une & l'autre extrêmité de l'artere se mouvant au niveau de leur plan & sous la forme ordinaire ou naturelle; ensorte que le profil supérieur de l'artere décrive

une eſpece d'arc ». *Page* 84, dans le chapitre *des pouls abdominaux*, M. *Fouquet* dit que le caractere eſſentiel du pouls inteſtinal, ou des affections des inteſtins, ſe diſtingue d'abord par un rétréciſſement ſingulier du bout digital de l'artere. Là ſe trouve, dans preſque toutes les pulſations, comme *un oſſelet, ou petit grain de ſeſame mal formé* (1), qui depuis environ le point de l'artere, qui répond à l'intervalle entre les bouts du médius & de l'index (quoiqu'en ſe rapprochant davantage de ce dernier), qui, dis-je, &c. Parmi les combinaiſons poſſibles des pouls, une des plus fréquentes & des moins compliquées, eſt vraiſemblablement celle des pouls pectoraux & abdominaux. Mais quelle ſenſation doit produire dans le tact la combinaiſon de la petite montagne unie, bien figurée, & un peu mollette, avec le petit grain de ſéſame mal formé ? Les pulſiſtes, qui ne ſont embarraſſés de rien, vous diſent en fin de compte, que chacun a ſa ma-

(1) Aſſurément il faudroit avoir bien de la mal-adreſſe dans le tact, pour ne point diſtinguer le pouls inteſtinal, où l'on ſent un petit grain de ſéſame mal formé, d'avec le pouls pectoral ſimple, où l'on ſent une montagne petite à la vérité, mais unie, bien figurée & un peu *mollette*.

niere de toucher & de ſentir (1), & que bien qu'il y ait de la biſarrerie dans leur façon de s'expliquer ſur les modifications du pouls, la pulſimantie n'en eſt pas moins la bouſſole du Médecin. Mais ſi elle lui apprend ce qui ſe paſſe dans tous les départemens des organes, l'Auteur des recherches ſur le pouls n'en invite pas moins cependant M. *Desbreſt*, (*p.* 165, *tome III*, *premiere Partie*; *chez* Didot 1772) à éclairer les pulſiſtes ſur les problêmes ſuivans: « 1°. le pouls portant à l'hémorrhagie du nez, faut-il ſaigner, & faut-il ſaigner du bras ou du pied? 2°. Le pouls étant ſtomachal, faut-il toujours faire vomir? 3°. Le pouls étant inteſtinal, faut-il purger? 4°. Le pouls de la ſueur exige-t-il des remedes ſudorifiques? 5°. Dans les criſes compliquées, vers quel rhythme du pouls faut-il qu'un Praticien dirige ſes remedes? 6°. Les pouls critiques ſont-ils des commencemens de criſe, qu'il ne faille ni avancer ni retarder? 7°. Le pouls des regles indique-t-il la ſaignée du pied ou celle du bras? 8°. Le pouls non critique ne ſeroit-il pas le ſeul qui indiqueroit ou permettroit l'adminiſtration des remedes,

---

(1) *V*. Journal de Médecine, tome XXVIII, p. 150.

& quels remedes pourroit-on employer pour changer le pouls non critique en critique? »

Si, d'après cet aveu de l'Auteur des Recherches, un pulsiste doit être en conscience fort embarrassé auprès du lit d'un malade, il sera en revanche assez sûr de son fait, lorsqu'il dira à une femme grosse, qu'elle accouchera d'un garçon ou d'une fille. Il y aura du malheur, s'il ne rencontre pas juste au moins pour la moitié. Le Lecteur peut, à cet égard, se procurer des éclaircissemens bien satisfaisans, en consultant le Jugement LIV de la premiere Partie du tome III des Recherches sur le pouls. On lit page 223 : « Je veux dire que, lorsque le pouls droit d'une femme grosse m'annonçoit les regles plus que le gauche, je disois & devois dire, c'est un garçon : cette regle m'a trompé : elle m'a aussi fait prédire juste. »

Quoique M. *de Vandermonde* ait accueilli la doctrine du pouls, il n'a pu néanmoins s'empêcher de dire au sujet *des nouvelles observations sur le pouls par rapport aux crises* (*chez* Debure l'aîné, 1757) : « ce sont des sorties d'enthousiastes qui ne portent aucun coup à la Médecine, mais qui ne font pas honneur à ceux qui les ont faites ». tome VIII. page 304.

Tome XIV, p. 102, on voit avec peine que le Traducteur *des nouvelles observations sur le pouls intermittent*, en agit incivilement vis-à-vis de MM. *Cox* & *Michel*; mais on ne peut s'empêcher d'être de son avis, lorsqu'il veut bien nous rendre compte des motifs de sa croyance médicinale. « Ceux, dit-il, qui m'ont fait l'honneur de me recevoir Docteur, m'ont, par l'effet de l'autorité qui leur est confiée en cette partie, donné la permission de choisir sur toutes les méthodes, celle que je trouverois la plus convenable à ma façon de juger suivant mes lumieres.... Je suis donc en droit de choisir la doctrine du pouls comme ma boussole principale ».

Le temps ne nous permet point d'en dire davantage pour cette fois sur la pulsimantie; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de remarquer que les pulsistes ajoutent au nombre de leurs partisans plusieurs Médecins, qui sont étonnés de se trouver confondus avec eux. Il nous suffit, pour le présent, d'assurer à nos Lecteurs, que généralement la Faculté de Paris, & sur-tout les Praticiens les plus célebres & les plus occupés, font si peu de cas de la nouvelle doctrine du pouls, qu'au lit des malades on n'en parle jamais. M. *de Bordeu* lui-même

étoit soigneux de s'abstenir, devant ses confreres, de porter aucun prognostic, ni de prendre des indications, d'après les connoissances que son rare savoir, & son tact exercé & exquis, devoient lui fournir, & à cet égard M. *de Bordeu* étoit aussi sage qu'*Hippocrate*, qui, d'après M. *L.* lui-même (p. lxix), ne fit point de la connoissance du pouls la regle de ses prognostics. Après avoir fait cet aveu, M. *L.* (p. lxx), soupçonne *Galien* d'avoir imaginé à plaisir des définitions de pouls (& nous croyons qu'en effet il en étoit bien capable.) M. *L.* convient de plus (p. lxix.) que ceux qui l'ont suivi, ont juré sur sa parole, plus que d'après l'observation, qu'ils laissoient absolument muette à cet égard. Enfin notre Auteur applaudit à l'Ecole de Paris, qui vit les *Fernel*, les *Baillou*, retenir dans son sein le nom des différences les plus utiles, les pouls dicrôtes, l'ondulant, l'intermittent, &c. quoiqu'ils n'en fissent pas toujours une juste application, & plus souvent aucune. Cette remarque est fort exacte, & sans trop l'étendre, on peut avancer qu'il en est encore, & qu'il en sera toujours de même parmi les guérisseurs pulsistes. Cela n'empêche point que tous les Médecins ne pensent avec M. *L.* (p. lxxv.) qu'il est important « de connoître

connoître au pouls cette agitation plus grande dans les humeurs & dans les vaisseaux, qui tend à rétablir les excrétions dont le dérangement a excité la maladie : » mais en admettant encore que l'espece de pouls qui les annonce, les précede de quatre, de sept ou de douze jours à-peu-près, (p. lxxi) » convenons que les pouls extérieurs, intérieurs, supérieurs & inférieurs, les pouls pectoraux & abdominaux, simples & compliqués, les combinaisons des pouls de la tête & du département de la matrice, du foie, de la rate, de la vessie, du colon, &c. sont trop imaginaires & trop plaisans pour ne pas fournir des satyres à un nouveau *Moliere*.

Si ces réflexions sur l'art sphygmique sont justes, les connoissances de M. *L.*, ses talens, & le zele qui l'anime pour les progrès de l'art de soulager & de guérir, nous persuadent qu'il sera le premier à approuver notre critique & ses motifs. Nous donnerons au Journal prochain la suite de l'extrait de son Ouvrage.



LETTRE

De M. Balme, Médecin au Puy-en-Velay, adressée à M. Gilibert, Aggrégé & Professeur de Botanique au College de Lyon, contenant quelques réflexions critiques sur la question, si la grossesse est une exclusion à l'alaitement ?

Sic autem se res habent mulierum, si quidem, cùm viris rem habeant, magis sanæ sunt : sin contrà, minùs habent....
Hippocrates, *lib. de Genitura.*

MONSIEUR,

LA Médecine n'a pas peu souffert de ce délire de l'amour-propre, qui rend ennemis, les Savans attachés à des opinions différentes. Le siecle présent donne droit à l'espérance de croire que la critique, plus sage & plus judicieuse, remplacera cette animosité, ces fureurs jalouses, qui anéantissoient toute espece d'égards, & s'oppposoient, malheureusement, à la découverte du bon & du vrai.

C'est d'après ces considérations, & sur de telles espérances, que je me suis déterminé à vous adresser cette Lettre. Vous

avez cherché le bien dans votre *Dissertation sur la dépopulation par les nourrices mercénaires* (a). J'ai par-tout été de votre avis, hors en un seul point, qui m'a paru essentiel : je le discuterai avec vous & de bonne foi. Nos grands maîtres décideront sur la validité de nos opinions. Quel que puisse être le jugement, on ne pourra refuser à chacun de nous la justice d'avoir uniquement cherché la vérité.

Les maladies & la mort ont quelquefois obligé d'avoir recours à des nourrices mercénaires : le luxe & ses suites funestes en ont amené l'usage, dont vous avez si bien développé les inconvéniens. Après ce qu'ont dit les Anciens ; après les vives exhortations des Médecins & des Philosophes de ces derniers temps, pour engager les meres à suivre les loix de la nature, à se garantir des suites si dangereuses des couches, à s'acquitter du plus doux & du plus saint des devoirs, en alaitant elles-mêmes ; on doit être dans

(a) Voyez *Dissertation sur la dépopulation, causée par les vices, les préjugés & les erreurs des nourrices mercénaires*... par M. *Gilibert*, à la suite des *Chefs-d'œuvre de M. de Sauvages*. Cette Dissertation mérite d'être lue & réfléchie : on ne pouvoit traiter ce sujet d'une maniere plus intéressante.

le plus grand étonnement qu'on n'ait pris aucune mesure pour obvier à tant d'abus. Mais comme les dangers auxquels les enfans sont exposés par la négligence & la mauvaise conduite des nourrices, ne déterminent pas toujours les meres à nourrir elles-mêmes, je m'occupe aujourd'hui à marquer le degré de confiance que nous pouvons accorder aux nourrices mercenaires, & l'époque où nous devons retirer de leurs mains le gage précieux de notre tendresse, sans que le préjugé nous décide.

Je réduis ce que vous avez dit sur cette question au passage suivant.... « Tous » les Médecins conviennent que le lait » des femmes enceintes est meurtrier » pour les nourrissons... Ce lait peut » occasionner plusieurs maladies mor» telles : les convulsions en sont souvent » les suites funestes. On ne pourroit » nombrer les enfans qu'elles immolent » chaque année : nous en avons souvent » vu périr par cet accident, quoiqu'ils » eussent été très-bien ménagés d'ail» leurs, & nous nous sommes presque » toujours assurés que la grossesse de » leurs nourrices avoient donné lieu à » leurs maladies. Ceux qui évitent ce » grand fléau, ont une enfance très-ora» geuse, & sont, toute leur vie, d'une » constitution foible & délicate. Nous

» pouvons attester que depuis dix ans
» que nous nous occupons des enfans,
» il s'est écoulé peu de jours où nous
» n'ayons eu occasion de questionner
» des adultes, qui ne reconnoissoient
» d'autres causes de leur délicatesse & de
» leur pente à toutes les maladies, que
» la méchanceté de leurs nourrices, qui
» les avoient long-temps alaités pendant
» leur grossesse.... »

Il faut en convenir, vous avez par-devers vous l'autorité de presque tous les Médecins anciens & modernes; le cri général de tous les citoyens : votre sentiment semble appuyé sur des faits incontestables; le raisonnement paroît le plus juste & le plus suivi, les conséquences les mieux déduites : cependant je crois avoir découvert l'empire du préjugé dans cette assertion trop générique. J'ai vu, je l'avoue, tous les obstacles que j'avois à surmonter, & je n'en ai pas moins espéré de vous enlever quelques suffrages. *Amicus* PLATO, *sed magis amica veritas*... J'entre en matiere.

Personne n'ignore toutes les rêveries que l'on a débitées sur les qualités, prétendues nuisibles, du sang menstruel; cette excrétion naturelle & salutaire a été chargée de toute sorte de malédictions. La défense expresse faite par le *Lévitique*

à la femme qui avoit ses regles, d'entrer dans le Temple, & d'approcher pendant l'espace de sept jours de son mari, paroît avoir déterminé les premiers Médecins à regarder ce sang comme impur & infecté, dans l'impossibilité où ils étoient de pénétrer les vues du grand Législateur qui avoit prononcé sur ce point.

On ne s'en est pas tenu à cette assertion, qui seule n'avoit rien de nuisible: mais quoique ce sang fût regardé comme impur, & même comme pouvant produire les effets les plus dangereux, il n'en a pas moins été reconnu, d'un autre côté, comme nécessaire à la conception & à la nourriture de l'embryon.

C'est d'après ces jugemens contradictoires, dans l'interprétation des loix naturelles, que les Législateurs, les Médecins & les Philosophes se sont déterminés à interdire aux femmes accouchées la co-habitation des hommes, afin de ne point porter préjudice à leur nourrisson. *Aristote*, à la tête des Philosophes, prononce anathême contre la nourrice qui habite avec un homme. Le sévere Législateur *Lycurgue* fit construire, aux dépens de la République, un lieu où les accouchées vivoient séparées de leurs maris l'espace de deux années, c'est-à-

dire, tout le temps de l'alaitement; & les Médecins, à la tête desquels nous mettons *Galien*, se conformerent à ces décisions, & annoncerent la co-habitation des nourrices comme dangereuse à l'enfant qu'elles alaitoient.

Hippocrate avoit conseillé aux femmes qui avoient conçu, de ne point habiter avec leurs maris. Les Médecins trouverent dans ce conseil une autorité pour appuyer leurs défenses; mais ce conseil ne regardoit que les femmes qui, après la conception, avortent & perdent facilement leur fruit. Je suis persuadé que les hommes, peu satisfaits de ces violences faites à la nature, laisserent crier le Législateur trop rigoureux, les Médecins mal-à-propos exigeans, & les Philosophes mauvais raisonneurs.

C'est vraisemblablement parce que toutes ces idées fausses & singulieres se sont perpétuées de siecle en siecle, que les Médecins & les Accoucheurs modernes demandent, exigent encore qu'une nourrice ne soit pas réglée & ne co-habite point avec son mari, en ce qu'ils regardent la copulation comme incitant, déterminant l'évacuation menstruelle.

Mais ne peut-on pas leur dire, ou ce sang est pur ou il est impur? S'il est pur, l'évacuation est une preuve de sa surabon-

dance : il pourroit nuire étant retenu, & c'est le plus grand bien que l'excédent soit rejetté par la voie qui lui est propre : si ce sang est impur, rien de plus favorable à la nourrice que d'en être débarrassée ; son lait ne risque plus d'être altéré & corrompu par cette humeur, dont le défaut d'évacuation deviendroit si dangereux.

On apporte encore pour raison que la copulation détermine le sang à se porter vers les parties inférieures, & doit diminuer conséquemment la quantité du lait. Cela peut arriver quelquefois ; mais si la nourrice, malgré cette évacuation, conserve son lait, s'il est bon, abondant, suffisant, si le nourrisson l'*appete* bien & s'il ne dépérit pas : pourquoi craindre cette évacuation ? Pourquoi exclure cette femme de l'alaitement ? Pourquoi lui enlever son nourrisson ? .... Un cabinet n'est pas le lieu où se forment & s'arrangent les loix de la nature : elle est indépendante : elle est au-delà des bornes & des entraves que nous lui donnons. Observons sa marche & ne la réglons pas.

Van Swieten, le moins dogmatique & le moins tranchant de nos auteurs modernes, blâmoit nettement toutes ces sollicitudes sur l'apparition des regles

aux nourrices..... « Lorsqu'on choisit
» les nourrices, nous dit-il, on leur de-
» mande si elles ont leurs regles ou si
» elles les avoient dans l'alaitement pré-
» cédent, & c'est une raison d'exclu-
» sion. J'ai vu dans l'espace d'un an,
» changer par ce seul motif, plus de
» soixante nourrices, ce qui fait que rien
» ne chagrine tant ces pauvres femmes
» que l'apparition de leurs regles : mais
» je ne m'en tiens pas là, ajoute-t-il,
» j'examine le lait, s'il est en quantité
» & en qualité nécessaire, & s'il est tel,
» je ne conseille jamais de changer de
» nourrice, & je porte dans leur cœur
» la consolation & la joie qu'avoit ban-
» nie l'appréhension d'être renvoyée ; &
» j'assure avec vérité, qu'avec ces ob-
» servations, & sous ces conditions, je
» n'ai jamais reconnu aucun inconvé-
» nient, qu'une nourrice sujette à cette
» évacuation ait continué d'alaiter. Mais
» j'ai observé bien plus d'inconvéniens
» du fréquent changement des nour-
» rices... (*a*) ».

Les Médecins, les Philosophes & les Législateurs ont unanimement défendu aux nourrices de co-habiter avec leurs maris : leur opposition est précise & des

---

(*a*) *Comment. in Aphor.* 1354. tom. 4.

plus positives : j'en réduis les motifs à trois principaux. 1°. La copulation favorise, détermine les regles ; nous en avons dit assez sur ce point pour ne pas y revenir. 2°. La copulation trouble le sang de la nourrice, & donne mauvaise odeur au lait. 3°. Enfin la nourrice risque de devenir grosse, & c'est-là le grand arc-boutant contre l'alaitement. Examinons le second motif de la défense.

Il faut l'avouer, la façon dont les auteurs expliquent & cherchent à démontrer le trouble & l'altération portés dans le sang par la copulation, ne peut satisfaire un homme qui raisonne. Je ne m'arrêterai pas à développer leurs sentimens ; moins encore chercherai-je à les réfuter. En même temps je conviens que si la nourrice est d'un tempérament égal à celui de ces fameuses Romaines, vraies héroines en amour ou en libertinage (*a*) ; & le mari, semblable à ce Castillan, dont, au rapport de *Montagne*, une Reine d'Arragon réduisit les caresses avec sa femme à six par jour : alors non-seulement le sang de la nourrice en sera troublé, mais encore toutes les fonctions de l'économie animale, & conséquemment le lait altéré

(*a*) Voyez le Catalogue qu'en donne *Sinibaldi*, *Geneanthropeiæ*, lib. 2. tract. 2. cap. 21.

& diminué ne pourra que devenir nuisible au nourrisson.

Une considération doit nous rassurer, & j'ose protester de sa validité; c'est que le paysan, chez qui nous mettons le nourrisson, ne mene pas ordinairement une vie assez oiseuse ou assez délicieuse pour qu'elle puisse l'exciter à des caresses capables de lui nuire ainsi qu'à son épouse. Le mari revenant de son travail, harrassé de fatigue & de misere, porte tous ses desirs vers une nourriture nécessaire, & le plus souvent peu abondante. Le repos, dont il a le plus grand besoin, le détourne ensuite des plaisirs, qui ne pourroient le délasser. La femme, de son côté, fatiguée des soins & des peines de la journée, après un repas frugal, dont le nourrisson emporte tout le fruit, cherche le sommeil à côté de son mari plutôt que dans ses bras. Je le dis avec certitude, leurs caresses ne sont que le pur effet de la nature, qui s'explique sur de vrais besoins, & plutôt au soulagement du corps qu'à son détriment.

Je dis plus, peut-on imaginer qu'un acte auquel la nature invite par des plaisirs si délicieux, puisse être interdit, sans qu'il en résulte quelqu'inconvénient pour l'individu? Nous reconnoissons dans les célibataires volontaires

ou forcés, une foule de maladies *plus* ſingulieres & plus opiniâtres les unes que les autres. Pourquoi vouloir abolir & interdire à ceux auxquels il eſt permis, un acte qui les prévient, & qui très-ſouvent les guérit ?

Ecoutons le judicieux *Joubert*, dont les réflexions ſolides ont entraîné bien des ſuffrages... « Il vaut beaucoup mieux » que la nourrice ait la compagnie de » ſon mari ſagement & modérément, » que ſi elle brûle d'amour : le grand » deſir non ſatisfait eſt le principal » qui trouble le lait.... Ne vaudroit-il » pas mieux que les nourrices euſſent » quelque déſaltération de cette grande » ſoif, que de les contraindre de brûler » ainſi à petit feu ?... Si la femme, » tentée de cette affection, eſt contrainte » de s'en abſtenir totalement, je penſe » que ſon lait n'en ſera pas meilleur, mais » échauffé & troublé, ſentira au bou- » quin, tout ainſi que ſa perſonne.... » Et quoi, les femmes des laboureurs, » artiſans, marchands & autres qui » communément nourriſſent leurs en- » fans, ſont-elles pourtant excluës du lit » de leur mari ? On voit bien qu'ils ne » s'en gardent pas ; & leurs enfans ſont- » ils moins bien nourris ?.. La femme » de ce monde que je chéris le plus, a

» nourri tous mes enfans, tant qu'elle a
» eu du lait, & je n'ai pas laissé pour cela
» de coucher avec elle, & lui faire l'a-
» mour, comme un bon demi à sa bonne
» moitié, suivant la conjonction du ma-
» riage, &, Dieu merci, nos enfans ont
» été bien nourris & sont bien advenus:
» je ne donne point conseil aux autres
» que je ne prenne pour moi... (a) ».

Ce sage réformateur des erreurs vulgaires avoit ébranlé la doctrine reçue : on commença donc à mettre un peu d'adoucissement aux préceptes. Le bon *Mauriceau* s'apperçut du préjugé où l'on étoit d'éloigner les nourrices de leurs maris. Ses réflexions sont pleines de sens, & sa derniere recommandation mérite d'être observée & suivie... « La
» nourrice ne doit pas s'abstenir tout-à-
» fait de *Vénus* si son naturel le requiert,
» *pourvu que ce soit avec son mari.* Il
» n'y a aucun danger qu'elle en use mo-
» dérément...; quoi faisant, elle ob-
» servera de ne pas donner à tetter à
» l'enfant incontinent après cet exer-
» cice : mais elle attendra au moins une
» ou deux heures, afin de laisser repo-
» ser, pendant ce temps, toutes les hu-

(a) Traité des Erreurs populaires, &c. liv. 5. chap. 7.

» meurs de ſon corps qui ont été agitées
» & échauffées par cette action... (*a*) ».

Je ne m'arrête pas aux mêmes réflexions que M. *Brouzet* a fait dans ſon Ouvrage de l'*éducation médicinale des enfans*. Je ne veux pas charger cette Lettre de citations, je vais de ſuite pour finir cet article, & pour lui donner toute l'autorité poſſible, produire le ſentiment du grand praticien *Van Swieten*.

« C'eſt l'uſage dans les Cours, que
» l'on prive les nourrices de la compa-
» gnie de leurs maris, & c'eſt auſſi le
» ſentiment d'*Aëtius* : cépendant l'ob-
» ſervation journaliere nous apprend
» que les femmes qui nourriſſent leurs
» propres enfans, ne ſe conforment pas
» à cette défenſe, & ne leur procurent
» pas moins une longue vie. Ne voit-
» on pas de même beaucoup de femmes
» devenir enceintes dans l'alaitement ?
» Et n'eſt-il pas à craindre qu'une
» femme, à la fleur de l'âge, & menant
» une vie commode, avec une nourri-
» ture abondante, n'emploie la ruſe
» pour ſuivre la loi impérieuſe & juſte
» de la nature (*b*) ? ou ſi des attentions

(*a*) Traité des maladies des femmes groſſes, &c. liv. 3, chap. 43.

(*b*) D'où il arrive, ſuivant *Joubert*, qu'elle

» les plus vigilantes, & une garde sévere, l'empêche de se satisfaire, on verra, dans peu, cette nourrice tomber dans un état de langueur ; c'est ce que j'ai vu arriver quelquefois, & on peut assurer que ce sont de bonnes raisons pour permettre à la nourrice de se livrer modérément à un acte qui n'est point du tout capable de nuire à la mere ni à son nourrisson... (a) ».

Philosophes austeres, censeurs trop rigides de nos mœurs & de nos actions, vous ne connoissez guere ce que valent les doux noms de mari & d'épouse. Trop occupés de vos sublimes spéculations, vous dédaignez de prêter l'oreille au vœu de la nature ; vous n'envisagez, dans vos préceptes durs, que la société en général. L'individu, souvent sacrifié dans vos loix injustes, n'entre pour rien dans des prétendus biens, que vous ne cessez de promettre : mais cet empire de la nature est plus fort que vos ridicules prétentions : elle ramene, sans cesse, un époux vers sa femme : doucement sollicitée, elle cede à sa tendresse, & quelles

---

s'y porte, dans ces occasions dérobées, avec une fureur & une pétulance qui peut lui nuire.

(a) *Comment in Aphor.* 1354. tom. 4.

que soient vos déclamations, la loi naturelle prévaudra (*a*).

Voyons à présent les raisons dont on s'appuie pour prouver que le lait des nourrices enceintes ne vaut rien pour le nourrisson ; c'est l'opinion la plus universelle, la plus généralement adoptée, & trop souvent suivie par le public abusé.

M. *Raulin* nous dit... « *Pline* fait un » crime à une nourrice de devenir en» ceinte : si cependant elle le devient, » ajoute-t-il, elle doit sévrer son nour» risson dès l'instant qu'elle s'apperçoit » d'avoir conçu. Combien d'enfans n'a» t-on pas vu languir, & même périr, » pour avoir suçé le lait des femmes » grosses ?... » J'ai cité M. *Raulin*, parce que dans son *Traité de la conservation des enfans*, il paroît avoir recueilli

(*a*) On a osé mettre en question si la nourrice ne seroit pas autorisée à refuser le devoir conjugal ? Heureusement les Casuistes n'ont pas trouvé dans le risque de la grossesse une raison suffisante. Mais *Paul Zachias* n'a pas craint de nous dire : *haberent tamen locum Canonistæ prohibere rationem debiti lactanti.. at potest mulier debito satisfacere absque proprii seminis emissione, & sic cessabit omne conceptionis periculum, imo & etiam & illud quod timetur, de lactis deteriori conditione, & turbatione ex seminis profusione... Quæstiones medico-legales*, tom. I. lib. 7. tit. 3. quæst 3.

tout

tout ce que les Anciens & les Modernes ont prononcé sur cette partie, à l'exception pourtant de quelques-uns, dont nous nous servirons pour balancer tant d'autorités.

La grossesse étant regardée, avec quelque raison, comme un état maladif, principalement chez les femmes délicates, & d'une certaine aisance, auxquelles le luxe prête toutes ses commodités, il n'est pas étonnant que les Médecins aient conclu qu'un tel sujet malade ne pouvoit & ne devoit point alaiter.

Pour donner une idée des raisons d'opposition à l'alaitement d'une nourrice enceinte, je ne peux m'empêcher de citer le passage suivant d'un Auteur, peu ancien à la vérité, mais bien partisan des rêveries anciennes. C'est de *Rodericus à Castro* que je veux parler. « Le pur » sang, dit-il, est dirigé & séjourne » dans la région de la matrice. Le sang » impur est porté vers les mamelles; ainsi » autant le sang de la nourrice enceinte » est propre au fœtus, autant est-il con- » traire au nourrisson. Sur quoi il ajoute: » c'est une chose digne de remarque & » d'admiration, que plusieurs rapportent » que le lait d'une nourrice, qui redevient » enceinte du même homme, ne con-

» tracte aucune corruption . . . (a) ». La division qu'il fait du sang, & la place qu'il assigne à chaque espece, mérite autant de confiance que l'objet de son admiration.

Le sage *Lamotte* paroît être celui qui expliqueroit le mieux les motifs d'opposition . . . . « Il est difficile de prévoir, nous » dit-il, si une nourrice est grosse, parce » que l'enfant tette sans cesse le superflu » des humeurs, & par conséquent la » cause des dégoûts, des envies de vomir, » des vomissemens & des lassitudes, » que la plus grande partie des femmes » souffrent dans le commencement de » leur grossesse, par la quantité des hu» meurs superflues dont elles regorgent, » en conséquence de la suppression de » leurs regles (b) ». Cette explication mérite attention, attendu qu'elle porte sur des faits incontestables. Nous ne nous proposons pas aussi de nier des faits; mais nous discuterons l'application qu'on en fait dans le cas présent. Quant aux hypotheses, il suffit de les présenter pour en faire sentir la futilité, & on ne doit jamais penser sérieusement à les réfuter.

(a) *De morbis mulierum*, Pars 1. liber 4. cap. 12.

(b) Traité des Accouchemens, liv. 1. chap. 33.

Nous avouons que le temps de la grossesse, chez beaucoup de femmes, est un état pénible, & rempli d'une infinité d'indispositions, souvent plus ou moins graves. Nous convenons aussi qu'une grossesse surchargée d'infirmités, ne peut produire, dans une nourrice, qu'un lait altéré, & point du tout propre à nourrir : conséquemment les fonctions animales n'ayant point lieu avec la même force & la même harmonie que dans l'état de santé, il doit nécessairement s'ensuivre que la sécrétion du lait doit être diminuée, ce qui, joint à l'altération de ce liquide, doit être très-pernicieux au nourrisson, & donner occasion au développement de plusieurs maladies, plus dangereuses les unes que les autres, & qui, dans ces premiers momens de la vie, peuvent très-bien laisser l'empreinte ou le germe d'une longue suite d'infirmités pour l'avenir : cela est incontestable ; aussi n'est-ce pas le sujet de la discussion.

Mais si la nourrice enceinte n'éprouve pas cette longue suite d'infirmités ; que le lait soit en même abondance ; qu'on ne s'apperçoive d'aucune altération de cette humeur, pourquoi interdire l'alaitement à cette femme, précisément parce qu'elle est grosse ? De bonne foi on ne peut plus mal raisonner & plus mal agir.

Je cherche en vain quelque fondement à cette interdiction ; je n'en trouve absolument aucun. Et les infirmités de la grossesse, dira-t-on ? Je réponds que ces infirmités n'ont pas toujours lieu ; que les exemples contraires ne sont pas rares, mais très-ordinaires, très-communs parmi les habitans de la campagne.

Habitans des villes ! ces femmes ne sont pas comme les vôtres ; point de comparaison : elles agissent toujours ; les vôtres sont oisives : elles mangent pour se nourrir & appaiser la faim que le travail continu leur donne ; les vôtres vivent pour manger. Toujours occupées à satisfaire leurs appétits factices ou sensuels, elles ne songent, dans leur mollesse & leurs ennuis, qu'à mettre tout l'intérêt possible à leurs maux vrais ou supposés, & à fatiguer un mari attentif & complaisant par les soins non interrompus qu'elles exigent de sa tendresse. Sortez de vos villes & de vos maisons : voyez à la campagne votre fermiere, (si l'exemple & les dons de votre épouse ne l'ont pas corrompue déja) ; voyez son travail, son activité dans la grossesse : remarquez sa bonne santé, son visage, où l'on ne peut méconnoître le contentement dans une heureuse pauvreté. Voyez ses couches promptes & faciles, qu'aucun accident

m'accompagne. Voyez avec quelle joie, quelle satisfaction elle court à son nourrisson. Se croit-elle enceinte ? sa tendresse veille à tout & ne néglige rien : elle ignore nos opinions & nos prétentions, & donne un sang pur à son fruit, pendant que son nourrisson reçoit le lait le plus balsamique : ainsi la sage nature prévient des maux que pourroient occasionner une surabondonce d'humeurs par la grossesse, & une surabondance de lait par le défaut du nourrisson ?

Revenons à l'idée de *Lamotte* : il est donc de fait que la grossesse est difficile à connoître chez les nourrices, & que cette difficulté est dûe à l'absence des symptômes ordinaires. Bien d'autres gens de l'art nous assurent cette vérité, & l'expérience journaliere vient encore à l'appui, & nous fait faire un pas de plus vers un point bien important.

L'accouchée, qui ne nourrit pas, s'expose à une surabondance d'humeurs, dont elle est délivrée si elle nourrit, d'où a résulté la nécessité de nourrir, & les vives sorties contre celles qui veulent s'en dispenser. La nourrice enceinte est délivrée des accidens de la grossesse & du superflu d'humeurs, qui aideroient à la découvrir, si elle continue d'alaiter. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à cette

nourrice enceinte, de continuer l'alaitement? Je dis plus : pour quoi ne lui conseille-t-on pas, de même qu'à l'accouchée, de prévenir, par l'alaitement, la surcharge d'humeurs, & de se soustraire aux accidens de la grossesse, sur-tout à ceux qui ne manqueront pas d'arriver par la surabondance du lait, si on la prive de son nourrisson?

La grossesse corrompt le lait, le diminue, le fait perdre. De quelle façon ce lait est-il corrompu? Quels signes l'annoncent? Il n'y en a point. L'enfant est-il malade? N'est-il pas en bon état?... Cherchons-en la cause. Elle ne se trouve pas dans le lait : il est le même & en égale quantité. Le lait doit diminuer, se perdre, à la bonne heure, si le fait arrive : mais ne le devancez pas, examinez, soignez, redoublez votre attention. Avez-vous découvert que le lait est altéré, perdu, que l'enfant ne l'appete plus? Vos prétentions sont justes, vous avez raison; changez de nourrice : faites mieux, sévrez votre enfant, ou substituez le lait approprié de quelqu'animal : cela vaudra bien, au moins, une nourrice nouvelle, dont vous ne connoissez ni les mœurs ni le tempérament.

Lamotte ajoute : « il y en a quantité, » qui le lait ne change ni ne diminue à

» que lorſqu'elles ſont avancées dans
» leur groſſeſſe, & qu'elles ne peuvent
» fournir à l'augmentation de l'embryon
» & du nourriſſon...... » Ecoutons auſſi
Puzos.... « On voit quelquefois des en-
» fans jouir d'une très-bonne ſanté, quoi-
» que leurs nourrices ſe ſoient trouvées
» groſſes : mais pour qu'on ne remarque
» aucun changement dans le lait de ces
» nourrices, malgré la groſſeſſe, il faut
» qu'elles n'aient point éprouvé de dé-
» goûts & les autres incommodités de
» la groſſeſſe, &c... (*a*) ».

(*a*) Traité des Accouchemens, chap. 21.

La ſuite au Journal prochain.



LETTRES

Sur la Goutte, écrites par M. Emerigon, Procureur du Roi en la Jurisdiction Royale, & au Siege Général de l'Amirauté du Bourg Saint-Pierre (a).

Premiere Lettre

A M. le Comte de Nozieres.

A St. Pierre Martinique, le 8 Février 1776.

Monsieur,

Voici la relation que vous me demandez & de ma goutte & de ma prétendue guérison.

Cette maladie ne m'est point hérédi-

(a) Nous communiquons ces Lettres, parce qu'elles contiennent des observations précieuses. Nous avons été les témoins oculaires des bons effets du remede qu'on y préconise, sur plusieurs Goutteux. Nous devons cependant avertir que trois personnes, à raison de la chaleur que ce remede excitoit dans leurs entrailles, n'ont pu en continuer l'usage qu'en diminuant, la dose prescrite, de moitié, & en la mêlant avec une tasse d'eau sucrée. Il est essentiel de remarquer encore qu'il

taire : j'en ressentis les premieres atteintes en 1767, âgé alors d'environ 55 ans.

Des douleurs fréquentes, qui circuloient aux pieds, aux genoux & aux mains, en furent le précurseur : je n'y crus point ; mais un accès caractérisé, qui me survint en 1769, me convainquit que j'étois réellement goutteux. Cet accès fut suivi de divers autres ; souvent plusieurs par année, & toujours plus longs & plus violens.

L'un & l'autre pied, les genoux & les mains furent attaqués ; tantôt séparément, & tantôt ensemble.

Mon dernier accès, en Septembre 1774, fut des plus cruels ; l'attaque fut générale, & je souffris, pendant plus de deux mois, des douleurs inexprimables.

Fomentations & cataplasmes de toute espece furent, pendant les crises, inutilement employés, je n'en reçus aucun soulagement.

On m'assura néanmoins qu'un vieux goutteux, perclus de tous ses membres depuis plus de cinq années, avoit été

---

convient d'être assez réservé pour ne point satisfaire entierement l'appétit, qui communément augmente pendant l'usage de ce remede. Enfin il nous paroît indispensable que les Goutteux d'une constitution seche & inflammatoire, s'assujettissent à un régime humectant & rafraîchissant.

radicalement guéri par un remede qu'il tenoit d'un Caraïbe.

Je vérifiai le fait, & certain de cette guérison, je me hâtai d'user du même remede, dont j'éprouvai bientôt les salutaires effets.

En voici la composition.

« Dans une bouteille, contenant environ trois pintes de taffia, faites infuser deux onces de gomme de gaïac pulvérisée; exposez au soleil, pendant sept à huit jours, cette bouteille bien bouchée; remuez & secouez, de temps en temps, la liqueur, pour faciliter la dissolution de la gomme; observez de ne pas remplir entierement la bouteille, pour que l'effervescence ne la fasse pas éclater; filtrez cette liqueur à travers du coton ou du papier brouillard, remplissez-en des bouteilles ordinaires, qu'on bouchera exactement, & dont il convient de faire provision, pour qu'en vieillissant, la liqueur se bonifie.

La dose est de ce que peut contenir une cuiller à bouche, qu'il faut prendre tous les matins à jeun.

Le goût n'en est pas agréable; mais on s'y accoutume par l'habitude.

Il faut nécessairement employer le taffia, l'eau-de-vie ne produiroit pas le même effet.

J'ai commencé l'usage de ce remede en Novembre 1774 : mes jambes, qui restoient long-temps foibles & débiles après les accès, recouvrerent bientôt leur force & leur vigueur ; les nodus, qui s'étoient formés sur presque toutes les jointures des pieds & des mains, se dissiperent peu-à-peu, soit par l'effet du remede, soit par l'application du savon blanc : le jeu des articulations est parfaitement rétabli ; il ne subsiste plus que deux légeres nodosités qui ne me gênent point, & qui diminuent journellement.

Je ne ressens plus ces douleurs errantes qui me tourmentoient & qui m'annonçoient une nouvelle attaque, & depuis environ quinze mois je jouis d'un bien-être dont j'avois été privé pendant sept à huit années consécutives.

L'usage journalier que je fais de ce remede me procure un autre avantage. Des viscosités, des rapports, des aigreurs, des pléthores, une pituite excessive, m'obligeoient de recourir, de temps en temps, à la saignée & à la purgation ; ces incommodités sont dissipées, & mon estomac fait ses fonctions avec aisance & sans effort.

J'ai lieu de croire que cette liqueur a la vertu de briser, de diviser l'humeur goutteuse, de l'empêcher de s'accumuler,

de ſe fixer & d'en opérer l'évacuation ; ſoit par l'expectoration, qui eſt abondante, après avoir pris la doſe, ſoit en produiſant l'effet d'un léger purgatif.

Je ne ſuis pas néanmoins entierement raſſuré ; bien des goutteux ont ſouvent préconiſé, avec trop d'empreſſement, certains remedes qui ne leur avoient procuré que du répit.

Cependant ſi la préſente année s'écoule ſans que j'éprouve aucun reſſentiment de goutte, je me croirai radicalement guéri.

Quant au régime, voici celui que j'obſerve : je fuis les grands repas & toute ſorte d'excès.

Une ou deux heures après avoir pris ma doſe, je déjeûne avec du lait.

Je dîne frugalement, ſans néanmoins aucun choix d'alimens ; gras ou maigre, doux, ſalé ou épicé, froid ou chaud, mon eſtomac s'en accommode, pourvu qu'il ne ſoit pas ſurchargé.

Je ne ſoupe point ou très-peu. L'eau & le vin vieux de Bordeaux forment ma ſeule & unique boiſſon.

Je me couche vers les dix heures & je me leve à cinq.

Je m'abſtiens des bains, ſoit tiedes, ſoit froids : ils m'ont occaſionné ſubitement deux accès de goutte. J'évite d'a-

voir les pieds mouillés; deux autres accès ſuivirent de près cet accident.

A la faveur de ce remede & de ce régime, je jouis, à l'âge de ſoixante-quatre ans, d'une ſanté parfaite.

Quel ſecours, Monſieur, pour l'humanité, ſi ce remede pouvoit extirper le plus cruel & le plus inſupportable de tous les maux.

Je ſuis avec reſpect. Signé EMERIGON. »

SECONDE LETTRE en réponſe à pluſieurs Goutteux Européens.

A St. Pierre-Martinique le 16 Août 1776.

LA lettre ſous mon nom, Monſieur, inſérée dans les papiers publics, n'eſt certainement pas apocryphe.

Je crois que vous pouvez avoir une entiere confiance au remede mentionné dans cette lettre. Je lui dois & mon exiſtence, & la bonne ſanté dont je jouis malgré mes ſoixante-quatre ans révolus: il a été pour moi une vraie panacée; malade, languiſſant depuis bien des années, enſuite eſclave de la Goutte, je ne reſſens plus aujourd'hui la moindre incommodité.

Mais ce remede aura-t-il en Europe le même ſuccès qu'en Amérique? L'expé-

rience seule peut résoudre ce problême. Je pense néanmoins que la goutte doit procéder du même principe & de la même cause chez tous ceux qu'elle tourmente. Si cette conjecture est juste, le remede doit par-tout agir également, pourvu qu'il ne se rencontre pas complication de maux.

Pour diriger votre confiance, & l'établir sur quelque motif au moins vraisemblable, lisez dans le Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique de l'édition de 1768, l'article *Gaïac*, dont vous ne trouverez ici qu'un extrait : « Le gaïac est sudorifique, apéritif, dissiccatif ; purifie le sang, fortifie les jointures, guérit la Goutte, la Sciatique, le Rhumatisme, l'Hydropisie, les Catharres & autres maladies qui naissent des flegmes, du tartre mucilagineux, des vents, &c. La gomme agit plus fortement que l'écorce & le bois : elle doit être choisie nette, luisante, transparente, de couleur rouge-brune, friable, rendant beaucoup d'odeur, fort agréable quand on l'écrase, ou qu'on la met sur le feu, d'un goût âcre ».

Depuis la publication de ma lettre, la plûpart des vertus attribuées à cette drogue ont été vérifiées ici par différentes guérisons merveilleuses, sur-tout pour les maladies qui naissent des flegmes, &

J'ai lieu de présumer que la Goutte est une de ces maladies.

Je crois être le premier qui ait fait un usage constant & suivi de ce remede. Il est vrai que la recette, qui m'en fut donnée, présentoit une liqueur bien rebutante : elle n'étoit point filtrée ; le gaïac y entroit en trop grande quantité : il falloit boire ensemble & la gomme & le taffia. Les goutteux, qui en avoient usé avant moi, n'avoient pu résister à la violence, à l'âcreté de ce breuvage. Obligés de l'abandonner, ils retomboïent, & ces rechûtes décréditoient le remede : ils ont depuis adopté ma nouvelle composition, & ils ne doutent plus de leur guérison.

J'ai cependant essuyé le mois dernier une légere attaque de Goutte ; mais je l'ai bien voulu : c'est une épreuve que j'ai faite pour connoître à fond les propriétés de mon gaïac au taffia.

J'en avois usé pendant environ dix-neuf mois consécutifs : le succès avoit passé mon attente. Je m'en suis après abstenu depuis le premier Juin dernier jusqu'au 25 Juillet suivant, & j'ai exactement observé le résultat de cette interruption.

Rien de remarquable pendant les vingt premiers jours ; mais je m'apperçus ensuite que mon appétit diminuoit, que mon estomac ne faisoit plus ses fonctions

avec aisance. Des maux de tête, de mauvaises digestions & autres incommodités, occasionnées par mon tempérament pituiteux, se renouvellerent.

Le 23 Juillet dernier je ressentis à la cheville du pied gauche une douleur qui augmenta pendant la nuit, avec gonflement, rougeur & chaleur ardente.

Sans employer aucun rémede extérieur, j'eus recours à mon anti-goutte, dont je pris, pendant trois jours, deux fortes doses, une le matin & l'autre le soir : elles opérereut une ample évacuation. Le quatrieme jour le mal étoit presque dissipé. Le cinquieme je ne ressentis plus aucune douleur, & bientôt mon estomac fut parfaitement rétabli, moyennant ma dose quotidienne.

Tout ce que j'ai l'honneur de vous marquer est ici notoire : je n'ai certainement aucun motif d'exagérer le mérite de ce remede ; ce n'est que le bien de l'humanité qui m'engage à publier ses vertus & son efficacité.

Après la derniere épreuve que j'en ai faite, je le considere comme un aliment journalier, absolument nécessaire aux goutteux pour leur assurer une guérison solide & permanente.

La fixation de la dose n'est pas stricte; on peut l'augmenter ou la diminuer, suivant

vant le tempérament du malade, & ſuivant les effets qu'elle opere. Il n'y a même aucun inconvénient à la réduire, lorſque la guériſon eſt aſſurée; mais au moindre embarras dans l'eſtomac, il faut revenir, pendant quelques jours, à la doſe entiere, & même au-delà, s'il eſt néceſſaire, pour qu'elle agiſſe comme un léger purgatif.

L'emploi du taffia me paroît indiſpenſable. Cette liqueur, qui émane du ſucre, poſſede, à ce qu'on prétend, des qualités balſamiques, qui ne ſe rencontrent pas dans l'eau-de-vie. Le taffia eſt toujours préféré pour les panſemens; c'eſt un véhicule plus fort, plus puiſſant, plus actif.

La ſoupe au lait, que je continue de prendre environ deux heures après la doſe, eſt un correctif adouciſſant que je crois néceſſaire.

Je fais, Monſieur, les vœux les plus ardens & les plus ſinceres, pour que ce remede vous ſoit favorable; j'en apprendrai le ſuccès avec une ſatisfaction parfaite. Que je ſerois glorieux ſi je pouvois rendre ma guériſon commune à tous les martyrs de cette infernale maladie!

Je ſuis, &c. *Signé*, EMERIGON.

TROISIEME LETTRE à M. EMERIGON, *Avocat à Marseille.*

A Saint-Pierre de la Martinique, le 18 Janvier 1777.

Vos Goutteux, mon cher frere, ne doivent pas craindre de m'importuner : je vais répondre avec plaisir, article par article, aux nouvelles questions, aux nouveaux doutes qu'ils vous ont chargé de me proposer ; mon souhait le plus flatteur est de pouvoir les faire participer au bienfait inappréciable dont je suis redevable à la Providence.

1°. Vous pouvez, cher frere, leur affirmer que je continue à jouir d'une santé parfaite : voilà mon état actuel, connu de tout le pnblic, admiré de tous ceux qui m'ont vu dans la situation la plus triste, dans les tourmens les plus affreux.

2°. Que la chaleur du remede, & les petits ravages qu'il peut occasionner dans les premiers jours, ne les rébutent pas ; s'il pouvoit en résulter quelqu'inconvénient, je m'en serois apperçu pendant le cours de plus de deux années que je fais usage de ce remede. Il faut nécessairement qu'il agisse avec quelque effort pour déraciner,

pour absorber le germe de la goutte : qu'ils soient exacts à prendre leur dose, au moins jusqu'à l'expiration du temps périodique de leur accès ; qu'ils se soumettent au régime que tout malade doit observer, & bientôt ils seront délivrés d'un mal qui fut l'écueil de la constance du plus grand sectateur de la doctrine stoïcienne.

3°. Ils ne doivent faire aucune difficulté d'employer le remede pendant la violence du mal. Lorsque j'en commençai l'usage en Novembre 1774, j'étois encore dans les douleurs, & dans l'impuissance d'agir ; j'ai lieu de croire qu'il accéléra le terme de la crise ; son effet le plus sensible fut que je ne ressentis plus cette extrême foiblesse, que j'avois éprouvée à la suite des précédens accès, & que je fus plutôt rétabli.

4°. J'avois cru qu'il étoit nécessaire, même après la guérison, de persévérer dans l'usage journalier de ce remede ; mais de nouvelles épreuves m'ont fait connoître, qu'une fois l'humeur goutteuse expulsée, il ne devoit plus être employé que pour prévenir un nouvel amas de cette humeur, ce qui n'exigeoit plus la même pratique ; en conséquence, j'ai mis par degrés des intervalles entre les prises, que j'ai enfin réduites à deux

par chaque ſemaine : elles operent ordinairement l'effet d'un léger purgatif, ſans irritation, ſans gêne, ſans douleur, ce qui ſuffit pour empêcher les humeurs de s'accumuler, & pour éloigner de moi toute eſpece d'incommodités.

5°. Le ſavon blanc, dont j'ai parlé dans ma premiere Letre, contribue beaucoup à détruire, à diſſiper les nodus que la goutte dépoſe ſur les jointures, & dont les ſuites ſont ſi funeſtes. Voici la maniere de s'en ſervir : on le fait fondre, & l'on en forme des emplâtres, qu'on applique ſur les nodoſités ; j'en mettois dans des gants & dans des chauſſons, avec leſquels je paſſois la nuit ; ce qui m'a très-bien réuſſi ; mais il faut néceſſairementl a concurrence du remede intérieur, ſans quoi le ſavon ſeul ne produiroit aucun effet.

6°. Non, chere frere, je ne ſuis pas le ſeul dans ce pays que ce remede ait favoriſé ; tous ceux qui en ont fait un uſage conſtant, ſont radicalement guéris, & j'avois projettés de vous envoyer les certificats de douze ci-devant goutteux, que je connois, lorſque j'ai reçu de M. *Texier*, Négociant à Bordeaux, la lettre ſuivante.

A Bordeaux le 24 Octobre 1776.

« Monsieur, j'ai lu avec plaisir dans le » Journal de *Linguet*, la copie de la » lettre que vous aviez écrite le 8 de Fé» vrier dernier à M. le Général de la Mar» tinique, &c.

» Fort attaché à M. *Goris du Char*» *tron*, mon ancien ami, je m'empressai » de lui faire part de votre lettre, & de » lui donner d'excellent taffia vieux de la » Martinique, avec lequel nous com» posames, au mois de Juin dernier, » quelques bouteilles du remede: il com» mença par en faire l'épreuve sur » un nommé *Dubois*, Employé des » Fermes, qui étoit retenu dans sa mai» son depuis long-temps par la goutte. » Le remede opéra assez promptement, » & M. *Goris* eut la satisfaction de voir » venir chez lui *Dubois*, pour le remer» cier : cela le détermina à faire usage » lui-même du remede, qui l'a prompte» ment mis en état d'agir, tandis qu'il » avoit craint, par les cruelles attaques » qu'il a eues l'hiver dernier, d'être con» damné à garder la chambre le reste de » ses jours. Il ne cesse de me remercier, » & de me témoigner l'obligation qu'il » vous a de m'avoir mis à même de lui » indiquer ce remede. Ce succès m'a » engagé d'en composer encore avec

» quelques bouteilles de taffia qui me
» restoient, afin d'en offrir aux pauvres
» goutteux qui y auroient foi ; & pour
» leur inspirer plus de confiance & leur
» devenir plus utile, je prends la liberté
» de vous prier de me marquer si votre
» guérison se soutient bien, & si vous
» connoissez quelqu'autre personne qui
» soit guérie : j'espere que vous excuse-
» rez la liberté que je prends en faveur
» du motif qui me fait agir, & que vous
» voudrez bien joindre à cette bonté,
» celle de me faire composer avec le
» meilleur taffia & la meilleure gomme
» que vous pourrez vous procurer, vingt-
» cinq à trente bouteilles de ce remede,
» &c. *Signé*, PIERRE TEXIER ».

La prompte guérison des deux Goutteux mentionnés dans cette lettre, paroît suffisante pour établir généralement une entiere confiance au remede qui l'a opérée, d'autant plus qu'elle dissipe le doute formé sur la différence du climat.

Depuis que je fais usage de ce remede, j'ai toujours présumé qu'il produiroit par-tout les mêmes effets, & je crois aussi que sa chaleur doit être beaucoup plus supportable en Europe que sous notre zone torride.

Le pouvoir de ce remede n'est point borné à la seule guérison de la goutte, il

rend encore à l'humanité d'autres services bien essentiels, suivant le certificat que vous allez lire.

« Je soussigné, Chirurgien Juré, breveté de Son Altesse Sérénissime Monseigneur l'Amiral, déclare avoir traité M. *Emérigon*, Procureur du Roi, dans différens accès de Goutte, dont le dernier, sur la fin de 1774, fut des plus longs & des plus cruels; ce qui m'a mis à portée de faire des observations sur les effets de l'anti-goutte, dont il a fait usage: j'ai lieu de croire que ce Remede est le spécifique que la Médecine cherchoit en vain depuis plusieurs siecles; sa guérison, celles de plusieurs autres Goutteux & cacochymes, m'ont fourni la preuve la plus satisfaisante de son efficacité: il agit également contre la Sciatique, Rhumatisme, Catarrhe, & autres maladies qui naissent des flegmes, étant à ma connoissance, que plusieurs personnes affligées depuis long-temps de ces maladies, ont été guéries sans retour, par l'usage de ce remede; en foi de quoi j'ai donné le présent certificat. A St. Pierre Martinique, le 15 Janvier 1777. *Signé*, LOUSTAUNAU. »

Quoique ce remede paroisse violent, je connois, dans ce bourg, plusieurs dames d'un tempérament délicat, qui

en ont fait un long usage, sans en ressentir aucune incommodité.

Une de ces Dames, qui l'employoit avec succès contre la pituite, a été agréablement surprise de voir fondre & se dissiper entierement, une loupe qu'elle avoit sur un œil, & qui avoit résisté à tous les remedes : elle m'a dit que toutes ses précédentes grossesses avoient été fâcheuses, & que sa derniere a été des plus heureuses ; ce que son Accoucheur attribue au remede, dont elle a continué l'usage, quoiqu'enceinte, & dont elle use encore avec avantage, étant nourrice.

Un Goutteux qui n'en prenoit que pour la Goutte, a la satisfaction d'être guéri de ce mal, & de voir de jour en jour diminuer une ancienne & grosse loupe, qu'il a sur la joue, de maniere qu'il a lieu d'espérer d'en être bientôt tout-à-fait délivré.

Des coliques de toute espece, des ulceres les plus invétérés, ont été guéris par ce remede. Plusieurs habitans l'emploient utilement pour leurs Negres, attaqués de la maladie qu'on nomme ici mal d'estomac, ou dissolution de sang.

Enfin, je puis attester en sa faveur, qu'après avoir été pendant long-temps valétudinaire ; qu'après avoir essuyé toutes

les rigueurs de la Goutte, je réunis à 65 ans, presque tous les attributs du bel âge, vigueur, embonpoint, agilité, bon appétit, faciles digestions, sommeil doux & tranquille, avec espoir de jouir long-temps de tous ces différens avantages, & d'être exempt des infirmités de la vieillesse.

SUITE

De la Réponse de M. BACHER, à M. CARRERE, &c.

AVANT que de quitter ce Catalogue boursoufflé de ce qu'on a trouvé dans plusieurs catalogues de livres, sur l'exactitude desquels on sait qu'il ne faut pas compter, nous ferons encore quelques observations.

Pag. xxvij. CROIX DU MAINE, (François DE LA). Il étoit nécessaire assurément de consulter cet Auteur, dans l'édition *in-folio* de sa *Bibliotheque*, imprimée en 1584; mais on ne devoit pas négliger d'avoir recours aussi à la nouvelle édition *in*-4°. publiée par M. *Rigoley de Juvigny*, en 177..... On y auroit trouvé des anecdotes, dont quelques-unes eussent bien figuré dans le nouveau Dictionnaire historique. Si M. C... eut seulement su que cette édition de la *Croix du Maine* existât, auroit-il laissé échapper l'occasion de l'inscrire au nombre des ouvrages qu'il a consultés? Ce que nous disons à l'égard de la Bibliotheque de la *Croix du*

Maine, doit s'appliquer aussi à la Bibliotheque de *du Verdier*, dont M. *Rigoley* a donné également une nouvelle édition *in*-4°, que M. C... n'a point consultée faute de l'avoir connue. Il ne s'est servi que de la premiere édition, 1584, *in-fol.*

Pag. xxviij. FREIND. Ce médecin anglois a composé en sa langue une *Histoire de la Médecine* (*Part. j.* London, 1725. *Part. ij.* London, 1726. *in*-8°) Nous en avons deux traductions françoises. M. *C*... reconnoît qu'il s'est servi de celle de COULET, tandis que celle de SENAC est plus estimée. Est-ce donc que l'Auteur de la *Bibliotheque Littéraire* n'auroit pas eu connoissance de cette derniere version, ou bien l'auroit-il crue inférieure à celle de *Coulet* ? En ce cas, on lui auroit su très grand gré d'avoir rendu compte de ses motifs de préférence. Il y a cependant une version latine qui l'emporte sur les deux traductions françoises : elle est dûe à *Jean Wigan* : on la trouve dans le Recueil des Œuvres de *Freind*. *Londini*, 1733. *in-fol.*, & dans l'édition de Paris, 1735, *in*-4°.

Mais si quelqu'un observoit malignement que l'original anglois devoit être consulté à l'exclusion même de la meilleure des trois traductions, & que ce recours à la version de *Coulet* pourroit faire douter que M. *C*... fût en état de lire en anglois, nous prendrions hautement sa défense, & nous dirions que la langue angloise lui est aussi familiere que la latine, & peut-être même que la sienne propre. En effet, celui qui a bien pu consulter (comme M. *C*... déclare l'avoir fait) le *Catalogue des Ouvrages Chymiques*, composé en anglois par COWPER ; un *Essai sur l'état des Médecins chez les Anciens*, par LAMOTTE ; une *Histoire abrégée de l'Anatomie*, par NORTCOTE ; une *Histoire*

Littéraire d'Oxford, *in-fol.* 2 *vol.* par WOOD, quatre ouvrages écrits en anglois, étoit bien capable de faire dans l'original de *Freind* les extraits dont il avoit besoin. D'ailleurs, ce doute seroit d'autant plus mal-fondé, que M. *C*..., qui méditoit depuis long-temps ce grand ouvrage, dont il donne les deux premiers volumes, sait quatre autres langues: nous convaincrions les incrédules (s'il pouvoit s'en trouver) en les renvoyant au Catalogue même des livres consultés par notre Auteur, qui rapporte

1°. Les titres des Ouvrages de CALVI, de CORTE, de CRASSO, que pourtant il nomme *Crassus*, le croyant peut-être un descendant de l'ancienne & illustre Famille Romaine de ce nom; de GIMMA; de MAFFEI; de NEGLI; de NICODEMO; de PANELLI; de PICINELLO; de RICCHI; de TAFURI; de TOPPI; d'ULIDOS; c'est ainsi qu'on trouve écrit ce nom, inconnu certainement à tous ceux qui le liront; tous auteurs italiens, lesquels ont composé en leur langue.

2°. Le titre d'une *Bibliotheque du Portugal*, écrite en Portugais par BARBOSA MACHADO,

3°. Les titres des Ouvrages de MARCILLO, de RODRIGUEZ, de VILLA, qui, tous Espagnols, ont suivi l'idiome de leur pays. A l'égard de ce dernier (VILLA) qui a fait la vie des douze Princes de la Médecine, nous félicitons M. *C*... d'avoir pu se le procurer. Cet avantage n'a pas été pour nous, en faveur de qui on a parcouru inutilement en 1768 & 1769 les boutiques des Libraires de Madrid & de Burgos, ville dans laquelle Dom *Antonio*, dans sa *Bibliotheca Hispanica*, nous avoit appris qu'il fut imprimé l'an 1647 *in*-8°.

4°. Les titres d'une *Biographie* en 3 *vol.*,

composée en allemand par BALDINGER ; ceux de deux Ouvrages de MOEHZEN en allemand, & celui de ROHR, écrit dans le même idiôme.

Qu'on juge, après cela, si quelqu'un pouvoit entreprendre, avec plus de facilité ; une Histoire universelle de la Médecine, qu'un Médecin François, capable de profiter des recherches faites par des Savans de toutes nations, *Anglois*, *Italiens*, *Portugais*, *Espagnols*, *Allemands*, si l'on songe que ce Médecin sait encore le françois & le latin, on voit qu'il possede sept langues. Mais remarquons qu'il ne fait nulle mention de tant de connoissances réunies dans l'article de dix pages qu'il s'est à lui-même consacré dans les deux premiers volumes de sa *Bibliotheque*, trait de modestie qui rehausse & les honneurs qu'il nous conte avoir reçus, & l'éclat de son mérite.

Le Public a droit d'être surpris que M. *C*.., qui est versé dans la connoissance de tant de langues, n'ait pas tenu ce qu'il annonce & dans son *Prospectus* & dans le frontispice même de son Ouvrage, où l'on voit : *Bibliotheque*... *contenant*.... *le Catalogue*... *des Ouvrages*... *le jugement qu'on doit en porter*...

L'avantage qu'il a de lire l'anglois, le mettoit à portée de faire connoître à tant de Médecins, instruits d'ailleurs, mais qui ne savent que leur langue & celle des Romains, le mérite des Ouvrages composés par les Médecins d'Angleterre, & de présenter *l'exposition de leurs sentimens*, *l'histoire de leurs découvertes* : (ces mots, qui se lisent aussi au frontispice de la *Bibliotheque*, ne forment-ils pas un engagement sur lequel nous devions compter ?) Cependant on nous annonce, sans aucune notice, les *recherches* sur les causes des maladies putrides, par WILLIAM ALEXANDRE ; la *nouvelle Phar-*

macopée Angloiſe, par JACQUES ALLEYNE ; les *Obſervations ſur le traité des vertus de la ciguë pour la cure des cancers*, par JEAN ANDRÉ ; un *petit traité de Botanique, dans lequel on examine en quoi les plantes dépendent de certaines conſtellations*, par ANTOINE ASCHAM ; *la liqueur alchaeſt*, ou *Diſcours ſur le diſſolvant de* Paracelſe *&* *de* Van Helmont, par JEAN ASTELL ; un *Eſſai ſur les effets de l'opium conſidéré comme poiſon*, par JEAN AWSITER ; un livre intitulé *le Chirurgien de Vaiſſeau*, par JEAN ATKINS, tous ouvrages écrits en anglois.

On ne nous donne également que les titres d'un bon nombre d'Ouvrages compoſés en Italien ; tels ſont, par exemple, celui-ci d'un JEAN (il faut *Jacques*) AFFINATI, lequel a pour titre *Il muto che parla ; dialogo ove ſi tratto dell' excellenze e de' diffetti della lingua umana.* In Venet. 1602. *in*-8°. Voilà un livre mis au nombre des Ouvrages de Médecine. On ne voit pas trop par quel endroit ; il y a quelques années, qu'un autre Médecin l'inſcrivit parmi ceux qui enſeignent l'art de faire parler les ſourds & muets, claſſe auquel il ne paroît nullement appartenir, mais à la claſſe des moraux, comme l'inſinue le titre, qui littéralement ſignifie *le muet qui parle, Dialogue dans lequel on traite de l'excellence & des défauts de la langue humaine.* Jamais la langue de l'homme, conſidérée phyſiquement en Médecin, ou en Phyſiologiſte, ou en Anatomiſte, n'a pu avoir l'*excellence* en partage, mais bien dans le moral. Ajoutons à ceci qu'on trouve de ce *Jacques Affinati* deux autres productions, qui ſemblent confirmer notre obſervation ; le *premier*, intitulé : *Il mondo al roverſcio e ſoſſoprà, in 4 Dialoghi.* Venet. 1602. *in*-8°, c'eſt-à-dire, *le monde à la renverſe & ſens deſſus deſſous, en quatre*

Dialogues, &c.... Quant au *second*, il a paru sous ce titre : *Montaigne sainćte, qui est un traićté des afflićtions & de leurs remedes*. Paris, 1606. *in*-8°. C'est probablement une tradućtion en notre langue. Telles sont les méprises où l'on tombe quand on puise à droite & à gauche, & qu'on ne juge des ouvrages que par le titre.

Revenons aux livres italiens annoncés sans notices ; ce sont encore l'*anti-lucerna fisica*... & le *Trattato della sovrana Medicina*.... par J. FR. AGGRAVIUS (il falloit écrire *Aggravio* ; *Discorso sopra la natura e complessione umana*, par LIVIO AGRIPPA, ouvrage qui, peut-être, est plus moral que physiologique ; la *Fisiologia chimica* de P. FR. ALBERGHETTI ; la *Critologia medica* de P. JOS. ALBERIZZI ; *neuf Traités* d'ANDRÉ ANDALORUS ; *l'Anatomico in Parnasso* de LUC FRANÇ. ANDERTINI, qu'on nomme dans le Supplément ANDERLINI ; ainsi que ceux de JOS. ANTONIN, dont la terminaison n'est point italienne ; de FR. ARCADIO ; de FABR. ARDIZZONI *sur la peste* ; de deux traités de P. FR. ARELLAN, dont la terminaison n'est pas italienne ; de GAETAN ARIZZARRA *sur la vérole* ; de J. FR. ARQUATUS, *sur l'hygiene* ; de LOUIS ARRIVABENUS (ou pluôt *Arrivabene*) ; de J. B. ANFOSSI ; d'HYACINTHE DE L'ASCENSION.

Comme M. C... a trouvé, sans doute, peu d'Auteurs Médecins dans la *Bibliotheque du Portugal*, qu'il a consultée, son Dićtionnaire doit donc en contenir aussi fort peu : parmi ce petit nombre, il donne au mot ANTOINE (Caétan de S.) le titre de la *Pharmacopæa Lusitana reformata*, qu'il auroit dû faire connoître, & apprécier.

L'Espagne a fourni plus d'Ecrivains à M. C... mais il n'a pas jugé qu'il fut sans doute nécessaire de suivre si littéralement son plan ; en

conséquence, il s'est contenté d'indiquer les titres des Ouvrages composés par GOS. ALCINET, *nom qui n'est guere espagnol*; par DIDACE-ALVAREZ CHACON; par BLAISE-ALVAREZ DE MIRAVAL; par ANTOINE AMIGUET, dont la terminaison n'a rien de l'espagnole; par FRANÇ. ARCADIO; par ARIAS DE BENAVIDEZ; par MARTIN DE ARREDONDO; par HENRI ALSARO. Ces articles fort courts sont tout faits dans la Bibliotheque de Dom ANTONIO, d'où *Manget* les a tirés pour les insérer dans la sienne, de laquelle ils ont passé dans le Dictionnaire de *Moréri*.

On sait que les Allemands ont beaucoup d'Ouvrages de Médecine, écrits dans leur langue maternelle; M. C... qui, de son propre aveu, s'est servi pour son Dictionnaire de beaucoup de livres en idiôme germanique, lequel lui est conséquemment familier, n'a pas été prodigue de notices à l'égard de plusieurs traités qu'il indique : de *deux*, par exemple, qui sont d'HENRI-GASP. ABEL; d'*un* d'ERNEST-DANIEL ADAMI; de *trois* de JEAN AGRICOLA; d'*un* de P. AHDWARD? d'*un* de SEBAST. ALBIN; d'*un* de FERD. JACQ. ARAND.

Voilà donc très-exactement cinquante traités annonés sous la seule lettrine A, qu'on ne connoît que par le titre; & il y en a bien d'autres écrits en latin ou en françois, sur lesquels on est aussi court. Et M. C... trouve mauvais que nous ayons observé dans notre Journal de Décembre, qu'on ne rencontre point dans sa Bibliotheque, comme on s'y attendoit pourtant, ces notions importantes & desirées sur le plan & la distribution des Ouvrages, & qu'un très-grand nombre n'y sont pas jugés. Si le fait est vrai, comme on n'en sauroit douter, falloit-il que nous dissions le contraire? falloit-il que

nous trompassions le public ? nous qui savions que sous la lettrine A, de la nouvelle *Bibliotheque*; lettrine qui comprend seulement 266 pages, il n'y avoit que 581 articles, & 39 pour le supplément, ce qui fait en tout 620 articles; nous qui savions que dans la totalité de ces articles, on indiquoit onze cents quatre-vingt-sept traités imprimés; mais que de ces traités, il y en a 926 dont on ne donne absolument que le titre abrégé; qu'ainsi il y en a seulement 261 sur lesquels on s'arrête un peu plus, sans être fort instructif; nous qui savions que de ces 261 traités, il s'en trouve à peine la moitié dont on présente une notice analytique, d'après laquelle le Lecteur croie pouvoir se faire de l'ouvrage une idée, nous ne disons point exacte, mais passable; nous qui savions encore très-certainement que de ces *onze cents quatre-vingt-sept Ouvrages annoncés*, M. C... par lui-même, & par les manuscrits si vantés de M. son pere, n'en avoit pas connu la *huitieme* partie; nous qui savions enfin, après un semblable examen sur la lettrine B, que .... mais arrêtons-nous ici pour le moment; n'anticipons rien, afin de ne point mettre de confusion dans nos remarques, & achevons de parcourir le Catalogue des Auteurs consultés.

Pag. XXX. JUSTUS (Wolfgangus). *Chronologia, &c...* Francof. 1556. *in*8°.

Depuis long-temps ce livre est devenu rare. Un des savans Historiens de la Médecine, *Le-Clerc*, le disoit déja tel, il y a cinquante ans. Mais ce n'est pas seulement en France que ce livre est rare, c'est en Allemagne même. *Kestner*, qui écrivoit en 1746, met cette chronologie de *W. Justus* au nombre des livres très-rares. Nous connoissons une personne qui le cherche depuis quinze ans, sans pouvoir même

réussir

réussir à le voir. Nous devons vous féliciter, Monsieur, d'avoir été plus heureux. Mais si vous l'avez pris pour guide, il doit se trouver dans votre Ouvrage bien des anachronismes; car personne n'est plus fautif dans les dates que *Wolf. Justus*. On peut s'en convaincre en consultant *Van der Linden*, qui a rapporté, d'après lui, la plûpart des courtes notices qui regardent les Médecins. Quiconque les copieroit dans *Van der Linden*, qui cite son garant, pourroit, à la rigueur, s'autoriser du même garant: mais, dans le fait, il en imposeroit, si, n'ayant jamais vu cette chronologie, (qui ne vaut absolument rien) il la mettoit parmi les Ouvrages qu'il a consultés, pour donner un peu de relief à son érudition.

Page XXX. KESTNER (Christ. Guill.) Si M. C... ne mettoit point sa *Bibliotheca medica* au nombre des Livres qu'il a consultés, on pourroit douter qu'il la connût; car, 1°. au lieu de copier ces mots *Jena* 1746. *sumptu Christ. Henr. Cunonis*, il écrit *Jena* APUD ANONIM. 2°. Il ajoute qu'elle est *en deux volumes*, ce qui n'est pas exact; elle est, à la vérité, divisée en deux parties, *in duos tomos distributa*; mais ces deux parties ne forment qu'un seul volume de 728 pages, sans compter la préface & l'*index* des Auteurs.

Ibid. KNOLLE (Fred.) Comme M. C... déclare que la dissertation de cet Auteur, *de artis obstetriciæ historia*, qu'il a consultée, est sans date, nous aurons au moins le plaisir de lui apprendre que cette date est 1738.

Pag. XXXJ. LENGLET DU FRESNOY. On annonce ici son *histoire de la Philosophie hermétique*, en commettant deux fautes. 1°. On la dit imprimée *à la Haye, chez Gosse*, en 1742. Tout le monde sait pourtant très-bien qu'elle porte au frontispice, *à Paris, chez Coustelier*,

avec approbation & privilége du Roi; mais nous observerons qu'une partie de l'édition ayant été depuis achetée par Nyon, celui-ci a fait renouveller le frontispice, où on lit; *à Paris*, *Nyon*, 1744. Quand on supposeroit qu'il existe une édition de la Haye en 1742, en l'indiquant, M. C... ne devoit pas oublier celle de Paris de la même année, qui est l'originale. 2°. On présente cette *histoire de la Philosophie hermétique*, comme étant en *cinq* volumes, tandis que très-certainement elle n'en a que *trois*. Comment peut-on se méprendre si souvent à l'égard de livres qu'on a sur son bureau, en travaillant, dans sa bibliotheque, ou au moins très-fréquemment sous les yeux?

Ibid. LIND. Son Catalogue des Auteurs sur le Scorbut, ne forme pas, comme l'avance pourtant M. C... le *deuxieme volume* de son Traité; il *fait* seulement *partie* de ce deuxieme volume. Dira-t-on que ce soit la même chose?

Pag. xxxiij. MONTALBAN (Ovide). Vous annoncez, Monsieur, sa *Bibliotheca Botanica*, comme un Livre que vous avez vu. Vous deviez donc savoir que l'édition de la Haye n'est pas une édition séparée; mais qu'elle fait partie de la *Bibliotheca Botanica* du savant M. *Séguier*, qui a jugé à propos de l'ajouter à la fin de son Ouvrage. Il falloit donc en avertir, si vous vouliez que l'on fût persuadé qu'elle étoit ou qu'elle avoit été entre vos mains. Car enfin, on pourroit croire que la *Bibliotheca Botan.* de Montalban ou Montalbano est un livre isolé, imprimé en 1741; livre qu'on chercheroit pourtant en vain sous cette date, & séparément. Elle est toujours unie à celle de M. *Séguier*, qui parut non en 1741, mais en 1740. Quant à la premiere édition de la *Bibliotheca* de Montalbano, elle parut à Bologne

en 1657, *in-24*. Ce dont vous deviez avertir, M. *Séguier* ayant observé qu'elle se trouvoit à la Bibliotheque du Roi; où vous dites avoir *fait des recherches*, & *une ample moisson de découvertes.* Cette édition de 1657 n'est pas du nombre; c'est que quand on se presse un peu trop, on ne sauroit tout voir.

Pag. xxxv. ROTHSCHOLTZIUS (Freder.) Il est très-singulier, Monsieur, qu'à l'égard d'un Auteur qui vous est aussi connu, (puisque vous avez eu ses Ouvrages entre les mains, & que vous y avez fait une *ample moisson de découvertes,*) vous vous trompiez au point d'en faire deux hommes différens. En effet, 26 lig. plus loin, *page* xxxvj, (l'intervalle est court) vous le représentez sous le nom de SCHOLTZIUS (*Frédéric-Roth.*) L'erreur ne sauroit venir d'un profond Bibliographe, qui prône l'*étendue de ses recherches*, & qui n'a *rien négligé pour rendre son Ouvrage complet* (PAG. XV.): nous la rejetterons donc toute entiere, & avec plaisir, sur l'inexactitude des faiseurs de Catalogues, auxquels on s'en rapporte quelquefois trop aveuglément. Une preuve bien grande que ces rédacteurs à la journée vous ont trompé, c'est que vous annoncez le Catalogue de *Roth-Scholtz* comme un Ouvrage *ex professo*, tandis qu'il est seulement la suite d'un autre intitulé: *Veterum sophorum sigilla & imagines, cui accessit Catalogus librorum rariorum, &c....* 1732, *in-8°.* le premier Traité est de 48 pag. & le Catalogue de 16. Il y auroit encore trois ou quatre observations à faire sur les Ouvrages de vos *Rothscholtzius* & *Scholtzius*; mais nous sommes pressés d'arriver à la fin de votre Catalogue; sur les précieuses richesses duquel est fondé le mérite étonnant de votre *Bibliotheque Littéraire.*

Pag. xxxvij. STROLOBERG, *de Medicis Montispessulanis. Noribergæ* 1625, *in*-12. Qui pourroit deviner aisément, à moins que d'être bien versé dans l'Histoire des Médecins; qu'au lieu de *Stroloberg*, il faille STROBELBERGER? Si ce n'étoit ici qu'une erreur typographique, le titre du Livre, au moins, seroit fidélement indiqué; mais de la maniere dont il est énoncé, ne seroit-il pas permis de présumer que l'Ouvrage, dont il s'agit, n'est pas plus connu de M. C... que l'Écrivain qui l'a composé? Contentons-nous, pour le moment, d'en donner le titre: *Joh. Steph.* STROBELBERGERI *Historia Monspeliensis, in qua tum urbis Monspeliacæ, tum Scholæ ejusdem celeberrimæ brevis descriptio ac vitæ illustrium ejusd. Professorum, quin & accipiendæ ibidem Doctoræ ritus & privilegia recensentur.* Norimbergæ 1625, *in*-12.

Pag. xxxviij. ULIDOS (Nicole-Paschal). Voici encore le nom d'un Ecrivain furieusement défiguré & méconnoissable, bien que M. C... nous le donne pour un Auteur qu'il a souvent feuilleté, & dans lequel il a puisé quelques-unes des différentes choses qui rendent sa *Bibliotheque* curieuse, instructive, savante, &c, pour nous servir de ses propres termes, (lorsqu'il l'apprécie modestement lui-même) l'Ouvrage *le plus parfait de tous ceux qui ont paru dans ce genre*. PRÉF. du I vol. *pag.* XV. *lignes* 24 & 25. Cet ULIDOS, où M. C... a trouvé des renseignemens sur les Médecins Italiens de Bologne & sur leurs écrits, est connu dans l'Histoire Littéraire, sous le nom d'ALIDOSI. Il occupe, comme on voit, dans le Catalogue de M. C..., une place bien éloignée de celle qu'il devoit avoir.

Qu'on ne croie pas néanmoins que ce soit là toutes les observations à faire sur cet imposant

& fastueux Catalogue ; piece de rapport, hors-d'œuvre posé ici parce qu'on sentoit (trop tard pourtant) & l'utilité, la nécessité même de consulter tous ces écrits, sans compter 500 autres pas plus connus, & le besoin bien réel de disposer favorablement le Public en faveur d'un Ouvrage qui peche par les fondemens. Nous pourrions aisément grossir du double, & peut-être du triple, le nombre de ces observations déja multipliées ; mais il est temps de parcourir l'Ouvrage même de M. C..., dont nous portions notre jugement (*Journ. de Décembre* 1776. *pag* 561).

PRIMÒ : nous avons dit sans aigreur, & en louant même les *talens*, l'*esprit*, les *connoissances de M. C... : on peut assurer qu'il manque dans cette* Bibliotheque *bien des Auteurs.*

M. CARRERE, qui regarde cette assertion de notre part comme une imputation, sinon fausse, au moins avancée au hasard, prend feu, &, dans son transport réfléchi, nous adresse ces paroles :

« Vous me taxez d'avoir oublié beaucoup » d'auteurs ; cela ne suffit pas ; vous ne pouvez » vous justifier qu'en les faisant connoître ». VOY. sa *lettre* imprimée *pag.* 4.

C'est-à-dire, suivant M. C..., que l'observation, que nous avons faite, est mal-fondée, & qu'il prétend n'avoir oublié aucun des Médecins qui ont écrit. Cette apostrophe, prononcée d'un ton magistral qui ne nous a point étonnés, n'annonce-t-elle pas la confiance, disons mieux, la certitude d'un Bibliographe de la premiere volée, qui connoît non-seulement tous les auteurs qui l'ont précédé, & qui existent aujourd'hui, mais encore tous les ouvrages qu'ils ont produits. Cependant, bien que nous n'ayons pas, à cet égard, des connois-

fances aussi vastes & aussi étendues ; & que nous soyons même encore (comme nous le dit assez agréablement M. *C...*) des hommes nouveaux dans l'empire de la littérature médicale, nous allons essayer de diminuer cette confiance d'un Athlete exercé, & lui montrer qu'on peut souvent apprendre d'un homme qu'on croit un ignorant, & avec lequel on semble dédaigner d'entrer dans l'arêne. Mais quand nous pourrions, en fait d'histoire littéraire de la Médecine, marcher sur la même ligne avec M. *C...*, dont nous reconnoissons volontiers la supériorité, nous nous garderions bien d'en tirer vanité. Le vrai Sávant n'est pas présomptueux ; ce qu'il a appris par ses lectures & par ses veilles, lui montre, d'une maniere très-claire & humiliante pour lui, combien il ignore de choses. *Socrate*, l'oracle de la Grece, qui formoit la jeunesse d'Athenes, & dont les connoissances étoient surprenantes, disoit que tout ce qu'il savoit, étoit qu'il ne savoit rien.

Indépendamment des omissions qu'un anonyme, instruit de l'histoire littéraire de la Médecine, a démontrées bien réelles dans la *Bibliotheque littéraire* (*Journ. Encyclop.*) voici celles que nous trouvons, en comparant nos anciennes notes, prises au hasard, avec les articles de ce nouveau Dictionnaire, si complet en apparence, & cependant si défectueux.

ABEGG (I. Henr.) *de fistula ani.* Basileæ, 1722. *in*-4°.

ABEL (I. I. A.) *Beschreibung von der epilepsie, oder Schwehren noth.* Altenberg, 1713, *in*-8°.

M. *Carrere* a bien connu un Médecin de ce

nom, lequel a pour prénom *Henri-Gaspard*; mais il a omis celui-ci de même que le suivant.

ABEL (Theod.) *de vomitu*. Lugd. Bat. 1737.

ABELDING (Adr. ab) *de dysenteria*. Lugd. Bat. 1709, *in*-4°.

ABRAHAM, Sieur de la Framboisiere. Ce Médecin, qui a beaucoup écrit, devroit être placé sous la lettrine A; car son nom de famille est *Abraham*. La *Bibliotheque littéraire* a été annoncée en 1775 de maniere à faire croire que le manuscrit, capable de former huit volumes, étoit tout prêt à imprimer, M. *Carrere* devoit donc savoir le véritable nom de celui dont, sans doute, il se proposoit de parler sous la lettrine F, au mot *Framboisiere*, où pourtant il sera déplacé.

ABU-ZACHARIA-JAHIA-BEN-MOHAMED-BEN-AHMAD, de Séville. Il a composé un Code d'agriculture en 34 chapitres: le 31ᵉ est consacré aux oiseaux de basse-cour; les 32 & 33 aux haras des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, & à l'art de l'équitation; dans le 34ᵉ il a rassemblé ce qui concerne la médecine vétérinaire. *Voy.* CASIRI, *Biblioth. mss. escur.* n°. 901, un des Ouvrages que M. C... nous dit avoir consulté, puisqu'il est dans son Catalogue.

ACCREZZA. *Ross-artzney-mittel*, &c. Coethen, 1754. Remedes pour les maladies des chevaux.

ACHRELIUS, (Daniel) *Dissertatio historico-physica de cetis*, 1683, *in*-8°.

Cet auteur n'est pas le même que celui dont

M. C... fait mention dans son Supplément, pag. 516, & qui est nommé ACREL (Olof).

ACXTELMEIERS (Stanislas Rheinhardt). *Des aus der Unwissenheits Finsternuss erretteten naturlichts*, 1715. *in*-4°. Premiere partie de la lumiere de la nature sortant des ténebres de l'ignorance.

Cette date de 1715 indique sans doute une édition postérieure à cette premiere Partie; car nous en voyons une avec la date de 1699 à Ausbourg. On trouve la deuxieme Partie, ainsi que la troisieme & la quatrieme, en l'année 1700, *in*-4°. Il a paru depuis une cinquieme Partie, dont nous ignorons la date. Cet ouvrage, au reste est cité par POTT. VOY. la traduction de ses dissertations par M. *de Machy*, TOM. IV. *pag.* 449, où le traité d'*Acxtelmeier* paroît avoir encore été imprimé en 1706.

ADAM (Jerem). *De hepatitide*. Altorf. 1720, *in*-4°.

Nous avertissons que M. C... a dit quelque chose de trois *Adami*; mais il n'a pas connu celui-ci, ni les deux suivans.

ADAM ADAMIUS. *De thoracis vulneribus; de immodico menstrui profluvio*. Basileæ, 1604. *in*-4°.

ADAMI (J. Henr. Christian.). *De materiâ calcariâ post diuturnam arthritidem per vesicam urinariam eductâ observatio singularis*. Lubenæ, 1740, *in*-4°.

— *De usu arenæ externo in curandis quibusdam morbis, præcipuè ad illustrandum aliquem Symmachi locum lib.* viij. *epist.* 45. Lips. 1734. *in*-4°.

ADAMI (Andreæ). *Dissertatio exhibens partem*

tertiam formularum. Vindobonæ, Trattner, 1762. *in*-8°. (*de* 90 *pag.*)

Pour celui-ci nous assurons qu'on ne le voit point dans la *Bibliotheque littéraire.*

ADELBURNER (Michaël). *De pulmonum fabricâ, usu, variisque, quibus affliguntur, incommodis.* Altorf. 1738. *in*-4°.

ADOLPHUS (Joy.). *De dolore.* Lugd. Batav. 1739. *in*-4°.

Comme nous faisons profession d'être toujours de bonne foi, nous reconnoissons que M. *C*... a connu un *Adolphus*; mais il est différent de celui-ci.

ÆDES (Joh.). *De empyemate.* Ultraj. 1653. *in*-4°.

ÆGIDII de Vadis. *Dialogus inter naturam & filium Philosophiæ: accedunt tractatus varii, &c.* Francof. Saurius. 1595. *in*-8° (*de* 150 *pag.*)

Cet ouvrage se trouve à la Bibliotheque du Roi, où M. C... conte avoir fait une ample moisson de découvertes. Il est cotté ainsi, T. 4008.

La premiere partie de ce Livre se voit dans le *tom.* ij. du *theatr. chymic.* 1659. *à pag.* 81 *ad* 109 ..... & au *tom.* ij. de la *Biblioth. chym.* de *Manget*, *pag.* 326.

Les deux *Ægidius* qui ont chacun un article dans la *Bibliotheque littéraire*, sont autres que celui-ci.

AESCHER (Joh. Casp.). *De unguibus & pilis.* Basileæ, 1733, *in*-4°.

AGNOSTUS (Irenæus). *Liber T, oder portus tranquillitatis.* 1620. *in*-8°. ROSE CROIX *en allem.*

AGOSTI ou AGROSTI (Leon.) *L'antimedicina che agli infermi non si de' traer di sangue, ne probibir il vino, ne der medicina.* Bergamo, 1654, *in*-4°.

Il medico di grandi. Bergamo, 1654. *in*-4°.

M. *Haller*, qui dans son *Stud. medic.* annonce deux fois ces deux ouvrages, Savoir, *page* 891 & *pag.* 974, pense que ce sont des satyres : *videntur satyræ.* Mais comme elles tiennent à l'histoire de la médecine, il ne falloit omettre, dans le nouveau Dictionnaire, ni ces satyres ni leur auteur.

AGUILERA (Ant. ab), dot. med. *Exposicion sobre las preparaciones de Mesue.* Compluti, 1569. *in*-8°.

AHLERS (Cyriac.) *Observations concerning the Woman of godalming.* London, 1726. *in*-8°.

AILLEBOUST (D'). Son mérite n'est point équivoque, puisqu'il lui valut la confiance de *Henri le Grand*, qui le choisit pour son premier Médecin. *D'Ailleboust* auroit donc bien dû avoir place dans la *Bibliotheque litteraire.* Comment le nom d'un Médecin François, qui a occupé le poste le plus honorable de l'art, est-il resté inconnu à M. *C*..., qui a tant lu, tant visité de bibliotheques, tant parcouru d'Historiens ? Lui sur-tout qui met au nombre des ouvrages qu'il a consultés, la Bibliotheque de *la Croix du Maine*, dans laquelle il est fait mention de ce médecin. Cependant nous avouerons que *D'Ailleboust* se trouve dans la compilation de M. *C*.... Mais il y est d'une maniere si méconnoissable, qu'on peut dire qu'il y manque. C'est de lui qu'il s'agit au mot ALBOS, *pag.* 73. Personne assurément ne s'en douteroit, ni peut-être M. *C*... lui-même, si nous n'en avertissions pas. Le récent historien a trouvé quelque part *Albosius*,

bien que *Rousset* (qu'il nomme mal *Roussel*) écrive constamment *Alibosius*. [VID. *ὑστεροτομοτοκιας assertio historiologica*. Par. 1590.] ; & il en a conclu qu'en ôtant à ce mot la terminaison latine, le véritable nom de l'auteur devoit être ALBOS. Un biographe, pour lequel rien n'est nouveau dans la littérature médicale, faire cette méprise ! la chose seroit inconcevable, si elle étoit la seule en ce genre, ou dans des cas peu différens.

AKERMANN (J. Fer.). *De morbo & sectione (viri) fulmine nuper adusti*. Kiel, 1771. *in*-4°. Ce rapport ou observation est aussi en Allemand.

ALAMANNI (Luigi) *Girone il cortese. Poema in*-4°. livre assez rare, dit l'Abbé *Lenglet du Fresnoy*, & que l'on prétend être un roman chymique. Il a été traduit en françois & n'est pas commun. Cet auteur a encore écrit sur l'agriculture.

ALANUS : JOD. GREVERI *Secretum & Alani dicta*. Lugd. Bat. Plantin 1599. *in*-8°. (*de* 86 *pages*) & se trouve dans la Collect. alchym. allem. de 1605 & 1747. avec *Bernard Trévisan*, & au tom. 3 du *théatre chym*. pag. 720.

ALBERTI (Joh.) Wimpinei. *De concordiâ hippocraticorum & paracelsistarum libri magni excursiones deffensiva*, *&c*... *Recusa* Argentinæ per *Car. Kieffer*, 1615. *in*-8°. (*de* 44 *fol. non chifrés.*) La Préface est datée de 1568.

ALBERTINI (Hippol. Franç.) membre de l'Académie de Bologne, a écrit en latin sur le *quinquina*.

ALBRECHT. *Tractatus physicus de effectibus musices in corpus animantum*. Lips. 1734. *in*-8°.

Il y a tant de Médecins qui portent le nom d'*Albrecht*, que nous ne savons pas quel est celui-ci : ce qui est certain, c'est que M. *C*... n'a pas connu le traité que nous indiquons.

ALBRECHT (Joh. Sebast.] *Von der in der nahe sich einschleichenden horn-viehseuche*. Coburg, 1734, *in*-4°. De la maladie contagieuse des bêtes à cornes qui pénetre dans nos environs.

Unterricht wie des Krancken viehes zu pflegen seye, *&c.* 1742. *in*-4°. Coburg, 1749, *in*-4°... Instruction sur la maniere de traiter les bestiaux malades.

ALBRECHT (Georg. David). *De ischuriâ.* Gotting. 1767. *in*-4°.

ALBRECHT (Michel). *Hippopronia*, *das ist*, *grundliche*, *&c*.... Francf. 1612. *in*-4°. Le parfait écuyer, avec la maniere de traiter les chevaux malades.

ALCOCK (Nathan.) *De peripneumonia vera seu pulmonum inflammatione.* Lugd. Bat. 1740. *in*-4°.

Ce médecin seroit-il le même que celui dont M. *C*... rapporte un ouvrage écrit en anglois ? Personne ne sauroit mieux que lui prononcer sur cet objet. Ce qui n'est pas douteux au moins, c'est que M. *C*... n'a pas connu cette production latine.

ALETHEI (Hygiphili).

Il a publié un traité en allemand sur le *danger de l'ivresse*, que M. *Haller* met au nombre des livres d'hygiene.

ALETOPHILI *Gluckliche eroberer und demolirung des Durch den Schall einer thoenernen Elias*

posaune. Leipzig. Neuenhahn. 1705, *in*-8°. (*de* 142 *pag.*) le Conquérant heureux, ou destruction de la trompette d'argile d'Elie, par une écuelle, ou Réfutation du *Purgatoire allemand de l'alchymie*.

Voici le titre de l'anonyme réfuté.

Keren happuch, posaunen Elia, oder teutsches fegfeuer der scheide-kunst. Hamburg. 1702. *in*-8° (*de* 128 *pag.*)

ALETOPHILI *aureum seculum patefactum*, *oder die eroeffnete guldene zeit*. Nurnberg. 1706, *in*-8°.

ALETOPHILI *hermes trismegistus von erkanntniss der natur*. Hamburg, Heyler 1706, *in*-8°. Connoissance de la nature, par un amateur de la vérité.

ALETOPHILI *eroeffnung der thur des antimonii und lapidis philosophorum*. Dressden, Lesscher. 1718; *in*-8°. Ouverture de la porte de l'antimoine, & de la pierre des sages.

ALETOPHILI. Sinceri *geheimes Wunsch-hutlein Paracelsi*. Erfurt, Crusius 1738, *in*-8°. de 90 pag. Le chapeau secret de fortune de Paracelse.

Nous n'ignorons point qu'*Aletophile* est un nom supposé, sous lequel se sont cachés différens Auteurs d'Alchymie; nous ne laissons pas de les indiquer ici, puisque M. C... n'a pas connu ces Ouvrages. Si il les eut connus, il n'auroit pas manqué de les insérer dans sa Bibliotheque sous ce nom factice, puisqu'il y en a mis un de ce genre, disons mieux, qui est le même, à la différence d'une seule lettre: c'est ALITOPHILE, *pag.* 99.

ALGURET ou ALGURETTI, (Victor) Médecin & Physicien de l'école de Vérone.

Il a écrit en *italien* un petit livre qui a été traduit en françois, & imprimé sous ce titre : *Sommaire des vertus, de la nature, administration & usage d'une certaine poudre qui est la quintessence de l'or médicinal, &c. Anvers, chez* Hierome Verdussen, 1603.

ALICH (Jean).

Il publia en suédois un Ouvrage de Botanique, *in*-8°. 1722.

ALICOURT (d').

Le bonheur de la vie, ou le secret de la santé, &c... Paris, 1666.

Ce Livre est à la Bibliotheque du Roi.

On a du même Auteur *le secret de retarder la vieillesse, ou l'art de rajeunir*. Paris, 1668.

M. C... trouvera aussi ce livre à la Bibliotheque du Roi.

ALLIOT (N...) *Liste des drogues & médicamens que les Apothicaires de Lorraine & de Barois doivent tenir dans leurs boutiques*. Nancy, Barbier (1708.) *in*-4°. (*de* 50 *pag.*)

ALPHONSUS, Rex Castellæ *Liber Philosophiæ occultioris*. Au tom. 4. theatr. chym. latin. 1659, *pag.* 766. On le trouve encore indiqué dans la *Biblioth. Bodleienne* sous ce titre : *Clavis sapientiæ seu liber philosophiæ, &c*. Arg. 1622, *in*-8°. dans un recueil.

ALI PULI, *Centrum naturæ concentratum oder, von der stein der Weisen, ins nieder teutsch gebracht, jetzo aber in hoch teutsch ubersetzt*. 1705, *in*-8°. (*pag.* 241, 304. La pierre des sages, traduit de l'arabe d'ALI PULI en flamand, & ensuite en allemand, par N. F. G. B.

Le même aussi en allemand à Francfort, chez Fleischer, 1757, *in*-8°.

ALTWEIN (Joh.) *De Febre quartana*. Erf. 1687, *in*-4°.

ALWARTS, (Fed.) *Betrachtung uber die Vieh-Seuche*. Stralsund, 1747, *in*-8°. Considérations sur les maladies des bestiaux.

AMICO (Bernardino). *Delle piante* e imagini de sacri edifici *di terra santa*. Firenze, 1620.

AMIDEI, (Mattia) *imerologio ouvero discorsi diurni intorno alla confettione iacintina*, &c. in Siena, ercole Gori, 1643, *in*-4°. (*de* 438 *p.*)

AMMELUNGS, (Christof-Heinr) *Chymische untersuchung des antimonii*. Dressden, Gunther, 1760, *in*-12. Examen chymique de l'antimoine.

AMMELUNGS. (Just, Christ.) *Stein-tinctur*, 1664, *in*-4°. Teinture de la pierre.

AMMON (Joh. Nic.) *De Febre miliari*. Alt. 1707, *in*-4°.

AMY, Avocat. *Observations expérimentales sur les eaux des rivieres de Seine, de Marne, d'Arcueil & de puits, &c.* Paris, Morel, 1749, *in*-12. de 61 pag.

— *Nouvelles fontaines filtrantes*. Paris, Coignard & Boudet, 1750, *in*-12. de 220. pag.

— *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre*. Paris, 1752, *in*-12. de 113 pag.

— *Nouv. fontaines filtrantes*, 1752, *in*-12. de 71 pag. & 26.

— *Suite*. Paris, Boudet, 1754, *in*-12. de 352 pag. & 82.

— *Extrait de ce Livre*. Ibid. 1752, *in*-12. de 95 pag.

— *These* de Falconet, 72 pag.
— *Avis*, 24 pag.
— Second *Avis*, 48 pag.

ANCANTHERUS (Claud.) PSELLI *nomenclator gemmarum quem primus edidit ex græco.*

ANCILLON (Anagramme d'Ollincan). *Traité des eunuques*, 1707. *in*-12 de 187 *pag.*

ANDRADA (Petro Fernandez de). *Naturalezza del cavallo.* En Sevilla, 1580, *in*-4°. *de* 152 *feuillets.*)

ANDRÉ (Abraham). *La chasse du lion vert.* Dans le théâtre chymique anglois, par *Ashmole*, 1652. *in*-4°.

La suite des articles omis sous la lettrine A, *dans la* Bibliotheque Littéraire, *au Journal prochain.*

LETTRE

De M. Marignié, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Président à Montauban, aux Auteurs du Journal de Médecine.

MESSIEURS,

EN annonçant dans votre Journal du mois de Février dernier (*p.* 140) une brochure sur *la Grippe*, imprimée en

1776

1776 à Montauban, sans nom d'Auteur, vous donnez à entendre au Public qu'elle est l'ouvrage *d'un Praticien consommé de Montpellier*, quoiqu'*elle passe*, dites-vous, *pour être d'un jeune Médecin de Montauban*. Une These soutenue dans les Ecoles de Médecine de Montpellier vous a induit en erreur. Cette brochure y est en effet désignée d'une maniere équivoque. La méprise m'honore ; & les éloges que vous donnez à cet opuscule m'enhardissent à le reclamer. L'incognito que les Auteurs devroient peut-être toujours garder jusqu'à ce que leurs Ouvrages eussent été appréciés, convient sur-tout quand on se fait imprimer à vingt-quatre ans. On se cache alors par une juste défiance ; & cet âge même sert d'excuse à celui qui se nomme après avoir obtenu, sous l'anonyme pour un si petit Ouvrage, des suffrages flateurs. J'espere donc, Messieurs, que vous voudrez bien rendre cette lettre publique par la voie de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Montauban le 16 Mars 1777.



OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1777.

Jo. du M.	Thermometre. Au lever du S.	Thermometre. A 2 h. du soir.	Thermometre. A 9 h. du soir.	Barometre. Au matin	Barometre. A midi.	Barometre. Au Soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	5 1/2	12	8 1/2	27 10 7/8	27 10 1/2	27 10 3/8
2	6 1/2	11 1/2	10 1/8	27 9 1/2	27 8 3/4	27 8 1/8
3	7 1/2	11	7 3/4	27 9	27 10 3/4	27 11 1/2
4	5 1/4	13	8 1/4	27 11 1/4	27 10 7/8	27 10
5	6 1/2	11 3/4	6 3/8	27 8	27 5 3/4	27 6 1/8
6	4	6 3/4	3 3/3	27 7 1/2	27 8	27 8 5/8
7	−0 1/2	5	1	27 9	27 9	27 8 1/8
8	−1 3/4	4 3/4	0 1/2	27 6 1/2	27 5 1/2	27 4 1/2
9	−1	6 1/2	2 1/4	27 3	27 3 1/8	27 4
10	−0 1/4	7	2 1/8	27 5	27 6 1/4	27 7
11	0 1/4	7 1/4	2 1/4	27 7	27 6	27 5 7/8
12	0 1/4	6	1 1/2	27 5 1/4	27 5 1/2	27 6 1/4
13	−2 1/4	3 3/4	−0	27 7	27 7 1/2	27 8 1/2
14	−0	6 1/8	3 5/8	27 8 1/2	27 8 1/4	27 9 3/4
15	4 1/4	10 1/4	6 1/4	27 9 1/2	27 9 1/4	27 8
16	5 1/2	7 1/2	5 1/2	27 3	26 11 3/4	27 1 1/4
17	5 1/2	10	7 1/8	27 4	27 7	27 7 1/2
18	9	11	9 3/4	27 7 1/2	27 8 1/4	27 9 1/8
19	8 1/4	12	7 1/4	27 8 1/4	27 6 1/2	27 5 7/8
20	5 3/4	11	5 1/4	27 7 3/4	27 8 1/8	27 8 1/2
21	5 3/4	9 1/2	5 1/2	27 9 1/8	27 9 1/8	27 10 3/4
22	3 5/8	8 1/8	5 3/4	28 0	28 0	28 0 1/8
23	4	10 5/8	8	28 1 1/8	28 1 1/2	28 1
24	7	14 1/4	10 1/4	28 0 1/2	28 0 1/4	28 0
25	6 1/4	16 1/4	12 1/2	27 11 1/2	27 11 1/8	27 10 3/4
26	8 1/4	17 3/8	12 1/2	27 11 3/8	27 11 1/2	27 11 1/4
27	8	16 5/8	11 1/2	27 11 1/4	27 11 1/8	27 11
28	8	17 3/4	9 3/4	27 11	27 10 1/4	27 9 7/8
29	6 1/8	7 1/4	3	27 10	27 10 7/8	27 11
30	0 3/4	5 3/4	1 3/4	27 10 1/8	27 10	27 9 3/4
31	0 3/4	6 3/8	2 1/4	27 9	27 8 7/6	27 9

Vents et État du Ciel.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. nua. br.	S. nuages br.	S. nuages.
2	E. beau.	O. beau.	S-O. conv,
3	O. c. gr. vent.	O. couv. pl.	N-O. couv,
4	S-E. nua. br.	S. couvert.	S-E. *idem*.
5	N-E. nuages.	E. beau.	E. b. *aur. bo*.
6	N. *idem*.	N. couvert.	N. couv.
7	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
8	N-E. *idem*.	N-E. *idem*.	N-E. *idem*.
9	N-E. *idem*.	N. couvert.	N. couv.
10	N. *idem*.	N-E. *idem*.	N-E. *idem*.
11	N-E. *id*. vent.	N-E. *idem*.	N-E. beau.
12	N-E. couvert.	N-E. *idem*.	N-E. couv.
13	N-E. beau.	N-E. beau.	N-E. beau.
14	S-O. c. v. pl.	S-O. couv. pl.	N-O. couv.
15	S-O. couv. pl.	S-O. couvert.	S-O. *idem*.
16	S. c. pl. gr. v.	S. couv. pluie, tempête.	S. c. gr. v.
17	O. nua. gr. v.	N-O. couvert.	S-O. cou. pl.
18	S-O. c. pl. v.	S-O. c. pl. vent.	S-O. couv.
19	S. *idem*.	S-O. cou. pluie, tempête.	S-O. beau.
20	S-O. nu. g. v.	O. c. pluie, gr. vent.	S-O. be. v.
21	S-O. c. pl. v.	O. neig. v. pl.	N-O. *idem*.
22	N-O. *idem*.	O. couv. pl.	O. beau.
23	E. couv. pl.	S-O. couvert.	O. couvert.
24	S-E. b. br.	S-O. beau. ch.	S. beau.
25	E. beau.	S-O. *idem*.	S-E. *idem*.
26	S. *idem*.	S-E. *idem*.	E. *idem*.
27	S-E. *idem*.	S-E. *idem*.	S-E. *idem*.
28	O. *idem*.	S. *idem*.	N. *id*. v. fr.
29	N. c. bruine.	N-E. c. v. fr.	N-E. c. v. fr.
30	N-O. c. neig.	N-E. nuag. fr.	N-E. be. fr.
31	N-E. nua. fr.	N-E. *idem*.	N-E. *idem*.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . $17\frac{3}{4}$ deg. le 28
Moindre degré de chaleur . . . . $2\frac{1}{2}$ le 13

Différence . . . . $20\frac{1}{4}$ deg.

Plus grande élévation du Mercure . . . . 28 pou. $1\frac{1}{2}$ l.
Moindre élévation du Mercure . . 26 $11\frac{3}{4}$

Différence . . . . 1 po. $1\frac{3}{4}$ l.

Nombre de jours de Beau 11
de Couvert . . . 13
de Nuages 7
de Vent 11
de Brouillard . . 4
de Pluie 11
de Neige 1

Quantité de Pluie . . . . 16 lignes.
D'Evaporation 31
Différence 15

Le vent a soufflé du N. . . . . 3 fois.
N.-E. 9
N.-O. 2
S. 3
S.-E. 3
S.-O. 6
E. 2
O. 3

Température : très-variable & assez seche. Les chaleurs ont été très-vives depuis le 24 jusqu'au 28. Il leur a succédé subitement un froid très-piquant pour la saison.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, Correspondant de l'Acad. Roy. des Sciences de Paris, de la Soc. Royale d'Agric. de Laon, Adjoint à la Société & Correspondance Royale de Médecine.

A Montmorency, ce 1 Mars 1777.

Les Oreillons ont encore été aſſez commun ce mois-ci : il n'y point eu d'autres maladies.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1777.

Les dévoiemens, dont pluſieurs perſonnes ont été attaquées pendant le mois dernier, ont été très fréquens ce mois-ci. Ils ont été accompagnés, dans beaucoup de perſonnes, de tranchées, de téneſmes, & même de déjections ſanguinolentes. Lorſqu'il a paru du ſang, l'hypécacuana a été employé avec ſuccès. En général les dévoiemens ont été peu dangereux. Il y a eu beaucoup de toux & de rhumes, & pluſieurs perſonnes ont eſſuié des accès de rhumatiſme & de goutte. A la fin du mois on a obſervé des fievres intermittentes, qui ont facilement cédé à l'uſage du quinquina, lorſque les malades ont été préparés convenablement à ſon uſage par les apozemes laxatifs.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de Mars, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu ce mois des variations dans la température de l'air. La liqueur du thermometre s'est élevée jufqu'au terme du tempéré dans les premiers jours du mois : mais le 9, elle est descendue à celui de la congelation ; & les jours suivans, à un degré au-dessous de ce terme. Après le 15, elle a monté par degrés au point, que le 27 elle s'est portée à la hauteur de 15 degrés.

Il y a eu aussi quelques variations dans le barometre ; mais le mercure ne s'est pas élevé, de tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces.

Le vent a été le plus souvent *Nord* au commencement du mois, & *Sud* à la fin.

Du 18 au 20 l'air a été agité de tempêtes. Il y a eu des naufrages sur nos Côtes.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congelation, & la moindre chaleur a été d'un degré au-dessous de ce terme.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces, & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du nord,	9 fois du sud,
10 fois du Nord vers l'est.	6 fois du sud vers l'ouest.
2 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
3 fois du sud, vers l'est.	2 fois du nord vers l'ouest,

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
12 jours de pluie. } 1 jour de tonnerre.
1 jours de grêle. }

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse presque tout le mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois de Mars 1777.

Les fluxions de poitrine & la fievre catarrheuse ont encore été les maladies dominantes de ce mois. Il y a eu aussi nombre de personnes attaquées de points de côté pleurétiques ; aux uns c'étoit la vraie pleurésie, qui devoit être traitée par la méthode antiphlogistique; aux autres, c'étoit la fausse pleurésie, compliquée souvent de saburre dans les premieres voies, & qui, après quelques saignées modérées, indiquoit l'emploi des émético-cathartiques

La fievre continue-putride a été plus commune ce mois que le précédent : elle portoit même un caractere de malignité dans la plupart des sujets ; peu cependant ont succombé, quoique ce fussent des indigens.

Nombre de personnes ont essuyé la fievre double-tierce, dans laquelle les émético-cathartiques étoient presque toujours indiqués. La violence des accès a souvent obligé à recourir au quinquina.

Il y a eu des récidives de la fievre tierce dans beaucoup de gens qui en avoient été travaillés dans l'automne & l'hiver. On a dû, pour les déraciner, unir les remedes fondans au quinquina, après les évacuations suffisantes du bas-ventre.

LIVRES NOUVEAUX.

Précis de la matiere médicale, contenant ce qu'il importe de ſavoir ſur la nature, les propriétés & les doſes des médicamens tant ſimples qu'officinaux, avec un grand nombre de formules ; par M. Lieutaud, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier Médecin du Roi, de Monsieur & de Monſeigneur le Comte d'Artois, de l'Académie Royale de Paris & de la Société Royale de Londres, nouvelle édition, revue par l'Auteur, deux volumes in-4°. *A Paris chez* Didot le jeune, *Libraire de la Faculté de Médecine de Paris, Quai des Auguſtins.* 1776.

Anatomie hiſtorique & pratique, par M. Lieutaud, Conſeiller d'Etat, premier Médecin du Roi, &c. nouvelle édition, augmentée de diverſes Remarques hiſtoriques & pratiques, & de nouvelles Planches ; par M. Portal, Lecteur du Roi, Profeſſeur au College Royal, Médecin Conſultant de Monsieur, Membre de l'Académie des Sciences de Paris, deux volumes petit in-4°, *chez le même Libraire.*

Les éditions multipliées de ces excellens Ouvrages ſont une preuve du jugement que les Sa-

vans en ont porté, & de l'empressement à se les procurer. Il est, sans doute, bien flatteur pour M. *Portal*, d'être l'éditeur du dernier Ouvrage, & de l'avoir augmenté de ses Remarques.

RECHERCHES physiques sur la nature de l'air nitreux & de l'air déphlogistiqué, par M. l'Abbé FELIX FONTANA, Physicien de S. A. R. le grand Duc de Toscane, & Directeur du Cabinet Royal d'histoire naturelle à Florence. A Paris, chez Nyon l'aîné, *Libraire rue S. Jean de Beauvais. 1776.*

Cet Ouvrage n'est pas susceptible d'extrait, n'étant qu'une collection d'expériences curieuses & ingénieusement faites.

A Treatise on cattle, &c. c'est-à-dire, *Traité sur les bestiaux, contenant les méthodes les meilleures & les plus constatées pour élever, soigner, rendre plus utiles les quadrupedes domestiques, avec des instructions sur le traitement des maladies auxquelles ils sont sujets, & une dissertation sur les maladies contagieuses : le tout recueilli des meilleurs Auteurs, & enrichi de remarques ; par M. JEAN MILLS, Ecuyer, Membre de la Société Royale. A Londres, chez* Johnson. 1776.

Cette compilation, qui est (dit-on) bien faite, ne sauroit manquer d'être utile.

FLORA PARISIENSIS, ou Descriptions & figures de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris, avec leurs différens noms, les classes, ordres, genres qui leur conviennent, rangée suivant la méthode sexuelle de de M. LINNÉ, leurs parties caractéristiques, leurs ports, leurs propriétés, leurs vertus & leurs doses d'usage en Médecine, suivant les démonstrations de Botanique qui se font au Jardin du ROI; par M. BULLIARD, Ouvrage composé de plus de six cens figures imprimées sur du papier de Hollande, dessinées, gravées & colorées, d'après nature, avec la plus grande exactitude, précédé d'une Introduction à la Botanique, qui explique & apprend à connoître toutes les parties caractéristiques des plantes, le nom & l'explication de chaque partie, &c. & terminé par une table générale des noms françois, latins & vulgaires, au moyen de laquelle on pourra ranger chaque plante suivant le systéme qu'on voudra adopter; in-8° proposé par abonnement; chez Didot le jeune, *Libraire Quai des Augustins.*

Les Etrangers nous ont donné les plantes colorées de leur pays; c'est à leur imitation que l'Auteur du *Flora Parisiensis* a conçu le projet de donner celles

des environs de Paris, projet qu'il exécute, avec succès, depuis une année. Il a déja paru six cahiers de cette collection intéressante, qui réunit le double avantage d'être portative & d'être peu coûteuse, vu les frais qu'exige nécessairement l'exécution d'une pareille entreprise. Le septieme cahier, qui vient de paroître, est le premier de la seconde année. Il ne le cede pas aux autres, tant pour la maniere dont il est soigné, que pour la vérité de l'expression. Chaque plante est imprimée sur du papier de Hollande : le dessin qu'on en donne est exact : les couleurs sont celles de la nature; chaque Planche représente le port de la plante en petit; les détails caractéristiques quelquefois vus à la loupe, lorsque dans l'état naturel, ils pourroient échapper aux yeux de l'observateur. Ces détails sont d'autant plus essentiels, que le systême que l'Auteur suit est le systême sexuel de M. *Linné*. On à joint a chaque planche une explication, où on trouve le temps de la floraison de la plante, les endroits où elle croît le plus communément, ses propriétés décrites d'après les meilleurs Ouvrages de Médecine, les doses auxquels on doit l'employer, & ses usages. On ne peut qu'applaudir aux efforts de l'Auteur, & louer son zele. On desireroit seulement, puisqu'il a dessein de donner les plantes qui croissent aux environs de Paris, ne pas trouver, comme dans le troisieme cahier, des arbres tels que le pommier, le poirier, le pêcher, qui se trouvent plus dans les jardins & dans les vergers que dans les champs, & qui sont le produit de la culture. Cet Ouvrage, de format *in*-8°, dont une année est composée de six cahiers, de chacun vingt planches, se distribue par abonnement aux conditions suivantes :

On paye en recevant le premier cahier de chaque année, *bro*. . . . . 15 l.

En recevant le deuxieme . . . 7 10 s.

En recevant le troisieme . . .	7	10
En recevant le quatrieme . . .	7	10
En recevant le cinquieme . . .	7	10

L'on donnera *gratis* le dernier.

Total d'une année de six cahiers ou cent vingt planches . . . . 45 l.

Les mêmes conditions serviront pour les années suivantes.

On donnera au même prix de 45 liv. l'année 1776 à ceux qui s'abonneront pour la présente année.

Nota. *Le même Libraire vient de s'arranger avec MM. les Directeurs des Postes, & il peut actuellement envoyer les six cahiers de chaque année, franc-de-port par la poste, en payant 3 liv. de plus par année, ou dix sols par cahier.*

En annonçant le *Codex Physiologicus* de M. ROUGNON, dans le Journal d'Avril, on a oublié de marquer qu'on le trouvoit à Paris chez le même Libraire:

ELOGE Historique de M. THÉOPHILE DE BORDEU, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier; par J. J. GARDANE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin de Montpellier, &c. chez Ruault, *rue de la Harpe 1777. Brochure in-8. de 44 pages.*

Elle ne répond point à l'idée avantageuse que les Ouvrages de M. *Gardane* ont donné de ses talens, & on n'en est point surpris, quand on sait que cet Eloge Historique est une production

de quatre jours. Quelques raisonnémens de l'Auteur se ressentent de cette précipitation. Le passage suivant en est une preuve « Il est évident dit-il, que le genre vasculeux est souvent interrompu par le tissu muqueux, ainsi que le mouvement circulaire du sang l'est dans ce tissu, & même dans ses vaisseaux. Il est évident que le mouvement circulaire des gros vaisseaux, comparé au grand mouvement des astres, est interrompu par beaucoup de petits cercles, dont on trouve l'image dans la marche des planetes, dans ce qu'on nomme les épicycles. Malgré cette évidence la doctrine du pouls essuya des contradictions, &c. » p. 23 & 24.

Nous ne porterons pas plus loin nos remarques sur cette brochure, nous avertirons seulement nos Lecteurs que, *p.* 28 *& suiv.* on trouve une note faite au sujet de ce que nous avons dit des recherches sur le pouls de M. *de Bordeu*. V. *Journal de Médecine Fevr.* 1777. *p.* 184. Comme nous venons de nous occuper de la pulsimantie dans l'extrait qui est au commencement du Journal de Mai, il nous suffira d'y renvoyer.

PRIX

Proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon pour les années 1777 *&* 1778.

L'IMPORTANCE du sujet qui a déjà été proposé pour le Prix de 1771 & pour celui de 1774, a décidé l'Académie à le proposer encore pour 1777, en triplant le Prix. Elle le partagera si plusieurs Mé-

moires rempliſſent ſes vues ; mais ſi elle n'a pas la ſatisfaction de pouvoir le décerner, elle renoncera à l'eſpoir d'obtenir la ſolution qu'elle deſire, & emploiera les trois Médailles à diriger l'émulation ſur d'autres objets.

L'académie demande donc encore pour le Prix de 1777, que l'on détermine.

L'action des acides ſur les huiles, le méchaniſme de leur conbinaiſon, & la nature des différens compoſés ſavonneux qui en réſultent.

Les Auteurs ſont invités à indiquer dans les trois régnes les productions naturelles les plus ſimples qui participent de l'état ſavonneux acide ; à eſſayer en ce genre de nouvelles compoſitions ; à expoſer leurs propriétés générales ; à déſigner leurs caracteres particuliers, & à ne préſenter leur théorie qu'appuyée de l'obſervation & de l'expérience.

Le ſujet du Prix propoſé pour 1778, eſt *l'Éloge de Claude Saumaiſe.*

Tous les Savants, à l'exception des Académiciens réſidents, ſeront admis au concours. Ils ne ſe feront connoître ni directement ni indirectement ; ils inſcriront ſeulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adreſſeront leurs Ouvrages, franc-de-port, à M. Maret, Docteur en Médecine, Secrétaire per-

pétuelle, qui les recevra jusqu'au 1 Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différents Prix sont proposés.

Le Prix fondé par M. le Marquis du Terrail & par Madame Crussol d'Uzès de Montausier, son épouse, à présent Duchesse de Caylus, consiste en une Médaille d'or de la valeur de 300 livres, portant, d'un côté, l'empreinte des Armes & du Nom de M. Poussier, Fondateur de l'Académie; & de l'autre, la Devise de cette Société littéraire.

ERRATA

Du Journal de Mars.

Pag. 265. lig. 24. *lisez* du terme de 27 pouces.

Pag. 266. lig. 23. ajoutez au mot *Novembre*, 1755.

Même pag. lig. 27. ce qui suit ces mots, *de la congelation*, doit être ad lineam. Il faut rectifier ce dernier paragraphe de la maniere suivante.

Le froid fut aigu dans les premiers jours de Janvier 1768. La liqueur du thermometre le 2 fut observée à 9½ degrés sous le terme de la congelation, le 4 à 10 degrés, & le 5 à 12½ degrés. Ce dernier jour le barometre d'un ami, mieux exposé que le mien, a marqué 14 degrés sous le terme de la congelation. Le 8, le froid n'a guere été moindre. La gelée, qui avoit cessé à la fin de Janvier, a repris en Février. Le 3, la liqueur du thermometre fut observée à 3 degrés au-dessous du terme de la congelation.

TABLE

DU MOIS DE MAI.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Mai 1777. A Paris, ce 24 Avril 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. *Cicero de Natur. Deor.*

JUIN 1777.

TOME XLVII.



A PARIS.

Chez la V. THIBOUST, Imprimeur, place de Cambrai.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1777.

SUITE

De l'Extrait des observations sur les maladies épidémiques, &c. par M. LEPECQ DE LA CLOTURE, *Docteur-Régent en la Faculté de Médecine de Caen, &c.*

NOTRE auteur, après avoir communiqué ses réflexions sur *la maniere de voir, de peindre, de caractériser une maladie*, après avoir traité des signes de crudité, de coction, des crises, des apostases, des différens pouls critiques,

(& même, comme nous venons de le faire observer, des pouls organiques avec leurs complications), il s'occupe de la doctrine des jours critiques. Après une légere récapitulation des divers sentimens à cet égard, il rapporte des observations qui lui sont propres, & il semble se décider en faveur des jours critiques. Comme le travail & le suffrage de M. *de Haen* influe beaucoup sur l'opinion de M. *Lepecq*, nous devons remarquer que l'autorité du Professeur de Vienne n'est établie que sur des calculs inexacts & sur des argumens spécieux. Pour le prouver, nous renvoyons le Lecteur à la seconde partie des Mêlanges de médecine de M. *Leroi* (*a*). On y trouve note 29 sur le §. 415, p. 206 & suiv. une analyse de la dissertation de M. *de Haen*, qui ne permet point de douter que M. *de Haen* ne se soit trompé. L'analyse de l'ancien Professeur de Montpellier demande à être lue en entier, & elle passeroit les bornes qui nous sont prescrites : mais nous en dédommagerons nos lecteurs en rapportant le sentiment de cet auteur sur les jours critiques.

(*a*) Du prognostic dans les maladies aiguës, édit. de Montpellier, 1776.

« Ainsi il est évident qu'on s'est nourri long-temps d'une opinion très-absurde, lorsqu'on a tenu pour principe général, « que dans les maladies aiguës, les jours » critiques, tels que le quatrieme & le » septieme, le onzieme, le quatorzieme, » doivent être respectés, comme destinés » particuliérement aux opérations criti- » ques de la nature ; que ces jours-là, » il feroit imprudent de la troubler par » des remedes qu'on doit réserver pour » les jours vuides ou intercalaires ».

Mais, répondra-t-on, abandonnant l'idée des jours critiques comme communs aux maladies aiguës considérées en général, il s'agit seulement de sçavoir si celles dont la marche est rapide se terminent principalement le quatrieme & le septieme par des crises heureuses : si celles qui viennent ensuite se terminent le onzieme, le quatorzieme : si celles dont la marche est encore moins rapide, affectent de se terminer le dix-septieme, le vingtieme.

Pressé par cette question, & m'appuyant sur les réfléxions (397 & *suiv.*), sur mon expérience particuliere, & sur les nombreuses histoires de maladies aiguës qu'on trouve dans nos auteurs, je réponds que je ne vois pas que la nature affecte aucune sorte de constance à

terminer heureusement ces maladies aux jours qu'on a nommés critiques. Que ce seroit une erreur imprudente que d'en fixer le pronostic, d'en diriger le traitement relativement à la considération de ces jours; que pour se régler sur ses deux objets, on doit, sans faire attention aux jours de la maladie, se fonder uniquement sur les signes qui la caractérissent, sur ceux qui indiquent sa marche plus ou moins rapide, sur ceux qui annoncent l'intégrité ou une affection plus ou moins grave des visceres, sur les signes de crudité ou de coction; sur ceux qui indiquent l'état des forces, sur ceux qui caractérisent les évacuations, les dépôts salutaires, critiques ou symptomatiques qui se font ou qui sont prêts à se faire, en un mot, sur l'ensemble de tous les signes qui sont exposés dans ce traité, * 29.

Les observations d'*Hippocrate* fournissent un si grand nombre d'exemples d'événements contraires à la doctrine des jours critiques, que fondés sur elles seules, nous serions suffisamment autorisés à embrasser le sentiment qu'on vient de proposer. *Voyez la* * 29, & *Prosper Alpin de Præsag. lib. VI, cap. IV.*

J'ose encore me flatter de partager

cette maniere de penser avec un nombre considérable des meilleurs médecins actuels de l'Europe. Je n'en nommerai qu'un seul, le célébre Chevalier *Pringle*, qui, rejettant la doctrine des jours critiques, est fidele néanmoins à observer, dans l'occasion, la durée ordinaire, la période particuliere de telle ou telle fievre, & la maniere dont elle a coutume de se terminer (*a*). La liberté philosophique qui s'est introduite dans la médecine, comme dans les autres branches de la science naturelle, paroît nous avoir enfin guéri de ce respect aveugle, &, pour ainsi dire, fanatique, qu'avoient nos prédécesseurs pour *Hippocrate* & pour *Galien*. Mettant à profit & admirant les excellentes observations qu'ils ont puisées dans la nature, nous osons, nous devons discuter leurs opinions, & les rejetter lorsqu'elles nous paroissent contredites par l'expérience ».

Quoique M. *de Bordeu*, dans sa savante dissertation sur les crises, ne se soit pas aussi positivement expliqué que M. *Leroy* sur les jours critiques, cependant il n'est pas difficile de croire qu'il étoit pleinement du même avis.

(*a*) On the diseases of the army, *7e édit.* 8°. p. 140, 207, 315.

M. *Lepecq*, en communiquant ses remarques sur la diete & l'administration des remedes, a pris pour guide HIPPOCRATE & SYDENHAM. Cet article est traité d'une maniere intéressante au sujet des observations cadavériques. M. *L.* fait de même des remarques très-judicieuses : « c'est sur-tout, dit-il, dans les cadavres des sujets morts de maladies aiguës, que l'erreur suit de près le préjugé. Les embarras & les engorgemens des vaisseaux artériels ou veineux, trouvés à l'inspection anatomique, n'ont-ils pas trop accrédité la théorie de l'inflammation, au grand danger des malades ? C'est pourquoi, comme le remarque le commentateur de *Boerhaave*, l'observateur doit bien se tenir sur ses gardes & craindre de prendre, pour la cause de la maladie, ce qui n'en est que le produit ; car on a souvent observé, dit-il, dans les cadavres, des phénomenes qui n'existoient pas avant la maladie ». Et plus loin, continue M. *L.* : « ne rejettons cependant pas cette branche anatomique du travail de l'observateur, qu'il ne compte pas entiérement sur de pareilles découvertes, qui, lors même qu'elles peuvent indiquer le foyer du mal, n'apprennent point encore à le combattre ; qu'il n'en déduise point de fausses conséquences,

qui pourroient l'égarer dans la pratique ; mais qu'il interroge avec confiance la nature ſur le cadavre même ; ſon attention, ſa patience lui fourniront ſouvent des traits de lumiere, & l'art y gagnera toujours des faits dont la réunion ſervira peut-être à découvrir un jour ce que nous ne pouvons préſumer en ce moment. En un mot, *les ouvertures de cadavres ſont des monumens précieux, & il ſeroit à ſouhaiter que nous poſſédaſſions un fond plus riche de ces importantes obſervations, principalement de celles qui ſe font dans les hôpitaux, où le médecin n'a plus ni les préjugés du grand monde, ni tant de paſſions à combattre.* Mais nous n'avons point d'ouvrage plus utile ſur cette matiere ; rien même de mieux digéré que le *Sepulchretum* de BONET, & les deux volumes d'obſervations faites ſur le cadavre, publiées par l'illuſtre *Lieutaud*, ouvrage devenu plus important encore par l'ordre & le choix des matieres ».

L'article des obſervations météorologiques eſt ſupérieurement fait : on y reconnoît l'enſemble des connoiſſances du Philoſophe, du Phyſicien & du Médecin. Mais ce qui rend l'auteur plus recommandable encore, c'eſt la ſenſibilité qui annonce les excellentes quali-

tés du cœur, qui lui ont valu l'estime générale de ses compatriotes. Voici comme il s'exprime, après avoir exposé les avantages d'un état nosologique général de la France. » Il n'y a qu'un moyen pour l'obtenir cet état précieux des constitutions particulieres & annuelles, qui seroit le tableau naturel des épidémies de chaque contrée & du royaume entier. Nous osons l'assurer au gouvernement le plus sage & le plus juste dans ses intentions, c'est de fixer dans chaque province, au moins dans chaque généralité, s'il se peut, un observateur médecin, *un homme qui ait annoncé son* goût, son génie dans ce genre si difficile : c'est de l'attacher par honneur & par gloire, par l'amour même de ses devoirs les plus sacrés, à l'obseruation des intempéries de l'atmosphere, de la constitution des saisons & des maladies regnantes ou populaire. Le gouvernement auroit le droit d'exiger le fruit de ce travail, qu'il auroit provoqué pour l'utilité publique. Chaque année offriroit le dépôt de ces observations, qui seroient remises à une société éclairée, pour en faire le choix & les transmettre à la postérité. Un Philosophe, un ami des hommes, pourroit-il ne pas regarder cet établissement comme un des plus pressans besoins de l'Etat ».

M. *L.* ayant achevé ses remarques sur les différens genres d'observations, communique enfin les siennes sur l'année 1770 : elles sont présentées dans un ordre précis & lumineux. L'auteur a enrichi son ouvrage de remarques & de notes qui le rend encore plus intéressant. Le lecteur pourra en juger par celle qui se trouve *p.* 72 *& suiv.*, où il fait voir que la théorie de MM. *Robert* & *Tronchin* sur la colique de Poitou, est insoutenable, & qu'elle induiroit à une pratique incertaine & dangereuse. On ne lira pas avec moins de plaisir sa réfutation du systême de M. *de Haen* sur les péréchies, *p.* lviij *& suiv.* : mais nous ne pouvons nous empêcher de faire part de notre surprise du peu de justice que rend M. *L.* à M. *de Sauvages.* Voyez *p.* xxvij. Les auteurs & les praticiens consultent, avec fruit, les écrits dans lesquels les maladies sont présentées par classes. Et quoique tout systême force son auteur de s'éloigner de la réalité, & de ranger, dans une même classe, des maladies dissemblables ; cependant la classe & le nom de la maladie n'induira point en erreur dans la Nosologie du savant *Sauvages*. Il a soin de faire remarquer que les maladies qui portent le même nom, peuvent

dépendre de caufes oppofées ; que, dans leur traitement, elles demandent des modifications & de la différence relativement à leur période & à d'autres circonftances ; enfin, quoiqu'elles portent le même nom, que cependant, à beaucoup d'égard, elles ne peuvent quelquefois fe guérir que par des remedes oppofés : pour en citer un exemple frappant, on peut confulter l'article Hydropifie de cette même Nofologie.

Comme il eft à defirer que M. *L.* continue fon travail & publie la fuite de fes obfervations, nous communiquerons quelques remarques fur fa maniere d'écrire : fon ftyle n'eft point toujours facile ; il eft même quelquefois affecté, *microcofme de l'homme, attention, mere de la pénétration, la raifon même, tant qu'elle reftera féparée de l'expérience.* Mais qu'eft-ce que la raifon, finon précifément le fruit & le réfultat de l'expérience même ? M. *Defmars*, dit M. *L.* a traduit le mot *apoftafis* par le terme d'*apoftaze.* Affurément il ne falloit point de Dictionnaire pour faire cette traduction. Nous ne favons pas pourquoi le mot *artifte* plaît beaucoup à notre auteur. Il nous femble que quand une langue fournit le mot propre qui définit fpécialement l'objet dont on veut donner l'idée, on ne doit point fe fervir

d'un mot vague & indéterminé. Pourquoi donc préférer le mot *artiste* à celui de *médecin*, quand on veut désigner un homme qui s'occupe à guérir. M. *L.* nous a averti qu'il avoit d'abord écrit son ouvrage en latin, & quand même il n'auroit pas pris ce soin, on s'en seroit apperçu par le *scribebam Rothomagi* qui termine sa préface.

Nous convenons volontiers que ces fautes sont bien legeres, & on trouve souvent des passages qui les font promptement oublier. Nous nous contenterons d'en citer les suivans. « Le médecin, selon *Hippocrate*, doit avoir un esprit tranquille & l'ame élevée. Ainsi l'observateur joindra la patience à l'adresse, à l'habileté, s'il veut réussir à faire une bonne observation. Il faut quelquefois du temps pour surprendre la vérité: mais une observation bien faite, vraie & utile, dédommage amplement de toutes les peines qu'on a prises. Elle instruira l'univers, & contribuera à la perfection de l'art de guérir ». Et plus loin: « malheur à ceux qui, courrant après une vaine gloire, pressés par l'aiguillon de l'amour-propre & de l'orgueil, viendroient accumuler, dans leurs observations, des faits que le mensonge auroit dictés! ils jouiroient peu de temps, ces hommes lâches,

du fruit de leur imposture. Ils pourroient en imposer un instant à l'ignorance ; mais l'art, éclairé par la nature, qui ne nous trompe jamais, saura bientôt méconnoître & rejetter tout ce qui ne portera pas l'empreinte du sceau de la vérité».

SUITE

De la Lettre de M. BALME, *&c.*

Ce qui doit véritablement exciter de la surprise, c'est que ces auteurs paroissent se repentir de ce qu'ils ont avancé, & retournent sur leurs pas pour reprendre & suivre le chemin battu, que le préjugé & l'erreur ont frayé : ils concluent toujours d'arrêter l'alaitement de la nourrice enceinte : je vois, avec étonnement, M. *Brouzet*, à demi converti par *Joubert*, nous dire après avoir permis l'usage du mariage . . . . « mais à condition qu'on changera de nourrice, si » elle devient grosse, & qu'il ne soit pas » temps de sévrer le nourrisson . . . *(a)* ». M. *Levret*, malgré ses connoissances &

(*a*) Essai sur l'éducation médicinale des enfans, tom. 1, liv. 1, chap. 5.

ſon expérience, nous avertit de même que « la cauſe primordiale de la plûpart » des maladies aiguës des nourriſſons, » provient de ce que les nourrices deviennent groſſes... &c. (*b*) ». Lorſque les maîtres de l'art ſe laiſſent entraîner par le préjugé, nous ſommes un peu excuſables des fautes que nous faiſons.

Nous avons une preuve de fait en faveur de l'alaitement des nourrices, qui ſe préſente tous les jours ſous nos yeux. Peut-on connoître l'inſtant de la conception ? Comment faire un crime à une nourrice de ne pas avertir ſitôt qu'elle eſt groſſe ? En général les nourrices ne s'apperçoivent guere de leur groſſeſſe que vers le quatrieme mois, ſi, d'ailleurs, aucune indiſpoſition relative n'y donne lieu. Donc l'enfant profite s'il ſe ſoutient. La nourrice fait bien de le garder. Je trouve les parens heureux de ce qu'elle leur évite une ſottiſe : mais, d'ordinaire, cette tranquillité eſt de courte durée, une voiſine jalouſe vient bientôt détromper l'heureuſe ignorance où ils vivent. La nourrice la plus ſage, la plus ſoigneuſe & la mieux intentionnée, tombe inévitablement dans ce prétendu

(*b*) L'art des accouchemenc, part. 4, chap. 3, ſect. 7, §. 1383.

crime; en un mot, il n'en eſt aucune qui ne trompe le nourriſſon, les peres & les meres, ſi l'on s'en tient aux auteurs; car, ſelon eux, auſſi-tôt après la conception, le lait change, s'altere, devient nuiſible, meurtrier, que ſais-je? Cependant il ſe paſſe des mois entiers que la nourrice ignore avoir conçu: le nourriſſon n'en tette & n'en profite pas moins. Souvent il acheve heureuſement le temps de ſon alaitement.

Exigeons ce qui eſt juſte, demandons, obtenons par toute ſorte de moyens, que la nourrice nous avertiſſe de ſes maladies, de ſes infirmités, de la diminution ou du changement de ſon lait, & des affections qui peuvent ſurvenir au nourriſſon. Si ſon honnêteté, ſa confiance ou ſon attachement l'obligent à déclarer ſa groſſeſſe; que ſon lait ſoit le même & en même quantité; que l'enfant ſoit en bon état, rendez le calme à ſon ame troublée: marquez-lui votre reconnoiſſance en lui laiſſant ſon nourriſſon, & ſoyez tranquille, mais avec prévoyance.

Je crois que ces preuves juſtificatives de mon ſentiment démontrent la fauſſeté de l'opinion contraire, quoique la plus ſuivie & la plus généralement adoptée; qu'elle eſt appuyée ſur de vains raiſonnemens, & déduite de la plus ſinguliere

&

& de la plus fausse théorie, je joins à ces preuves l'avis de l'illustre *Van-Swieten.*

« On ne doit pas autant appréhender, qu'on le fait, la grossesse dans le temps de l'alaitement, ce qui arrive d'ailleurs très-fréquemment aux femmes qui nourrissent leurs propres enfans, attendu que n'ayant point leurs regles, elles se trouvent grosses sans le savoir, & on leur voit un lait aussi bon & aussi abondant qu'il l'étoit auparavant, dans les premiers mois de la grossesse. On croit communément qu'une femme enceinte, & qui alaite, préjudicie à son embryon ; mais on a d'autant plus de tort, que l'embryon étant très-petit dans les premiers mois, trouve une nourriture suffisante dans l'uterus; quoique le lait soit porté continuellement vers les mamelles. De même on doit faire attention que la femme pouvant nourrir dans son sein, deux enfans, & quelquefois plus, dans le même temps, fournira de même à la nourriture de l'embryon & de son nourrisson....

Mais voici une observation digne de remarque, que cet auteur, juste appréciateur du bon & du vrai, nous donne en preuve & en exemple.... « J'ai vu une femme, nous dit-il, qui, aux pre-

» mieres douleurs d'un accouchement » prochain, donnoit à tetter à un enfant » qu'elle nourrissoit depuis un an, & en » souriant elle l'avertissoit de faire ses » adieux aux réservoirs de sa nourriture, » qui, bientôt, alloient être destinés à » celui qui étoit sur le point de naître. » Tandis que j'admirai cette femme, » ajoute *Van-Swieten*, elle m'assura s'être » ainsi comportée à six reprises ou aux » six précédens accouchemens. Quelques » heures après elle mit heureusement au » monde un enfant sain & robuste, qui fut » élevé, ainsi que les autres, avec le même » succès (*a*) ».

Oppösera-t-on que le lait de la nourrice enceinte, quoiqu'abondant & bon, n'est tel qu'en apparence ; que, bien que l'enfant ne paroisse pas s'en trouver mal, il n'en retire pas moins les semences d'une longue suite d'infirmités, qui se développeront dans la suite ; & encore, que la délicatesse, ou la foiblesse de tempérament, que l'enfant pourra acquérir dans l'adolescence (souvent occasionnée par bien d'autres causes dont on n'a garde de s'occuper), doivent être véritablement imputées à l'alaitement d'une nourrice enceinte.

(*a*) *Comment. in aphor.* 1354. *tom.* 4.

Les organes du nourrisson, dans cette supposition, résisteroient à l'action immédiate de ces levains morbifiques, dans l'état le plus foible, le plus délicat, le plus susceptible de la vie. Il n'en paroîtroit aucune trace. On ne pourroit découvrir aucune preuve de leur présence, & l'on veut en faire la cause des maladies éloignées. Ce raisonnement est-il supportable ?

Observons ce qui se passe lorsqu'une nourrice est malade véritablement. Si elle l'est depuis peu, & d'une maniere vive, le nourrisson refuse son lait; & ce lait, que le besoin ou la faim lui font prendre, occasionne aussi-tôt des coliques, des diarrhées, des convulsions, &c. Si la nourrice a, depuis quelque temps, une languissante santé; si elle a contracté quelque maladie chronique qui ait altéré insensiblement ses humeurs, le nourrisson prend peu de lait, devient maigre & dépérit chaque jour: la diarrhée, la jaunisse, le gonflement du ventre, la chartre, les ulceres, les dépôts, tous les maux l'assiégeront, le précipiteront au tombeau, si le pere & la mere négligent de venir à son secours. Ces observations sont faciles à faire, il ne faut qu'ouvrir les yeux.

Voyons encore la nature dans un

autre exemple qui me paroît concluant : examinons ce qui se passe chez les animaux.

À peine le paysan a vu, avec satisfaction, sa jument pouliniere, lui donner le fruit qu'il en attendoit, que sans crainte pour le petit poulain, & suivant en cela l'instinct de la nature, il conduit sa jument au haras & ne cesse de l'y reconduire, que lorsqu'il a des preuves qu'elle a conçu. Avec les précautions, à-peu-près, semblables à celles que recommande *Mauriceau*, cette jument ne nourrit-elle pas son nourrisson ? Elle alloit avec ardeur au haras, elle en revient avec empressement pour son nourrisson. Ce poulain, parce que la mere est pleine, en tire-t-il moins sa subsistance ? En est-il en moins bon état, moins gai, moins beau ? Ne réussit-il pas à souhait si l'on en a bien soin, si on nourrit bien la mere ? ... Que de réflexions ? ...

La vache, pareillement, ne donne-t-elle pas son lait, avec profit, au veau qu'elle nourrit, & qui croît sous nos yeux, bien qu'elle ait déja conçu, & qu'elle porte un fruit assez avancé .... Je suis surpris que les médecins, dans leurs idées systématiques, n'aient pas assigné pour cause de quantité de nos maladies, l'usage du lait d'une vache

pleine, & n'en aient pas condamné, proſcrit la diſtribution ? ... C'eſt aſſurément un oubli de leur part ; leurs théories devoient les mener juſques-là.

Je ne préſume pas que, d'après ce que je viens de dire & de ſoutenir contre l'opinion générale, on veuille me faire conclure qu'on a toujours tort de retirer le nourriſſon du ſein de la nourrice enceinte ; que les enfans n'en contractent jamais aucune incommodité préſente ou future ; que le lait d'une nourrice enceinte eſt toujours auſſi bon que celui d'une nourrice qui ne l'eſt pas, &c. &c. &c.

Je ſais à quoi s'expoſe celui qui combat des préjugés généralement adoptés. L'interprétation qu'on fait de ſes ſentimens ne lui eſt jamais favorable, & on le condamne, le plus ſouvent, ſur des ſuppoſitions auxquelles il n'a jamais penſé. Pour prévenir de tels abus, & les déſagrémens qui les ſuivent, voici ce que je conclus, & ce qu'on doit conclure ſi on veut être de bonne foi.

1°. Peu importe pour un nourriſſon que la nourrice ait ſes regles ou ne les ait pas, pourvu, d'ailleurs, qu'elle ait du lait en quantité ſuffiſante, & en qualité convenable.

2°. C'eſt un mal auquel s'expoſe une

nourrice, de ne pas ſuivre les loix du mariage, & on a grand tort de l'en priver ſi ſon naturel & ſon tempérament l'exige ; en s'en acquittant avec ménagement, & ſe conformant à l'avis de *Mauriceau*, il n'en peut rien réſulter de mauvais pour le nourriſſon.

3°. La nourrice qui devient enceinte, & qui, avec une bonne ſanté, continue d'avoir du lait en même quantité & qualité qu'auparavant, ne doit point ceſſer de nourrir, & on a tort de lui retirer ſon nourriſſon.

4°. Le lait de la nourrice groſſe n'a rien en ſoi de mauvais, préciſément parce qu'elle eſt groſſe ; & lorſque le nourriſſon eſt en bon état & l'appete bien, il n'en contracte aucun mauvais levain qui puiſſe ſe développer dans la ſuite.

5°. On a tort de faire un crime à la nourrice de n'avoir pas donné connoiſſance de ſa groſſeſſe, ſi ſa bonne ſanté, l'abondance du lait, & le bien-être du nourriſſon ſe ſont toujours ſoutenus.

6°. C'eſt à la faute des parens qu'on doit imputer, le plus ſouvent, les maladies des enfans acquiſes chez les nourrices : c'eſt ce qui me reſte à démontrer, & je finis mes réflexions par cette derniere conſidération.

Personne n'ignore avec combien de fondement on a raison d'imputer aux nourrices les maladies & la mort de beaucoup d'enfans : aussi on ne leur a épargné aucun des noms, aucun des reproches que le ressentiment a pu inventer. Mais voyons, examinons, n'y a-t-il pas de la faute des parens d'exposer chez ces femmes, au moins d'abord indifférentes, leur nourrisson, comme on le fait généralement, avec une confiance aveugle, en négligeant absolument les attentions qui pourroient prévenir la plûpart des abus dont on se plaint.

Deux époux tendrement unis, soupçonnant bientôt l'apparition d'un nouveau fruit de leurs amours, demandent, cherchent & trouvent une nourrice : (je mets à part les raisons qui devroient les déterminer à exclure toute nourrice étrangere ou mercénaire, & se charger de cet emploi si doux & si beau). Pourvu que les apparences d'une bonne santé soit reconnue ; qu'elle montre un sein dont les réservoirs paroissent assez grands & bien remplis, & que quelques informations très-superficielles, prises souvent au hasard, répondent de sa conduite, & un peu aussi de celle de son mari, on est tranquille ; on se croit fort heureux

de la découverte ; on est dans une sécurité parfaite.

Cet enfant si desiré, & dont la naissance a excité la plus grande joie, est remis à cette femme, moyennant un prix convenu, dont on tire d'ailleurs le meilleur parti, dans la crainte d'être dupe d'une trop grande libéralité, & cet enfant adoré est ainsi conduit, laissé, abandonné à cette nouvelle mere, sans qu'on songe, la plûpart du temps, à s'en informer par soi-même, & on s'en tient aux informations générales, jusqu'à ce qu'on se décide à faire un voyage. La nourrice est rarement surprise. Le pere & la mere sont enchantés, à leur arrivée, du bien-être de leur enfant. Ils se retirent contens & satisfaits.

Souvent peu de jours après ou avant cette visite, la nouvelle arrive que l'enfant est mort, ou qu'il est bien mal : mille causes sont alléguées ; on pleure, on se console, suivant les espérances que l'on a de le remplacer tôt ou tard : on ne recherche pas davantage la cause de cette perte afin de l'éviter à la prochaine occasion. Bien loin de-là, le souvenir du passé est trop affligeant pour revenir sur tous ces détails ; on n'y pense plus, & on sera surpris, attrapé la prochaine fois comme la précédente. C'est le ca-

bleau fidele de ce qui se passe chez les gens réputés les plus soigneux. Qu'on juge de ce qui arrive dans les familles nombreuses..... le dirai-je ? celles où la multiplicité des enfans fatigue, & dans lesquelles la nouvelle de la mort d'un nourrisson n'est pas un jour de deuil....

Peres & meres : c'est à vous que je m'adresse ; d'ou vient cette coupable & indolente sécurité ? sur quoi est-elle fondée ? Les exemples & les avertissemens ne vous manquent pas, pour vous prémunir contre les ruses & les tromperies dangereuses, & souvent funestes des nourrices. Croyez-vous que vos informations légeres suffisent pour vous instruire du naturel, du tempérament, des mœurs, de la santé, des facultés, des vices d'une nourrice, de la salubrité du lieu qu'elle habite, des aliments dont elle se nourrit ?... Connoissez-vous bien son mari, sa conduite, ses penchants, ses habitudes, ses passions, sa misere ?...

Je veux que vous soyez bien informés, de tout ce que je viens de dire : cela est bien loin de suffire. Que signifient ces délais, ces retards, ces raretés de visites ? Allez voir votre enfant, surprenez la nourrice ; voyez la couche du nourrisson ; examinez-le nud ; jugez de son état & de

ſon accroiſſement: quelque ſoit le court eſpace de temps, il doit avoir gagné. Songez que le défaut de ſoin & de propreté tue, autant d'enfans que le mauvais lait. Mais ce n'eſt pas une fois qu'il faut faire cet examen : c'eſt ſouvent, très-ſouvent, le plus ſouvent qu'il eſt poſſible; aucun motif, aucune raiſon, rien ne peut, rien ne doit vous en diſpenſer.

Ce n'eſt pas une matrône, une perſonne de confiance, qui doit à votre place s'acquitter de ce devoir : c'eſt vous, peres & meres, dont les yeux découvriront ce que d'autres n'y ſauroient voir : & ſi vous êtes aſſez heureux, pour avoir trouvé une bonne nourrice, que vos mains libérales s'ouvrent pour l'aider, la ſoulager, & la dédommager de ſes peines; ne l'obligez pas de venir, à la ville, chercher une récompenſe méritée ou non ; ces voyages des nourrices à la ville ne valent rien pour le nourriſſon : vous faites mal augurer de votre tendreſſe pour votre enfant, ſi on voit la nourrice, à votre porte, demander ſon ſalaire ou un bienfait.

Je ne finirois pas ſi je voulois relever toutes les négligences, toutes les preuves de défaut d'attention des peres & meres pour leurs enfans abandonnés aux nourrices mercénaires. Penſe-t-on que le mo-

dique salaire que l'on donne à ces femmes doive les déterminer à tout sacrifier pour les enfans qu'on leur confie ? Imagine-t-on que la tendresse réciproque de la mere & du nourrisson puisse compenser les soins forcés qu'on se donne, & qu'on exige d'elle ? Croit-on, de bonne foi, qu'une nourrice, traitée comme on le fait d'ordinaire, & si peu soignée, se forme un devoir d'avertir au moindre mal qui lui arrivera ; qu'elle préviendra sur les indispositions d'une grossesse, sur la diminution ou l'altération de son lait ; qu'elle annoncera, pour son lait, la répugnance du nourrisson, son état changé & malade ? Tout cela pour contenter les peres & les meres, qui, en la chargeant de reproches, la priveront aussi-tôt du salaire qu'elle retiroit, & qui l'aidoit à supporter son mal, & à fournir aux moyens de se guérir... Une pareille conduite seroit héroïque, & l'on ne doit pas l'espérer. L'indifférence, la négligence ou la dureté des peres & meres rassurent la nourrice : elle sait qu'un mensonge apprêté couvrira facilement un évenement dangereux ou funeste, & que la même indifférence lui facilitera les moyens de faire d'autres dupes.

OBSERVATION

Sur une vomique, accompagnée des symptômes les plus allarmans; par M. Bajon, médecin à Mauvésin.

Le 19 Juillet 1773 je fus appellé chez le sieur *Bertrand Dabrin*, cordonnier, homme maigre & fluet, d'un tempérament sanguin & très-délicat. Je le trouvai étendu sur son lit, sans connoissance, sans mouvement & sans pouls. Sa femme & ses parens, rangés autour de lui, travailloient, depuis près d'un quart-d'heure, à le rappeller à la vie. Après bien des frictions & des fomentations, le pouls se fit sentir & la connoissance revint peu-à-peu. A côté du lit étoient répandues, sur le pavé, environ quatre livres de pus rougeâtre & fétide que le malade venoit de rendre par la bouche avant de tomber en syncope. Je demandai la cause de ce phénomene. On me dit qu'environ deux mois auparavant le sieur *Dabrin* avoit eu une pleurésie, & que depuis cette époque ses forces n'étoient jamais revenues, quoique le point-de-côté ne se fit plus sentir.

Ce récit me confirma dans l'idée où j'avois d'abord été, que ce pus provenoit de la rupture d'une vomique. Je conseillai au malade de se mettre au régime & de ne prendre, pour toute nourriture, qu'un peu de crême de riz, de trois en trois heures, & quelques verrées de tisanne vulnéraire. Sur le soir il eut beaucoup de fievre, accompagnée d'embarras & d'oppression de poitrine : il passa la nuit dans l'agitation & l'insomnie, & le lendemain matin je le trouvai dans le dernier degré de foiblesse. Les parens demanderent une assemblée de médecins : il y fut arrêté que le malade observeroit le régime déja prescrit ; qu'il prendroit trois fois le jour demi-scrupule de quinquina en poudre, & feroit sa boisson ordinaire d'une légere limonade, à laquelle on ajouteroit de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. J'observai que bien des praticiens, & notamment le sage *Riviere*, n'approuvoient pas les acides dans les maladies de poitrine, & que la limonade augmenteroit la toux qui, par elle-même, n'étoit déja que trop importune. Malgré toutes ces raisons & l'autorité d'un si heureux praticien, il fallut céder à la force, & consentir que le malade en usât. Mes soupçons se changerent bientôt en certitude. A peine eut-on donné la premiere

verrée de limonade, que la toux, l'oppression & le resserrement de poitrine devinrent plus considérables. Le malade sentoit, disoit-il, comme un cylindre de glace qui, partant de l'arriere-bouche, se terminoit dans l'estomac. Quelque instance qu'on lui fit, il refusa d'en boire davantage. La nuit fut assez bonne; mais le lendemain, au lever du soleil, il survint un nouveau vomissement, & le malade rendit environ deux livres de pus noirâtre & fétide. Huit jours se passerent sans aucun soulagement, pendant lesquels il cracha ou vomit une quantité incroyable de matieres dégoûtantes. La foiblesse, la maigreur & l'épuisement augmenterent: il se manifesta une diarrhée colliquative très-importune, avec œdême aux malléoles: les cheveux tomboient: la tête & la partie antérieure de la poitrine étoient sans cesse couvertes d'une sueur froide fort abondante. Il ne restoit plus qu'un soufle de vie.

Les observations judicieuses que M. *Tissot* fait au §. 82 de *l'avis au peuple sur sa santé*, touchant les *balsamiques*, étoient capables de détourner de l'usage de ce genre de remede dans la conjoncture actuelle, quoique conseillé par un grand nombre d'illustres médecins. Mais voyant que tout étoit perdu, & que le mal

augmentoit chaque jour, malgré le traitement le plus généralement approuvé des modernes ; je me déterminai à employer un remede, ſur les vertus duquel les auteurs n'étoient point d'accord, plutôt que de laiſſer périr le malade ſans autre ſecours. Le 10 Août, après une criſe des plus allarmantes, je fis préparer une maſſe de pilules avec myrrhe pulvériſée, demi-once ; quinquina, deux onces ; térébentine de Veniſe, une once ; oliban, quantité ſuffiſante pour faire des pilules (*a*). J'en fis donner réguliérement le poids de douze grains de trois heures en trois heures, nourriſſant le malade de crême de riz & d'orge, de prunes, pommes cuites & autres fruits analogues. Je ne fus pas long-temps à remarquer le bon effet de ma nouvelle méthode : la fievre, qui rehauſſoit tous les ſoirs, ſe calma peu-à-peu : la toux devint moins importune, les crachats moins chargés de pus & les ſelles plus rares. Le 25 Août le malade fut mieux à tous égards, & je ceſſai de le viſiter au commencement de Septembre.

(*a*) Ces pilules ſont preſque les mêmes que celles dont M. *Boërhaave* donne la compoſition page 214 de ſa matiere médicale, édition de Leide, 1740.

OBSERVATIONS

Sur l'agaric, appellé en latin fungus laricis, *par M.* Barbut, *Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Membre du College des Médecins de la ville de Nismes, & Médecin du Roi en exercice.*

Cette espece d'agaric est une substance végétale blanche, fongueuse, légere, friable, d'un goût amer & âcre, qui croît sur les plus beaux arbres, les plus pleins de vie, & ordinairement sur les mélezes, presque épuisés par la quantité de térébenthine qu'ils ont fournie, & y reçoit sa nourriture comme les fausses plantes parasites. On croit que cet agaric, qu'on nous apporte du Levant, vient de Tartarie, & c'est le meilleur. Les mélezes, qui croîssent sur les Alpes, donnent aussi un agaric; mais celui-ci est d'une qualité bien inférieure au premier.

On ne parleroit point de l'agaric, si on vouloit le vanter comme purgatif ou apéritif, puisqu'il n'a, en cela, que des vertus communes à un nombre infini de médicamens, qui auront même toujours sur

ſur lui la préférence ; car on a obſervé, *Dictionn. d'hiſtoire nat. art. Agaric*, qu'il étoit très-lent dans ſon opération, qu'il excitoit des nauſées, des vomiſſemens, & laiſſoit même un long dégoût pour les alimens, ce qui a fait penſer à M. *de Haller* que c'étoit un mauvais remede, dont on feroit mieux de purger la pharmacie. Pluſieurs auteurs croient, au rapport de M. *Lieutaud*, que l'agaric dont ſe ſervoient les anciens étoit bien différent de celui que nous employons ; au moins étoit-il fort eſtimé d'eux ſelon M. *Boulduc*, *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

Quoiqu'il en ſoit, on ne parleroit pas de l'agaric, ſi ce n'étoit pour lui aſſigner une vertu, peut-être unique. Si la plûpart des découvertes ſont dues au haſard, celle-ci, ſi toutefois c'en eſt une, auroit le même principe. Ecoutons M. *de Haen* ſur ce ſujet. « Après *Galien*, dit-il, les mé» decins Botaniſtes ont donné de grandes » louanges à l'agaric : ils lui ont attribué » la faculté d'arrêter l'hémoptyſie, de dé» livrer de la jauniſſe, de donner du ton » à l'eſtomac affoibli... L'agaric jouit-il » de tous ces avantages ? Rapportons le fait ſuivant ; c'eſt toujours M. *de Haen* qui parle.

» Je fus conſulté au mois d'Août 1767 » par un Moine qui, à la ſuite d'une

» pleuro-péripneumonie, à laquelle on
» n'avoit pas apporté les secours néces-
» saires, fut affecté d'une toux qui traîna
» après elle une hémoptysie. Après avoir
» pris plusieurs remedes appropriés à sa
» maladie, il devint extrêmement foible,
» ce qui, joint à des sueurs nocturnes,
» le jeta dans un mauvais état. Il fut mis
» à l'usage du quinquina, qui lui fit un
» grand bien : mais l'hiver suivant, la
» fievre ayant reparu sous la forme d'une
» continuë rémittente, suivie de sueurs
» colliquatives, le malade fut encore mis
» à l'usage du quinquina, qui modéra
» beaucoup la fievre, & qui ne produisit
» aucun effet sur la sueur.

» Un de ses amis le voyant dans cette
» triste situation, lui raconte & lui assure
» qu'une pauvre femme avoit guéri plu-
» sieurs personnes dans des cas semblables,
» en leur prescrivant tous les jours un
» petit morceau d'agaric *frustulum aga-*
» *rici*. Il exécuta, sur le champ, ce qu'il
» venoit d'apprendre, & fit bientôt dis-
» paroître la sueur.

» A cela succéda une dysenterie opi-
» niâtre.... qu'on vint cependant à bout
» de guérir.... Ce malade commença à
» rendre des crachats purulens. La sueur
» voulut encore établir son empire de-
» structeur, mais l'agaric en triompha.

»Je lui conseillai, avant d'en venir à »d'autres remedes, de prendre, pendant »quelque temps, du lait de chevre, avec »l'infusion & le suc de plantes vulné»raires. Le soulagement qu'il éprouva, »après en avoir usé l'espace de cinq se»maines, ne fut pas peu de chose, au »rapport qu'il me fit; mais il ajouta qu'il »avoit toujours eu besoin d'agaric pour »se mettre à l'abri des sueurs qui mena»çoient souvent de l'assaillir, & depuis »je n'ai plus vu cet homme».

M. *de Haen* invite ceux qui seront dans le cas, d'observer avec soin si l'agaric arrête les sueurs colliquatives. De Haen, *Ratio medendi, tom. 7, pars duodecima, cap. 6, §. 6.*

Voici ce que j'ai observé à ce sujet.

Un journalier âgé de vingt-six ans, attaqué d'une fievre tierce, ne manqua pas, par un mauvais régime, de la faire dégénérer en continue. Il y avoit environ deux mois qu'il étoit malade, lorsqu'il commença à se plaindre qu'il suoit beaucoup la nuit, & qu'il en étoit extrêmement affoibli. Je ne me hâtai point d'en venir aussi-tôt à l'agaric: je voulus laisser écouler quelques jours pour voir si cette sueur persisteroit, & quelles pourroient en être les suites. Comme tout tournoit au détriment du malade, j'es-

ſayai le remede de M. *de Haen*, d'une maniere bien différente de celle dont il parle. Je lui ordonnai deux grains de trochiſques d'agaric en poudre, qu'on délaya dans une cuillerée d'eau, & qu'on eut ſoin de lui faire prendre ſur les huit heures du ſoir, obſervant de boire par-deſſus un demi-verre d'eau. Le malade crut n'avoir pas tant ſué cette nuit. Le lendemain la même doſe fut répétée à la même heure & de la même maniere, & le malade m'aſſura avoir moins ſué qu'auparavant. Il en prit une troiſieme fois, & il ne ſua point du tout. Depuis cette époque il ne fut plus queſtion de ſueur, & ce malade, avec les remedes donnés à propos, ſe rétablit fort bien, & jouit depuis d'une parfaite ſanté. C'étoit vers la fin du mois de Septembre de l'année derniere.

Je fus appellé au mois d'Octobre 1776 pour voir un garçon teinturier, âgé de vingt-cinq ans, qui étoit déja dans le premier degré de la phthiſie. Après avoir pris divers remedes ſans un ſuccès marqué, & ſans diminution de ſymptômes, la terreur s'empara de ſes ſens, tant parce qu'il n'alloit pas mieux, que parce qu'il ſuoit beaucoup la nuit, ſur-tout lorſqu'il commençoit à dormir (*a*). Comme ces

(*a*) Les phthiſiques, en général, ne ſuent que

ſueurs lui portoient un grand préjudice, l'agaric lui fut preſcrit de la même maniere & à la même doſe qu'au journalier. La premiere fois qu'il en fit uſage, la ſueur ne fut pas ſi conſidérable. Il continua d'en prendre le lendemain pour la ſeconde fois : à la vérité il ne ſua pas, mais il vomit & paſſa la nuit dans une angoiſſe extrême. Je ne ſavois ſi j'attribuerois ce déſordre à la toux ou à la ſuppreſſion de la ſueur. Il en prit une troiſieme doſe, & il ne ſua preſque point. Il lui en fut donné encore une quatrieme, qui mit fin totalement aux ſueurs. La maladie principale exiſtant toujours, il partit quelque temps après pour ſon pays, où il mourut au bout d'environ trois mois (*a*).

Une femme âgée de trente-huit ans, fatiguée depuis long-temps d'une toux cruelle, qui avoit été ſuivie d'une légere hémoptyſie, me fit appeller pour la voir.

---

lorſqu'ils dorment, & la crainte qu'ils ont de ſuer les tient éveillés. On eſt ſouvent à même d'éprouver cela ; car la phthiſie eſt une maladie fort commune à Niſmes, & ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que preſque tous les ſujets ſont la proie de la mort.

(*a*) On a obſervé qu'autrefois les phthiſiques traînoient plus long-temps : eſt-ce que le virus phthiſique étoit plus rare ? Eſt-ce qu'étant plus commun de nos jours, il eſt plus énergique ?

Je m'apperçus bientôt que le virus phtysique se développoit, chez elle, d'une maniere sensible. Ce qui l'inquiétoit beaucoup, étoit la sueur qu'elle éprouvoit la nuit depuis long-temps, sueur cependant qui se bornoit au tronc. Après lui avoir prescrit une tisanne pectorale & déterfive, dont elle buvoit dans la journée, & l'avoir mise à l'usage des bouillons de limaçons de vigne, qu'elle prenoit tous les matins; voyant que la sueur persistoit, nous appellames à notre secours les trochiques d'agaric. La premiere dose arrêta la sueur; mais ses regles, qui depuis trois mois étoient supprimées, revinrent en assez grande quantité. L'agaric fut suspendu jusqu'à ce que cette évacuation se fût naturellement arrêtée. Le remede fut donné pour la seconde fois, & la sueur fut moins abondante. Elle fut presque insensible la nuit d'après, jour de la troisieme dose; mais elle eut pendant le jour, sur les quatre heures du soir, un redoublement de fievre. Cette femme prenant l'agaric pour la quatrieme fois, la sueur fut modérée, & le redoublement du jour moins fort. La nuit qui suivit elle voulut suspendre le remede; mais la sueur dont elle fut inondée l'obligea à y avoir recours la nuit d'après, qui fut exempte de sueur. Enfin, elle en

prit une sixieme fois, & elle ne sua plus, ce qui lui fit quitter le remede. Après quelques jours de repos, la sueur se manifesta encore; mais comme elle étoit peu considérable, &. ne causoit aucune altération dans les fonctions de la malade; qu'au contraire ses forces revenoient, nous ne nous en mimes point en peine, & l'usage de la tisanne & des bouillons, long-temps continués, guérent radicalement cette femme. C'étoit au mois de Novembre 1776.

On sent bien, sans que je le dise, que les ténebres qui enveloppent encore cette matiere, ne pourront se dissiper qu'à l'aide des observations, & c'est l'affaire du temps. D'après ce qui est contenu dans tout ce que nous avons rapporté, peut-on faire cette question? *L'agaric agit-il comme spécifique, comme calmant ou comme astringent?*

EXTRAIT

D'une Lettre du même Médecin aux Auteurs du Journal de Médecine.

Dans la Gazette Salutaire du 5 Septembre 1776, N° 36, on témoigne de la surprise de ce que dans le mois de

Décembre 1776, j'ai pu employer de la verveine fraîche. Il est cependant de fait que dans ce pays (à Nismes), à moins d'une révolution extraordinaire, on trouve de la verveine fraîche, en quantité, dans le mois de Décembre.

Je vous prie, Messieurs, d'insérer cette Lettre dans votre Journal. J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur quelques plaies extérieures de la tête, & Réflexions sur une nouvelle méthode qu'on propose pour leur traitement; par M. Guyetant, Maître en Chirurgie à Lons-le-Saunier.

Premiere Observation.

Le 22 Septembre 1771 Augustin *Guy*, Charpentier, travaillant sur le toît d'une maison d'un village de notre voisinage, se laissa tomber dans la rue, & se blessa à la tête. La plaie, qu'il se fit, commençoit au-dessus & au milieu du coronal, au bord du cuir chevelu, continuoit suivant la direction de la suture sagittale jusqu'à

l'occipital, se réfléchissoit sur le côté droit, & finissoit à l'apophyse mastoïde du même côté. Les tégumens ainsi divisés, formoient un grand lambeau qui tomboit sur l'oreille droite. Le blessé fut apporté en notre hôpital, où, au défaut du Chirurgien ordinaire, je fus prié de le panser. Lorsque j'eus nettoyé la plaie du sang & de la terre dont elle étoit couverte, je vis à nud tout le pariétal droit. Après un examen attentif, il me parut sain. Je réappliquai le lambeau, & désespérant de pouvoir le maintenir exactement avec le seul secours du bandage, je fis des points de suture aux angles les plus considérables. Je mis de la charpie brute sur la ligne de division, & pardessus des compresses trempées dans du vin tiede, avec le couvre-chef. La précision avec laquelle ce blessé me répondoit, & l'absence des signes qui indiquent la commotion & l'épanchement, me rassuroient sur les accidens primitifs. Pour parer aux consécutifs, le malade fut saigné deux fois du bras & une fois du pied. La diete fut sévere. On humectoit fréquemment les compresses, & toujours avec le vin tiede. Le malade eut de la fievre le même soir & le lendemain. Il se plaignit beaucoup de la tête ces deux jours. Ces accidens cesserent tout-à-fait le troisieme

Il est sorti de l'hôpital le 2 Octobre, sa plaie parfaitement réunie, & n'ayant suppuré qu'à l'endroit des sutures, dont on coupa les fils ce même jour.

Deuxieme Observation.

Un ancien Officier d'infanterie habite, à une demie lieue de cette ville, une maison de campagne située au revers d'une montagne qui lui sert de clôture au couchant, & qu'on a coupé au midi, tant pour en tirer les pierres nécessaires à la construction du bâtiment, que pour former une terrasse. Le roc est escarpé, & se leve, au-dessus du niveau de la terrasse, de plus de vingt-cinq pieds. La rerrasse étoit encore couverte de pierres de toute taille & de toute figure, lorsque le 8 Juin 1776, une servante courant sur la colline après une volaille échappée, s'approcha trop près du bord & se précipita : elle tomba sur la tête & le côté gauche. La tête & le bras furent les parties les plus maltraitées. Elle avoit trois plaies à la tête : une commençoit à un travers de doigt au-dessus de la racine du nez, se contournoit un peu du coté gauche, & venoit finir vers le milieu du pariétal du même côté. Cette plaie étoit frangée, & décrivoit une ligne moyennement

courbe. La ſeconde étoit au-deſſus du ſourcil gauche, ſe dirigeant du côté de la foſſe temporale : elle étoit triangulaire, ayant, à-peu-près, un pouce de long & un demi-pouce d'un de ſes angles poſtérieurs à l'autre. Les deux plaies pénétroient juſqu'à l'os, qui étoit nud dans la plus grande partie de leur étendue ; elles communiquoient entr'elles par-deſſous le lambeau ; une portion de celui de la ſeconde plaie avoit été arrachée. La troiſieme étoit ſur l'os de la pommette ; mais il n'étoit point découvert. L'avant-bras fut fracturé vers ſa partie moyenne, & tout le côté conſidérablement contus. Dans ce même temps cette fille avoit ſes regles : cependant la ſecouſſe de la chûte, la multiplicité de ſes bleſſures, la douleur qu'elle en dut reſſentir, la quantité de ſang qu'elle avoit perdu, tant par ſes plaies que par le nez, ne lui firent point perdre la tête. Elle ſe releva ſeule & fit plus de cinquante pas pour regagner la maiſon : elle entra ſans rien dire à perſonne & couroit à l'eau pour ſe laver, lorſqu'une défaillance qui ſurvint, & un grand ſoupir qu'elle jetta, attirerent l'attention & épouvanterent tout le monde. Je fus mandé auſſi-tôt, & je me rendis, ſur le champ, auprès de la malade : j'examinai les plaies dont je

viens de faire le détail : je les nettoyai bien avec un mêlange d'eau & de vin tiede, & après avoir absorbé toute humidité avec une éponge, j'examinai les portions découvertes du coronal & du pariétal : elles me parurent saines. Je n'hésitai point à réappliquer le lambeau, que je fixai par quelques points de suture. Je mis beaucoup de charpie brute sur le trajet de la plaie, & j'appliquai par-dessus des compresses trempées dans le vin tiede, & le couvre-chef. Cette plaie a continué d'être ainsi pansée, & a été guérie en très-peu de temps : elle n'a suppuré qu'à l'endroit des sutures, & un peu à son commencement au-dessus du nez. Dès les premiers indices de suppuration, ces endroits ont été pansés avec un emplâtre d'onguent de la mere. La seconde plaie, dont une portion des tégumens avoit été arrachée, a suppuré long-temps, ainsi que celle de la pommette, quoique l'une & l'autre fussent incomparablement plus petits. La fracture de l'avant-bras fut réduite & le régime établi. La malade ne fut saignée que deux fois du pied, quoique la fievre fût assez forte pour occasionnner du délire, qu'il y eut assoupissement & vomissement. La quantité de sang que cette fille avoit perdu au lieu de sa chûte, & l'état du pouls, me firent

craindre un trop grand affaissement. Mon prognostic fut six à sept jours très-incertain. Je suivois la malade fort attentivement : enfin les accidens diminuerent par degrés, & malgré la réserve qu'on doit avoir en prononçant sur les plaies de tête, je n'hésitai pas à déclarer la malade hors de danger le quinzieme jour. Elle fut purgée le lendemain : elle le fut encore quatre jours après. La grande plaie avoit été entierement cicatrisée le seize. Elle porta des emplâtres, pendant quelque temps encore, sur les autres plaies ; mais j'ignore combien de jours, parce qu'au dix-neuvieme de l'accident je cessai de voir la malade, & le trente-sixieme jour, lorsque je revins pour ôter l'appareil de la fracture, tout étoit cicatrisé, & la malade, impatiente, avoit elle-même développé son bras.

Troisieme Observation.

Le 13 Octobre 1776 le nommé *Pierre*, manœuvre, travailloit, avec deux autres ouvriers, à tirer de la pierre dans une carriere distante de cette ville de demi-lieue. Il se fit un éboulement qui ensévelit ces malheureux. On les sécourut assez promptement. Cependant *Pierre* fut retiré mourant de dessous les dé-

combres ; ses deux compagnons étoient déja morts. La tête de ce blessé étoit toute en lambeaux, pleine de sang & de terre; le visage & le corps contus, déchirés, méconnoissables. On l'apporta dans cet état à notre hôpital, où je fus prié de le panser en l'absence de M. *Magaud*, Chirurgien de la maison. Après avoir coupé les cheveux, ôté le sang & la terre dont la tête étoit couverte, je reconnus neuf plaies; la premiere, & la plus considérable par le délabrement, commençoit au-dessus de la bosse du coronal du côté gauche, s'étendoit obliquement en anticipant sur le cuir chevelu, qui recouvre la partie supérieure moyenne du coronal, jusqu'à sa partie latérale droite. Le lambeau étoit rabattu sur le front, & le coronal découvert jusqu'au dessus du sinus sourcillier. La seconde étoit sur la partie inférieure & antérieure du pariétal droit, de l'étendue d'une piece de vingt-quatre sols : le crâne étoit félé en cet endroit. La troisieme étoit sur la partie postérieure du même os, près la suture lambdoïde, à-peu-près vers son milieu. Cette plaie étoit transversale, & avoit un pouce de long. Le pariétal étoit aussi découvert dans toute son étendue. Cinq autres plus petites, & n'intéressant que les téguments, occupoient la partie po-

stérieure & latérale gauche de la tête. La derniere étoit sur l'apophyse zygomatique gauche assez longue. L'os n'étoit point découvert ; mais les tégumens avoient été enlevés. La face étoit toute contuse. Le rebord alvéolaire de la machoire supérieure étoit rompu depuis une dent canine jusqu'à l'autre ; de sorte qu'en prenant avec deux doigts les dents incisives, on faisoit vaciller de dedans en dehors, & de dehors en dedans, les six dents antétérieures. La machoire inférieure étoit cassée du côté gauche, entre la seconde molaire & la troisieme, en comptant de devant en arriere, & du côté droit, entre la premiere molaire & la dent canine. Le tronc & les extrêmités étoient couverts de contusions & d'écorchures ; mais je n'y remarquai ni fractures ni luxations.

Je commençai par le pansement de la plaie du front, que je nettoyai du mieux qu'il me fut possible : j'absorbai bien l'humidité & réappliquai le lambeau. Je crus pouvoir le faire tenir en place sans sutures & je m'en abstins. En faisant ce pansement, je m'apperçus qu'il y avoit déperdition de substance à l'angle gauche, de la largeur d'un travers de doigt & de la longueur de deux pouces. Je couvris cette plaie de charpie seche, & pansai de même toutes les autres. Par-dessus je mis

des compresses trempées dans le vin chaud, & je fis la *cappeline*. La machoire inférieure fut soutenue par une fronde attachée au bandage. La diete fut très-févere. Le malade, qui est un jeune homme fort & vigoureux, fut saigné abondamment du bras & du pied les deux premiers jours. Il y avoit beaucoup de fievre & de grandes douleurs de tête, que le malade ne rapportoit à aucun point déterminé : il conserva sa présence d'esprit, & sa mémoire fut un peu assoupie les premiers jours. Sans déranger l'appareil, on humectoit souvent les compresses avec le vin chaud : j'en appliquai aussi sur les bras, les jambes & les autres parties contuses. M. *Magaud* étant de retour, je lui remis entre les mains ce blessé, le troisieme jour de son accident. Il approuva ma conduite & se proposa de suivre le plan que je m'étois tracé, d'observer attentivement la marche des accidens, pour être en état de parer à ceux qui pourroient survenir, & pratiquer les opérations qu'ils pourroient exiger; mais aussi d'attendre leur apparition avant que d'en faire aucune. La nature, sur qui nous avions beaucoup compté, ne fut point en défaut. La suppuration ne s'établit qu'à la partie gauche & supérieure de la plaie du front, au lieu où le pariétal

riétal étoit fêlé & à la plaie de l'apophyse zygomatique. Mais ce qu'il est utile d'observer ici, le lambeau du front réappliqué reprit & ne suppura qu'à son commencement, au-dessus de la bosse gauche du coronal, où étoit la perte de substance. Cette partie a été, de toutes ses plaies, celle qui s'est cicatrisée la derniere : elle a été en suppuration près de quatre mois. Il est survenu à ce blessé une infinité de petits abscès çà & là sur toute la surface de son corps. La partie fêlée du pariétal est tombée au commencement de Novembre. Les deux tables étoient intéressées ; leur chûte a permis de voir la duremere, par une ouverture presque quarrée, de quatre à cinq lignes de diametre. Il n'est rien sorti de dessous, au moins ne s'en est-on pas apperçu. Ce trépan naturel a été pansé avec de la charpie seche, & parfaitement cicatrisé vers le milieu de Décembre. Il est survenu deux petits dépôts à la machoire inférieure, à l'endroit des fractures. Celui du côté gauche a suppuré le premier, & a donné issue à une petite esquille que le malade a tiré lui-même ; après quoi la cicatrice ne s'est pas fait attendre. Il n'en a pas été de même de celui du côté droit : au commencement de ce mois (Février) on passoit encore fort aisément un stilet de

dehors en dedans, en traversant la machoire. Mais hier, 23 du même mois, en visitant ce malade, je le trouvai parfaitement guéri. La machoire du côté droit est aussi réunie, mais bien moins adaptée que du côté gauche. Les molaires surpassent un peu le niveau des incisives, ce qui ne gêne cependant pas la mastication. Dans cette observation, comme dans les premieres & secondes, on a vu de grands lambeaux séparés du crâne, celui-ci être à nud, le recouvrir, & les lambeaux reprendre promptement sans accidens, ainsi que sans suppuration.

Ces Observations sont suivies de Réflexions qui seront insérées dans le Journal prochain.

SUITE

De la Réponse de M. BACHER, *à M.* CARRERE, *&c.*

ANDREAS (E. F.) *Gegensatz ueber Frederich Hoffmanns bedenken, von todlichen dampfe der holz-kohlen.* Jenæ, 1716. *in*-4°. Replique aux Réflexions de *Fréd. Hoffmann* sur la vapeur mortelle du charbon de bois.

ANDREWS (William). *Physical observations for the year.* London, 1670 & 1671. *in*-4°.

ANDROPHILI Asclepiadei *Liber de sanitate conservandâ, &c.* Ffurti 1748. *in*-8°.

— *Animadversiones in libellum Androphili prædictum.* Lipf. 1748. *in* 8°.

ANGELI (Danielis). *Pharmacopœa spagyrica domini comitis Odoardi de pepulis, in quâ de medicament. virtute, usu & dosi agitur, &c.* Dantisci, 1667. *in*-8°.

ANGÉLIQUE (le sieur de l') *La vraie pierre philosophale de médecine, trouvée par le moyen des sept planetes.* Paris, 1622. *in*-12 de 400 *p.*

ANGELIS (ab). *Lux magico-physica de re metallicâ.* Venetiis, 1686. *in*-8°.

ANGELUS (Joannes) *Bavarus ex Aichen, artium & medicinæ Doctor....*

Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Astrolabium, &c....* Venetiis, 1494, *in*-4°. dans lequel il parle du séjour du fœtus dans le sein de sa mere, &c....

ANGLIC. L'auteur de la *Bibliotheque littéraire* fait mention de deux ANGLIC, parce que l'un est nommé en latin *Bartholomæus Anglicus*, & l'autre *Joannes Anglicus.* Tandis qu'il étoit en train, il pouvoit fort bien parler de deux autres ANGLIC qui ont écrit, savoir *Richardus Anglicus*, περὶ χημέιας, &c... & *Gilbertus Anglicus*, dont l'ouvrage est intitulé *Compendium medicinæ, &c...* *petit in*-4°. imprimé en gothique à Lyon l'an 1510 par *Jacques Saccon*, mais aux frais de *Vincent de Portonariis.* Il s'en fit une autre édition à Geneve en 1608.

Nous croyons qu'on pourroit encore découvrir plusieurs autres *Anglic.* Nous ne nous occuperons pas de cette recherche, il suffit de remarquer que l'auteur de la *Bibliotheque littéraire* in-

diquera, dans la suite de son ouvrage, les deux derniers aux mots *Richard* & *Gilbert*, où ils seront sans doute mieux placés, soit qu'à la suite de leur véritable nom, il ajoute *Anglicus*, ou *Anglic* auquel il donne, on ne sait pourquoi, la préférence.

ANIANI (Petri) *Chrysologia*. Patavii, 1549, *in*-8°.

ANTARVETI (Joh) *Apologia pro judicio Scholæ Parisiensis de alchymiâ*. Paris. *Perier*, 1604, *in*-8° (*de* 88 *pag.*). On attribue cet ouvrage à *Riolan*. Bibl. du Roi, T 3957.

ANTENORI (Antonio). *Raggioni de dottrine e decisive contra la stampa da Ercole Capredoni medico*. Padov., 1637. *in*-4°.

ANTOINE. *Volstandiger tractat von den augen krankheiten*. Bremen, 1731. *in*-8°. Traité complet sur les maladies des yeux.

ANTONIUS, Magister. *De lapide philosophorum*, *&c.* Dans la Collection alchym. de 1625, par *Rhenanus*, intitulée: *Harmonia chymico-philosophica*. Ffurti, 1625. *in*-8° de 371 *pages*. Bibl. du Roi. T 4046.

3

APPERLEY (Thom.) Observations in physick both rational and practical with a treatise of the small-pox. London, 1731. *in*-8°.

APPIANO (J. B.) de Milan ou des environs, lequel a décrit exactement la peste qui regnoit en Italie en 1629.

AQUILANUS (Maximus). M. *Seguier*, dans sa *Bibliotheca botanica*, *pag.* 5 (que M. *Carrere* dit avoir consultée) annonce ainsi l'ouvrage dont *Aquilanus*, ou plutôt *Aquilani*, est au-

teur : *origine, qualita e specie de' peponi, e altro.* Firenze, 1602. *in*-4°.

Matthias, autre historien, dans l'ouvrage duquel M. *Carrere* déclare avoir puisé des renseignemens, fait aussi mention de *Max. Aquilanus.* VID. *Conspect. hist. med. pag.* 420.

AQUILÆ Thuringi *Fragmenta : doctrina elegans de opere philosophico.* Se trouve dans la collect. alchym. *Geismaria*, 1647. *in*-8°. (*de* 56 *pag.* 38 & 86 : dans la collect. alchym. Allem. de 1674, intitulée : J. WOLFG DIENHEIM, *tæda trifida*) : dans la collect. alchym. lat. de 1679, intitulée : *Gynaceum chymicum*, *in*-8°. (*de* 727 *pag.*) qui est à la Bibl. du Roi, T 3982.

ARAND, (Franç.) *de purpura puerperarum.* Gotting. 1765. *in*-4°. (*de* 36 *pag.*)
— *Observationes Medico - Chirurgica.* Gotting. 1770. *in*-8°.

ARBERIUS. (*La physique d'usage, contenant, avec un discours général sur la Médecine, la description du corps, par M.* Arberius. *Puis l'explication des maladies, & de leurs remedes, tirée des principes de la méchanique & de la philosophie de M.* Descartes, *par Mrs. d'*Orlix & Plempius, *Professeurs de Médecine à Louvain.* Paris, 1664. (*in*-12. *de* 91 *pag.* pour la physique, & de 73 pour les trois theses de Louvain).

ARCHAIOLOGUS, (Just. Hilar.) *Hortulus Medicus.* Coloniæ 1612, *in*-8°. *pag.* 345-443, de LAVINHETÆ *opera omnia*, *edente* ALSTEDIO, dont ARCHAIOLOGUS a recueilli les opuscules; sur quoi nous observerons que M. C. à l'article Alstédius, a omis les deux premieres éditions de cet auteur ; savoir,

1°. *Clavis artis lulliana, operâ* Joh. Henr. ALSTEDÎ. Argent. Zetzner. 1609. *in*-8°. (*de* 132 *pag.*)

2°. Bernh. DE LAVINHETA *opera omnia quibus tradidit artis* Raimundi LULLII, *compend. explicationem.* Edente Joh. Henr. ALSTEDIO. Argent. Zetzner. 1612. *in*-8°. (*de* 668 *pag.*)

ARCHER. *Every man his own doctor, compleated with an herbal. 1°. How every one may know his constitution and complexion. 2°. The nature of all food, what is good or hurtful, &c. Treating also of the air, passions of the mind, exercise, use of tabaco, a new hot bath, Venery; also use of his elixir proprietatis : with many other observable things.* London, vers 1660. *in*-8°. C'est-à-dire, « le médecin de soi-même. » On y traite, 1°. de la maniere de connoître son » tempérament; 2°. de la nature des alimens, de » l'air, des passions, de l'exercice, de l'usage » du tabac, des nouveaux bains chauds, des » plaisirs de l'amour, de l'usage de son élixir de » propriété, & de plusieurs autres choses es- » sentielles ».

ARCHER (Edouard). *De rheumatismo.* Lugd. Bat. 1745. *in*-4°.

ARCONVILLE (Madame la Présidente d'). *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction.* Paris, 1766. *in*-8°. (*de* 578 *pag.*)
— Traduction de la *chymie* de SHAW, 1759. *in*-4°. de 105 *pag.* & 471.

ARCUSSIA, (Charles d') *ou* d'Arcusia. *La Fauconnerie.* Paris 1605. *in*-8°. Rouen 1642. *in*-4°.
On y traite des maladies de ces oiseaux, & de plusieurs guérisons par la chirurgie.
Ces deux éditions sont à la Bibliotheque du Roi. Il y en a une autre de Rouen, 1644. *in*-4°

de (334 *pag.* plus 173) Nous en citerons une allemande. Francf. 1617. *in*-4°. *quatrieme édit.*

ARΕΝ. *Entwurff von der beschaffenheit und abhelfung der vieh-seuche*, 1716. Précis sur la nature des bestiaux, & sur la maniere de traiter leurs maladies.

ARENTZEN. (Andr.) *De cancro.* Lugd. Bat. 1719.

ARGENVILLE. (Dezalier d') *Enumeratio fossilium Galliæ*, 1751. *in*-8°. de 131 *pag.*
—Lithologie & Conchyliologie. Paris, Debure, 1742. *in*-4°. tom. 1er de 491 *pag.*
— Oryctologie, *ibid.* 1755. *in*-4°. tom. 2e de 560 *pag.*
—Conchyliologie, *ibid.* 1757. *in*-4°. de 22 *pag.* 394, 84 & 107.

ARMILLEI.
On nous permettra de mettre ici cet auteur au nombre de ceux qui manquent dans la *Bibliotheque littéraire*, bien qu'il y soit nommé *pag.* 195. Mais on voit que M. *Carrere* ne le connoît point, puisqu'il ne donne point le titre de l'ouvrage : le voici.
Consulti medici di varii professori, raccolti e publicati dal Gaetanî ARMILLEI, *in Venezia*, 1743. *in*-4°.

ARNAUD. (Etienne R.) Introduction à la Chymie. Lyon, 1650. *in*8°. (*de* 112 *pag.*)—1655. *in*-8°. (*de* 112 *pag.* changement de titre seul).

ARNAULDIN Eaux minérales de Provence, Aix, 1705. *in*-4°.

ARNOLD. *Von den fabrik oder bildung des auges und den verschiedenen unordnungen, Welche das gesicht verletzen oder verderben, &c.*

Aus dem Engl. übers. Lemgo, 1760. *in*-8°. De l'anatomie de l'œil & de ses maladies qui affoiblissent la vue, traduit de l'Anglois.

ARNOLD. (G. C.) *De partu serotino*, 324 *dierum ex œdemate uterino cum singulari graviditate ac puerperio.* Lipf. 1775. *in*-8°.

ARNOLDS. (Guido Ferdin.) *Kurtzer bericht von neu erfundenen astro solis, &c.* Dressden, 1718. *in*-8°. Précis sur la nouvelle découverte de l'astre du soleil.

Cet astre est tiré du bismuth.

ARNOLD. (de) *Bereitung des lapidis philosophorum*, 1723. *in*-8°. Préparation de la pierre.

ARPE. (Petr. Frid.) *De talismanibus & amuletis.* Hamburgi, Liebezeit. 1717. *in*-8°. de 184 *pag.*

ARRAGON. *Esprit balsamique.* 1767. *in*-12. de 35 *pag.*

ARUM. (Joach. Van) *Expositio aphorismi Hippocratis* xvj. *sect.* v. Lugd. Bat. 1738. *in*-4°.

ASCH. (Jo. Fr.) *De primo pare nervorum medullæ spinalis.* Gotting. 1730. *in*-4°. Nous ne l'avons point vu. HEFFTER, t. I, n°. 528, écrit 1750.

ASCHEBERG. (Henr. Bern.) *De morbis religiosorum, eorumque cura præservatoria.* Erf. 1702. *in*-4°.

ASSELINÆUS. (Petr.) *Collectanea & euporista medicamenta.* Se trouve dans les *Consilia medica* Hier. VELSCHII, 1676.

ASSIN. (Jos.) *Defensa de la tryaca moderna en* Zaragozza. 1724. *in*-4°. de 60 *pag.*

ASSUR. (Isaac Marx) *De frictionis usu medico.* Halæ, 1742. *in*-4°. de 45 *pag.*

ATREMONT. Le tombeau de la pauvreté. Paris, d'Houry, 1673. *in*-12. (*de* 163 *pag.*) Bibl. du Roi, T 4104.
— Seconde édit. *ibid.* 1681. *in*-12. *de* 163 *pag.* Bibl. du Roi, T 4107.

3

— *Das grab der armuth.* Ffurt am Mayn, 1672. *in*-12. Il paroît que c'en est l'original.
— Chymie des Savans, ou la pierre des Philosophes. Lyon, 1684. *in*-12. *de* 236 *pag.* On a aussi attribué ce dernier à l'Abbé Albert BELIN.

AVANZINI. Auteur nommé *pag.* 241, à la vérité; mais dont le titre de l'ouvrage qu'il a composé, n'est pas donné. Nous devons y suppléer : le voici.
Lezione accademica in lode della cioccolata del Giuseppe AVANZINI. In Firenze, 1728. *in*-4°.

AUBIGNY. (Andrenas sieur d') Premier extrait d'un Livre intitulé : *Or potable levain*, *&c.* Paris, Bouillerot, 1674. *in*-12 de 116 *pag.*
Ce livre est encore à la Bibl. du Roi, T 3951.

AUDA. (Il Signor F. Domenico.) *Pratica de spetiali. Opera utile e necessaria per quelli, che desiderano ben comporre li medicamenti. Con un trattato delle confettioni nostrane*, *&c.* In Venetia per Prodocimo. 1686. *in*-12. de 329 *p.*
AUDA DI LANTOSCA, P. Fra. Domenico. *Breve compendio di maravigliosi secreti. In Roma*, 1652. *in*-8°. *de* 276 *pag.*

AUGAR. (Isaac Eliesér) *De hæmoptoe*. Lugd. Bat. 1734. *in*-4°.

AULBER. (Joh. Casim.) *De prægrandi fœtûs capite, partum retardante & impediente*. Giessæ, 1744. *in*-4°.

AURACH. (Georg.) *De lapide philosophorum qui de antimonio minerali conficitur*. Basil. 1686. *in*-8°.

— *Hortus divitiarum*. Se trouve dans la Collect. alchym. de 1598. intitulée : *Vellus aureum*. La traduction françoise de cet *Hortus* existe en Mss.

AURIMONTANI. (Hieron.) *Perhorrendæ pestilentiæ ephemeris, quam falsò sudatoriam luem vocant curandi ratio*. Cracov. 1530. *in*-8°.

AYLETT. (G.) *Genuine state of a case in surgery*. London, 1759. *in*-8°.

M. *Haller* observe que cet écrit a été fait contre *Guill. Bromfield*.

Nous allions terminer ici la liste de 108 Auteurs qui manquent sous la lettre A, dans votre *Bibliotheque Littéraire*, Monsieur, lorsque nous nous sommes apperçus que vous y aviez donné place à ceux qui ont écrit sur l'*astrologie*, sur la *magie*, sur la *chiromantie*, sur l'*interprétation des songes*, &c... Tels sont entr'autres AGRIPPA, APOMAZAR, ARCANDAM, ARGOLUS, ARTÉMIDORE, ASTRAMPSYCHUS, BACON, BIERMANN, CÆSAR, CAMPANELLA, CERASARIENSIS, COCHLES. Puisque ces objets entroient dans votre plan, vous auriez eu de quoi grossir votre nomenclature, si vous en eussiez connu d'autres. Comme nous nous en rappellons quelques-uns, nous croyons devoir vous les indiquer : vous pourriez un jour, & après avoir publié les six autres volumes que vous avez promis, les faire entrer dans le supplément de votre Ouvrage.

ABALFAT Kitabo Imahakom el menir fissa nahai *Sive liber de interpretatione somniorum. in-fol.* Mss. annoncé dans le Catalogue du Chancelier *Seguier*, pag. 14, part. 3.

ABDILAZI, *id est* servi gloriosi dei, *liber isagogicus qui dicitur* ALCHABITIUS. Sive *tractatus de astrologiâ.* Venet, 1485, *in*4°. Bibl. du Roi. V 1432.

ABRAHAM Judæi *de nativitatibus.* Colon. 1537, *in*-4°. Bibl. du Roi. V 1430.
— *idem* Venet. 1485, *in*-4°. *Cat. d'Estrées.*

ACONTII, (Jac.) *stratagematum satanæ libri octo.* Basil, 1565, *in*-8°.
— Amst. 1652, *in*-12.

ADAMANTII sophistæ *physiognomica.* Græcè. Paris, Typ. Reg. 1540. *in*-12. Biblioth. du R. V 2437.
— *Physiognomicon* gr. lat. per Janum CORNARIUM. Basil, 1544. *in*-8°. Bibl. R. *V.* 2438.
— La physionomie d'ADAMANTIUS. Paris, 1635. *in*-8°. Bibl. R. *V.* 2441.

ADY. (Thom.) *Discursus de magis & magiâ.* Londini, 1656. *in*-4°. en Anglois.

ÆVOLI. (Cæsaris) *Opuscula de divinis attributis & de modo, & potestate quam dæmones habent intelligendi & passiones animi excitandi.* Venet. 1589. *in*-4°.

ALBOHALI, Arabis astrologi antiqui, *de judiciis nativitatum liber unus primùm editus à Joanne* SCHONERO. Noribergæ, 1546. *in*-4°. Bibl. R. V 1428.

ALBOHAZEN HALY, filii aben Ragel *de judiciis astrorum libri* viij. Basil. Henric. Petri, 1571. *in-fol.* Bibl. R. V 272.

— Basil. Henric. Petri, 1551. *in-fol.* Cat. de M. le Duc de la Valliere, 2024.

ALBUBATER magni alchasili filius, *de nativitatibus.* Norib. 1535. Bibl. R. V 1437.
— Idem *liber genethliacus.* Norib. 1540. *in*-4°. Catal. d'Estrées, 8334.

ALBUHASARIS *liber genethliacus sive de nativitatibus, editus à Joann.* PETREIO. Norib. 1540. *in*-4°. Bibl. R. V 1437.

2

ALCHABITII. *Libellus isagogicus.* Venet. 1491. *in*-4°. Bibl. R. V 1433.
— *Idem libellus.* Venet. 1503. *in*-4°. Bibl. R. V 1431.
Voyez ci-dessus ABDILAZI.

ALEXIS. (Leon d') Traité des énergumenes, suivi d'un discours sur la possession de Marthe Brossier, contre les calomnies d'un Médecin de Paris. A Troyes, 1599. *in*-8°. Bibl. R. Z 2597.

ALMANSORIS *liber capitulorum lat. ex arabico* à Platone TYBURTINO. 1530. *in-fol.* Bibl. R. V 276.
Voyez Ptolemeus.

ALMULI (Salomonis) *Interpretatio somniorum.* Hebraicè. Amstel. 1642. *in*-8°.

AMORT, (Eusebii) *de revelationibus, visionibus & apparitionibus privatis.* Aug. Vindel, 1744. *in*-4°. Cat. MAJORIS, 2797.

ANCIACO, (Alexius ab) *de Gaffarello judicium.* 1625. *in*-8°. Bibl. R. Z 2543.

ANDRADI. *Excerpta libri revelationum Andradi* medici *anno* 853.

ANGELIS, (Alexander de) *in astrologos con-*

jectores Libri v. Lugd. 1615. *in*-4°. (*de* 351 *p.*) Bibl. R. V 1462.

ANGELI, (Bonaventuræ) *lux magica, physica & academica*. Venet. 1686. *in*-8°. Falconet, 2945.

ANGEVIN. (Jean-Baptiste) Le fléau des démons & des sorciers. Nyort, 1616. *in*-8°. Catal. d'Estrées, 4504.

ANTEN (Conr. ab.) γυναικολύσις, *seu mulierum lavatio, quam purgationem per aquam frigidam vocant*. Item *vulgaris de potentiâ lamiarum opinio*. Lubecæ, 1573. *in*-8°. Bibl. R. Z 2575.

ANTIOCHUS, (Sanctus) homilia 84 *de insomniis*. Tom. XII, Biblioth. Patrum. Lugd.

ARBATEL, *de magiâ veterum*. Basil. 1575. *in*-16.
Cat. de M. TURGOT, *pag.* 459. n°. 5158.

ARETINUS (*Angelus*) *de maleficiis*. Lugd. Juntæ, 1555. *in*-8°. Cat. de Dufay, 1130.
— Lugduni, 1521. *in-fol.*
— Coloniæ, 1599. *in*-4°. Lenglet du Fresnoy.

ARLEY, (Martini de) *Tractatus de superstitionibus maleficiorum & prodigiorum*. Romæ, *in*-8°. Bibl. R. Z 2570.

AVENARIS, (Abrahæ) Judæi, *opera à* Petro de ABANO *in lat. traducta*. —*liber nativitatum, &c.* Venet, 1507. *in*-4°. (*de* 91 *feuillets*).

Ne croyez cependant pas, Monsieur, qu'en vous mettant sous les yeux environ 135 auteurs, qui devroient avoir place dans votre bibliotheque, sous la lettrine A, nous comptions

les avoir tous recueillis. Mais que seroit-ce, si nous avions voulu copier le Catalogue des Dissertations, *in*-4°. colligées, par *Hefter*, intitulé : *Musæum disputatorium*, *in*-4°. 2 vol.? ouvrage que vous n'avez pas connu; autrement vous n'auriez pas manqué de le mettre au nombre des livres que vous avez consultés. Nous avons au moins rempli vos desirs, & le défi que vous nous avez fait d'oser entreprendre de vous indiquer des omissions d'auteurs dans votre Dictionnaire. Nous espérons que vous commencerez à être convaincu; mais nous ne pouvons pas en rester là.

En produisant plus haut (*Journ. de Mai*, *pag.* 447 *&* 448.) le relevé exact des articles compris sous la lettrine A, de la *Bibliotheque littéraire*, nous avons annoncé qu'un semblable avoit *été fait* à l'égard d'une partie de la lettrine B, contenue dans le premier volume, depuis la *page* 267, jusqu'à la *page* 515, plus *onze pages* pour le *Supplément*; ce qui forme, comme on voit, 260 *pages*.

Voici ce que présente ce relevé :

1°. *Cinq cents soixante & treize* articles, plus *vingt & un* pour le Supplément; total 594. [Il y a bien un plus grand nombre d'articles pour ce Supplément; mais on n'a dû compter que les nouveaux, *c'est-à-dire*, les noms des auteurs qui n'avoient point paru dans le corps de l'ouvrage].

2°. *Quatorze cents vingt-cinq* traités d'abord, plus *soixante & seize* pour le Supplément; ce qui donne le nombre de 1491.

Or, de ces 1491 traités, il n'y en a pas plus de 300 suivis de notices, dont quelques-unes ont une certaine étendue, à la vérité; mais dont un bon nombre sont peu satisfaisantes,

parce qu'elles n'instruisent point de ce qu'on voudroit savoir. Donc il se trouve *onze cents quatre-vingt-onze* traités seulement indiqués, ou dont on ne produit que les titres presque toujours abrégés, souvent tronqués, & quelquefois fautifs & inexacts; preuve bien claire & sans réplique qu'on n'a point vu tous ces ouvrages, & que la plûpart ont été copiés d'après les Catalogues.

Il s'ensuit que cette seconde partie du premier volume ressemble parfaitement à la premiere, & qu'on n'y multiplie point davantage les jugemens qu'on a promis sur les ouvrages, qu'on n'y développe pas davantage les systêmes & les opinions des auteurs, qu'on n'y décrit point davantage l'histoire des découvertes; en un mot, qu'on n'y marque point les progrès de l'art. Et comment tous ces détails auroient-ils pu entrer dans un si petit espace? car, enfin, sous la lettrine A, qui comprend *266 pages*, on a seulement rapporté les titres de 1187 ouvrages; tandis que sous la lettrine B, contenue dans moins de *pages*, (*260*) on a trouvé le moyen d'indiquer 304 titres de plus. Mais, dira-t-on, l'auteur de la *Bibliotheque littéraire* a peut-être rendu plus complette la liste des écrivains qu'il a rassemblés sous la lettrine B, & n'a, sans doute, omis que ceux qui pouvoient échapper aux recherches les plus suivies & les plus pénibles. On va mettre à portée de décider si cette présomption est soutenable, en indiquant ici par ordre *quelques auteurs* qui devoient absolument occuper une place dans cette *Bibliotheque*, déja tant vantée, & bientôt si fameuse.

BACHOU. (Jean) *La philosophie naturelle rétablie*. Paris, 1651. *in*-8°. (*de* 478 *pag.*)

C'est la traduction de l'*enchiridion physica restituta* de D'ESPAGNET, & de son *Arcanum*.

BÆUMLEIN. (Joh. Chph.) *De boum lue dysenterica epidemica. V.* Commercium litter. Norib. ann. 1743.

BAGGAART. (Joh.) *De Waerheyd ontwerd van voor-oordeelen, door een gesonde redenkavelinge over de ses niet natuur lyche dingen.* Middelb. 1696. *in*-8°.

BAILLY (Franç.) *de isto alibi dicemus.*

BAIMIRAM, (Isaaci) Judæi *de diœtis universalibus & particularibus lib.* II. *seu de victûs salubris ratione & alimentorum facultatibus, ex arabica lingua in latin. conversi, nunc verò opera* JOH. POSTHII *sedulò castigati.* Basil. 1570. *in*-8°.

— Idem opus sub titulo hocce: *Thesaurus sanitatis de victûs salubris ratione, & alimentorum facultatibus.... Opera* JOH. POSTHII. Antwerp. 1607. *in*-8°.

BAKER. (George)

An inquiry into the merits of a method of inoculating the small pox. London, Dodsley, 1766. *in*-8°. (*de* 68 *pag.*) traduit en Allemand. Leip. 1767. *in*-8°.

De catarrho & dysenteriâ Londinensi, 1764. 17e piéce du Recueil de Sandifort, tom. 2e *in*-4°.

BAKER. (Henri) *Histoire naturelle du Polype.* Paris, Durand, 1744. *in*-12 de 359 *pag.*

BALTHAZAR, (A) habile Chirurgien de Leyde, a publié en langue Hollandoise:

Pathologie chirurgicale, *in*-8°.

Observations chirurgicales sur la carie des os. 1765.

Observations sur les hémorrhagies, 1768.

BARBAIX

BARBAIX. (Nicolas) *Avis au public, contenant les vertus des eaux minérales de Hui.* Liege, 1620.

BARBE. (Simon) *Le Parfumeur royal, ou l'art de parfumer avec les fleurs, & composer toutes sortes de parfums, tant pour l'odeur que pour le goût.* Lyon, 1693. *in*-12... Amsterdam, 1696 *in*-12... Paris, 1698. & 1699. *in*-12. Paris, 1761. *in*-12. Bibl. du Roi.

BARBETTE. (Gregor.) *Lettera ad un suo amico.* 1749. *in*-4°.

On fait dans cette lettre l'éloge de la Chirurgie

BARDILI. (Car.) *Fati mathematici deffensio;* hoc est *quod actiones humanæ ad vim siderum & posituram stellarum necessariò nectantur.* Tubingæ, 1621. *in*-8°.

Cet ouvrage se trouve à la Bibliotheque du Roi, coté T 2412.

BARIC. (Arnaud) *Secrets ou remedes contre la peste des hommes & des animaux.* Tolose, 1646. *in*-12.

BARJOLLE. (Jo. Bapt.) *Inquisitio physica-medica in insensibilem corporis humani perspirationem.* Avenione, Seguin, 1747. *in*-8° (*de* 60 *pag.*)

Il est Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, depuis 1752, & est allé pratiquer la médecine à Saumur, sa patrie.

BARMA. (Hugonis à) *Saturnia regna.* Dans la collect. alchym. Allem. de 1674. *par* Joh. W. DIENHEIM.

Cet auteur a été connu de Corn. à Beughem, que M. *Carrere* nous dit avoir consulté.

BARNSTEIN. (H.) *Von hypochondrischen kranckheit.* Erfurt. 1651. *in*-8°.

On trouve encore cet auteur dans Corn. à Beughem, dont M *Carrere* s'est servi pour enrichir sa *Bibliotheque littéraire.*

BARRY, sieur de la Pignotte, Opérateur du Roi, privilégié de N. S. P. le Pape. *Abrégé des secrets curieusement recherchés par toute la France.* 1639. *in*-8°. (*de* 8 *pag.*)

M. C... qui a eu communication des richesses littéraires que renferme la Bibliotheque du Roi, auroit dû y voir ce morceau qui s'y trouve coté T 3813.

Quand cette piéce seroit encore plus mince, toujours faudroit-il la faire connoître pour ralliement avec le Conte de la Fontaine, & avec la Comédie de *Dancourt*, lesquels ont rendu l'auteur célebre.

BASIN. (François) *Lettre touchant les eaux de Spa.* Liege 1715.

BASSONIS, (Nic. Sebast.) Doct. Med. *Philosophia naturalis adversus Aristotelem.* Aurelianæ, Petr. de la Riviere, 1621. *in*-8°. (*de* 701 *pag.*)

Edition plus rare, selon BOERNER, que celle de 1649, par *Elsevir.*

Si M. C... s'avisoit de dire que le titre de cet ouvrage ne devoit point entrer dans sa *Bibliotheque*, nous lui répondrions qu'il n'y mérite pas moins une place que l'ouvrage de Michel CALVO, dont il est parlé *tom.* ij. *pag.* 292 & 293.

BATAILHER. (Jean) *La grande & admirable préparation de l'or & de l'argent potable des Médecins hermétiques*, seconde édition. Toulouse, Desclassan, 1693. *in*-12. (*de* 23 *pag. en tout*).

BATTING. *Chirurgical facts, relating to wounds and contusions of the head, fractures of the skull, &c.* London, 1761.

BATTUS, (Car.) Med. ord. der Stadt Dordrecht. *Het secreet boek vol heerlijcke konsten.* Te Leeuwarden, 1664. *in*-12 (*de* 573 *pag.*)

Comment M. *Carrere* a-t-il pu passer cet auteur sous silence, la *bibliographia medica* de C. à Beughem, où il déclare avoir trouvé des renseignemens, en ayant fait mention ?

BAUDOT. *Essais anti-hydrophobiques.* Paris, Impr. royale, 1770. *in*-4°. (*de* 24 *pag.*)

BAUDOUIN (Pierre, sieur de Nequen Montarcis). *Traité de la raison où l'on voit comment, par son moyen, l'on peut trouver la vérité, selon la méthode de la science générale, & quelle utilité l'on peut espérer du traité de la* clef des secrets de la nature de Raymond Lulle. Paris, 1668. *in*-8.

BAVER. (Jean-Guillaume).
BAVER (Jean-Baptiste).
BAVER (Jean-Adam).

M. C. nous présente ces trois BAVER comme auteurs chacun d'un ouvrage ou d'une dissertation qu'il indique. Il auroit pu, sans se livrer à des recherches prodigieuses, découvrir d'autres médecins du même nom, qui ont écrit ou qui ont soutenu des theses, comme les précédens. Nous nous contenterons de les inscrire ici, sans ajouter les titres des dissertations qui peuvent leur appartenir, ou à leurs présidens, afin de ne pas être trop longs. Ce sont :

BAVER (Jean-Fréder.), professeur de Leipsic.
BAVER (Jean Gottlieb.). professeur à Dresde.
BAVER (Jean-Henri-Joseph). professeur à Altorf.

BAVER (Charles-Franç.)
BAVER (Christop. Henri).
BAVER (George-Fréder.)
BAVER (Jean Gaspar).
BAVER (Jean-Michel)
BAVER (Jean-Valer.).
BAVER (Louis-Luc).
BAVER (Christophe-Frédéric).

BAUHIN (Eman.)
Theses anatomico-botanica. Basil. 1733. *in*-4°.
De tunicis cellularibus, earumque morbis. Basil. 1739. *in*-4°.

BAUHIN (Jérôme).
Περὶ τῆς περιπνευμονίας.. Basil. 1658. *in*-4°.
De odontalgiâ. Basil. 1660. *in*-4°.
De catarrho. Basil. 1665. *in*-4°.
De tertianâ intermittente exquisita. Basil. 1666. *in*-4°.
De peste. Basil. 1666. *in*-4°.

BAUMERS (Joh. Paul.) *beschreibung eines zur ersparung des holzes, eingerichteten stuben-ofens, eine preisschrift.* M. K. Berlin. 1768. Description d'un poële à épargner le bois. *fig.*

BAUMER (Jo. Wilh.) Serenissimi Hassiæ Landgravii à consiliis, rerum metall. in Acad. Ludovic. med. Prof. prim. protodynastiæ Giess. præfecturar. Koenigsberg. & Hutenberg. ac civitatis Allendorff. physic. & nonnullar. Acad. & Societat. Scient. sodal.

Historia naturalis lapidum pretiosorum omnium, necnon terrarum & lapidum in usum medicum vocatorum, *additis observationibus mineralogiam generatim illustrantibus, in usum auditorum suorum.* Francof. apud *J. G. Fleischer*, 1771. *in*-8°. (de 153 *pages.*)

On trouve dans la *Bibliotheq. littér.* un médecin qu'on pourroit croire être le même que

celui-ci : nous ne le nierons point ; ce qui est plus certain, c'est que M. C. n'a point connu ce traité, bien qu'il connoisse tant de choses.

BAUX, le fils, *méd. de Montpellier. Lettre à M.* GAUTIER, *sur l'analogie des eaux de Bourbonne avec celles de Balaruc.*

BAYEN, Apothicaire-Major des camps & armées du Roi. *Analyse de l'eau minérale de M. & Madame de Calsabigi.* 1755. *in-*8° de 32 *pag.*
Cet ouvrage fait avec M. VENEL, a été réimprimé dans le Recueil intitulé : *analyses chymiques des nouvelles eaux minérales découvertes à Passy.* 1757. *in-*12 de 130 *pag.*
Le même M. Bayen a lu plusieurs excellens mémoires de chymie à l'Académie, & en a inséré d'autres dans le *Journal de physique* de M. l'Abbé ROZIER, lesquels en ont été détachés par extrait.

BAYLLIE (Jean). *A defense of Doctor* FREIND *and his history of physick in answer to the reflections of M.* LE CLERC. London. 1727. *in-*4°. — — 1738. *in-*4°. — Défense de l'histoire de la médecine de *Freind*, en réponse aux réflexions de M. *Jean le Clerc.*

BAYNE, *aliàs* KINNEIR (David). *A new essai on the nerves, and the doctrine of the animal spirits rationally considered &c. With two dissertations on the gout and on digestion, with the distempers of the estomach and intestines.* London. 1738. *in-*8°.

BAZZICALVE (Ascan. Maria). *Novum systema mechanicum & nova tumorum methodus.* Parmæ, 1701, *in-*4°.

BEAUGRAND, *Le maréchal expert, traitant des chevaux & des remedes à toutes leurs maladies.* Paris, 1628, *in-*8° de 136 *pag.* & 120.... Lyon,

1631, *in-8° de 142 pag.*...Lyon, 1660. *in-8° de 103 pag. premiere partie ; 84 deuxieme partie.*

BEAUPIED DUMÉNILS. *Mémoires sur les marais salans des provinces d'Aunis & de Saintonge.* A la Rochelle chez *Mesnier*, *in-12* de 101 *pag.*

BEAUREPER (Samuel Fouquet, Sieur de). *Traité des Remedes les plus utiles & nécessaires pour la guérison des chevaux.* Seconde partie (de l'art de monter à cheval par *Delcampe*). Paris, 1663. *in-8°* de 152 *pag.*—1690. *in-12* de 96 *p.*

BEAUSOLEIL. (Jean du Chastelet, Baron de) *Diorismus vera philosophia, de materiâ primâ lapidis.* Biterris, 1627. *in-8°.* (*de* 28 *pag.*)

Ce morceau qui ne forme pas, à la vérité, un juste volume, mais qui pourtant est aussi considérable que quantité de theses *indiquées* dans la *Bibliotheque littéraire*, n'étoit point introuvable ; il est à la Bibliotheque du Roi, coté T 4038.

BEAUSOLEIL & d'Auffembach. (Martine de Bertereau, Dame & Baronne de) *La restitution de Pluton.* Paris, Hervé du Mesnil, 1640. *in-8°.* de 171 *pag.* réimprimé dans le tome 2ᵉ, *pag.* 56-151 de la métallurgie d'Alphonse BARBA, 1751. *in-12.* 2 vol.

BEAUVOYS de Chauvincourt. (le sieur de) *Discours de la lycanthropie, ou de la transmutation des hommes en loups.* Paris, 1599. *in-8°.*

Voici encore un de ces livres, que M. C... pouvoit aisément voir, puisqu'il est à la Bibliotheque du Roi, coté Z 2561.

BEBBER. (Isaac) *De twaalf voornaamste hand-grepen der heelkonst, door Thom. Fienus. Item de heelkonstige gronden door* Isaac BEBBER,

beide met noten verciet door Stephan. BLANCKAART. T'Amsterdam, 1685. *in*-8°.

BECCARII. (Jac. Barthol.) *Commentarius de quamplurimis phosphoris nunc primum detectis.* Bonon. 1744. *in*-4°.

BECHER. (Jo. Joachim) *Ross-und Vieh-artzt.* 1698, 1702, &c. *in*-12. Le médecin des chevaux & des bestiaux.

BECK. (Geo. Leonh.) *Quæstiones quædam de suctione fumi tabaci.* Altorf. 1745. *in*-4°.

BECKER. (J. Guillaume) *Analyse des qualités & des vertus de la fontaine minérale du Neuweyer, dite la bonne fontaine, située au Comté de Saerwerden, dans le grand Bailliage de Harskirch, distante de 15 lieues de Strasbourg, de Nanci & de Metz.* Par J. Guillaume BECKER, Docteur en Médecine, Conseiller de S. A. S. Monseigneur le Prince de Nassau-Saarbruck, & son Médecin ordinaire dans ledit Comté. 1761. (*in*-8°. *de* 29 *pag.*)

Ce petit traité n'est que de trois chapitres. Le I. comprend l'analyse des eaux de la bonne fontaine, faite au mois de Juin 1759, par MM. Jean-Michel BOEHM, Samuel-Frederic KŒNIG, & Jean-Guill. BECKER, Docteurs en Médecine. Le II. comprend les maladies auxquelles la fontaine minérale du Neuweyer convient, & celles auxquelles elle pourroit être nuisible: on donne dans le III. la méthode d'employer ces eaux, & de les boire.

BECKER. (D. D.) *Der chymische Wahrsager.* *Langensaltza*, 1755. *in*-8. (*de* 78 *pag.*) Le devin chimique.

Nous n'entreprendons point de faire la recherche de tous les médecins qui ont porté le

nom de *Becker*; ceci n'est pas de notre objet. Nous observerons seulement qu'outre les quinze de ce nom, placés dans la *Bibliotheque Littéraire*, nous en connoissons plusieurs autres qui mériteroient également d'y avoir une place. Ce sont :

BECKER (Jean) 1659.
BECKER (Gottlieb) 1673. 1675.
BECKER (Simon-André) 1676. 1678.
BECKER (Geo.) 1677.
BECKER (Wern. Willh.) 1697.
BECKER (Jean-Pierre) 1704.
BECKER (Sam.) 1706.
BECKER (Jean-Herm.) 1720.
BECKER (Henri-Conrad.) 1731.
BECKER (André) 1736.
BECKER (Aug. Guill.) 1737.
BECKER (Christ. Sigism.) 1743.
BECKER (Herman-Louis) 1743.
BECKER (Jac. Henr.) 1745.
BECKER (Dietrich Dav.) 1753.
BECKER (J. Bern. Gottschalck) 1753.

BECKIUS (Joh. Rob.) *De gonorrhœa virulentâ*. Basil. 1680. *in*-4°.

BECKMANN (Andr.) *de hydrope ascite*. Lugd. Batav. 1718. *in*-4°.

BECKMANN (Chr.) Περὶ πωγωνοφυΐας, *vel de barbigenio hominis merè-maris*. 1608. *in*-4°.

BEDDÆI, *de verme tæniâ*. Viennæ, 1767 *in*-8°.

BEECKMANN (*) Van de pest. Hage 1655. *in*-8°. en Hollandois.

BEECKMANN (Petr.) χλωρώσει, *seu de morbo virgineo*. Lugd. Batav. 1707. *in*-4°.

BEEKHOVEN de Wind (Joh. van). *De ureteribus & vesicâ urinariâ*. Lugd. Bat. 1734. *in*-4°.

BEERMANNS (Sigism.) *Historische nachrichten und anmerckungen von der graffschafft Pyrmont, und ihren beruhmten sauer-Brunnen.* Francf. 1706. *in*-8°.

BEGRIERES (Carbon de) *le manuel des écuyers, avec un Recueil de remedes.* Paris, 1725. *in*-4°.
—Deuxieme édition. Paris, *Cailleau*, 1751. *in*-8° de 205 *pag.* : titre fait pour rajeunir l'édition de 1725.

BÉGUILLET, *principia vegetationis & agricultura.* Divione, Frantin, 1768. *in*-8° (de 135 *pag.*)
—*Œnologie.* Dijon, *Capel* & *Bidault*, 1770. *in*-12 (de 280 *pag.*)
—*Dissert sur le bled cornu.* Dijon, *Frantin*, 1771. *in*-4° de (31 *pag.*)
—*La mouture par économie.* Paris, *Simon* & *Panckoucke. in*-4° (de 141 & 413 *pag. fig.*)
—La même *ibid.* 1775. *in*-8° 2 *vol.*
—*L'art du meunier.* Paris, *Panckoucke*, 1775, *in*-8° (de 171 *pag.*)

BEHRENS. M. *Carrere* a connu cinq médecins de ce nom. Nous pourrions en compter encore plus de cinq, qu'on verroit aussi volontiers dans la *Bibliotheque Littéraire*.

BEHRIT (Geo. Henr.) *Physiologia medica, seu umstaendlich beschreibung des menschlichen leibes,* &c. Strasb. 1736. *in*-4°.

BELEBAT (Jacques Roland, Sieur de) *Antiloïmie.* Saumur, *Godeau*, 1625. *in*-12 (de 224 *pag.*)

BELIN (l'abbé Albert) *Les aventures du Philosophe inconnu.* Paris, 1646. *in*-12 (de 225 *pag.*)
Ce livre est encore un de ceux que M. C. n'a

point apperçu dans la Bibliotheque du Roi. Il y est placé sous le n° T 4100.
—Paris 1674. (*in-12* (*de* 215 *pag.*)
—*Wunderliche begebenheiten eines unbekannten philosophi.* 1673. *in-8°*. C'en est la traduction allemande par LANG.
—La même traduction avec addition du traité intitulé *aula lucis*, traduit d'anglois en allemand. 1690. *in-8°*.

BELLEAU (Remy). *Les amours des pierres précieuses, vertus & propriétés d'icelles.* Paris, *Mamert Patisson*, 1576. *in-4°* (de 50 *feuilles.*)

BELLÉRY. *Dissertation sur la tourbe de Picardie, qui a remporté le prix de l'Académie d'Amiens en* 1754. Amiens, 1754. *in-12.*

BELLEVALE, *seconde lettre sur les dissolutions.* Paris, 1752. *in-8°* (de 31 *pag.*)

BELLIERE (Claude de la) *physionomia rationalis.* Lugd. 1666. *in-12.*
Nous sommes forcés de répéter que ce traité pouvoit être vu de M. C., puisqu'il se trouve à la bibliotheque du Roi, T 2470.

BELOT (Jean). *Les œuvres, contenant la chiromance, physionomie, &c.* Rouen, *Amiot*, 1680. *in-8°* (de 463 *pag.*
—1704. *in-8°* de 523 *pag.*
—*Les fleurs de la philosophie chrétienne & morale, ou réfutation de* Henri Corn. AGRIPPA & de P. D'ABANO, *& leur philosophie occulte.* Paris, 1603. *in-16* (de 153 *feuillets.*)

BELYE. (JO.) Angli, *Tractatulus novus.*
Se trouve dans la Collection alchym. lat. Geismariæ, 1647.

Dans la Collection alchym. lat. de 1679, intitulée *Gynæceum chym.*

BENDT. (Gysberti) *Dissertatio de fabricâ & usu viscerum uropoieticorum.* Leid. 1744. *in*-12.

BENEDICTUS. (Joan.) *Examen seu Censura medicamentarii libelli à* Fr. DISSALDEO, Med. Doct. *nuperrime editi, per* Joan. BENEDICTUM, Med. Doct. & græcarum litterarum professorem regium. Salmurii per Petrum Godeau, 1623. *in*-8°. (*de* 27 *pag.*)

M. *Carrere*, en nous adressant la parole, s'exprime en ces termes dans sa *lettre*, pag. 4. « Le public n'exigera pas que vous fassiez con-» noître le plan & la distribution des ouvrages » qu'*il n'est possible* ni à vous, ni à moi *de* » *trouver*, & dont nous ne pouvons connoître » que les titres ». Il étoit possible qu'il trouvât celui-ci, car il est à la Bibliotheque du Roi, T 3661.

BENINI, (Vincent.) Médecin & Poëte. Il a traduit en vers italiens le poëme du célebre Fracastor, intitulé *Syphilis.*

On trouve cette version dans l'édition des Œuvres de Fracastor, faite à Padoue en 1739. *in*-4°. 2 vol.

BENNET. (T.) *on essay on the gout.* London, Rich. Ford, 1734. *in*-8°. *de* 134 *pag.*

BENOIT. *Spécifiques*, *in*-8°. *de* 16 *pag.*
—Le même, édition, de 1757. *in*-8°. *de* 16 *p.*

BENSHEIM. (Ern.) *Tractatus de hydrope, in quo ostenditur vera veri medici cognitio, & quinam medici in curandis morbis & ad officia archiatrica admittendi, quinam verò rejiciendi.* Lipsf. 1709. *in*-4°.

BENTZELIUS. (Laurent.) *De re metallicâ suevo-gothorum.*

BENTZELIUS. *Con-et dissensus chymicorum de famigeratissimo rustici minoris particulari, oder ungleiche meynungen, &c.* Leipz. 1715. *in*-8°.

Quelques auteurs ont attribué les ouvrages de BENTZELIUS à BENTZIUS, & réciproquement.

BERDMORE's. (Thom.) *Treatise on the disorders and deformities of the teeth and gums, illustrated with cases and experiments.* London, 1770. *in*-8°.

Traité des maladies des dents & des gencives, enrichi d'observations.

Traduit en allemand sous ce titre: abhandlung von den Krankheiten der Zæhne und des Zahnfleisches. Altemb. *in*-8°. 1771.

BERGER. (Christ. Philip.) *Versuch einer einleitung, &c. braunschweig.* 1737. Essai d'introduction aux jeux singuliers & curieux de la nature, prem. part.

— Seconde part. *ibid.* 1739. *in*-8°.

BERGIER, Médecin de Paris.

Matiere médicale de M. GEOFFROY, traduite du latin, 1743 ou 1744. *in*-12. 7 vol.

BERIGARDI. (Claudii) *Circulus pisanus, seu commentatio in physicam Aristotelis.* Aug. Vindel. 1661. *in*-4°.

BERLICHIUS *de medicinâ universali disput.* Jen. 1679. *in*-4°.

BERLICO. (Andræas à) *Elementa de rerum naturalium gravitate, pondere, impulsu, motu & loco.* Roterd. 1656. *in*-4°.

BERNARD, (Pierre) Docteur en Médecine. *Les eaux de Greoux en Provence*. Aix, 1705. *in*-8°.

BERNITI. (Giuseppe-Maria-Saverio) *Dell'uso esterno e interno del mercurio*. In Firenze, 1744. *in*-4°.

BÉROALDE de Verville. (François) *Les appréhensions spirituelles, poëme, & les autres œuvres philosophiques, avec les recherches de la pierre philosophale*. Paris, Jouan, 1583. *in*-12. de 55 *feuillets*. 135 & 60.
— *La serodocimasie, ou histoire des vers qui filent la soie, poëme*. Tours, 1600. *in*-12.

BERTRAMS. (A. F.) *Unterricht von dem auf eine besondere chymische art zubereitenden balsamisch eroef nundes creutzburger bitter-saltz, &c.* Eisenach, 1745. 8°.

BERTRAND, (Elias) *de amiantho*. Bernæ, Wagner, 1760. *in*-8°. (*de* 24 *pag*)
— *Dictionnaire universel des fossiles*. La Haie, 1763. *in*-8°. de 284 *pag*. & 256.
— Avignon, *in* 8°.
— *Recueil de divers traités sur l'histoire naturelle*. Avignon, 1766. *in* 4°. (*de* 552 *pag*.)

BERTRAND. (Pierre) *Dialectique françoise en faveur des Chirurgiens*. Paris, Denis du Pré, 1571. *in* 8°. (*de* 80 *pag*.)

BERZI. (Franç.) *Nuova scoperta a felicimente suscitare il vaiuolo per artificiale contatto*. Padoua, 1759. *in*-4°. (*de* 111 *pag*.)

L'auteur qui a été éleve de feu M. *Morand*, & qui pratique à Padoue, rend compte de cette nouvelle méthode de communiquer la petite-vérole par infriction; méthode qui a réussi sur sa fille, alors âgée de deux ans & demi.

BESARDI. (J. B.) *Centrum philosophicum, in quo pleraque arcana physica & chymica de lapide philosophico revelantur.* Aug. Vindel. 1617. *in*-8°.

BEURLIN (Rudolp. Phil.) *De luxatione & fracturâ femoris.* Aldorf. 1718. *in*-4°.
—*De dentitione difficili, &c.* Hæn. 1720. *in*-4°.

BEYHING (Bonaventure).
Description abrégée des bains de Niderbroun. Strasbourg, 1622. *in*-12. (en allemand.)

BIANCHINI. (Gius.) *Parere sopra la cagione della morte della contessa zanguri ne bandi cesenate con mortimeri* 4e édiz. in Roma 1758. *in*-8°. (*de* 147 *pag.*)
La premiere édition de ce morceau de Jos. Bianchini, avoit paru à Vérone, *in*-8°. en 1733.

BICAIS (Michel) docteur & professeur en médecine dans l'Université d'Aix.
On trouve ce nom de famille différemment écrit dans la *Bibliotheque Littéraire.* On ne voit pas cependant pourquoi M. C. a mieux aimé mettre BICAISE que BICAIS ; l'article qu'il donne étant tout entier tiré du Dictionnaire de Moréri, où se voit *Bicais.*
Quoiqu'il en soit, M. C. n'a point su que *Michel Bicais* fût auteur : il l'a cependant nommé dans l'article d'*Honoré* son pere ; article assez repréhensible, comme nous le ferons voir dans la suite de nos observations.
Voici le titre de l'ouvrage de *Michel Bicais* :
De la maniere de régler la santé, par ce qui nous environne, par ce que nous recevons, & par les exercices ou par la gymnastique moderne ; le tout appliqué au peuple de France, & pour servir d'exemple quelquefois aux habitans de la ville d'Aix. . . A Aix, chez *Charles David*, imprim. 1669. *in*-8° (de 337 *pag.*)

Si M. BOUGEREL, de la main duquel vient l'article du pere, inséré dans le Dictionnaire de Moréri, & de celui-ci porté dans la *Bibliotheque Littéraire*, eût connu & indiqué cet ouvrage du fils, il n'auroit pas été ignoré de M. *C.*, qui pourtant auroit dû le voir à la bibliotheque du Roi, dans laquelle il est passé de celle de M. FALCONET.

BICETTI. (*Giovammaria*) *Osservazioni sopra alcuni innesti di Vajuolo.* In Milano, 1765. *in*-8°. (*de* 205 *pag.*)

BIDERMANN, (Jo. Ludwig, *aliàs* Jo. Leopold Guill.) *Medicina universalis.* Augspurg. 1725. ou 1723. *in*-12. *en allemand.*

BIDERMANN. (Jo. Gottlieb) *Causa subita mortis fulmine tactorum.* Lipf. 1768. *in*-4°. (*de* 28 *pag.*)

BIERCHENS. (Peter.) *Abhandlung von den wahren kennzeichen der Krebsschaden, aus dem schwedischen.* Gotting. 1775. *in*-8°. Traité des vrais symptômes du cancer, traduit du suédois.

BIERMANNS. (Reinhard) *Metall-buchlein von gold, silber, kupfer, Messing, zinn, eisen, bley und dergleichen* Basel, 1692. *in*-8°. Précis de métallique sur l'or, l'argent, le cuivre, le laiton, l'étain, le fer, le plomb, &c.

BIHUEGA. (Franç.)

Examen, farmaceutico, galenico, chimico e historico, &c.... Examen pharmaceutique, galénique & historique; par Dom Franç. BIHUEGA, Apothicaire de la Cour. A Madrid, 1761. *in*-8°.

BIKFAÏ. (Joh. de) *De viribus & usu auri & argenti debitè praparati, das ist, vom nutz, &c.* Nurnberg. 1638. *in*-12.

BELITZERUS, (Christoph.) *de pulsu amatorio* Gieffæ, 1611. *in*-4°. Avec le traité de Gr. HORSTIUS, *de natura amoris*, & ceux de Louis JUNGERMANN, *de curatione vesani amoris*, & de Melchior SCHOENWALDER, *de poculis amatoriis*.

BILLATE, Chanoine Régulier de Provins. *Dissertation historique sur les eaux minérales de Provins*. Provins, Michelin, 1738. *in*-12. (*de 72 pag.*)

BILLET. *Lettre sur l'analyse, la vertu & les effets de l'eau naturelle & minérale, dont la source est dans le jardin de feu M.* BILLET, *proche la croix Faufin, au fauxbourg S. Antoine*. A Paris, au bureau d'adresse, 1707. *in*-12. (*de 15 pag.*)

BILLI, (le R. P. Jacques de) Jésuite. *Le tombeau de l'astrologie judiciaire*. Paris, Soly, 1657. *in*-4°. (*de 96 pag.*)

Il n'étoit sûrement pas impossible à M. C.... de voir ce livre à la Bibliotheque du Roi, où il se glorifie d'avoir fait beaucoup de découvertes, puisque nous l'y avons vu. V 1464.
2

BIRCKHEYMER (Bilib.) *De podagræ laudibus*. Argent. Mylius. 1570. *in*-8° (de 43 feuillets.)

BIRINGUCCIO (Vanoccio) *de la pirotechnia libri decem*. In Venetia. *in*-4° (de 168 *fol.*)
— *Ibid*. 1559. *in*-8° (de 345 *fol.*)
— *Ibid*. 1650. *in*-4°.
— *Ibid*. 1658.
— *La pyrotechnie*, ou *l'art du feu*. Paris, 1556. *in*-4°.
— *Ibid*. 1572. *in*-4° (de 168 *fol.*)
— *Ibid* & *Rouen*, 1627, *in*-4° (de 228 *fol.*)

BIRCN

BIRON (C.) chirurgien françois ; *Curiosités de la nature & de l'art apportées dans deux voyages des Indes.* Paris, *Moreau*, 1703. *in*-12 (de 282 *pag.*)

BIZET, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens ; *Mémoire sur la tourbe.* Amiens, 1758. *in*-12.

BLANCK (Erasm.) *De usu matheseos in medicinâ.* Basileæ, 1701. *in*-4°.

BLANCKEN. (Geth.) *Catalogue de ce qu'on voit de plus remarquable dans la chambre de l'anatomie publique de l'Université de Leide.* A Leide, 1715. *in*-4°.

BLOOMEFIELD (Guill.) *les vergers fleuris.* Dans la collect. alchym. angl. de 1652 par *Ashmole.*

Nous venons de mettre sous les yeux 277 noms qui auroient dû avoir place dans le premier volume de la *Bibliotheque Littéraire.* Quoi que ce nombre puisse paroître assez considérable, il est très-certain que nous aurions pu l'augmenter encore ; mais nous croyons que cette nomenclature d'écrivains omis suffit bien pour prouver à M. *Carrere* que nous ne l'avons taxé ni à tort, ni légérement, d'avoir oublié beaucoup d'auteurs ; qu'ainsi nous sommes déja justifiés, en partie, de tout reproche.

Observons cependant encore que dans tout ce que nous avons dit, & dans tout ce que nous dirons par la suite, nous sommes très-éloignés de prétendre avoir indiqué toutes les productions de ces médecins ou physiciens, &c. que nous avons fait connoître à M. *C.*, ni toutes les éditions de ces productions, ni les traductions

qui existent en différentes langues : nous le répétons, nous ne nous sommes point chargés de dresser une *Bibliotheque Littéraire* ; mais nous avons dû satisfaire à la demande pressante de M. *C.*, qui, *page* 5 de sa *lettre* imprimée, nous adresse ces paroles remarquables : « je » vous invite à m'éclairer ; en publiant en dé» tail les défauts de mon ouvrage, vous rendrez » un service à la médecine, & vous m'obligerez en mon particulier ». Nous nous estimerions fort heureux si, par nos *petites observations*, nous pouvions nous flatter d'avoir, au moins, obligé M. *Carrere*.

Comme nous voulons pourtant que notre justification soit pleine & entiere, & aux yeux du public, & aux yeux de M. *Carrere*, nous donnerons aussi la liste de plusieurs écrivains qui manquent dans le second volume de la *Bibliotheque Littéraire* ; ce sera pour le *mois de* Juillet prochain.

AVIS.

Nous avons inséré dans le dernier Journal les lettres qui nous étoient parvenues sur l'usage & les effets du taffia & de la gomme guaiac. On trouve ce remede préparé chez plusieurs Apothicaires de Paris, & nommément chez M. *Costel*, rue Neuve-des-petits-champs, près la Place des Victoires, & M. *Cadet*, rue S. Antoine, vis-à-vis celle de Fourcy.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1777.

Les fievres intermittentes, tierces & double-tierces, ont été fréquentes ; & elles devenoient facilement continuës. Le mal de tête étoit violent, & la langue seche dans le paroxysme : elles exigeoient la saignée & l'usage des amers, des délayans & rafraîchissans, continué long-temps avant d'employer le quinquina. La moindre erreur dans le régime les faisoit reparoître.

Il y a eu quelques pleurésies. Les péripneumonies, plus communes, prenoient souvent, dès les premiers jours, le caractere & la marche des fievres ardentes bilieuses : trois ou quatre saignées suffisoient pour calmer les accidens du côté de la poitrine : l'émétique étoit indiqué par la saburre des premieres voies, & son effet constamment salutaire. Lorsque la fievre s'adoucissoit, vers le quinzieme jour, la langue commençoit à s'humecter : en même temps la toux reparoissoit, & l'expectoration, en se rétablissant, terminoit, pour l'ordinaire, heureusement la maladie.

OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQUES.

MARS 1777.

Jo. du M.	Thermometre.			Barometre.					
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin		A midi.		Au Soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	−0 5/8	4	4	27	8 1/2	27	10	27	10
2	−0 1/2	8 3/4	3 3/4	27	10 3/4	27	11	27	11 1/4
3	3	6 1/4	5 1/4	27	11 3/8	27	11 3/4	27	11 3/4
4	2 1/2	8 1/2	3 1/4	27	11 3/4	28	0 1/8	28	0 7/8
5	−0 3/4	6 3/8	2 1/2	28	1 3/4	28	1 1/2	28	1 1/2
6	−2	6	2 1/4	28	1 1/4	28	1 1/4	28	0 1/2
7	−1	7 1/4	2 1/4	27	11 1/4	27	11 1/2	27	11 1/2
8	−1 1/4	8	4 3/8	27	11	27	10 1/4	27	10
9	1	13 1/2	7 3/4	27	10	27	11	27	11 3/4
10	3	14	8 3/4	28	0 1/8	28	0 1/4	28	0
11	4 1/4	15 1/4	11	28	0	28	0 1/2	28	0 1/4
12	7 1/4	12 3/4	9 5/8	27	11 3/4	27	11	27	11
13	6 1/4	14 1/4	8 1/4	27	11	27	11	27	10
14	5	10 1/2	4 3/4	27	10 1/8	27	11	28	0
15	3	10 1/4	6 1/4	28	0 1/2	28	1	28	1 1/8
16	3 3/4	13 3/4	8 1/4	28	0 7/8	28	0 1/2	27	11 3/8
17	3 1/4	14 1/2	9 1/4	27	9 1/2	27	7	27	5
18	5	4 1/4	3 1/4	27	3 3/4	27	4 1/4	27	6
19	1 1/2	6 5/8	3 1/8	27	7	27	9	27	10 1/2
20	−0 1/4	11 1/2	5 1/4	27	11 3/4	28	0	27	11 1/4
21	4 1/4	15 1/4	12	27	9 2/4	27	9	27	9
22	7 3/4	17	11 1/2	27	8	27	8 1/4	27	9 1/2
23	8	10 1/2	10 1/2	27	9 1/4	27	9	27	8 1/2
24	6 1/4	9 1/8	6 1/4	27	9 1/4	27	11	27	11 7/8
25	2	10 5/8	5 1/8	28	0 1/2	28	2	28	2 1/8
26	1 3/4	11 1/4	7 1/4	28	2 1/4	28	1 1/2	28	0
27	3	10 3/4	5 1/2	27	11 1/2	28	0	28	0
28	1	13	7 3/4	28	0	27	11 1/4	27	10 1/2
29	6 3/8	17	11 3/4	27	9 1/4	27	8 3/4	27	7 3/4
30	9	16 1/2	10 3/8	27	6 7/8	27	6 3/4	27	7

VENTS ET ETAT DU CIEL.

j. du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. b. v. fr.	N-E. b. v. fr.	N-E. beau.
2	N. beau.	N-E. beau.	N-E. *idem.*
3	N-E. couvert.	N. couvert.	N. couv.
4	N. c. vent fr.	N. beau.	N. beau.
5	N. b. vent fr.	N-E. *idem.*	N-E. nuages.
6	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. b: *au. b.*
7	N. *idem.*	N-O. *id.* v. fr.	N-E. *idem.*
8	N-E. *idem.*	E. *idem.*	E. *id.* v. fr.
9	E. *idem.*	S-O. be. doux.	E. b. doux.
10	N-E. *id.* dou.	E. *id.* chaud.	N-E. *idem.*
11	E. *idem.*	S-O. *idem.*	O. *idem.*
12	S. cou. v. ch.	S-O. c. pl. dou.	S-O. couv.
13	N-O. nuages.	N-O. nuages.	O. nuages.
14	N. c. gr. fr.	N. c. gr. v. fr.	N. couv.
15	N. c. pl. fine.	N. couvert.	N. beau.
16	E. beau, br.	N. beau.	N. *idem.*
17	N-E. b. fr.	E. beau, v. fr.	N-E. *idem.*
18	N-E. couv.	N. c. pl. g. v. f.	N. couvert.
19	N. nuag. gib.	N. beau.	E. beau.
20	N-E. beau.	S. nuages.	S-E. beau.
21	S. couv. pl.	S-O. n. pl. g. v.	S-O. *idem.*
22	S-E. b. gr. v.	S-O. be. gr. v.	S-O. beau.
23	O. Couvert.	S. cou. pl. d'or. tonnerre.	S-O. beau.
24	S-O. *id.* plu. grand vent.	N-O. b. g. v. fr.	O. beau.
25	O. b. g. v. fr.	O. *idem.*	N-O. *id.* g. v. froin.
26	N-O. b. g. bl.	N-E. beau.	E. beau.
27	N-E. b. fr.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
28	N-E. *idem.*	E. nuages.	E. beau.
29	E. beau, ch.	S. beau,	S-O. nuages.
30	N-O. & S-O. couv. pl.	N-E. & S-O. couv. pluie.	O. couv. pl.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	17 deg.	le 22
Moindre degré de chaleur	2	le 6
Différence	19 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	28 pou. $2\frac{1}{4}$	le 26
Moindre élévation du Mercure	27 $3\frac{3}{4}$	le 18
Différence	0 po. $10\frac{1}{2}$ l.	

Nombre de jours de Beau	16
de Couvert	8
de Nuages	6
de Vent	9
de Tonnerre	1
de Brouillard	1
de Pluie	6
de Neige	1
Quantité de Pluie	$15\frac{1}{4}$ lignes.
D'Evaporation	50
Différence	$34\frac{3}{4}$
Le vent a soufflé du N.	7 fois.
N.-E.	8
N.-O.	2
S.	2
S.-E.	1
S.-O.	4
E.	4
O.	2

Température : très-froide & très-seche : elle a été très contraire aux productions de la terre. La gelée du 20 a fait beaucoup de tort aux vignes & aux arbres fruitiers de notre vallée.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &.

A Montmorency, ce 1 Mai 1777.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'Avril, par M. BOUCHER, Médecin.

Le vend du Nord-Eſt, qui a ſoufflé la moitié du mois, a entretenu le froid au point, qu'il a gelé à la campagne preſque toutes les nnits; on a même trouvé de la glace dans la Ville, dans les premiers jours du mois. Le tonnerre a cependant grondé le 22.

Il n'eſt preſque point tombé de pluie de tout le mois.

Le mercure, dans le barometre, a été obſervé au-deſſus du terme de 28 pouces, la premiere moitié du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 12 $\frac{1}{2}$ au-deſſus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $\frac{1}{2}$ degré au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 legnes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, eſt de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du nord,
11 fois du nord, vers l'eſt.
7 fois de l'eſt,
5 fois du ſud,
4 fois du ſud, vers l'oueſt.
4 fois de l'oueſt.
2 fois du nord, vers l'oueſt.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie. } 1 jour de tonnerre.
4 jours de grêle. }

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse les trois quarts du mois.

Maladies qui ont regné à Lille, pendant le mois d'Avril 1777.

Les vraies pleurésies & les pleuro-pneumonies ont été communes ce mois, sur-tout après le 15.

La fievre catarrheuse a été aussi répandue que la pleuro-pneumonie : elle étoit opiniâtre, & observoit assez souvent le type de la fievre-double-continue. Après les saignées suffisantes, on s'est bien trouvé des minoratifs, où la manne trouvoit la premiere place, & des apozemes faits avec les plantes pectorales adoucissantes, auxquelles on associoit l'oxymel simple ou scillitique, selon les circonstances.

Il y a eu encore des rhumatismes inflammatoires & des esquinancies catarrheuses. Outre ces maladies, nous avons vu dans nos hôpitaux de charité, nombre de personnes travaillées de la fievre-putride-vermineuse : mais peu de ceux qui ont été traités dans les regles, ont succombé.



TABLE

DU MOIS DE JUIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois de Juin 1777. A Paris, ce 24 Mai 1777.

POISSONNIER DESPERRIERE.

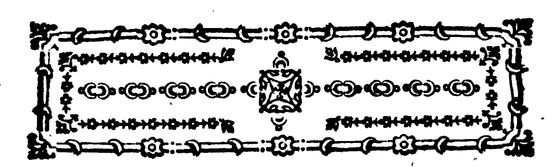


TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans les six premiers Mois du Journal de Médecine de l'année 1777.

LIVRES ANNONCÉS.

AVEC UNE NOTICE.

Histoire Littéraire de la Médecine.

Médecine.

Anatomie & Chirurgie.

Histoire naturelle, Pharmacie & Chymie.

EXTRAITS

OU ANALYSE DES LIVRES.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

Hiſtoire Littéraire de la Médecine.

Médecine.

Histoire naturelle, Pharmacie & Chymie.

AVIS DIVERS.

Fin de la Table.

ERRATA

Dans le Journal d'Avril.

Pag. 341, lig. 3, a été nuageux, *effacez ce dernier mot.*

Dans le Journal de Mai, au bas de la page 464, Président, *lisez* Résident. Corrigez la même faute à la table.

Dans le Journal de Juin, page 330, ligne 12, effacez *celui-ci être à nud, le recouvrir & les lambeaux.*

